



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

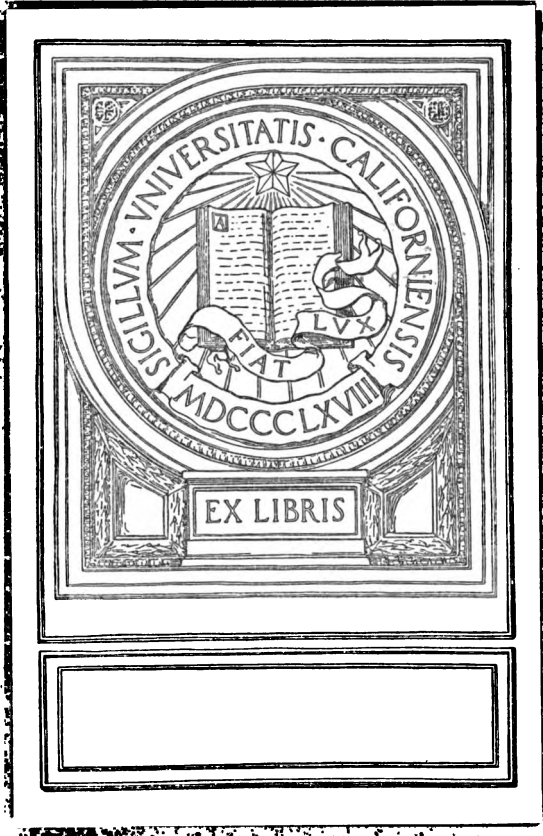
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



VOYAGES
DE
DÉCOUVERTE

AU
CANADA,
ENTRE LES ANNÉES 1534 ET 1542,

PAR
JACQUES QUARTIER, LE SIEUR DE ROBERVAL,
JEAN ALPHONSE DE KANCTOIGNE, &c.

SUIVIS
DE LA DESCRIPTION DE QUÉBEC, ET DE SES ENVIRONS EN
1608, ET DE DIVERS EXTRAITS RELATIVEMENT AU LIEU
DE L'HIVERNEMENT DE JACQUES QUARTIER EN 1535-36.

(AVEC GRAVURES FAC-SIMILE)

RÉIMPRIMÉS SUR D'ANCIENNES RELATIONS, ET PUBLIÉS
SOUS LA DIRECTION
DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE ET HISTORIQUE DE QUÉBEC.

QUEBEC:
IMPRIMÉ CHEZ WILLIAM COWAN ET FILS
1843.

F1051
L5
v.3-4

NO. 1001
MAY 1961

AVERTISSEMENT.

LA Société Littéraire et Historique de Québec croit devoir rendre compte des motifs qui l'ont engagé à entreprendre la réimpression des trois voyages de JACQUES QUARTIER en 1534, 1535 et 1540, ainsi que des autres documents compris dans ce volume, qui est le troisième que cette Société publie sur l'histoire des premiers temps du Canada.

Les relations du célèbre navigateur malouin, imprimées de son temps en France sont entièrement épuisées, du moins dans la langue où elles furent d'abord écrites. Le récit de son deuxième voyage fut publié à Paris en 1545, et à Rouen en 1595, mais la Société n'en a pu découvrir aucun exemplaire, après avoir fait faire beaucoup de recherches à cet égard. L'éditeur de l'édition de Rouen dit qu'il l'avait traduite d'une relation *en langue étrangère*, probablement de celle qu'on voit dans le 3^e tome de la collection des voyages par RAMUSIO, Venise, 1556. On en conclut que les voyages de Quartier en français, avaient déjà disparu en 1595.

LESCARBOT, dans son histoire de la Nouvelle-France, nous donne bien les parties essentielles des deux premières relations de Quartier, mais par extraits détachés et répandus dans différents endroits de son ouvrage, qui d'ailleurs est devenu extrêmement rare.

Il existe à la bibliothèque royale de Paris trois exemplaires manuscrits du deuxième voyage, qui s'accordent sur tous les faits principaux, et dont l'un paraît dater du milieu du 16^e siècle ; on croit que celui-ci est l'original même de Quartier. La Société s'en était procuré une copie, qui a été soigneusement collationnée avec les deux autres

MSA 2048

manuscripts, et ensuite avec Lescarbot et Ramusio : c'est cette copie dont elle offre au pays la réimpression. La Société fera remarquer en outre, que ce deuxième voyage est précédé d'une version exacte de la célèbre épître dédicatoire, adressée par Jacques Quartier à FRANÇOIS I, et que l'on croit avoir été composée par BELLEFOREST, historiographe de l'époque ; cette pièce copiée sur l'original même, contient un passage remarquable que Lescarbot a crut néanmoins devoir supprimer lorsqu'il a inséré ce document dans son Histoire de la Nouvelle-France.

Le troisième voyage est traduit de HACKLUYT (*Hackluyt's Collection of Early Voyages, Travels, and Discoveries. London, 1810.*), seul endroit où l'on ait pu le rencontrer, encore n'est-ce qu'un fragment très-incomplet. Lescarbot, Champlain et Ramusio ne font aucune mention de cette pièce, qui leur était sans doute inconnue.

Ces documens si précieux pour l'histoire des premiers commencemens de la Nouvelle-France, sont suivis du "Routier de JEAN ALPHONSE," premier pilote de ROBERVAL (en 1542), qui décrit le cours du fleuve St. Laurent depuis le détroit de Belle-Isle jusques "au Fort de France Roy" (vers le Cap Rouge), et du voyage que fit Roberval lui-même au Canada en 1542. On y a joint deux lettres traduites de Hackluyt, sur la découverte des Saults qui sont au-dessus de Hochelaga.

On a aussi ajouté deux autres documens, accompagnés de deux esquisses *-fac simile*, tirés d'une ancienne et rare édition des voyages de Champlain (Paris, 1613). Le dernier de ces documens surtout, fournit des renseignemens curieux sur l'ancienne topographie de QUEBEC et de ses environs, et, à l'aide des notes qu'on y a ajoutées, il sera facile de reconnaître la plupart des localités auxquelles M. DE CHAMPLAIN avait imposé des noms qui, depuis plus de deux siècles, étaient perdus ou ignorés.

Enfin, la Société a lieu de croire qu'on lira avec quelque intérêt les extraits et les notes qui les accompagnent, sur le lieu précis où Quartier bâtit un fort pour mettre sa flotile en sûreté pendant le rude hiver qu'il fut obligé de passer au milieu des aborigènes du Canada.

LES
TROIS VOYAGES
DE
JACQUES. QUARTIER
AU CANADA,
EN
1534, 1535 ET 1540.

DISCOURS DU VOYAGE FAIT PAR LE CAPITAINE JACQUES QUARTIER EN
LA TERRE DU CANADA, DITE NOUVELLE FRANCE, EN L'AN
MIL CINQ CENT TRENTE-QUATRE.

Chapitre I.

Comme le Capitaine Jacques Quartier partit avec deux Navires de St. Malo, et comme il arriva en la Terre Neuve appelée la Nouvelle France, et entra au Port de Bonnevue.

Après que Messire Charles De Moüy, Sieur de la Meilleraye et Vice-Amiral de France eut fait jurer les Capitaines, Maitres et Compagnons des Navires, de bien et fidèlement se comporter au service du Roy très-chrétien, sous la charge du Capitaine Jacques Quartier, nous partimes le vingtième d'Avril en l'an mil cinq cens trente-quatre du Port de Saint Malo avec deux Navires de charge, chacun d'environ soixante tonneaux, et armé de soixante et un homme, et navigames avec tel heur que le dixième de May nous arrivames à la Terre-Neuve, en laquelle nous entrames par le Cap de *Bonne-Vue*, (†) lequel est au quarante-huitième degré et demi de latitude. Mais pour la grande quantité de glaces qui étoit le long de cette terre, il nous fût besoin d'entrer dans un port que nous nommames de *Sainte Catherine*, (*) distant cinq lieues du port susdit vers le Su-Suest ; là nous y arrêtames dix jours attendans la commodité du temps, et ce pendant nous équipames et appareillames nos barques.

Chapitre II.

Comme nous arrivâmes en l'Isle des Oiseaux, et de la grande quantité d'Oiseaux qui s'y trouvent.

Le vingt-unième de May fimes voile, ayant vent d'Ouest, et tirames vers le Nord depuis le Cap de *Bonne-Vue* jusqu'à l'*Ile des Oiseaux*, (†) laquelle étoit entièrement environnée de glaces, qui toutefois étoit rompue et divisée en pièces ; mais nonobstant cette glace nos barques ne laissèrent d'y aller pour avoir des oiseaux, desquels il y a si grand nombre que c'est chose incroyable à qui ne le voit, parceque combien que

(†) *Bonavista*, sur la Côte Est de Terre-neuve.

(*) Ou Hâvre de *Catulina*.

(†) Isle désignée aujourd'hui dans les cartes marines sous le nom de *Funk Island*.

cette Ile (laquelle peut avoir une lieue de circuit) en soit si pleine, qu'il semble qu'ils y soient expressément apportés, et presque comme semés : néanmoins, il y en a cent fois plus à l'entour d'icelle, et en l'air que dedans ; desquels les uns sont grands comme Pies, noirs et blancs, ayant le bec de Corbeau : ils sont toujours en mer, et ne peuvent voler haut, d'autant que leurs ailes sont petites, point plus grandes que la moitié de la main, avec lesquelles toutefois ils volent de telle vitesse à fleur d'eau, que les autres oiseaux en l'air. Ils sont excessivement gras, et étoient appelés par ceux du païs *Apponuth*, (*) desquels nos deux barques se chargèrent en moins de demie heure, comme l'on auroit pu faire de cailloux ; de sorte qu'en chaque navire, nous en fîmes saler quatre ou cinq tonneaux, sans ceux que nous mangeâmes frais.

Chapitre III.

De deux espèces d'Oiseaux—l'une appelée *Godets*, l'autre *Margaux* ; et comme nous arrivâmes à *Carpunt*.

En outre, il y a une autre espèce d'oiseaux qui volent haut dans l'air, et à fleur d'eau, lesquels sont plus petits que les autres, et sont appelés *Godets*. (†) Ils s'assemblent ordinairement en cette Ile, et se cachent sous les ailes des grands. Il y en a aussi d'une autre sorte, (mais plus grands et blancs) séparés des autres en un Canton de l'Ile, et sont très-difficiles à prendre, parcequ'ils mordent comme chiens, et les appeloient *Margaux* ; et bien que cette Ile soit distante quatorze lieues de la grande terre, néanmoins les Ours y viennent à nage, pour y manger de ces oiseaux, et les nôtres y en trouvèrent un, grand comme une vache, blanc comme un Cygne, lequel sauta en mer devant eux, et le lendemain de Pâques qui étoit en May, voyageant vers la terre, nous le trouvâmes à moitié chemin nageant vers icelle aussi vite que nous allions à la voile ; mais l'ayant aperçu lui donnâmes la chasse par le moyen de nos barques et le primes par force. Sa chair étoit aussi bonne et délicate à manger qu'un bœuf. Le Mercredi ensuivant qui étoit le vingt-septième du dit mois de May, nous arrivâmes à la bouche du *Golfe des Châteaux*; (‡) mais pour la contrariété du temps, et à cause de la grande quantité de glaces, il nous fallut entrer dans un port qui étoit aux environs de cette embouchure, nommé *Carpunt*, (§) auquel nous demeurâmes sans pou-

(*) Les Acadiens les appellent *Barradières*.

(†) Maintenant connus sous le nom de *Godes*.

(‡) Le *Détroit de Belle Isle*.

(§) Ou *Quirpont*.

voir sortir, jusqu'au neuvième de Juin, que nous partîmes de là pour passer outre ce lieu de *Carpunt*, lequel est au cinquante-unième degré de latitude

Chapitre IV.

Description de la Terre Neuve, depuis le Cap Rasé jusqu'à celui de Degrad.

La terre depuis le *Cap Rasé* jusqu'à celui de *Degrad* (*) fait la pointe de l'entrée de ce Golfe qui regarde de Cap à Cap vers l'Est, Nord et Sud ; toute cette partie de terre est faite d'Iles situées l'une auprès l'autre, si qu'entre icelles n'y a que comme petits fleuves, par lesquels l'on peut aller et passer avec petits bateaux, et là y a beaucoup de bons ports, entre lesquels sont ceux de *Carpunt* et *Degrad*. En l'une de ces Iles, la plus haute de toutes, l'on peut étant debout, clairement voir les deux Iles basses près le *Cap Rasé*, duquel lieu l'on compte vingt-cinq lieues jusqu'au port de *Carpunt*, et là y a deux entrées, l'une du côté de l'Est, l'autre du Sud ; mais il faut prendre garde du côté d'Est, parce qu'on y voit que bancs et eaux basses, et faut aller à l'entour de l'Ile vers l'Ouest, la longueur d'un demi cable, ou peut moins qui veut, puis tirer vers le Sud pour aller au susdit *Carpunt* ; et aussi l'on doit se garder de trois bancs qui sont sous l'eau, et dans le Canal ; et vers l'Ile du côté de l'Est, y a fond au Canal de trois ou quatre brasses, l'autre entrée regarde l'Est ; et vers l'Ouest l'on peut mettre pied à terre.

Chapitre V.

De l'Isle nommée a présent de Ste. Catherine.

Quittant la pointe de *Degrad*, à l'entrée du Golfe susdit, à la volte d'Ouest, l'on doute de deux Iles qui restent du côté droit, desquelles l'une est distante trois lieues de la pointe susdite, et l'autre sept, ou plus ou moins, de la première, laquelle est une terre plate et basse, et semble qu'elle soit de la grande terre. J'appellay cette Ile du nom de *Sainte Catherine*, (†) en laquelle vers l'Est, y a un país sec et mauvais terroir environ un quart de lieue ; pour ce est-il besoin faire un peu de circuit. En cette Ile est le *Port des Châteaux* (‡) qui regarde vert le Nord. Nord-Est, et le Su-Sur-Ouest, et y a distance de l'un à l'autre environ quinze lieues. Du susdit *Port des Châteaux* jusqu'au *Port des Gouttes* (§)

(*) Ou *De Grat*.

(†) Une Isle appelée aujourd'hui *Belle Isle* dans le Détroit du même nom.

(‡) Entre *Belle Isle* et la côte de Labrador.

(§) Aujourd'hui *Baie Verte*.

qui est la terre du Nord du Golfe susdit qui regarde l'Est-Nord d'Est, et l'Ouest Sur-Ouest, y a distance de douze lieuës et demie, et est à deux lieuës du *Port des Balances*; (*) et se trouve qu'en la tierce partie du travers de ce Golfe y a trente brasses de fond à plomb, et de ce *Port des Balances* jusqu'au *Blanc-Sablon* il y a vingt-cinq lieuës vers l'Ouest-Sur-Ouest. Et faut remarquer que du côté du Sur-Ouest de *Blanc-Sablon*, l'on voit par trois lieuës un banc, qui paraît dessus l'eau ressemblant à un bateau.

Chapitre VI.

Du lieu nommé *Blanc-Sablon*, de l'Isle de Brest, et de l'Isle aux Oiseaux, la sorte et quantité qui s'y trouvent, et du Port nommé des *Ilettes*.

Blanc-Sablon est un lieu où il n'y a aucun abry du Sud, ni du Sud-Est, mais vers le Sud Sur-Ouest de ce lieu, il y a deux Isles, l'une desquelles est appelée l'*Ile de Brest*, (†) et l'autre l'*Ile des Oiseaux*, (‡) en laquelle il y a grande quantité de *Godets* et *Corbeaux* (°) qui ont le bec et les pieds rouges, et font leurs nids en des trous sous terre comme Connils. Passé un Cap de terre distant d'une lieuë de *Blanc-Sablon*, l'on trouve un port et passage appelé les *Ilettes*, (a) qui est le meilleur lieu de *Blanc-Sablon*, et où la pêche est fort grande. De ce lieu des *Ilettes* jusqu'au *Port de Brest*, (b) y a dix huit lieuës de circuit : et ce Port est au cinquante-unième degré cinquante-cinq minutes de latitude. Depuis les *Ilettes* jusqu'à ce lieu il y a plusieurs Isles ; et le *Port de Brest* est même entre les Isles, lesquelles l'environnent de plus de trois lieuës, et les Isles sont basses, tellement qu'on peut voir par dessus icelles les terres susdites.

Chapitre VII.

Comme nous entrâmes au Port de Brest, et comme tirans vers Ouest, passâmes au milieu des Isles, lesquelles sont en si grand nombre qu'il n'est possible de les compter.

Le dixième jour du susdit mois de Juin, entrâmes dans le *Port de Brest* pour avoir de l'eau et du bois, et pour nous apprêter de passer

(*) Aujourd'hui *Baie Rouge* sur la côte de Labrador.

(†) Aujourd'hui l'*Isle au Bois* sur la côte de Labrador.

(‡) L'*Isle Verte* sur la côte de Labrador.

(°) Ils sont connus aujourd'hui sous le nom de Cormorans. Ils sont presque aussi gros qu'un Dinde, et plongent jusqu'à cinq brasses et plus, pour enlever un Hareng ou un Maquereau.

(a) Aujourd'hui *Havre de Labrador*.

(b) Baie du *Vieux Fort*, sur la côte de Labrador.

outre ce Golfe. Le jour de Saint Barnabé après avoir ouï la messe, nous tirames outre ce port vers Ouest, pour découvrir les ports qui y pouvoient être ; nous passame par le milieu des Isles, lesquelles sont en si grand nombre qu'il n'est possible de les compter, parcequelles continuent dix lieues outre ce port. Nous demeurames en l'une d'icelles pour y passer la nuit, et y trouvames quantité d'œufs de Cannes, (*) et d'autres oiseaux qui y font leurs nids, et les appellames toutes en général *les Isles*.

Chapitre VIII.

Des Ports de St. Antoine, de St. Servain, de Jacques Quartier ; du Fleuve appelé St. Jacques ; des Coutumes et Vestements des habitants, et de l'Île de Blanc Sablon.

Le lendemain nous passames outre ces Isles, et au bout d'icelles trouvames un bon Port que nous appellames de *St. Antoine*, (†) et une ou deux lieues plus outre nous découvrimes un petit fleuve fort profond vers le Sur-Ouest, lequel est entre deux autres terres, et y a là un bon port. Nous y plantames une croix, et l'appellames le *Port St. Servain* : (‡) et du côté du Sur-Ouest de ce port et fleuve se trouve, à environ un lieuë, une petite Isle ronde comme un fourneau, environnée de beaucoup d'autres petites, lesquelles donnent la connaissance de ces ports. Plus outre à deux lieuës, il y a un autre bon fleuve plus grand, auquel nous péchames beaucoup de Saumons, et l'appellames le *Fleuve de Saint Jacques*. (⁹) Etant en ce fleuve nous avisames une grande Nave, qui était de la Rochelle, laquelle avait la nuit précédente passé outre le Port de *Brest*, où ils pensoient aller pour pêcher, mais les mariniers ne savoiient où était le lieu. Nous nous accostames d'eux, et nous mimes ensemble en un autre port, qui est plus vers Ouest, environ une lieuë plus outre que le susdit fleuve de *Saint Jacques*, lequel j'estime être un des meilleurs ports du monde, et fut appelé le *Port de Jacques Quartier*. (§) Si la terre correspondoit à la bonté des ports, ce serait un grand bien, mais on ne la doit point appeller terre, ains plutôt cailloux, et rochers sauvages, et lieux propres aux bêtes farouches : d'autant qu'en toute la terre devers le Nors, je n'y vis pas tant de terre qu'il en pourroit tenir dans un

(*) Ce sont des œufs d'un oiseau appelé Moignac, par les voyageurs de Labrador.

(†) Baie des *Homards* sur la côte de Labrador.

(‡) Aujourd'hui *Rocky Bay* sur la côte de Labrador.

(⁹) Aujourd'hui *Baie de Nepetepec* sur la côte de Labrador.

(§) Aujourd'hui *Baie de Shecatica*. sur la côte de Labrador.

benneau : et là toutefois je descendis en plusieurs lieux ; et en l'Isle de *Blanc-Sablon* n'y a autre chose que mousse, et petites épines et buissons ga et là séchez et demi-morts. Et en somme, je pense que cette terre est celle que Dieu donna à Cain. Là on y voit des hommes de belle taille et grandeur, mais indomtés et sauvages. Ils portent les cheveux liés au sommet de la tête, et étreints comme une poignée de foin, y mettant au travers un petit bois, ou autre chose, au lieu de clou, et y tient ensemble quelques plumes d'oiseaux. Ils sont vêtus de peaux d'animaux, aussi bien les hommes que les femmes, lesquelles sont toutefois percluses et renversées et leurs habits, et ceintes par le milieu du corps, ce que ne sont pas les hommes : ils se peignent avec certaines couleürs rouges. Ils ont leurs barques faites d'écorces d'arbre de Boul, qui est un arbre ainsi appelé au païs, semblable à nos chênes, avec lesquels ils pêchent grande quantité de Loups-marins. Et depuis mon retour, j'ai entendu qu'ils ne faisoient pas là leur demeure, mais qu'ils y viennent des païs plus chauds par terre, pour prendre de ces Loups, et autres choses pour vivre.

Chapitre IX.

De quelques promoteires, à savoir : du Cap Double, Cap Royale, Cap de Lait ; des Montagnes des Cabannes, des Isles Colombaires, et d'une grande pêcherie de Morues.

Le treizième jour du dit mois, nous retournames à nos navires pour faire voile, pour ce que le temps était beau, et le Dimanche fîmes dire la Messe. (*) Le Lundi suivant qui étoit le quinzième, partîmes outre le Port de *Brest*, et primes notre chemin vers le Sud, pour avoir connaissance des terres que nous avions aperçues, qui sembloient faire deux Iles. Mais quand nous fîmes environ le milieu du Golfe, connûmes que c'étoit terre ferme, où étoit un gros Cap double l'un dessus l'autre, et à cette occasion l'appellâmes *Cap Double*. (†) Au commencement du Golfe nous sondâmes le fond, et le trouvâmes de cent brasses de tous côtés. De *Brest* au *Cap Double* y a distance d'environ vingt lieues, et à cinq lieues de là, nous sondâmes aussi le fond, et le trouvâmes de quarante brasses. Cette terre regarde le Nord-est Sur-Ouest. Le

(*) Il est certain qu'aucun Ecclésiastique n'a accompagné Quartier soit dans ce premier voyage, soit dans les autres qu'il fit subséquemment en Canada. On doit donc entendre par ce passage, que les prières ou l'Office de la Messe furent seulement dites ou récitées.

(†) C'est la *Pointe Riche au Port à Choix*, sur la côte Ouest de Terre-neuve.

jour ensuivant qui était le seizième de ce mois, nous navigames le long de la côte par Sur-Ouest et quart de Sud, environ trente cinq lieuës loin du *Cap Double*, et trouvames des montagnes très-hautes et sauvages, entre lesquelles l'on voyoit je ne sçay quelles petites cabannes, et pour ce les appellames *Les Montagnes des Cabannes* (*); les autres terres et montagnes sont taillées, rompues et entrecoupées, et entre icelles et la mer, y en a d'autres basses. Le jour précédent pour le grand brouillasse et obscurité du temps, nous ne pumes avoir connoissance d'aucune terre, mais le soir il nous apparut une ouverture de terre ressemblante à une embouchure de rivière, qui était entre ces monts des Cabannes. Et y avait là un Cap vers Sur-Ouest éloigné de nous environ trois lieues, et ce Cap en son sommet est sans pointe tout à l'entour, et en bas vers la mer il finit en pointe, et pour ce il fut appelé le *Cap Pointu*. (†) Du côté du Nord de ce Cap, il y a une Ile plate. Et d'autant que nous désirions avoir connoissance de cette embouchure pour voir s'il y avait quelque bon port, nous mimes la voile bas pour y passer la nuit. Le jour suivant qui était le dix-septième du dit mois, nous courumes fortune à cause du vent de Nordest, et fumes contraints mettre la caïque sous voile et la cappe, et cheminames vers Sur-Ouest jusqu'au jeudi matin, et fimes environ trente-sept lieuës: et nous nous trouvames au milieu de plusieurs Iles rondes comme Colombières, et pour ce leur donnames le nom de *Colombières*.

Le Golfe *Saint Julien* (‡) est distant sept lieues d'un Cap nommé *Royal* (°) qui reste vers le Sud et un quart de Sur-Ouest. Et vers l'Ouest Sur-Ouest de ce Cap, y en a un autre, lequel audessous est tout entre-rompu, et est rond audessus. Du côté du Nord il y a une Ile basse à environ demi-lieuë; et ce Cap fut appelé le *Cap de Lait*. (§) Entre ces deux Caps il y a de certaines terres basses, sur lesquelles il y en a encore d'autres, qui démontre bien qu'il y doit y avoir des fleuves. A deux lieues du *Cap Royal*, l'on y trouve fond de vingt brasses, et y a la plus grande pécherie de grosses Morues qu'il est possible de voir,

(*) Les hautes terres au Sud de la Baie d'*Ingornachoix*, sur la côte Ouest de Terre-neuve.

(†) Aujourd'hui *Cow Head* ou *Tête de Vache* sur la côte Ouest de Terre-neuve.

(‡) Aujourd'hui *Bonne Baie* sur la côte Ouest de Terre-neuve.

(°) Aujourd'hui le *Cap Nord de la Baie des Iles*, sur la côte Ouest de Terre-neuve.

(§) Aujourd'hui la *Pointe Sud de la Baie des Iles*, sur la côte Ouest de Terre-neuve.

desquelles nous en primes plus de cent en moins d'une heure, en attendant la Compagnie.

Chapitre X.

De quelques Isles entre le Cap Royal et le Cap de Lait.

Le lendemain qui était le dix-huitième du mois, le vent devint contraire et fort impétueux, en sorte qu'il nous fallut retourner vers le *Cap Royal*, pensans y trouver port; et avec nos barges allames découvrir ce qui était entre le *Cap Royal* et le *Cap de Lait* : et trouvames que sur les terres basses y a un grand Golfe très-profond, dans lequel il y a quelques Isles, et ce Golfe est clos et fermé du côté du Sud. Ces terres basses font un des côtés de l'entrée, et le *Cap Royal* est de l'autre côté, et s'avancent les dites terres basses plus de demie lieuë dans la mer. Le país est plat, et consiste en mauvaise terre : et par le milieu de l'entrée il y a une Ile : et en ce jour ne trouvames point de port, et pour ce, la nuit nous retirames en mer, après avoir tourné le Cap à l'Ouest.

Chapitre XI.

De l'Isle St. Jean.

Depuis le dit jour jusqu'au vingt-quatrième du mois qui était la fête de Saint Jean, fumes battus de la tempête et du vent contraire; et survint telle obscurité que nous ne pumes avoir connaissance d'aucune terre jusques au dit jour Saint Jean, que nous découvrimes un Cap qui restoit vers Sur-Ouest, distant du *Cap Royal* environ trente-cinq lieuës : mais en ce jour le brouillas fut si épais, et le temps si mauvais, que nous ne peumes approcher de terre. Et d'autant qu'en ce jour l'on célébrait la fête de Saint Jean Baptiste, nous le nommames le *Cap de Saint Jean*. (*)

Chapitre XII.

Des Isles de Margaux, et des espèces d'oiseaux et Animaux qui s'y trouvent; de l'Isle de Brion, et du Cap du Dauphin.

Le lendemain qui étoit le vingt-cinquième, le temps fut encore fâcheux; obscur et venteux, et navigames une partie du jour vers Ouest et Nord-Ouest, et le soir nous prime le travers jusqu'au second quart que nous partimes de là, et pour lors nous connumes par le moyen de notre quadran que nous étions vers Nord-Ouest et un quart d'Ouest,

(*) Aujourd'hui le *Cap à l'Anguille* sur la côte Ouest de Terre-neuve.

éloignés de sept lieuës et demie du *Cap Saint Jean*, et comme nous voulumes faire voile, le vent commença à souffler du Nord-Ouest, et pour ce tirames vers Su-Est quinze lieuës, et approchames de trois Iles, desquelles y en avoit deux petites droites comme un mur, en sorte qu'il étoit impossible d'y monter dessus, et entre icelles il y a un petit écueil. Ces Iles étoient plus remplies d'oiseaux que ne seroit un pré d'herbe, lesquels faisoient là leurs nids, et en la plus grande de ces Iles il y en avoit un monde de ceux que nous appellions *Margaux* qui sont blancs et plus grands qu'Oysons, et étoient séparés en un Canton, et en l'autre part y avoit des *Godets*, mais sur le rivage y avoit de ces *Godets* et grands *Apponats* semblables à ceux de cette Ile dont nous avons fait mention. Nous descendîmes au plus bas de la plus petite, et tuames plus de mille *Godets* et *Apponats*, et en mîmes tant que voulumes en nos barques, et en eussions pu en moins d'une heure remplir trente semblables barques. Ces Iles furent appelées du nom de *Margaux*. (*) A cinq lieues de ces Iles il y avoit une autre Ile du côté de l'Ouest qui a environ deux lieuës de longueur et autant de largeur : là nous passames la nuit pour avoir de l'eau et du bois. Cette Ile est environnée de Sablon, et autour d'icelle y a une bonne source de six ou sept brasses de fond. Ces Iles sont de meilleure terre que nous eussions oncques vues, en sorte qu'un champ d'icelles vaut plus que toute la Terre-Neuve. Nous la trouvâmes pleine de grands arbres, de prairies, de campagnes pleines de froment sauvage, et de pois qui étoient fleuris aussi épais et beaux comme l'on eut pu voir en Bretagne, qui sembloient avoir été semés par des laboureurs. L'on y voyoit aussi grande quantité de raisins ayant la fleur blanche dessus, des fraises, roses incarnates, persil, et d'autres herbes de bonne et forte odeur. A l'entour de cette Ile il y a plusieurs grandes bêtes comme grands bœufs, qui ont deux dents en la bouche comme d'un Eléphant, et vivent mêmes en la mer. (†) Nous en vîmes une qui dormoit sur le rivage, et allâmes vers elle avec nos barques pensant la prendre, mais aussitôt qu'elle nous ouït elle se jeta en mer. Nous y vîmes semblablement des Ours et des Loups. Cette Ile fut appelée l'*Ile de Brion*. (‡) En son contour y a de grands marais vers Su-Est et Nor-Ouest. Je crois parce que j'ai pu comprendre, qu'il y

(*) Isles aux Oiseaux.

(†) Ce sont des Vaches Marines.

(‡) La même Isle de *Brion* d'aujourd'hui, vraisemblablement ainsi nommée par Quartier en l'honneur de l'Amiral de France d'alors, le Vicomte Chabot, Seigneur de *Brion*, sous la protection duquel Quartier avoit entrepris ce voyage de découverte.

ait quelque passage entre la Terre-Neuve et la terre de *Brion*, (°) S'il en étoit ainsi, ce seroit pour racourcir le temps et le chemin, pourvu que l'on pu trouver quelque perfection en ce voyage. (*) A quatre lieuës de cette Ile est la terre ferme vers Ouest-Sur-Ouest, laquelle semble être comme une Ile environnée d'Ilettes de sable noir. Là il y a un beau Cap que nous appellames le *Cap Dauphin*, (†) pour ce que là est le commencement des bonnes terres.

Le vingt-septième de Juin nous circuîmes ces terres qui regardent vers Ouest-Sur-Ouest, et paroissent de loin comme Collines ou Montagnes de Sablon, bien que ce soient terres basses et de peu de fond. Nous n'y pumes aller, et moins y descendre, d'autant que le vent nous étoit contraire ; et ce jour nous fines quinze lieuës.

Chapitre XIII.

De l'Isle d'Alezay, et du Cap St. Pierre.

Le lendemain allames le long des dites terres environ dix lieuës jusqu'à un Cap de terre rouge qui est roide et coupé comme un Roc, dans lequel on voit un entre-deux qui est vers le Nord, et est un pûis lort bas ; et y a aussi comme une petite plaine entre la mer et un étang, et de ce Cap de terre et étang, jusqu'à un autre Cap qui paroiss-it, y a environ quatorze lieuës, et la terre se fait en façon d'un demi cercle tout environnée de sablon comme une fosse sur laquelle l'on voit des marais et étang aussi loin que ce peut étendre l'œil. Et avant que d'arriver au premier Cap l'on trouve deux petites Iles assez près de terre. A cinq lieuës du second Cap il y a une Ile vers Sur-Ouest qui est très-haute et pointue, laquelle fut nommée *Alezay* : (‡) le premier Cap fut appelé de *Saint Pierre*, (a) parceque nous y arrivames au jour et fête du dit Saint.

Chapitre XIV.

Du Cap d'Orléans, du Fleuve des Barques, du Cap des Sauvages, et de la qualité et température de ces pays.

Depuis *L'Isle de Brion* jusqu'en ce lieu y a bon fond de sablon, et

(°) C'est le passage d'aujourd'hui entre le Cap Ray et le Cap Breton, que Quartier ne paraît avoir découvert qu'au retour de son deuxième voyage au Canada.

(*) La perfection que cherche Jacques Quartier est de trouver un passage pour aller par là en Orient.—*L'Escarbot*.

(†) C'est un des Caps des Isles de la Magdeleine que Quartier paraît avoir pris pour la terre ferme.

(‡) Une des Isles de la Magdeleine.

(a) Autre Cap des Isles de la Magdeleine.

ayant sondé également vers Sur-Ouest jusqu'à en approcher de cinq lieux de terre nous trouvâmes vingt cinq brasses, et à une lieue près, douze brasses, et près du bord six plus que moins, et bon fond. Mais parce que nous voulions avoir plus grande connoissance de ces fonds pierreux pleins de roches, mîmes les voiles bas et de travers. Et le lendemain pénultième du mois, le vent vint du Su et quart de Sur-Ouest, allâmes vers Ouest jusqu'au Mardi matin, dernier jour du mois, sans connoître et moins découvrir aucune terre, excepté que vers le soir nous aperçûmes une terre qui sembloit faire deux Iles qui demeurait derrière nous vers Ouest et Sur-Ouest à environ neuf ou dix lieux. Et ce jour allâmes vers Ouest jusqu'au lendemain lever du soleil quelques quarante lieux : et faisant ce chemin connûmes que cette terre qui nous étoit apparue comme deux Iles, étoit la terre ferme située au Sur Ouest et Nord Nor-Ouest jusqu'à un très-beau Cap de terre nommé le *Cap d'Orléans*. Toute cette terre est basse et plate, et la plus belle qu'il est possible de voir, pleine de beaux arbres et prairies ; il est vrai que nous n'y pûmes trouver de port, par ce qu'elle est entièrement pleine de bancs et de sables. Nous descendîmes en plusieurs lieux avec nos barques, et entre autres nous entrâmes dans un beau fleuve de peu de fond, et pour ce, fut appelé le *Fleuve des Barques* (*) : d'autant que nous yîmes quelques barques d'hommes sauvages qui traversoient le fleuve, et n'eûmes autre connoissance de ces sauvages, parce que le vent venoit de mer et chargeoit la côte, si bien qu'il nous fallut retirer vers nos navires. Nous allâmes vers Nord-Est jusqu'au lever du soleil du lendemain premier Juillet, auquel temps s'éleva un brouillard et tempête, à cause de quoi nous abaissâmes les voiles jusques à environ deux heures avant midi, que le temps se fit clair, et que nous aperçûmes le *Cap d'Orléans*, avec un autre qui en étoit éloigné de sept lieux vers le Nord, et un quart de Nord-Est, qui fut appelé *Cap des Sauvages*. Du côté du Nord Est de ce Cap, à environ demie lieue, il y a un banc de pierre très périlleux. Pendant que nous étions près de ce Cap, nous aperçûmes un homme qui courroit derrière nos barques qui alloit le long de la côte, et nous faisoit plusieurs signes que nous devions retourner vers ce Cap. Nous, voyans tels signes commençâmes à tirer vers lui, mais nous voyans venir, se mit à fuir. Etant descendus en terre mîmes devant lui un couteau, et une ceinture de laine sur un bâton ; ce fait nous retournâmes à nos navires. Ce jour

(*) On pense que c'est la rivière Miramichi.

nous allames tournoyans cette terre. neuf ou dix lieues enidans trouver quelque bon port, ce qui ne fût possible, d'a- tant que comme j'ai déjà dit, toute cette terre est basse, et est un país environné de bancs et de sablons. Néanmoins, nous descendimes ce jour en quatre lieux pour voir les arbres qui y étoient très beaux, et de grande oleur, et trouvames que o'étoient Cedres, Ifs, Pins, Ormeaux, Lrenes, Saulx, et plusieurs autres à nous inconnus, tous néanmoins sans fruit. Les terres où il n'y a point de bois sont très-belles, et toutes pleines de pois, de raisin blanc et rouge ayant la fleur blanche dessus, de fraises, mures, froment sauvages, comme seigle, qui semble y avoir été semé et labouré, et cette terre est de meilleure température qu'aucune qui se puisse voir et de grande chaleur ; l'on y voit une infinité de Grives, Ramiers et autres oiseaux : en somme, il n'y a faute d'autre chose que de bon ports.

Chapitre XV.

Du Golfe nommé St. Lunaire, et autres Golfes notables et Caps de terre, et de la qualité et bonté de ces pays.

Le lendemain second de Juillet, nous découvrimes et aperçumes la terre du côté du Nord à notre opposite, laquelle se joignoit avec celle ci-devant dite. Après que nous l'eumes circuite tout autour, trouvames qu'elle contenoit en rondeur..... de profond, et autant de diametre. Nous l'appellames le *Golfe Saint Lunaire*, et allames au Cap avec nos barques vers le Nord, et trouvames le país si bas, que par l'espace d'une lieue il n'y avoit qu'une brasse d'eau. Du côté vers Nord Est du Cap sus-dit, environ sept ou huit lieues, y avoit un autre Cap de terre, au milieu desquels est un golfe en forme de triangle qui a très-grand fond de tant que pouvions étendre la vue d'icelui : il restoit vers le Nord-Est. Ce golfe est environné de sablons et lieux bas par dix lieues, et n'y a plus de deux brasses de fond. De vis ce Cap jusqu'à la rive de l'autre Cap de terre y a quinze lieues. Etant au travers de ces Caps, découvrimes une autre terre et Cap qui restoit au Nord un quart de Nord Est pour tant que nous pouvions voir. Toute la nuit le temps fut fort mauvais et venteux, si bien qu'il nous fut besoin mettre la Cappe de la voile jusques au lendemain matin troisième de Juillet que le vent vint d'Ouest, et fimes porter vers le Nord pour connoître cette terre qui nous restoit du côté du Nord et Nord Est sur les terres basses, entre lesquelles basses et hautes terres, étoit un grand golfe et ouverture de cinquante-cinq brasses de fond en quelques lieux, et large nviron quinze lieues. Pour la grande profondeur et largeur et change-

mant les terres, eunes espérance de pouvoir trouver passage comme le passage des *Châteaux*. Ce golfe regarde vers l'Est-Nord-Est, Ouest, Sur Ouest. Le terroir qui est du côté du Sud de ce Golfe, est aussi bon et beau à cultiver et plein de belles campagnes et prairies que nous ayons vu, tout plat comme seroit un lac ; et celui qui est vers Nord est un país haut avec montignes hautes pieines de forêts, et de bois très haut et gros de diverses sortes. Entre autres, il y a des très-beaux Cèdres et Sapins, autant qu'il est possible de voir, et bons à faire mâts de navires de plus de trois cens tonneaux, et ne vîmes aucun lieu qui ne fut plein de ces bois, excepté en deux places que le país étoit bas, plein de prairies, avec deux très beaux lacs. Le mitan de ce golfe est au quarante-huitième degré et demi de latitude.

Chapitre XVI.

Du Cap d'Espérance et du lieu St. Martin. et comme les Barques l'hommes Sauvages approchèrent le nos Barques, et ne se voulans retirer furent espouvantés de quelques coups de passe-volans et de nos dards, et comme ils s'enfuirent à grand hâte.

Le Cap de cette terre du Sud fut appelé *Cap d'Espérance*, pour l'espérance que nous avions d'y trouver passage. Le quatrième jour de Juillet allames le long de cette terre du côté du Nord pour trouver port, et entrames en un petit port et lieu tout ouvert vers le Sud, où n'y a aucun abri pour ce vent, et trouvames bon appeller le lieu *Saint Martin*, et demeurames là de puis le quatrième de Juillet jusques au douzième. Et pendant le temps que nous étions en ce lieu, allames le Lundi sixième de ce mois, après avoir ouï la Messe, avec une de nos barques pour découvrir un Cap et pointe de terre, qui en étoit éloigné sept ou huit lieues du Côté d'Ouest, pour voir de quel côté se tournoit cette terre ; et étant à demie lieue de la pointe, apperçumes deux bandes de barques d'hommes Sauvages qui passoient d'une terre à l'autre, et étoient plus de quarante ou cinquante barques, desquelles une partie approcha de cette pointe, et sauta en terre un grand nombre de ces gens faisant grand bruit, et nous faisoient signe qu'allassions à terre, montrans des peaux sur quelques bois ; mais d'autant que nous n'avions qu'une seule barque nous n'y voulumes aller, et navigames vers l'autre bande qui étoit en mer. Eux nous voyans fuir, ordonnèrent deux de leurs barques les plus grandes pour nous suivre, avec lesquelles se joignirent ensemble cinq autres de celles qui venoient du côté de mer, et tous s'approchèrent de notre barque sautans, et faisant signes d'allégresse, et de vouloir amitié, disans en leur langue, *Na peu ton damen*

assur tak, et autres paroles que nous n'entendions. (*) Mais par ce que, comme nous avons dit, nous n'avions qu'une seule barque, nous ne voulumes nous fier en leurs signes, et leur donnâmes à entendre qu'ils se retirassent, ce qu'ils ne voulurent faire, ains venoient avec une si grande furie vers nous, qu'aussitôt ils environnèrent notre barque avec les sept qu'ils avoient. Et parce que pour signes que nous fissions ils ne se vouloient retirer, lâchâmes deux passe volans sur eux, dont épouvantés retournèrent vers la susdite pointe faisant très-grand bruit, et demeurés là quelque peu, commencèrent derechef à venir vers nous comme devant, en sorte qu'étant approchés de la barque, décochâmes deux de nos dards au milieu d'eux, ce qui les épouvanta tellement, qu'ils commencèrent à fuir en grand'hâte, et n'y voulurent onc plus revenir.

Chapitre XVII.

Comme ces Sauvages venans vers nos Navires, et les notre venans vers les leurs, descendirent les uns et les autres en terres ; et comme les Sauvages se mirent à trafiquer en grande allégresse avec les notres.

Le lendemain, partie de ces Sauvages vinrent avec neuf de leurs barques à la pointe et entrée du lieu, d'où nos navires étoient partis. Et étant avertis de leur venue, allâmes avec nos barques à la pointe où ils étoient, mais sitôt qu'ils nous virent ils se mirent en fuite, faisant signe qu'ils étoient venus pour trafiquer avec nous, montrant des peaux de peu de valeur, dont il se vêtent. Semblablement nous leur faisons signe que ne leur voulions point de mal, et en signe de ce, deux des nôtres descendirent en terre pour aller vers eux, et leur porter couteaux et autres ferremens avec un chapeau rouge pour donner à leur Capitaine. Quoi voyans descendirent aussi à terre portans de ces peaux, et commencèrent à trafiquer avec nous, montrans une grande et merveilleuse allégresse d'avoir de ces ferremens et autres choses, dansans toujours et faisant plusieurs cérémonies, et entre autres ils se jettoient de l'eau de mer sur leur tête avec les mains : Si bien qu'ils nous donnèrent tout ce qu'ils avoient, ne retenant rien ; de sorte qu'il leur fallut s'en retourner tout nuds, et nous firent signe qu'ils apporteroient d'autres peaux.

Chapitre XVIII.

Comme après que les notres eurent envoyé deux hommes en terre avec des marchandises, vinrent 300 Sauvages en grande joie ; de la qualité de ce pays, de ce qu'il produit, et du Golfe de la Chaleur.

Le Jeudi huitième du du dit mois, parce que le vent n'étoit bon pour

(*) Belleforest interprète ceci : " Nous voulons avoir ton amitié." Je ne sçai d'où il l'a pris, mais aujourd'hui ils ne parlent plus ainsi. — *L'Escarbot*.

sortir hors avec nos navires, appareillâmes nos barques pour aller découvrir ce Golfe, et courûmes en ce jour vingt-cinq lieues dans icelui. Le lendemain ayant bon temps navigâmes jusqu'à midi, auquel temps nous eûmes connoissance d'une grande partie de ce golfe, et comme sur les terres basses il y avoit d'autres terres avec hautes montagnes. Mais voyans qu'il n'y avoit point de passage, commençâmes à retourner faisant notre chemin le long de cette côte, et navigâmes, vîmes des Sauvages qui étoient sur le bord d'un lac qui est sur les terres basses, lesquels Sauvages faisoient plusieurs feux. Nous allâmes là et trouvâmes qu'il y avoit un Canal de mer qui entroit en ce lac, et mîmes nos barques en l'un des bords de ce Canal. Les Sauvages s'approchèrent de nous avec une de leurs barques, et nous apportèrent des pièces de Loups-marins cuites, lesquelles ils mirent sur des boises, et puis se retirèrent nous donnant à entendre qu'il nous les donnoient. Nous envoyâmes des hommes en terres avec des mitaines, (*) couteaux, chapelets, et autres marchandises, desquelles choses ils se réjouirent infiniment, et aussitôt vinrent tout à coup au rivage où nous étions, avec leurs barques, apportans peaux et autres choses qu'ils avoient pour avoir de nos marchandises, et étoient plus de trois cens tant hommes que femmes et enfans. Et voyons une partie des femmes qui ne passèrent, lesquelles étoient jusques aux genoux dans la mer, sautans et chantans. Les autres qui avoient passé là où étions venoient privément à nous frottans leurs bras avec leur mains, et après les haussèrent vers le ciel, sautans et rendans plusieurs signes de jouissance, et tellement s'assurèrent avec nous qu'enfin ils trafiquoient de main à main de tout ce qu'ils avoient, en sorte qu'il ne leur resta autre chose que le corps tout nud, parce qu'ils donnoient tout ce qu'ils avoient, qui étoit chose de peu de valeur. Nous connûmes que cette gent se pourroit aisément convertir à notre Foy. Ils vont de lieu en autre, vivans de la pêche. Leur pays est plus chaud que n'est l'Espagne, (†) et le plus beau qu'il est possible de voir, tout égal et uni, et n'y a lieu si petit où n'y ait des arbres, combien que ce soient sablons, et où il n'y ait du froment sauvage, qui a l'épie comme le seigle, et le grain comme de l'avoine, et des pois aussi épais comme s'ils y avoient semés et cultivés, du raisin blanc et rouge avec la fleur

(*) Selon Hakluyt qui a traduit cette relation en Anglais "Mitaines" signifiaient "Hachots," ou "petites Haches."

(†) L'auteur s'est ici équivoqué, ou a voulu faire règle perpétuelle d'un accident de chaleur : car le Golfe étant au 4^e degré et demie, ne peut être si chaud même en ce pays là. — *L'Escarbot.*

blanche dessus, des fraises, mures, roses rouges et blanches, et autres fleurs de plaisante, douce et agréable odeur. Aussi il y a là beaucoup de belles prairies, et bonnes herbes et lacs, où il y a grande abondance de Saumons. Ils appellent une mitaine en leur langue *Cochi*, et un couteau *Bacon*. Nous appellâmes ce Golfe, *Golfe de Chaleur*. (*)

Chapitre XIX

D'une autre Nation de Sauvages ; de leurs coutumes et de leurs manières, tant de leur vivre que du vestement.

Etant certains qu'il n'y avait aucun passage par ce Golfe, fines voile et partimes de ce lieu de *Saint Martin*, le Dimanche douzième de Juillet pour découvrir outre ce golfe, et allâmes vers Est le long de cette côte environ dix-huit lieues jusques au *Cap du Pré*, où nous trouvâmes le flot très grand et fort peu de fond, la mer courroucée et tempétueuse, et pour ce il nous fallut retirer à terre entre le Cap susdit et une Ile vers Est à environ une lieue de ce Cap, et là nous mouillâmes l'ancre pour icelle nuit. Le lendemain matin fines voile en intention de circuir cette côte, laquelle est située vers le Nord et Nord Est, mais un vent survint si contraire et impétueux qu'il nous fut nécessaire retourner au lieu d'où nous étions partis, et là demeurâmes tout ce jour jusques au lendemain que nous fines voile, et vinâmes au milieu d'un fleuve éloigné cinq ou six lieues du *Cap du Pré*, et étant au travers du fleuve, eumes de rechef le vent contraire avec un grand brouillard et obscurité, tellement qu'il nous fallut entrer en ce fleuve le Mardi quatorzième du mois, et nous y demeurâmes à l'entrée jusqu'au seizième attendans le bon temps pour pouvoir sortir. Mais en ce seizième, jour qui étoit le Jeudi, le vent crût en telle sorte qu'un de nos navires perdit une ancre, et pour ce nous fut besoin passer plus outre en ce fleuve quelques sept ou huit lieues pour gagner un bon port où il a eût bon fond, lequel nous avions été découvrir avec nos barques; et pour le mauvais temps, tempête et obscurité qu'il fit, demeurâmes en ce port jusqu'au vingt-cinquième sans pouvoir sortir. Cependant, nous vîmes une grande multitude d'hommes sauvages qui pêchoient des tombes, (†) desquels il y a grande quantité; ils étoient environ quelques quarante barques et tant en hommes, femmes qu'enfans, plus de deux cens, lesquels après qu'ils eurent quelque peu conversé en terre avec nous, venoient privément au bord de nos navires avec leurs barques. Nous leur donnions

(*) Aujourd'hui *La Baie des Chaleurs*.

(†) Hakluyt dans sa traduction dit, que ce sont des Maquereaux.

des couteaux, chipelets de verre, peignes, et autres choses de peu de valeur dont ils se réjouissoient infiniment, levans les mains au Ciel, chantans et dansans dans leurs barques. Ceux-ci peuvent être vraiment appelés Sauvages, d'autant qu'il ne se peut trouver gens plus pauvres au monde, et croi- que tous ensemble n'eussent pu avoir la valeur de cinq sols, excepté leurs barques et rets. Ils n'ont qu'une petite peau pour tout vêtement, avec laquelle ils couvrent les parties honteuses du corps, avec quelques autres vieilles peaux dont ils se vêtent à la mode des Egyptiens. Ils n'ont ni la nature, ni le langage des premiers que nous avons trouvez. Ils portent la tête entièrement rase, horsmis un floquet de cheveux au plus haut de la tête, lequel ils laissent croître long comme une queue de cheval qu'ils lient sur la tête avec des aiguillettes de cuir. Ils n'ont autre demeure que dessous ces barques, les quelles ils renversent, et s'étendent sous icelles sur la terre sans aucune couverture. Ils mangent la chair presque crue, et la chauffent seulement la moins du monde sur les charbons ; le même est du poisson. Nous allames le jour de la Madelaine avec nos barques au lieu où ils étoient sur le bord du fleuve, et descendimes librement au milieu d'eux, dont ils se rejouirent beaucoup, et tous les hommes se mirent à chanter et danser en deux ou trois bandes, et faisant grands signes de joie pour notre venue. Ils avoient fait fuir les jeunes femmes dans les bois, hormis deux ou trois qui étoient restées avec eux, a chacune desquelles donnames un peigne et clochette d'étain, dont elles se rejouirent beaucoup, remerciaus le Capitaine et lui frottans les bras et la poitrine avec leurs propres mains. Les hommes voyans que nous avions fait quelques présens à celles qui étoient restées, firent venir celles qui s'étoient réfugiées au bois, afin qu'elles eussent quelque chose comme les autres ; elles étoient environ vingt femmes, lesquelles toutes en un monceau se mirent sur ce Capitaine, le touchans et frottans avec les mains selon leur coutume de caresser, et donna à chacune d'icelles une clochette d'étain de peu de valeur, et incontiment commencèrent à danser ensemble disans plusieurs chansons. Nous trouvames là, grande quantité de Tombes qu'ils avoient prises sur le rivage avec certains rets faits exprès pour pêcher, d'un fil de chanvre qui croît en ce païs où ils font leur demeure ordinaire, pour ce qu'ils ne se mettent en mer qu'au temps qui est bon pour pêcher, comme j'ai entendu. Semblablement croît aussi en ce païs du mil gros comme pois, pareil à celui qui croît au Brésil, dont ils mangent au lieu de pain, et en avoient abondance, et l'appellent

en leur langue *Kapaige*. Ils ont aussi des prunes qu'ils sèchent comme nous faisons pour l'hiver, et les appellent *Honestu* même ont des figues, noix, pommes et autres fruits, et des fèves qu'ils nomment *Sahu* ; les noix *Cuheyu* ; les figues..... ; les pommes..... Si on leur montrait quelque chose qu'ils n'ont point, et qu'ils ne pouvoient avoir ce que c'étoit, branlans la tête, ils disoient *Nohda*, qui est à dire, qu'ils n'en ont point, et ne savent que c'est. (*) Ils nous montroient par signe le moyen d'accouttrer les choses qu'ils ont, et comme elles ont coutume de croître. Ils ne mangent aucune chose qui soit salée, et sont grands larrons, et dérobent tout ce qu'ils peuvent.

Chapitre XX

Comme les notres plantèrent une grande Croix sur la Pointe de l'entrée du Port, et comme le Capitaine et ces Sauvages étant enfin apaisé par un long pourparler avec notre Capitaine, accorda que deux de ses enfans allassent avec luy.

Le vingt-quatrième jour de Juillet, nous fîmes faire une Croix haute de trente pieds, et fut faite en la présence de plusieurs d'iceux sur la pointe de l'entrée de ce port, au milieu de laquelle mimes un écusson relevé avec Trois Fleurs-de-Lis, et dessus étoit écrit en grosses lettres entaillées en du bois, "VIVE LE ROI DE FRANCE." Et après, la plantames en leur présence sur la dite pointe, et la regardoient fort, tant lors qu'on la faisoit que quand on la plantoit. Et l'ayans levée en haut, nous nous agenouillions tous, ayans les mains jointes, l'adorans à leur vue, et leur faisons signe, regardans et montrans le Ciel, que d'icelle dépendoit notre Rédemption : de laquelle chose ils s'émerveillèrent beaucoup se tournans entreux, puis regardans cette croix. Mais étans retournés en nos Navires, leur Capitaine vint avec une barque à nous, vêtu d'une vieille peau d'Ours noir, avec ses trois fils et un sien frère, lesquels ne s'approchèrent si près du bord comme ils avoient accoutumé, et y fit une longue harangue montrans cette croix, et faisant le signe d'icelle avec deux doigts. Puis il montrait toute la terre des environs, comme s'il eut voulu dire qu'elle étoit toute à lui, et que nous n'y devions planter cette Croix sans son congé. Sa harangue finie, nous lui montrames une mitaine feignans de lui vouloir donner en échange de sa peau, à quoi il prit garde, et ainsi peu à peu s'accosta du bord de nos Navires ; mais un de nos compagnons qui étoit dans le bateau, mit

(*) Le langage de ces peuples a changé, car aujourd'hui ils ne parlent point ainsi. — *Lescarbot*.

la main sur sa barque, et à l'instant sauta de l'ans avec dix ou trois, et les contraignirent aussitôt d'entrer en nos Navires, dont ils firent tout étonnés. Mais le Capitaine les assura qu'ils n'auroient aucun mal, leur montrant grand signe d'amitié, les faisant boire et manger avec bon accueil. En après leur donna-t-on à entendre par signe, que cette Croix étoit là plantée, pour donner quelque marque et connaissance pour pouvoir entrer en ce port, et que nous y voulions retourner en bref, et qu'apporterions des ferremens et autres choses, et que désirions mener avec nous deux de ses fils, et qu'en après nous retournerions en ce port. Et ainsi nous fîmes vêtir à ses fils à chacun une chemise, un Sayon de couleur, et une toque rouge, leur mettant aussi à chacun une chaîne de laiton au col, dont ils se contentèrent fort, et donnèrent leurs vieux habits à ceux qui s'en retournoient. Puis fîmes présent d'une mitaine à chacun des trois que nous renvoyâmes et de quelques couteaux ; ce qui leur apporta grande joie : iceux étans retournés à terre, et ayans raconté les nouvelles aux autres, environ sur le midi vinrent à nos Navires six de leur barques ayans à chacune in pou six hommes qui venaient dire adieu à ceux que nous avions retenus, et leur apportèrent du poisson, et leur tenoient plusieurs paroles que nous n'entendions point, faisant signe qu'ils n'oteroient point cette croix.

Chapitre XXI.

Comme estans hors du Port susdit, cheminans de rière cette Coste, allâmes pour chercher la Terre qui est située vers Su-Est et Nord-Ouest.

Le lendemain, étant le vingt-cinquième jour du mois, se leva un bon vent, et nous mîmes hors du port. Etant hors du fleuve susdit, tirâmes vers Est Nord-Est, d'autant que près de l'embouchure de ce fleuve, la terre fait un circuit, et fait un golfe en forme d'un demi-cercle, en sorte que de nos Navires nous voyons toute la côte, derrière laquelle nous cheminâmes, et nous mîmes à chercher la terre située vers Ouest et Nor Ouest, et y avait un autre pareil golfe distant vingt lieues du dit fleuve.

Chapitre XXII.

Des Caps St. Louis et de Montmorency, et de quelques autres Terres ; et comme une de nos barques ayant heurtée contre un écueille ne laissa de passer outre.

Nous allâmes donc le long de cette terre qui est, comme nous avons dit, située au Su-Est et Nor-Ouest, et deux jours après nous vîmes un

autre Cap où la terre commence à se tourner vers l'Est, et allames le long d'icelle quelque seize lieues, et de là cette terre commence à tourner vers le Nord, et à trois lieues de ce Cap y a fond de vingt quatre brasses de plomb. Ces terres sont plattes, et les plus découvertes de bois que nous ayons encore pu voir : il y a de belle prairies de campagnes très-vertes. Ce Cap fut nommé *Cap de Saint Louis*, pour ce qu'en ce jour l'on célébroit sa fête, et est au quarante-neuvième degré et demi de latitude, et de longitude..... Ce jour au matin, nous étions vers l'Est de ce Cap, et allames vers Nor-Ouest pour approcher de cette terre, étant presque nuit, et trouvames qu'elle regardoit le Nord et le Sud. Depuis ce *Cap de Saint Louis* jusques à un autre, nommé le *Cap de Montmorenci*, y a quelques quinze lieues, la terre commence à tourner vers Nor-Ouest. Nous voulumes sonder le fond à trois lieues près de ce Cap; mais nous ne le pumes trouver avec cent cinquante brasses, et pour ce allames le long de cette terre environ dix lieues jusqu'à la latitude de cinquante degrés.

Le Samedi ensuivant étant le premier jour d'Août, au lever du Soleil connumes et vîmes d'autres terres qui nous restoient du côté du Nord et Nord-Est, le-quelles étoient très hautes et coupées, et semblaient être montagnes, entre lesquelles il y avoient d'autres terres basses ayans bois et rivières. Nous passames autour de ces terres tant d'un côté que d'autre tirans vers Nor-Ouest, pour voir s'il y avoit quelque Golfe ou bien quelque passage. D'une terre à l'autre y a environ quinze lieues, et le mitan est au cinquante et un tiers degré de latitude, et nous fut très-difficile de pouvoir faire plus de cinq lieues à cause de la marée qui nous étoit contraire et des grands vents qui y sont ordinairement. Nous ne passames outre les cinq lieues d'où l'on voyait aisément la terre de part en part, laquelle commence là à s'élargir. Mais d'autant que nous ne faisons autre chose qu'aller et venir selon le vent, nous tirames pour cette raison vers la terre pour tâcher de gagner au Cap vers le Sud, qui étoit le plus loin et le plus avancé en mer que nous puissions découvrir, et étoit distant de nous environ quinze lieues : mais étans proches de là, trouvames que c'étoient rochers, pierres et écueils, ce que nous n'avions encore point trouvé aux lieux où nous avions été auparavant vers le Sud, depuis le *Cap St. Jean*; et pour lors étoit la marée qui nous portoit contre le vent vers l'Ouest. De manière que navigans le long de cette côte, une de nos barques heurta contre un écueil, et ne laissa de passer outre, mais il nous fallut tous sortir hors pour la mettre à la marée.

Chapitre XXIII.

Comme ayant consulté ce qui était le plus expédient de faire, nous délibérâmes notre retour ; du Détroit de St. Pierre, et du Cap de Tiennot.

Ayant navigué le long de cette côte environ deux heures, la marée survint avec telle impétuosité qu'il ne nous fut jamais possible de passer avec treize avirons outre la longueur d'un jet de pierre ; si bien qu'il nous fallut quitter les barques et y laisser partie de nos gens pour la garde, et marcher par terre quelque dix ou douze lieues jusqu'à ce Cap, où nous trouvâmes que cette terre commence là à s'abaisser vers Sur Ouest. Ce qu'ayant vu, et étant retournés à nos barques, revînmes à nos navires qui étoient ja à la voile qui pensoient toujours pouvoir passer outre : mais ils étoient avallés à cause du vent de plus de quatre lieues du lieu où nous les avions laissés, ou étant arrivés fîmes assembler tous les Capitaines, mariniers, maîtres et compagnons pour avoir l'avis et conseil de ce qui étoit le plus expédient à faire. Mais après qu'un chacun eut parlé, l'on considéra que les grands vents d'Est commencent à régner et devenir violents, et que le flot étoit si grand que nous ne faisons plus que ravaler, et qu'il n'étoit possible pour lors de gagner aucune chose : même que les tempêtes commencent à s'élever en cette saison en la Terre Neuve, que nous étions de lointain pays, et ne savions les hazards et dangers du retour, et pour ce qu'il étoit temps de se retirer, ou bien s'arrêter là pour tous le reste de l'année. Outre cela, nous discourions en cette sorte : que si un changement de vent de Nord nous surprenoit, il ne seroit possible de partir. Lesquels avis ouïs et bien considérés, nous firent entrer en délibération certaine de nous en retourner. Et pour ce que le jour de la fête de Saint Pierre nous entrâmes en ce Détroit, nous l'appellâmes à cette occasion *Détroit de Saint Pierre*, (*) où ayant jeté la sonde en plusieurs lieux, trouvâmes en aucun cent cinquante brasses, autres cent, et près de terre, soixante avec bon fond. Depuis ce jour jusqu'au Mercredi nous eûmes vent à souhait, et circonvîmes la dite terre du côté du Nord, Est Sud Ouest, Ouest et Nor Ouest : car telle est son assiette, hormis la longueur d'un Cap de terres basses qui est plus tourné vers Su-Est, éloigné à environ vingt-cinq lieues du dit détroit. En ce lieu nous vîmes de la fumée qui étoit faite par les gens de ce pays au dessus de ce Cap, mais pour ce que le vent ne cingloit vers la côte nous ne les accostâmes point, et eux

(*) Le Détroit entre le Cap Gaspé et l'Isle d'Anticosti.

voyans que nous n'approchions d'eux, douze de leurs hommes vinrent à nous avec deux barques, lesquels s'accostèrent aussi librement de nous comme si ce fussent été François, et nous donnèrent à entendre qu'ils venoient du grand Golfe, et que leur Capitaine étoit un nommé *Tennot*, lequel étoit sur le Cap, faisant signe qu'ils se retiroient en leur pays, d'où nous étions partis, et étoient chargés de poisson. Nous appellâmes ce Cap, *Cip de Tennot*. (*) Passé ce Cap toute la terre est posée vers l'E-t-Su-Est. Ouest, Nor Ouest, et toutes ces terres sont basses, belles, et environnées de sablons, près de mer, et y a plusieurs marais et bancs par l'espace de vingt lieuës, et en après la terre commence à se tourner d'Ouest à Est, et Nord Est, et est entièrement environnée d'Iles éloignées de terre deux ou trois lieuës. Et ainsi, comme il nous semble, il y a plusieurs bancs périlleux plus de quatre ou cinq lieës loin de la terre.

Chapitre XXIV.

Comme le 9me jour d'Août nous entrâmes dans Blanc-Sablon, et 5me de Septembre arrivâmes au Port de St. Malo.

Depuis le Mercredi susdit, jusqu'au Samedi nous eumes un grand vent de Sur-Ouest qui nous fit tirer vers l'Est-Nord-Est, et arrivâmes ce jour là à la terre d'Est en la *Terre Neuve*, entre les Cabannes et le *Cap Double*. Ici commença le vent d'Est avec tempête et grande impétuosité ; et pour ce nous tournâmes le Cap au Nor-Ouest et au Nord, pour aller voir le côté du Nord, qui est comme nous avons dit, entièrement environné d'Iles, et étans près d'icelles le vent se changea et vint du Sud, lequel nous conduisit dans le golfe, si bien que par la grâce de Dieu nous entrâmes le lendemain qui étoit le neuvième Août dans *Blanc-Sablon*, et voilà tout ce que nous avons découvert.

En après le quinzième Août, jour de l'Assomption de Notre-Dame, nous partîmes de *Blanc-Sablon* après avoir ouï la Messe, et vinmes heureusement jusqu'au mitan de la mer qui est entre la *Terre-Neuve* et la Bretagne, auquel lieu nous courumes grande fortune pour les vents d'Est, laquelle nous supportâmes par l'aide de Dieu, et du depuis eumes fort bon temps, en sorte que le cinquième jour de Septembre de l'année ausdite, nous arrivâmes au port de Saint Malo d'où nous étions partis.

(*) Probablement le *Mont Joli* d'aujourd'hui.

LE LANGAGE DE LA TERRE NOUVELLEMENT DECOUVERTE, APPELÉE
NOUVELLE-FRANCE.

Deu,	Le Cuivre, CAQUEDAZ.
Le Soleil, ISNEZ,	Les Sourcils, ANSEF.
Les Etoiles, SUROFZ	Une Plume } IC.
Le Ciel, CAMET.	d'oiseau, }
Le Jour,	La Lune, CASMAGAN.
La Nuit, AÏGLA.	La Terre, CONDA.
L'Eau, AME.	Le Vent, CANUT.
Le Sable, EST GAZ.	La Pluie, ONOSCON.
Une Voile, AGANIE.	Du Pain, CACOMY.
La Teste, AGONAZE.	La Mer, AMET.
Le Gosier, CONQUIDO.	Un Navire, CASAOMY.
Le Nez, H HO GUFSTO.	Un Homme, UNDO.
Les Dents, HESANGU.	Les Cheveux, HOCHON O.
Les Ongles, AGETASCU.	Les Yeux, IGATA.
Les Pieds, OCHEDASCO.	La Bouche, HEMF.
Les Jambes, ANOUDAS O.	Les Oreilles, HO TACCO.
Un homme mort, AMOCD ZA.	Les Bras, AG SCU.
Une Peau, AÏONASCA.	Une Femme, ENRASESCO.
Cet homme, IC.	Un homme malade, ALOU+DECHE.
Un Hachot, ASOGNE.	Des Soldiers, ATTA.
Une Morue, GADAGOURSARI,	Une peau pour } OUSCOZONUON-
Bon à manger, QUESANDE.	couvrir les par- } DICO.
La Chair,	ties honteuses }
Des Amendes, ANOUGAZA.	de l'homme, }
Des Figues, ASCOCLA	Un Drap rouge, CAHONETA.
De l'Or, HELYOSCO.	Un Couteau, AGOHADA.
Les parties } ASSEGNEGA.	Un Maquereau, AGDONETA.
honteuses, }	Des Noix, CAHYA.
Une Fêche, CACTA.	Des Prunes, HONESTA.
Un Arbre vert, HAUEDA.	Des Fèves, SAHE.
Un Plat de terre, UNDACO.	Une Espée, ACHESCO.
Un Arc,	

FIN DU PREMIER VOYAGE.

SECONDE NAVIGATION FAITE PAR LE COMMANDEMENT ET VOULOIR DU
TRES-CHRETIEN ROY FRANÇOIS, PREMIER DE CE NOM, AU PARA-
CHEVEMENT DE LA DECOUVERTURE DES TERRES OCCIDENTALES
ESTANTES SOUZ LE CLIMAT ET PARALLELES DES TERRRES ET ROY-
AUME DUDIT SEIGNEUR, ET PAR LUI PRECEDENTEMENT JA COM-
MENCE'ES A FAIRE DECOUVRIRE : ICELLE NAVIGATION FAITE PAR
JACQUES QUARTIER, NATIF DE SAINT MALO, DE L'ILE EN BRE-
TAGNE, ILLOTE DUDIT SEIGNEUR, EN L'AN MIL CINQ CENT
TRENTÉ-CINQ.

AU ROY TRES-CHRETIEN.

“ Considérant, ô mon très-redouté Prince, les grands biens et dons
“ de grace qu'il a pleu à Dieu le Créateur faire à ses creatures, et entre
“ les autres de mettre et asseoir le Soleil, qui est la vie et connoissance
“ de toutes icelles, et sans lequel nul ne peut fructifier ni générer en
“ lieu et place là où il a son mouvement et déclinaison contraire, et non
“ semblable aux autres planetes, par lesquels mouvement et déclinaison
“ toutes créatures étantes sur la terre en quelque lieu et place qu'elles
“ puissent être en ont ou en peuvent avoir en l'an dudit Soleil, qui est
“ trois cens soixante-cinq jours et six heures, autant de vuë oculaire les
“ uns que les autres par ses rais et réverbérations, ni la division des jours
“ et nuits en pareille égalité, mais suffit qu'il est de telle sorte et tant tem-
“ péramment, que toute la terre est, ou p ut estre habitée en quelque
“ zone, climat ou parallele que ce soit ; et icelle avec les eaux, arbres,
“ herbes, et toutes autres créatures de quelque genre ou espèce qu'elles
“ soient, par l'influence d'icelui Soleil donner fruits et générations selon
“ leurs natures pour la vie et nourriture des créatures humaines. Et
“ si aucuns vouloient dire le contraire de ce que dessus, en alléguant le
“ dict des sages Philosophes du temps passé, qui ont écrit et fait divi-
“ sion de la terre par cinq zones, dont ils ont dit et affirmé trois inhabi-
“ table ; c'est à sçavoir : la zone Torride, qui est entre les deux Tro-
“ piques, ou solstices, pour la grande chaleur et réverbérations du Soleil,
“ qui passe par le zénit de ladite zone ; et les deux zones Arctique, et An-
“ tique pour la grande froideur qui est en icelle, à cause du peu d'élé-
“ vation qu'elles ont dudit Soseil, et autre raisons : je confesse qu'ils ont
“ écrit à la maniere, et croy fermement qu'ilz le pensoient ainsi, et qu'ilz
“ le trouvoient par aucunes raisons naturelles là où ilz prenoient leur fon-
“ dement, et d'icelles se contentoient seulement, sans aventurer, ni mettre
“ leurs personnes aux dangers ésquels ils eussent peu enchoir à cher-

cher l'expérience de leur dire. Mais je diray pour ma repliche, que
 le Prince d'iceux Philosophes a laissé parmi ses écritures un bref mot
 de grande conséquence, qui dit que *Experientia est rerum magistra* :
 par l'enseignement duquel, j'ay osé entreprendre d'adresser à la veuë
 de Votre Majesté Royale celui propos et manière de prologue de ce
 mien petit labeur. Car, suivant vôte Royal commandement, les
 simples mariniers de present non ayans eu tant de crainte d'eux
 mettre en l'aventure d'iceux perils et dangers qu'ils ont eu, et ont désir
 de vous faire tres-humble service à l'augmentation de la très sainte Foy
 Chrétienne, ont connu le contraire de cette opinion des dits Philosophes
 par vraye experience. J'ay allegués ce que devant, pour ce que je
 regarde, que le Soleil qui chacun jour se leve à l'Orient et se recouche
 à l'Occident, faisant le tour et circuit de la terre, donnant lumière et
 chaleur à tout le monde en vingt-quatre heures, qui est un jour na-
 turel. A l'exemple de quoy je pense en mon simple entendement, et
 sans autre raison y alleguer, qu'il pleut à Dieu par sa divine bonté que
 toutes humaines créatures étantes et habitantes sur le globe de la
 terre, ainsi qu'elles ont veuë et connoissance d'icelui Soleil, ayant eu,
 et ayant pour le temps à venir connoissance et créance de nôtre sainte
 Foy. Car premierement, icelle nôtre très-sainte Foy a été semée et
 plantée en la Terre-sainte qui est en l'Asie, à l'Orient de nôtre Eu-
 rope : et depuis par succession de temps apportée et divulguée jus-
 ques à nous. Et finalement, en l'Occident de nôtre dite Europe à
 l'exemple dudit Soleil portant sa clarté et chaleur d'Orient en Occi-
 dent, comme dit est. Et pareillement, avons vue icelle nostre très-
 Sainte Foy par plusieurs fois, à l'occasion des méchants herétiques et
 faulx législateurs, éclipsée en aucuns lieux, et depuis soudainement
 relever et monstrier sa clarté plus appertement qu'auparavant : Et
 maintenant encore à present, voyons comme les méchants Luthériens
 de jour en autre s'efforcent d'icelle obombriller et finalement du tout
 esteindre, si Dieu et les vrais supports d'icelle n'y donnaient ordre
 par mortelle justice, ainsi qu'on voit faire chaoun jour en vos pays
 et Royaulmes par bon ordre et police qui y avez mis ; pareillement
 audit Royaume voit-on former au contraire d'iceux enfans de Satan,
 les princes Chrestiens et vrais piliers de l'église Catholique, s'effor-
 çant de jour en autre d'icelle augmenter, et accroistre, ainsi qu'à fait
 le Catholique Roy d'Espagne ès terres qui par son commandement
 ont esté descouvertes à l'Occident de ses pays et Royaulmes ; les-

“quelles auparavant nous estoient incogneus, estranges hors de nostre foy Chrétienne, comme : La Neuve Espagne, L'Isabelle, Terre ferme, et autres Isles où on a trouvé innombrables peuples qui ont esté baptisés et réduits à notre très-sainte Foy.

“Et maintenant en la présente Navigation faite par Votre Royal Commandement, en la découverte des terres Occidentales estantes sous le climat et paralleles de nos pays et Royaumes non auparavant à vous ni à nous cogneus, pourrez voir et savoir la bonté et fertilité d'icelles, l'innombrable quantité des peuples y habitans, la bonté, aisibilité d'iceux, et pareillement la fécondité du grand fleuve qui decourt et arrose le parmi d'icelles vos terres, qui est le plus grand sans comparaison qu'on sache jamais avoir veu. Lesquelles choses donnent à ceux qui les ont veues, certaine espérance de l'augmentation future de notre très-sainte foy, de vos Seigneuries et nom très Chrétien, ainsi qu'ils vous plaira veoir par ce présent petit livre, au quel sont amplement contenues toutes les choses dignes du mémoire qu'avons veues, ou qui nous sont avenues, tant en faisant la dite Navigation, qu'estans et faisans séjour en vos dits pays et terres, les routes dangers et gisemens d'icelles terres.

Chapitre I.

Préparation du Capitaine Jacques Quartier, et des siens pour le voyage de la Terre-Neuve. Embarquement. De l'Isle aux Oiseaux. Découvertes jusqu'au commencement de la grande Rivière de Canada, appelée par les Sauvages Hochelaga.

Le Dimanche jour et feste de la Pentecoste, seizième jour de May audit an mil cinq cens trente cinq, du commandement du Capitaine et bon vouloir de tous, chacun se confessa et régimes tous ensemble notre Créateur en l'Eglise Cathédrale du dit Saint Malo ; après lequel avoir reçu, fumes nous présenter au chœur de la dite Eglise devant Révérend Père en Dieu, Monsieur de Saint Malo, lequel en son estat Episcopal nous donna sa bénédiction.

Le Mercredi ensuivant dix-neuvième jour de May, le vent vint bon et convenable, et appareillâmes avecq les trois Navires savoir : la grande *Hermine*, du port d'environ cent à six-vingt tonneaux, où estoit le dit Capitaine Général, et pour Maistre Thomas Frosmont, Claude de Pont-Briand, fils du Seigneur de Montcevelles, et Echanson de Monseigneur le Dauphin, Charles de la Pommeraye, Jean Poulet, et autres gentils-hommes. Au second Navire nommé *La petite Hermine*, du port d'environ

soixante tonneaux, estoit Capitaine sous le dit Quartier, Marc Jalobert et Maistre Guillaume le Marié, et au tiers, et plus petit Navire nommé *L'Emerillon*, du port d'environ quarante tonneaux, en estoit Capitaine Guillaume le Breton, et Maistre Jacques Maingart. Et navigasmes avec bon temps jusques au ving-sixième du dit mois de May que le temps se tourna en ire et tourmente, qui nous a duré en vents contraires et serraisons autant que jamais Navires qui passassent la dite mer eussent, sans aucun amendement, tellement que le vingt-cinquième jour de Juin par le dit mauvais temps et serraisons, nous entreperdimes tous trois, sans que nous ayons eu nouvelles les uns des autres jusques à la *Terre-Neuve*, là où nous avyons limité nous trouver tous ensemble.

Et depuis nous être entreperdus, avons été avec la Nef générale par la mer de tous vents contraires jusqu'au septième jour de Juillet que nous arrivasmes à la dite *Terre-Neuve* et prismes terre à *L'Isle des Oiseaux*, (*) laquelle est à quatorze lieues de la grande terre; laquelle Isle est si très-pleine d'Oiseaux, que tous les Navires de France y pourroient facilement charger sans qu'on s'apperceut qu'on n'en n'eut tiré; et là en prismes deux barquées pour parties de nos victuailles. Icele Isle est en l'élévation du Polle en quarante neuf degrés quarante minutes. Et le huitième jour du dit mois nous appareillasmes de la dite Isle, et avecque bon temps vinsmes au Hâble de *Blanc-Sablon*, estant en la *Baie des Châteaux*, le quinzième jour du dit mois, qui est le lieu où nous devions nous rendre: auquel lieu fusmes attendant nos compagnons jusques au vingt-sixième jour du dit mois qu'ils arrivèrent tous deux ensemble: et là nous accoustrasmes et prismes chacun eaux, bois et autres choses nécessaires; et appareillasmes et fismes voile pour passer outre le vingt-neuvième jour du dit mois à l'aube du jour, et fismes porter le long de la Coste du Nord gisante Est-Nord-Est, et Ouest-Sur-Ouest, jusques environ les huit heures du soir que mismes les voiles bas le travers de deux Isles qui s'avancent plus hors que les autres, que nous nommasmes les Isles *Saint Guillaume*, lesquelles sont environ vingt lieues outre le Hâble de *Brest*. Le tout de la dite coste depuis les *Châteaux* jusques ici, gist Est-Nord-Est et Ouest-Sur-Ouest, rangée de plusieurs Isles de terres, toutes hachées et pierreuses, sans aucunes terres, ny bois, fors en aucunes vallées.

Le lendemain, pénultième jour du dit mois, nous fismes courir à Ouest pour avoir congnoissance d'autres Isles qui nous demeueroient environ douze lieues et demie: entre lesquelles Isles se fait une couche vers le

(*) *Funk Island* du côté Est de *Terreneuve*.

Nort, toute à Isles et grandes bayes, apparoissantes y avoir plusieurs bons hâbles. Nous les nommasmes les Isles *Sainte Marthe* hors lesquelles, environ une lieuë et demie à la mer, y a une basse bien dangereuse, où il y a quatre ou cinq testes qui demeurent le travers des dites bayes en la route d'Est et Ouest des dites Isles *Saint Guillaume* et autres Isles qui demeurent à Est Sur Ouest des Isles *Sainte Marthe* environ sept lieuës; lesquelles Isles nous vinsmes querir le dit jour une heure après midi. Et depuis le dit jour jusques à l'orloge virante, (*) fismes courir environ quinze lieuës jusques le travers d'un Cap d'Isles basses que nous nommasmes les Isles *Saint Germain*; au Su-Est du quel Cap environ trois lieuës il y a une autre basse fort dangereuse: et pareillement entre les dits Cap *Saint Germain* et *Sainte Marthe*, y a un banc hors des dites Isles environ deux lieuës, sur lequel n'y a que quatre brasses: et pour le danger de la dite coste mismes les voiles bas, et ne fismes porter la dite nuit.

Le lendemain dernier jour de Juillet, fismes courir le long de la dite coste qui gist Est et Ouest quart de Su-Est, laquelle est toute rangée d'Isles et basses et costes fort dangereuses; laquelle contient depuis le dit Cap des Isles *St. Germain*, jusques à la fin des Isles, environ dix sept lieuës et demie: et à la fin des dites Isles, y a une moulte be le terre basse pleine de grands arbres et haults: et est icelle coste toute rangée de sablons, sans y avoir aucune apparoi-sance de hâble jusques au Cap de *Tinnot*, (†) qui se rabat au Nor-Oue-t, qui est à environ sent lieuës des dites Iles, lequel Cap reconnusmes du voyage précédent: et pour ce fismes porter toute la nuit à l'Oest Nor-Oest jusques au jour que le vent vint contraire, et allasmes chercher un hâvre où nous mismes nos Navires, qui est un bon petit hâvre outre le dit Cap *Tinnot*, environ sept lieuës et demie, et est entre quatre Isles sortantes à la mer. Nous le nommasmes le *Hâvre Saint Nicolas* (‡); et sur la plus prochaine Isle plantasmes une grande Croix de bois pour merche. (°) Il faut amener la dite Croix au Nord-Est, puis l'aller querir et la laisser de tribort, et trouverez de profond six brases, po-ez dedans le dit hâble à quatre brasses: et se faut donner garde de quatre basses qui demeurent des deux côtes à demie lieuë hors. Toute cette dite coste est fort dangereuse, et pleine de basses; nonobstant qu'il semble y avoir plusieurs hâbles, n'y a que basses et plateis. Nous fusmes au dit hâble depuis le dit jour jusques au Dimanche huitième jour d'Août, au quel jour appareillasmes

(*) Minuit. (†) *Mont Joli*. (‡) On pense que c'est le Hâvre de *Mingun*.

(°) C'est-à-dire, pour marque.

et vinsmes querir la terre du Su vers le *Cap de Ribast*, lequel est distant du dit hâble environ vingt lieuës, gisant Nord, Nord-Est et Su-Sur-Ouest. Et le lendemain, le vent vint contraire ; et pour ce que ne trouvasmes nul hâble à la dite terre du Su, fismes porter vers le Nort outre le précédent hâble d'environ dix lieuës, où trouvasmes une fort belle et grande baye pleine d'Isles et bonnes entrées et posage de tous les temps qu'il pourrait faire, et pour cognoissance d'icelle baye, y a une grande Isle comme un Cap de terre qui s'avance plus hors que les autres ; et sur la terre environ deux lieuës, y a une montagne faïote comme un tas de blé. Nous nommames la dite baye *La Baye Saint Laurent*. (*)

Le quatorzième du dit mois, nous partismes de la dite *Baye Sainct Laurent* et fismes porter à Ouest, et vinsmes querir un Cap de terre devers le Su, qui gist environ l'Ouest un quart de Sur Ouest du dit hâble de *Saint Laurent* environ vingt-cinq lieuës. Et par les deux, Sauvages qu'avions pris le premier voyage nous fut dit, que c'étoit de la terre devers le Sn, et que c'était une isle, et que par le Su d'icelle étoit le chemin à aller de *Honguedo*, où nous les avions pris le premier voyage à *Canada* ; et qu'à deux journées delà du dit Cap et Isle, commençoit le Royaume de *Saguenay*, à la terre devers le Nord allant vers le dit *Canada*. Le travers du dit Cap environ trois lieuës, y a de profond cent brasses et plus, et n'est mémoire de jamais avoir vu tant de Baillames (†) que nous vismes cette journée le travers du dit Cap.

Le lendemain jour de Notre-dame d'Aoust, quinzième du dit mois, nous passames le détroit : la nuit devant, et le lendemain eumes cognoissance de terres qui nous demeuroident vers le Su, qui est une terre à hautes montagnes à merveilles, dont le Cap susdit de la dite Isle que nous avons nommée *L'Isle del' Assomption*, (‡) et un Cap des dites hautes terres gisent Est-Nord Est, et Ouest-Sur-Ouest : et y a entre eux, vingt-cinq lieuës, et voit-on les terres du Nord encore plus hautes que celles du Su à plus de trente lieuës. Nous rangoames les dites terres du Su depuis le dit jour jusques au mardi midi que le vent vint Ouest, et mismes le cap au Nort pour aller querir les dites hautes terres que voyons ; et nous estans là, trouvasmes les dites terres unies et basses vers la mer et les montagnes de devers le Nort par sus les dites basses terres, gisantes icelles Est et Ouest un quart de Sur-Ouest ; et par les Sauvages qu'avions, nous a été dit, que c'étoit le commencement du *Saguenay* et

(*) On pense que c'est la Rivière *St. Jean* sur la côte de Labrador.

(†) Ce sont vraisemblablement des Baleines.

(‡) Appelée par les Sauvages *Natiscotec*, et depuis par les Européen *Anticosti*.

terre habitée, et que de là venoit le Cuivre rouge, qu'ils appellent *Caguetdazé*. Il y a entre les terres du Su et celles du Nort, environ trente lieuës, et plus de deux cens brasses de profond. Et nous ont les Sauvages certifié, estre le chemin et commencement du grand Fleuve de *Hochelaga* et le chemin du *Canada*, lequel alloit toujours en étroissant jusques à *Canada* : et puis, que l'on trouve l'eau douce au dit fleuve, qui va si long, que jamais homme n'avoit été au bout, qu'ils eussent ouï, et qu'autre passage n'y avoit que par batteaux. Et voyans leur dire, et qu'ils affirmoient n'y avoir autre passage, ne voulut le dit Capitaine passer outre jusques à avoir vu le reste et coste de devers le Nord, qu'il avoit obmis à voir depuis la *Baye Saint Laurent* pour aller voir la terre du Su, pour voir s'il y avoit aucun passage.

Chapitre II.

Comment notre Capitaine fist retourner les Navires en arrière jusques d'avoir connoissance de la Baie St. Laurent, pour voir s'il y avoit aucun passage vers le Nord.

Le Mercredi, dix-huitième jour d'Aoust, ledit Capitaine fist retourner les Navires en arrière, et mettre le Cap de l'autre bord, et rangeames ladite côte du Nord, qui git Nord-Est et Sur-Ouest, faisant un demi Arc, qui est une terre fort haute, non tant comme celle du Su, et arrivames le Jeudi à sept Isles moult hautes, que nous nommasmes *les Isles Rondes*, (*) qui sont à environ quarante lieuës des terres du Su, et s'avancent hors à la mer trois ou quatre lieës : le travers desquelles il y a un commencement de basses terres pleines de beaux arbres, lesquelles terres nous rangeames le Vendredi avec nos barques : le travers desquelles y a plusieurs bancs de sablon plus de deux lieuës à la mer, fort dangereux, lesquels demeurent de basse mer : et au bout d'icelles basses terres, (qui contiennent environ dix lieuës) y a une rivière d'eau douce sortante à la mer, tellement qu'à plus d'une lieuë de terre, elle est aussi douce qu'eau de fontaine. Nous entrasmes dans la dite rivière avec nos barques, et ne trouvames à l'entrée que brasse et demie. Il y a dedans la dite rivière, plusieurs poissons qui ont forme de chevaux, (†) lesquels vont à la terre de nuit, et de jour à la mer, ainsi qu'il nous fut dit par nos deux Sauvages : et de ces dits poissons vismes grand nombre dedans la dite rivière,

Le lendemain vingt et unième jour du dit mois, au matin à l'aube du jour fines voile, et porter le long de la dite côte tant que nous eûmes

(*) Ce sont les *Sept Isles*.

(†) Ce sont des Hippotames ou Chevaux de rivière.—*Lescarbot*.

connoissance de la reste d'icelle coste du Nord que n'avions veu, et de l'*Isle de l'Assomption* que nous avions esté querir au partir de la dite terre ; et lors que nous fumes certains que la dite coste estait rangée, et qu'il n'y avoit nul passage, retournâmes à nos Navires qui estoient es dites *Sept Isles*, où il y a bonnes rades à dix-huit et à vingt brasses, et Sablon : auquel lieu avons été sans pouvoir sortir, ni faire voile pour la cause des bruines et vents contraires, jusques au vingt-quatrième dudit mois, que nous appareillâmes, et avons été à la mer chemin faisant jusques au vingt neuvième dudit mois, que nous sommes arrivés à un hâble de la Côte du Su, qui est environ quatre-vingt lieuës des dites *Sept Isles*, lequel est le travers de trois Isles petites et plates qui sont par le parmi du fleuve ; et environ le mi-chemin des dites Isles, et le dit Hâble, devers le Nord, y a une fort grande Rivière, qui est entre les hautes et basses terres, laquelle fait plusieurs bancs à la mer à plus de trois lieuës ; qui est un pays fort dangeueux, et sonne de deux brasses et moins, et à la choite d'iceux bancs trouverez vingt cinq et trente brasses bort à bort. Toute cette coste du Nord gist Nord Nord-Est, et Sur-Ouest.

Le Hâble devant dit où posâmes, qui est à la terre du Su, est hâble de marée, et de peu de valeur. Nous les nommasmes les *Ileaux St. Jean*, (*) parce que nous y entrâmes le jour de la décollation du dit Saint. Et auparavant qu'arriver audit Hâble, y a une Ile à l'Est d'ice-lui, environ cinq lieuës, où il n'y a point de passage entre terre et elle que par bateaux. Le dit hâble des *Ileaux St. Jean* assèche toutes les marées, et y marine l'eau de deux brasses. Le meilleur lieu à mettre Navires est vers le Su d'un petit ilot, qui est au parmi du dit hâble, bord au dit ilot.

Nous appareillâmes du dit Hâble, le premier jour de Septembre pour aller vers *Canada*. Et environ quinze lieuës du dit Hâble, à l'Ouest Sur-Ouest, y a trois Isles au parmi du dit fleuve, le travers desquelles y a une rivière fort profonde et courante, qui est à la rivière et chemin du Royaume et terre de *Saguenay*, ainsi qui nous a été dit par nos hommes du pais de *Canada*. Et est icelle rivière entre hautes montagnes de pierre nue, et sans y avoir que peu de terre ; et nonobstant y croît grande quantité d'arbres, et de plusieurs sortes, qui croissent sur la dite pierre nuë comme sur bonne terre. De sorte, que nous y avons vûs telle arbre suffisant à master navire de trente tonneaux, aussi vert qu'il est possible, lequel était sur un roc, sans y avoir aucune saveur de terre.

(*) Lescarbot pense, que ce sont les Isles du Bic, qu'il appelle le "Pic."

A l'entrée d'icelle rivière trouvâmes quatre barques de *Canada*, qui estoient là venues pour faire pêcherie de Loups-marins, et autres poissons. Et nous estans posés dedans la dite rivière, vinrent deux des dites barques vers nos Navires, lesquelles venoient en une peur et crainte, de sorte qu'il en ressortit une, et l'autre approcha si près, qu'ils peuvent entendre l'un de nos sauvages, qui se nomma, et fit sa connoissance, et les fit venir seurement à bord.

Le lendemain, deuxième jour du dit mois de Septembre, nous sortîmes hors de la dite rivière pour faire le chemin vers *Canada*, et trouvâmes la marée fort courante et dangereuse, pour ce que devers le Su de la dite Rivière y a deux Iles, (*) a l'entour desquelles à plus de trois lieues, n'y a que deux ou trois brasses, semées de gros perrons comme tonneaux et pipes, et les marées decevantes par entre les dites Iles : de sorte que euidames y perdre notre Gallion, sinon le secours de nos barques : et à la choiste des dits plateis, y a de profond trente brasses et plus. Passé la dite rivière de *Saguenay* et les dites Isles, environ cinq lieues vers le Sur-Ouest y a une autre Ile vers le Nord, aux côtés de laquelle y a de moult hautes terres, le travers desquelles nous euidames poser l'ancre pour estaller l'Ebe, et n'y pumes trouver le fond à six vingts-brasses, à un trait d'arc de terre : de sorte que fumes contraints de retourner vers la dite Ile, où posâmes trente cinq brasses, et beau fond.

Le lendemain au matin fîmes voile, et appareillâmes pour passer outre, et eumes connoissance d'une sorte de poissons, desquels il n'est mémoire d'homme d'avoir vû ni ouï. Les dits poissons sont aussi gros que Morruës, sans avoir aucun estoc, et sont assez faits par le corps et tête de la façon d'un levrier, aussi blancs comme neige, sans aucune tache, et y en a moult grand nombre dedans le dit fleuve, qui vivent entre la mer et l'eau douce. Les gens du pays les nomment *Adothuis*, et nous ont dit qu'ils sont fort bons à manger, et si nous ont affirmé n'y en avoir en tout le dit fleuve ni pays qu'en cet endroit.

Le sixième jour du dit mois, avec bon vent fîmes courir à mont le dit fleuve environ quinze lieues, et vinmes poser à une Ile qui est borte à la terre du Nord, laquelle fait une petite baie et couche de terre, à laquelle y a un nombre inestimable de grandes tortues, qui sont es environs d'icelle Ile. Pareillement par ceux du pais se fait es environs d'icelle Ile, grande pêcherie des *Adothuis* cy devant écrits. Il y aussi grand courant es environs de la dite Isle, comme devant Bordeaux, de flot et ébe. Icelle

(*) L'Isle Rouge et l'Isle Blanche.

Ile contient environ trois lieuës de long, et deux de large, et est une fort bonne terre et grasse, pleine de beaux et grands arbres de plusieurs sortes : entre autres y a plusieurs Coudres franches que trouvasmes fort chargées de Noizilles aussi grosses et de meilleur saveur que les nostres mais un peu plus dures. Et pour ce la nommames l'*Isle ès Coudres*.

Le septième jour du dit mois, jour de Notre-Dame, après avoir ouï la Messe, nous partimes de la dite Isle pour aller à-mont le dit fleuve, et vinmes à quatorze Isles (*) qui estoient distantes de la dite *Isle ès Coudres* de sept à huit lieuës, qui est le commencement de la terre et province de *Canada* : desquelles y en a une grande d'environ dix lieuës de long, et cinq de large, (†) où il y a gens demeurans qui font grande pêche de tous les poissons qui sont dans le dit fleuve selon les saisons, de quoy sera fait cy après mention. Nous estans posés et à l'ancre entre icelle grande Isle et la terre du Nord, fumes à terre et portames les deux hommes que nous avions pris le précédent voyage, et trouvasmes plusieurs gens du païs, lesquels commencèrent à fuir, et ne voulurent approcher jusqu'à ce que les dits deux hommes commencèrent à parler et à leur dire qu'ils estoient *Tuiguragny* et *Domagaya* : et lorsqu'ils eurent cognoissance d'eux, commencèrent à faire grand'chère, dansans et fai-ans plusieurs cérémonies, et vindrent parties des principaux à nos bateaux, lesquels nous apportèrent force anguilles, et autres poissons, avec deux ou trois charges de gros mil, qui est le pain duquel ils vivent en la dite terre, et plusieurs gros melons. Et icelle journée vindrent à nos Navires plusieurs barques du dit païs, chargées de gens, tant hommes que femmes pour faire chère à nos deux hommes, lesquels furent tous bien reçus par le dit Capitaine qui les festoya de ce qu'il put. Et pour faire sa cognoissance, leur donna aucuns petits présens de peu de valeur, desquels se contentèrent fort.

Le lendemain le Seigneur de *Canada*, nommé *Donnacona* en nom, et l'appellant pour Seigneur *Agouhanna*, vint avec douze barques, accompagné de plusieurs gens devant nos Navires, puis en fit retirer en arrière dix, et vint seulement avecque deux à bord des dits Navires, accompagné de ses hommes : et commença le dit *Agouhanna* le travers du plus petit de nos Navires à faire une prédication et preschement à

(*) Ces Isles sont l'Ile d'Orléans, l'Ile aux Grues, l'Ile aux Oies, l'Ile Madame, l'Ile aux Rieux, l'Ile Ste. Marguerite, la Grosse Isle, et autres de moindre importance.

(†) C'est l'*Ile d'Orléans*, à laquelle Quartier donne ici près du double de l'étendue qu'elle n'a affectivement en longueur, et près du triple en largeur ; car elle a un peu moins de sept lieues de long, sur une lieue et demie dans sa plus grande largeur.

leur mome, en démenant son corps et membre d'une merveilleuse sorte, qui est une cérémonie de joie et assurance. Et lorsqu'il fut arrivé à la nef générale où estoient les dits *Taiguragny* et *Domagaya*, parla le dit Seigneur à eux, et eux à lui, et lui commencèrent à conter ce qu'ils avoient vû en France, et le bon traitement qui leur avoit été fait ; de quoy fut le dit Seigneur fort joyeux, et pria le Capitaine de luy bailler ses bras pour les baiser, et accoller, qui est leur mode de faire chère en la dite terre. Et lors le dit Capitaine entra dedans la barque du dit *Agouhanna*, et commanda qu'on apportât pain et vin pour faire boire et manger le dit Seigneur et sa bande. Ce qui fut fait. De quoy furent fort contents : et pour lors ne fut autre présent fait au dit Seigneur, attendant lieu et temps. Après lesquelles choses faites se départirent les uns des autres, et prirent congé, et se retira le dit *Agouhanna* à ses barques, pour soy retirer et aller en son lieu. Et pareillement le dit Capitaine fit apprester nos barques pour passer outre, et aller à-mont le dit fleuve avec le flot pour chercher hâble et lieu de sauveté pour mettre les Navires ; et fusmes outre le dit fleuve environ dix lieuës, cotoyans la dite Isle (*) et au bout d'icelle trouvâmes un affourec d'eau fort beau et plaisant, auquel lieu y a une petite rivière, et hâble de barre marinant de deux à trois brasses, que trouvâmes lieu à nous propice pour mettre nos dits Navires à sauveté. Nous nommasmes le dit lieu *Sainte Croix*, (†) parce que le dit jour y arrivâmes. Auprès d'icelui lieu, y a un peuple dont est Seigneur *Donnacona*, et est sa demeure, laquelle se nomme *Stadaconé*, (‡) qui est aussi bonne terre qu'il soit possible de voir et bien fructiférante, pleine de moult beaux arbres de la nature et sorte de France : comme chesne, ormes, fresnes, noyers, pruniers, ifs, cedres, vignes, aubépines, qui portent fruit aussi gros que prunes de damas, et autres arbres, sous lesquels croit aussi bon chanvre que celui de France, lequel vient sans semence ni labeur. Après avoir visité le dit lieu, et trouvé estre convenable, se retira le dit Capitaine et les autres dedans les barques pour retourner aux Navires ; et ainsi que sortimes hors la dite rivière, trouvâmes au devant de nous l'un des Seigneurs du dit peuple de *Stadaconé*, accompagné de plusieurs gens tant hommes que femmes, lequel Seigneur commença à faire un preschement à la façon et mode du pais, qui

(*) C'est l'étendue que Quartier donne plus ou moins à l'Île d'Orléans.

(†) Ce lieu de *Ste. Croix* est évidemment la *Rivière St. Charles* d'aujourd'hui. Elle était autrefois appelée par les Sauvages *Cabir-Coubat*, à raison des tours et détours qu'elle fait en serpentant ; mais les RR. PP. Récollets vers 1617, lui donnèrent le nom de *St. Charles*, en mémoire de Messire Charles Des Bœues, Grand-Vicaire de Pontoise, et Fondateur de leurs Missions en la Nouvelle-France.

(‡) Le Chapitre XIII contient une plus ample description de *Stadaconé*.

est joie et assurance, et les femmes dansoient et chantoient sans cesse, étant en l'eau jusques aux genoux. Le Capitaine voyant leur bonne humeur et bon vouloir, fist approcher la barque où il estoit, et leur donna des couteaux et petites patenostres de verre, de quoy menèrent une merveilleuse joie : de sorte que nous estant départis d'avec eux, d'istans d'une lieüe environ, les oyons chanter, danser et mener feste de notre venue.

Chapitre III.

Comme le Capitaine retourna aux Navires et alla revoir l'Isle. La grandeur et nature d'icelle; et comme il fist mener les dits Navires à la Rivière Sainte Croix.

Après que nous fusmes arrivés avec les barques aux dits Navires, et retournés de la Rivière *Sainte Croix*, le Capitaine commanda apprestier les dites barques pour aller à terre à la dite Isle voir les arbres (qui sembloient à voir fort beaux) et la nature de la terre d'icelle; ce qui fut fait; et estant à la dite Isle, la trouvâmes pleine de fort beaux arbres, comme chênes, ormes, pins, cèdres et autres bois de la sorte des nostres, et pareillement y trouvâmes force vignes, ce que n'avions vu par ci-devant en toute la terre; et pour ce, le nommâmes *L'Isle de Bacchus* : (*) icelle Isle tient de longueur environ douze lieües, et est moult belle terre et unie, pleine de bois, sans y avoir aucun labourage, fors qu'il y a petites maisons où ils font pêcherie, comme par ci-devant est fait mention.

Le lendemain partîmes avec nos dits navires pour les mener au dit lieu de *Ste. Croix*, et y arrivâmes le lendemain quatorzième du dit mois, et vinrent audevant de nous les dits *Donnacona*, *Tuiguragny* et *Domagaya*, avec vingt-cinq barques chargées de gens, lesquels venoient du lieu d'où étions partis, et alloient au dit *Stadaconé* où est leur demeure : et vinrent tous à nos navires faisant plusieurs signes de joie, fors les deux hommes qu'avions apporté, savoir : *Tuiguragny* et *Domagaya*, lesquels étoient tout changés de propos et de courage, et ne voulurent eutrer dans nos dits Navires, nonobstant qu'ils en fussent plusieurs fois priés : de quoi eusmes aucune défiance. Le Capitaine leur demanda s'ils vouloient aller (comme ils lui avoient promis) avec lui à *Hochelaga*, et ils répondirent que oui, et qu'ils étoient délibérés d'y aller, et alors chacun se retira.

Et le lendemain quinziesme du dit mois, le Capitaine accompagné de plusieurs de ses gens fut à terre pour faire planter balises et merches, pour plus seurement mettre les Navires à seureté : auquel lieu trouvâmes

(*) Aujourd'hui *L'Isle d'Orléans*, à laquelle Quartier donne ici douze lieües de long, après lui en avoir donné dix un peu auparavant. Voyez page 33.

entre autres les dits *Donnacona*, nos deux hommes, et leur bande, et se rendirent audevant de nous grand nombre des gens du pays, et lesquels se tirent à part sous une pointe de terre, qui est sur le bord du dit fleuve, sans qu'aucun d'eux vint environ nous, comme les autres qui n'étoient de leur bande faisoient. Et après que le dit Capitaine fut averti qu'ils y étoient, commanda à partie de ses gens aller avec lui, et furent vers eux sous la dite pointe, et trouvèrent le dit *Donnacona*, *Taiguragny*, *Domagaya*, et autres. Et après s'être entre salués, s'avanga le dit *Taiguragny* de parler, et dit au Capitaine que le dit Seigneur *Donnacona* étoit marri dont le dit Capitaine et ses gens, portoient tant de bâtons de guerre, (*) parce que de leur part n'en portoient nuls. A quoi répondit le Capitaine que pour sa marrison ne laisserait à les porter, et que c'étoit la coutume de France, et qu'il le savoit bien. Mais pour toutes ces parolles ne laissèrent le dit Capitaine et *Donnacona* de faire grande chère ensemble ; et lors apperçumes que tout ce que disoit le dit *Taiguragny* ne venoit que de lui et son compagnon ; car avant de partir du dit lieu, fisrent une assurance, le dit Capitaine et Seigneur de sorte merveilleuse. Car tout le peuple du dit *Donnacona* ensemblement jettèrent et fisrent trois cris à pleine voix, que c'étoit chose horrible à ouïr ; et à tant prirent congé les uns des autres, et nous retirasmes à bord pour icelui jour.

Le lendemain seizième du dit mois, nous mîmes nos deux plus grands Navires dedans le dit hâble et rivière, où il y a de pleine mer trois brasses, et de brasse eau demie brasse, et fut laissé le Gallion dedans la rade pour mener à *Hochelaga*. Et tout incontinent que les dits Navires furent au dit hâble et à sec, se trouvèrent devant les dits Navires les dits *Donnacona*, *Taiguragny* et *Domagaya*, avec plus de cinq cens personnes tant hommes, femmes qu'enfans, et entra le dit Seigneur avec dix ou douze autres des plus grands personnages, lesquels furent par le dit Capitaine, et autres, festoyés et reçus selon leur état, et leur fut donné aucun petits présents : et fut par *Taiguragny* dit au dit Capitaine que le dit Seigneur étoit marri dont il alloit à *Hochelaga*, et que le dit Seigneur ne vouloit point que lui qui parloient allast avec lui, comme il avoit promis, parce que la rivière ne valoit rien. A quoi fist réponse le dit Capitaine, que pour tout ce ne laisseroit y aller s'il lui estait possible, parce qu'il avoit commandement du Roy son maistre d'aller au plus avant qu'il lui seroit possible ; mais si le dit *Taiguragny* y vouloit aller, comme il l'avoit promis, qu'on lui feroit présent de quoi il seroit content, et grand'chère, et qu'il ne feroit seulement qu'aller voir

(*) Voulant parler de leurs armes.

Hochelaga, puis retourner. A quoi répondit le dit *Taiguragny* qu'il n'y n'iroit point ; lors se retirèrent en leurs maisons.

Le lendemain dix-septième du dit mois, le dit *Donnacona* et les autres revinrent comme devant, et apportèrent forces anguilles et autres poissons, duquel se fait grande pêcheerie au dit fleuve, comme sera ci-après dit ; et lorsqu'ils furent arrivés devant nos dits Navires, ils commencèrent à danser et chanter comme ils avoient de coutumes ; et après qu'ils eurent ce fait, fist le dit *Donnacona* mettre tous ses gens d'un côté, et fist un cerne sur le sablon, et y fist mettre le dit Capitaine et ses gens ; puis commença une grande harangue, tenant une fille d'environ l'âge de dix ans en l'une de ses mains, puis la vint présenter au dit Capitaine, et lors tous les gens du dit Seigneur se prirent à faire trois cris en signe de joie et alliance, puis derechef présenta deux petits garçons de moindre âge l'un après l'autre, desquels fisrent tels cris et cérémonies que devant. Duquel présent fut le dit Seigneur par le dit Capitaine remercié. Et lors *Taiguragny* dit au dit Capitaine, que la fille estoit la propre fille de la sœur du dit Seigneur, et l'un des garçons frère de lui qui parloit ; et qu'on les lui donnoit sur l'intention qu'il n'allast point à *Hochelaga* ; lequel Capitaine répondit, que si on les lui avoit donnés sur cette intention, qu'on les reprit, et que pour rien il ne laisseroit à aller au dit *Hochelaga*, parce qu'il avait commandement de ce faire. Sur lesquelles parolles *Domagaya*, compagnon du dit *Taiguragny* dit au dit Capitaine, que le dit sieur lui avoit donné les dits enfans de bon amour, et en signe d'assurance, et qu'il estoit content d'aller avec le dit Capitaine à *Hochelaga* ; de quoi eurent grosses parolles le dit *Taiguragny* et *Domagaya*, dont apperçumes que le dit *Taiguragny* ne valoit rien, et qu'il ne songeoit que trahison, tant par ce qu'autres mauvais tours que lui avions vu faire. Et sur ce le dit Capitaine fist mettre les dits enfans dedans les Navires, et apporter deux espèces, un grand bassin d'airain, plain, et un ouvré à laver les mains, et en fist présent au dit *Donnacona* qui fort s'en contenta, et remercia le dit Capitaine, et commanda à tous ses gens chanter et danser : et pria le Capitaine faire tirer une pièce d'artillerie, parce que *Taiguragny* et *Domagaya* lui en avoient fait feste, et aussi que jamais n'en avoit vû ni ouï. Lequel Capitaine répondit qu'il en estoit content, et commanda tirer une douzaine de barges avec leurs boulets le travers du bois qui estoit joignant les dits Navires et hommes Sauvages ; de quoi furent tous si étonnés qu'ils pensoient que le ciel fut cheu sur eux, et se prirent à hurler, et hucher si très-fort, qu'il sembloit qu'enfer y fut vuïdé. Et auparavant qu'ils

se retirassent, le dit *Taiguragny* fist dire par interrogées personnes que les Compagnons du Gallion, lesquels étoient en la rade, avoient tué deux de leurs gens par coups d'artillerie, dont se retirèrent tous si à grande haste qu'il sembloit que les voulussions tuer. Ce qui ne se trouva vérité : car durant le dit jour, ne fust du dit Gallion tiré artillerie.

Chapitre IV.

Comment les dits Donnacona, Taiguragny et autres songèrent une finesse, et firent habiller trois hommes en guise de diables, feignans estre venus de par Cudouagny leur Dieu, pour nous empêcher d'aller à Hochelaga.

Le lendemain dix-huitième jour du dit mois de Septembre, pour nous cuider toujours empêcher d'aller à *Hochelagi*, songèrent une grande finesse, qui fut telle : ils firent habiller trois hommes en la façon de trois diables, lesquels étoient vêtus de peaux de chiens, noires et blanches, et avoient cornes aussi longues que le bras, et étoient peints par le visage de noir comme du charbon, et les firent mettre dans une de leurs barques à notre insu ; puis vinrent avec leur bande, comme avoient de coutume auprès de nos Navires, et se tinrent dedans le bois sans apparôître environ deux heures, attendans que l'heure et marée fut venue pour l'arrivée de la dite barque ; à laquelle heure sortirent tous, et se présentèrent devant nos dits Navires, sans eux approcher ainsi qu'ils souloient faire. Et commença *Taiguragny* à saluer le Capitaine, lequel lui demanda s'il vouloit avoir le bateau, à quoi lui répondit le dit *Taiguragny* que non pour l'heure, mais que tantôt il entreroit dedans les dits Navires. Et incontinent arriva la dite barque, où étoient les dits trois hommes apparaissans estre trois diables, ayant de grandes cornes sur leurs têtes, et faisoient celui du milieu, en venant, un merveilleux sermon, et passèrent le long de nos Navires avec leur dite barque, sans aucunement tourner leur vue vers nous, et allèrent aséner et donner en terre avec leur dite barque ; et tout incontinent le dit *Donnacona* et ses gens prirent la dite barque et les dits hommes, lesquels étoient laissés choir au fond d'icelle, comme gens morts, et portèrent le tout ensemble dans le bois, qui estoient distant des dits Navires d'un jet de pierre, et ne demeura une seule personne, que tous ne se retirassent dedans le dit bois. Et eux estant retirés commencèrent une prédication et preschement que nous oyons de nos Navires, qui dura environ demie heure. Après laquelle sortirent le dit *Taiguragny* et *Domagaya* du dit bois marchans vers nous, ayant leurs mains jointes, et leurs chapeaux sous leurs coudes, faisant une grande admiration ; et commença le dit *Taiguragny* à dire et proférer trois fois : Jésus, Jésus, Jésus, levant les yeux vers le ciel. Puis *Domagaya* commença à dire : Jésus, Marie, Jacques Cartier, regardant le Ciel comme l'autre. Et le

Capitaine voyant leurs mines et cérémonies, leur commença à demander qu'il y avoit, et que c'étoit qui estoit survenu de nouveau ; lesquels répondirent, qu'il y^{avoit} de piteuses nouvelles, en disant : Nenni est-il bon ? (c'est-à-dire, qu'elles ne sont point bonnes.) Et le Capitaine leur demanda derechef que c'étoit ; et ils lui dirent, que leur Dieu nommé *Cudouagny* avait parlé à *Hochelaga*, et que les trois hommes devant dits estoient venus de par lui leur annoncer les nouvelles, et qu'il y avoit tant de glaces et neiges, qu'ils mourroient tous. Desquelles paroles nous prîmes tous à rire, et leur dire que *Cudouagny* n'étoit qu'un sot, et qu'il ne savoit ce qu'il disoit, et qu'ils le dissent à ses messages, et que Jésus les garderoit bien du froid s'ils lui vouloient croire ; et lors le dit *Taiguragny* et son compagnon demandèrent au dit Capitaine s'il avait parlé à Jésus ; et il répondit que ses prêtres y avoient parlé, et qu'il feroit beau temps. De quoi remercièrent fort le dit Capitaine, et s'en retournèrent dedans le bois dire les nouvelles aux autres, lesquels sortirent du dit bois tout incontinent, feignant être joyeux des dites paroles. Et pour montrer qu'ils en estoient joyeux, tout incontinent qu'ils furent devant les Navires, commencèrent d'une commune voix à faire trois cris et hurlemens, qui est leur signe de joie, et se prirent à danser et chanter comme avoient de coutume. Mais par résolution les dits *Taiguragny* et *Domagaya* dirent au dit Capitaine, que le dit *Donnacona* ne vouloit point que nul d'eux allast à *Hochelaga* avec lui, s'il ne bailloit plèges qui demeurât à terre avec le dit *Donnacona*. A quoi leur répondit le Capitaine, que s'ils n'estoient délibérés d'y aller de bon courage, qu'ils demeurassent, et que pour eux ne laisseroient mettre peine à y aller.

Chapitre V.

Comment le Capitaine et tous les Gentilshommes, avecque cinquante Mariniens partirent de la province de Canada, avecq le Gallion et les deux barques, pour aller à *Hochelaga*, et de ce qui fut veu entre-deux sur ledict Fleuve.

Le lendemain dix-neuvième jour du dit mois de Septembre comme dit est, nous appareillâmes et fîmes voile avecque le Gallion et les deux barques pour aller avecque la marée amont le dit fleuve, où trouvâmes à voir des deux côtés d'iceui les plus belles et meilleures terres qu'il soit possible de voir, aussi unies que l'eau, pleines des plus beaux arbres du monde, et tant de vignes chargées de raisins le long du fleuve, qu'il semble mieux qu'elles y aient été plantées de main d'homme qu'autrement ; mais pour ce qu'elles ne sont ni cultivées ni taillées, ne sont les dits raisins si doux, ni si gros comme les nôtres. Pareillement nous trou-

vasmes grand nombre de maisons sur la rive du dit fleuve, lesquelles sont habitées de gens qui font grande pêche de tous bons poissons selon les saisons ; et venoient à nos Navires en aussi grand amour et privauté qui si eussions été du pays, nous apportant force poissons, et de ce qu'ils avoient, pour avoir de notre marchandise, tandans les mains au ciel, faisans plusieurs cérémonies et signes de joie. Et nous étant posés environ à vingt cinq lieues de *Canada* en un lieu nommé *Achelacy*, (*) qui est un Détroit du dit fleuve, fort courant et dangereux, tant de pierres que d'autres choses, là vinrent plusieurs barques à bord, et entre autres y vint un grand Seigneur du pays, lequel fit un grand sermon en venant et arrivant à bord, montrant par signes évidens avecque les mains et autres cérémonies, que le dit fleuve étoit un peu plus amont fort dangereux, nous avertissant de nous en donner garde. Et présenta iceluy Seigneur au Capitaine deux de ses enfans à don, lequel prit une fille de l'âge d'environ huit à neuf ans, et refusa un petit garçon de deux ou trois ans, parcequ'il estoit trop petit. Le dit Capitaine festiva le dit Seigneur et sa bande de ce qu'il peut, et lui donna aucun petit présent, duquel remercia le dit Seigneur le Capitaine, puis s'en allèrent à terre. Depuis sont venus celui Seigneur et sa femme voir leur fille jusques à *Canada*, et apporter aucun petit présent au Capitaine.

Depuis le dit jour dix-neuvième jusques au vingt-huitième du dit mois, nous avons été navigans à-mont le dit fleuve, sans perdre heure ni jour, durant lequel temps avons vu et trouvé aussi beaucoup de pays et terres aussi unies que l'on saurait désirer, pleines des plus beaux arbres du monde, savoir : chesnes, ormes, noyers, pins, cedres, pruches, fraines, boules, saules, oziers, et force vignes, (qui est le meilleur) lesquelles avoient si grand abondance de raisins, que les Compagnons en venoient tous chargés à bord. Il y a pareillement force grûes, cygnes outardes, oyes, cannes, alouettes, faisans, perdrix, merles, mauvis, tourtres, chardonnerets, serins, linottes, rossignols, et autres oiseaux, comme en France, et en grand abondance.

Le dit vingt huitième jour de Septembre, nous arrivâmes à un grand Lac et plaine du dit fleuve, large d'environ cinq ou six lieues, et douze de long. (†) Et navigâmes ce jour à mont le dit lac sans trouver partout icelui que deux brasses de profond également sans hausser ni baisser.

(*) Cet endroit est visiblement le *Richelieu*, qui est cependant éloigné que de 15 lieues ou environ de *Staducané* ou *Québec*.

(†) C'est le *Lac St. Pierre*, auquel Quartier donne deux fois plus d'étendue qu'il n'en a réellement.

Et nous, arrivans à l'un des bout du dit lac, ne nous apparoissait aucun passage ni sortie ; (*) ainsi, nous sembloit icelui estre tout clos, sans aucune rivière, et ne trouvâmes au dit bout que basse et demie, dont nous convint poser et mettre l'ancre hors, et aller chercher passage avecque nos barques, et trouvâmes qu'il y a quatre ou cinq rivières toutes sortantes du dit fleuve en icelui lac et venant du dit *Hochelaga* ; mais en icelles ainsi sortantes y a barres et traverses faites par le cours de l'eau, où il ni y avoit pour lors qu'une brasse de parfond ; et les dites barres passées y a quatre et cinq brasses, qui estoit le temps des plus petites eaux de l'année, ainsi que vîmes par les flots des dites eaux qu'elles croissent de plus de deux brasses de pic.

Toutes icelles rivières circuisent et environnent cinq ou six belles Isles, (†) qui font le bout d'icelui lac, puis se rassemblent environ quinze lieues à mont toutes en une. Celui jour nous fusmes à l'une d'icelles, où trouvâmes cinq hommes qui prenoient des bestes sauvages, lesquels vinrent aussi privément à nos barques que s'ils nous eussent veus toute leur vie, sans en avoir peur ni crainte ; et nos dites barques arrivées à terre, l'un d'iceux hommes prit le dit Capitaine entre ses bras, et le porta à terre ainsi qu'il eust faist un enfant de six ans, tant étoit icelui homme fort et grand. Nous leur trouvâmes un grand monceau de rats sauvages (§) qui vont en l'eau, et sont gros comme connils, et bons à merveille à manger, desquels firent présent au dit Capitaine, qui leur donna des couteaux et Patenostres pour récompense. Nous leur demandâmes par signes si c'étoit le chemin de *Hochelaga*, et ils nous répondirent que oui, et qu'il y avoit encore trois journées à y aller.

Chapitre VI.

Comment le Capitaine fist accoustrer les barques pour aller à Hochelaga, et laisser le Gallion pour la difficulté du passage. Et comment nous arrivâmes au dit Hochelaga, et de la réception que le peuple fit à nostre arrivée.

Le lendemain vingt neuvième de Septembre, nostre Capitaine voyant qu'il n'estoit possible de pouvoir pour lors passer le dit Gallion, fist avictualier et accoustrer les barques, et mettre victuailles pour le plus

(*) Quartier avait évidemment enfilé le Chenal du Nord, au lieu de prendre celui du Sud.

(†) Ce sont les divers chenaux qui se trouvent entre l'Isle du Pas, l'Isle au Castor, l'Isle St. Ignace, l'Isle Madame, l'Isle de Grâce, et les autres Isles au haut du Lac St. Pierre.

(§) Des Rats Musqués.

de temps qu'il fust possible, et que les dites barques en purent accueillir, et se partant avec icelles accompagné de partie des Gentils hommes, savoir : de Claude du Pont-briand, Echanson de Monseigneur le Dauphin, Charles de la Pommeraye, Jean Gouyon, Jean Poulet, et vingt-huit mariniens, y compris Macé Jallobert et Guillaume le Breton, ayant la charge sous le dit Quartier des deux autres Navires, pour aller amont le le dit fleuve au plus loing qu'il nous seroit possible; et navigasmes de temps à gré jusqu'au deuxième jour d'Octobre, que nous arrivasmes à *Hochelaga* qui est distant du lieu où estoit demeuré le Gallion d'environ quarante-cinq lieuës. (*) Durant lequel temps et chemin faisans, trouvâmes, plusieurs gens du pays qui nous apportèrent du poisson et autres victuailles, dansans et menans grande joie de nostre venue; et pour les attraire et tenir en amitié avecque nous, leur donnoit le dit Capitaine pour récompense des couteaux, patenostres, et autres menues hardes, de quoi se contentoient fort. Et nous, arrivés au dit *Hochelaga*, se rendirent au devant de nous plus de mille personnes tant hommes, femmes qu'enfans, lesquels nous firent aussi bon accueil que jamais père fist à enfant, menans une joie merveilleuse; car les hommes en une bande dansoient, et les femmes de leur part, et leurs enfans d'autre, lesquels nous apportèrent force poisson, et de leur pain fait de gros mil, lequel ils jettoient dedans nos dites barques, en sorte qu'il sembloit qu'il tombât de l'air. Voyant ce, le Capitaine descendist à terre, accompagné de plusieurs de ses gens; et si tost qu'il fut descendu, s'assemblèrent tous sur lui, et sur les autres, en faisant une chère inestimable; et apportoiient les femmes, leurs enfans à brassées pour les faire toucher au dit Capitaine, et aux autres qui estoient en sa compagnie, en faisant une feste qui dura plus de demie heure. Et voyant le dit Capitaine leur largesse, et bon vouloir, fist esseoir et ranger toutes les femmes, et leur donna certaines patenostres d'étain, et autres menues besongnes; et à partie des hommes des couteaux; puis se retira à bord des dites barques pour souper et passer la nuit: durant laquelle demeura icelui peuple sur le bord du dit fleuve, au plus près des dites barques, faisans toute la nuit plusieurs feux et danses, en disant à toutes heures *Aguiazé*, qui est leur dire de salut et joye.

(*) Quartier parait avoir laissé le Gallion à peu près vis-à-vis de Berthier; mais on ne compte que quinze lieuës pour se rendre de Berthier à *Hochelaga*, ou *Montréal*.

Chapitre VII.

Comment le Capitaine et les gentils-hommes avecque vingt-cinq hommes bien armés et en bon ordre, allèrent à la Ville de Hochelaga, et de la situation du dit lieu.

Le lendemain au plus matin, le Capitaine s'accoustra, et fist mettre ses gens en ordre pour aller voir la ville et demeure du dit peuple, et une montagne qui est jacente à la dite ville, où allèrent avecque le dit Capitaine les gentils-hommes, et vingt mariniers, et laissa le parsus pour la garde des barques, et prit trois hommes de la dite ville de *Hochelaga* pour les mener et conduire au dit lieu. Et nous estans en chemin, le trouvasmes aussi battu qu'il soit possible de voir, en la plus belle terre et meilleure plaine; des chênes aussi beaux qu'il y en ait en forêt de France, sous lesquels estoit toute la terre couverte de glands. Et nous, ayant fait environ une lieu et demie, (*) trouvasmes sur le chemin l'un des principaux Seigneurs de la dite ville de *Hochelaga*, avecque plusieurs personnes, lequel nous fist signe qu'il se falloir reposer au dit lieu près un feu qu'ils avoient fait au dit chemin. Et lors commença le dit Seigneur à faire un sermon et preschement, comme ci-devant est dit être leur coutume de faire joye et connoissance, en faisant celui Seigneur chère au dit Capitaine et sa compagnie; lequel Capitaine lui donna une couple de haches et une couple de couteaux, avec une Croix et remembrance du Crucifix qu'il lui fist baiser, et lui pendit au col: de quoi il rendit grâces au dit Capitaine. Ce fait, marchames plus outre, et environ demie lieuë de la commençames à trouver les terres labourées, et belles grandes campagnes pleines de blé de leur terres, qui est comme mil de Bresil, aussi gros ou plus que pois, (†) duquel ils vivent, ainsi que nous faisons de froment. Et au parmi d'icelles campagnes, est située et assise la dite ville de *Hochelaga*, (‡) près et joignante une montagne qui est à l'entour d'icelle, bien labourée et fort fertile: de dessus laquelle on voit fort loin. Nous nommasmes icelle montagne le *Mont Royal*. La dite ville est toute ronde, et close de bois à trois rangs, en façon d'une pyramide croisée par le haut, ayant la rangée du parmi en façon de ligne perpendiculaire, puis rangée de bois couchés de long, bien oints et coulés à leur mode, et est de la hauteur d'environ deux lances. Et n'y a en icelle ville qu'une porte et entrée, qui ferme à barres, sur laquelle et en plusieurs endroits de la dite clôture y a manière de galeries et échelles à y monter, lesquelles sont garnies de roches et cailloux pour la garde et défense

(*) Ce qui fait voir, que Quartier aurait pris terre audessous du Courant de Ste. Marie.

(†) Blé d'Inde. (‡) Montréal.

d'icelle. Il y a dans icelle ville environ cinquante maisons, longues d'environ cinquante pas au plus chacune, et douze ou quinze pas de large, toutes faites de bois, couvertes et garnies de grandes écorces et pelures des dits bois, aussi larges que tables, bien cousues artificiellement selon leur mode ; et par dedans icelles, y a plusieurs aires et chambres ; et au milieu d'icelles maisons y a une grande salle par terre, où font leur feu et vivent en communauté, puis se retirent en leurs dites chambres les hommes avec leurs femmes et enfans. Et pareillement ont gréniers au haut de leurs maisons, où mettent leur blé, duquel ils font leur pain qu'ils appellent *Caraconi*, et le font en la manière ci après. Ils ont des piles de bois, comme à pilier chanvre, et battent avec pilons de bois le dit blé en poudre, puis l'auassent en pâte, et en font des tourteaux qu'ils mettent sur une pierre chaude, puis le couvrent de cailloux chauds, et ainsi cuisent leur pain en lieu de four. Ils font pareillement force potages du dit blé, et de fèves et pois, desquels ils ont assez ; et aussi de gros concombres et autres fruits. Ils ont aussi de grands vaisseaux comme tonnes en leurs maisons, où ils mettent leur poisson, savoir : anguilles, et autres qui sèchent à la fumée durant l'Été, et en vivent en Hiver, et de ce font un grand amas, comme avons vu par expérience. Tout leur vivre est sans aucun gout de sel, et couchent sur écorces de bois étendues sur la terre, avec méchantes couvertures de peaux, de quoi font leurs vêtements, savoir : Loirs, Bièvres, Martres, Renards, Chats-sauvages, Daims, Cerfs, et autres sauvagines ; mais la plus grand part d'eux sont quasi tout nuds.

La plus précieuse chose qu'ils aient en ce monde, est *Esurni*, (*) le quel est blanc, et le prennent au dit fleuve en cornibots, en la manière qui en suit. Quand un homme a desservi la mort, ou qu'ils ont pris aucun ennemi à la guerre, ils le tuent, puis l'inoisent sur les fesses et cuisses, et par les jambes, bras et épaules à grandes taillades ; puis dès lieux où est le dit *Esurni* avalent le dit corps au fond de l'eau, et le laissent dix ou douze heures, puis le retirent à mont, et trouvent dedans les dites taillades et incisions les dits cornibots, desquels ils font des patenostres, et de ce usent comme nous faisons d'or et d'argent, et le tiennent la plus précieuse chose du monde. Il a la vertu d'étancher le

(*) Lescarbot en parlant de cet *Esurni*, qui est évidemment une espèce de coquillage, nous dit : " C'est un mot que j'ay eu beaucoup de peine à comprendre ; et que Belleforest n'a point entendu quand il a voulu en parler. Aujourd'hui, les Sauvages n'en ont plus, ou en ont perdu le métier : car ils servent fort des *Mutachiaz* (les grains de rassade) qu'on leur porte de France."

sang des nazilles : car nous l'avons expérimenté. Ce dit peuple ne s'adonne qu'à labourage et pêcheirie pour vivre ; car des biens de ce monde ne font compte, parce qu'ils n'en ont connoissance, et qu'ils ne bougent de leur pays, et ne sont ambulatoires comme ceux de *Canada* et *Saguenay*, nonobstant que les dits Canadiens leur soient sujets, avec huit ou neuf autres peuples qui sont sur le dit fleuve.

Chapitre VIII.

Comme nous arrivâmes à la dite Ville, et de la réception qui nous y fut faite. Et comment le Capitaine leur fit des présens, et autres choses que le dit Capitaine leur fit, comme sera veu en ce chapitre.

Ainsi, comme fumes arrivés auprès d'icelle ville, se rendirent adevant de nous grand nombre des habitans d'icelle, lesquels à leur façon de faire nous firent bon accueil, et par nos guides et conducteurs fusmes menés au milieu d'icelle ville, où il y a une place entre les maisons, spacieuse d'un jet de pierre en carré, ou environ, lesquels nous firent signe que nous arrétassions au dit lieu ; ce que nous fîmes ; et tout soudain s'assemblèrent toutes les femmes et filles de la dite ville, dont une partie estoient chargés d'enfans entre leurs bras, qui nous vinrent baiser le visage, bras et autres endroits de dessus le corps où ils pouvoient toucher, pleurans de joie de nous voir, nous faisant la meilleure chère qu'il leur estoit possible, en nous faisant signes qu'il nous plut toucher leurs dits enfans. Après ces choses faites, les hommes firent retirer les femmes, et s'assirent sur la terre à l'entour de nous, comme si eussions voulu jouer un mystère. Et tout incontinent revinrent plusieurs femmes qui apportèrent chacune une natte quarrée, en façon de tapisserie, et les étendirent sur la terre au milieu de la dite place, et nous firent mettre sur icelles. Après lesquelles choses ainsi faites, fut apporté par neuf ou dix hommes le Roy et Seigneur du dit païs, qu'ils appellent en leur langue *Agouhanna*, lequel estoit assis sur une grande peau de Cerf, et le vinrent poser dans la dite place sur les dites nattes près du Capitaine, en faisant signe que c'estoit leur Seigneur. Celui *Agouhanna* étoit de l'âge d'environ cinquante ans, et n'estoit mieux accoutré que les autres, fors qu'il avoit à l'entour de la teste une manière de lisière rouge pour sa couronne, faite de poil d'hérissous, et étoit celui Seigneur tout perclus et malade de ses membres. Après qu'il eût fait son signe de salut au dit Capitaine et à ses gens, en leur faisant signes évidens qu'ils fussent les bienvenus, il montra ses bras et jambes au dit Capitaine, le priant les vouloir toucher, comme s'il lui eût demandé guérison de sa santé. Et lors le Capitaine commença à lui frotter les

bras et jambes avec les mains, et prit le dit *Aghanna* la lizière et couronne qu'il avoit sur sa tête, et la donna au dit Capitaine ; et tout incontinent furent amenés au dit Capitaine plusieurs malades, comme aveugles, borgnes, boiteux, impotents, et gens si très-vieux que les paupières des yeux leur pendoient sur les joues, et les seyoient et couchoient près du dit Capitaine pour les toucher : tellement qu'il sembloit que Dieu fut là descendu pour les guérir.

Le dit Capitaine voyant la piété et foy de ce dit peuple, dit l'Evangile St. Jean, sçavoir : *l'In principio*, faisant le signe de la Croix sur les pauvres malades, priant Dieu qu'il leur donnât connaissance de notre sainte Roy, et de la Passion de Notre Sauveur et grâce de recouvrer chrétienté et baptême. Puis print le dit Capitaine une paire d'heures, et tout hautement leut mot à mot la Passion de Notre Seigneur, si que tous les assistans la purent ouïr, où tout ce pauvre peuple fit un grand silence, et furent merveilleusement bien entendibles, regardans le ciel et faisant pareilles cérémonies qu'ils nous voyoient faire. Après laquelle, fit le dit Capitaine ranger tous les hommes d'un côté, les femmes d'un autre, et les enfans d'autres et donna es principaux et autres des couteaux et des hachets, et aux femmes des patenotres, et autres menues choses, puis jetta parmi la place et entre les dits enfans des petites bagues et *Agnus Dei*, d'étain, de quoy menèrent une merveilleuse joie. Ce fait, le Capitaine commanda de sonner les trompettes et autres instrumens de musique, de quoy le dit peuple fut fort réjoui. Après lesquelles choses, nous prîmes congé d'eux, et nous retirâmes. Voyant ce, les femmes se mirent audevant de nous pour nous arrêter, et nous apportèrent de leurs vivres, lesquels ils nous avoient apprestés, savoir : poisson, potages, fèves, pain et autres choses pour nous cuider faire repaistre et diner au dit lieu. Et pour ce que les dits vivres n'estoient à nostre gout, et qu'il n'y avoit gout de sel, les remerciâmes, leur faisant signe que nous n'avions besoin de repaistre.

Après que nous fusmes sortis de la dite ville, fusmes conduits par plusieurs hommes et femmes d'icelle sur la montagne devant dite, qui est par nous nommée *Mont-Royal*, distante du dit lieu d'un quart de lieuë ; et nous, estant sur la dite montagne eusmes veu et connoissance de plus de trente lieuës à l'environ d'icelle, dont il y a vers le Nord une rangée de montagnes, qui sont Est et Ouest gisantes, et autant vers le Su : entre lesquelles montagnes est la terre la plus belle qu'il soit possible de voir, labourable, unie et plaine : et par le milieu des dites terres voyons le dit fleuve outre le lieu où estoient demeurées nos barques, où

il y a un saut d'eau le plus impétueux qu'il soit possible de voir, (*) lequel ne nous fut possible de passer ; et voyions le dit fleuve tant que l'on pouvoit regarder grand, large, et spacieux, qui alloit au Su-Ouest, et passoit par auprès de trois belles montagnes rondes que nous voyons, et estimions qu'elles estoient à environ quinze lieues de nous ; et nous fut dit et montré par signes par les trois hommes qui nous avoient conduits, qu'il y avait trois itieux Saults d'eau au dit fleuve, (†) comme celui où estoient nos dites barques : mais nous ne pusmes entendre quelle distance il y avait entre l'un et l'autre. Puis nous montroient que les dits saults passés, l'on pouvoit naviguer plus de trois lunes par le dit fleuve. Et là dessus me souvient, que *Donnacona* Seigneur des Canadiens nous a dit, quelquefois avoir esté à une autre terre, où ils sont une lune à aller avec leurs barques depuis *Canada* jusqu'à la dite terre, en laquelle il croît force Cannelle, et Girofle. Ils appellent la dite Cannelle *Adotathui*, le Girofle *Canonotha*. Et outre nous monstroient, que le long des dites montagnes estant vers le Nord, il y a une grande Rivière qui descend de l'Occident comme le dit fleuve. Nous estimons que c'est la Rivière qui passe par le Royaume et Province du *Saguenay* ; (‡) et sans que leur fissions aucune demande et signe, prisrent la chaisne du sifflet du Capitaine qui est d'argent, et un manche de poignard qui estoit de laitton jaune comme or, lequel estoit au côté de l'un de nos mariniers, et monstroient que cela venoit d'amont le dit fleuve, et qu'il y avoit des *Agojudas*, qui est à dire mauvaises gens, qui estoient armés jusques sur les doigts, nous montrant la façon de leurs armures, qui sont de cordes et bois laçés et tissus ensemble : nous donnans à entendre, que les dits *Agojudas* menaient la guerre continuelle les uns es autres ; mais par défaut de langue, ne pusmes avoir connoissance combien il y avoit jusques au dit pays. Le dit Capitaine leur montra du cuivre rouge, qu'ils appellent *Caquedaze*, leur montrant vers le dit lieu, et demandant par signe s'il venoit de là. Ils commencèrent à secouer la teste, disant que non, et montrant qu'il venoit du *Saguenay*, qui est au contraire du précédent. Après lesquelles choses ainsi vues et entendues, nous retirasmes à nos barques, qui ne fut sans avoir conduite de grand nombre du dit peuple,

(*) Le Courant de Ste. Marie.

(†) On pense qu'il est ici question du Sault St. Louis, des Cascades et du Long Sault.

(‡) Cette Rivière doit être la *Rivière des Outaouais*, qui néanmoins ne vient pas du *Saguenay* : Elle prend sa source du Lac *Témiscaming*, lequel est dans une direction toute opposée à celle du *Saguenay*.

dont partie d'eux quand venoient nos gens las, les chargeoient sur eux comme sur chevaux, et les portoient. Et nous, arrivés à nos barques fîmes voile pour retourner à nostre Gallion pour doute qu'il n'eust aucun encombrer. Lequel portement ne fut sans grand regret du dit peuple, car, tant qu'ils nous purent suivre à val le dit fleuve, ils nous suivirent ; et tant fusmes, que nous arrivâmes à notre dit Gallion le Lundi quatrième jour d'Octobre.

Le Mardi, cinquième jour du dit mois d'Octobre nous fîmes voile, et appareillâmes avec nostre dit Gallion et barques pour retourner à la province de *Canada* au port de *Ste. Croix* où estoient demeurés nos dits navires : et le septième jour nous vinmes poser le travers d'une Rivière, qui vient devers le Nord sortante au dit fleuve, à l'entrée de laquelle y a quatre petites Isles, et pleines d'arbres. Nous nommasmes icelle Rivière, la Rivière de *Fouez*. (*) Et pour ce que l'une d'icelles Isles s'avance au dit fleuve, et la voit-on de loing, le dit Capitaine fist planter une belle Croix sur la pointe d'icelle, et commanda apprester les barques pour aller avec marée dedans icelle Rivière, pour voir le parfond et nature d'icelle ; et nagèrent celui jour à mont le dit fleuve ; mais parce qu'elle fut trouvée de nulle expérience, ni profonde, retournèrent, et appareillâmes pour aller à-val.

Chapitre IX.

Comme nous arrivâmes au dit Hâble de *Ste. Croix* : comment nous trouvâmes nos Navires, et comment le Seigneur du pays vint voir le Capitaine, et comment le dit Capitaine l'alla voir, et partie de leurs coustumes et particularités.

Le Lundi onzième jour d'Octobre, nous arrivâmes au Hâble de *Sainte Croix* où estoient nos Navires, et trouvâmes que les Maistres et Mariniers qui estoient demeurés avoient fait un Fort devant les dits Navires, tout clos de grosses pièces de bois plantées debout, joignant les unes aux autres, et tout à l'entour garni d'artillerie, et bien en ordre pour se défendre contre tout le pays. (†). Et tout incontinent que le Seigneur du pays fut averti de nostre venue, vint le lendemain accompagné de *Taiguragny*, *Demagaya*, et plusieurs autres pour voir le dit Capitaine, et lui firent une merveilleuse feste, feignans avoir grande joies de sa venue, lequel pareillement leur fist assez bon accueil, toutefois qu'ils ne

(*) Ce sont les Trois-Rivières.

(†) On pense que ce Fort a dû être bâti, à l'endroit où la *Petite Rivière Lairet* se décharge dans la Rivière *St. Charles*.

l'avoient pas desservi. Le Seigneur *Donnacona* pria le Capitaine de l'aller voir le lendemain à *Canada*, ce que lui promit le dit Capitaine. Et le lendemain treizième du dit mois, le dit Capitaine accompagné des Gentils hommes et de cinquante Compagnons bien en ordre, allèrent voir le dit *Donnacona* et son peuple, qui est distant du lieu où estoient nos Navires de demie lieuë, et se nomme leur demeuree *Stadaconé*. Et nous, arrivés au dit lieu, vinrent les habitant audevant de nous, loin de leurs maisons d'un jet de pierre, ou mieus, et là se rangèrent et assirent à leur mode et façon de faire, les hommes d'une part, et les femmes de l'autre debout, chantans et dansans sans cesse ; et après qu'ils s'entrefurent salués et fait chère les uns aux autres, le Capitaine donna aux hommes des couteaux, et autres choses de peu de valeur, et fist passer toutes les femmes et filles devant lui, et leur donna à chacune une bague d'étain ; de quoi remercièrent le dit Capitaine, qui fut par le dit *Donnacona* et *Tuiguragny* mené voir leurs maisons, lesquelles estoient bien estorées de vivres selon leur sorte pour passer leur hyver. Et fut par le dit *Donnacona* montré audit Capitaine les peaulx de cinq testes d'hommes estendues sur des bois, comme peaulx de parohemin ; et nous dit : que c'estoient des *Toudamans* de devers le Su, qui leur menioient continuellement la guerre. Outre nous fut dit, qu'il y a deux ans passés que les dits *Toudamans* les vinrent assaillir jusques dedans le dit Fleuve à une Isle qui est le travers du *Saguenay*, où ils étoient à passer la nuit, tendans aller à *Honguedo* leur mener guerre avecque environ deux cent personnes, tant hommes, femmes, qu'enfans, lesquels furent surpris en dormant dedans un fort qu'ils avoient fait, où mirent les dits *Toudamans* le feu tout à l'entour, et comme ils sortoient les tuèrent tous, réserve cinq qui échappèrent. De laquelle destrousse se plaignoient encore fort, nous montrans qu'ils en auroient vengeance. Après lesquelles choses veues, nous retirames à nos Navires.

Chapitre X.

De la façon de vivre du Peuple de la dite Terre, et de certaines conditions, créances et façons qu'ils ont.

Le dit peuple n'a aucune créance de Dieu qui vaille, car ils croient dans un qu'ils appellent *Cudouagny* et disent, qu'il parle souvent à eux, et leur dit le temps qu'il doit faire. Ils disent que quand il se courrouce à eux, qu'il leur jette de la terre aux yeux. Ils croient aussi quand ils trépassent, qu'ils vont es estoilles, puis viennent baissant en

l'horizon comme les dites estoilles ; puis vont en beaux champs verts, pleins de beaux arbres et fruits somptueux. Après qu'ils nous eurent donné ces choses à entendre, nous leur avons remontré leur erreur, et que leur *Cudouagny* est un mauvais Esprit qui les abuse ; et qu'il n'est qu'un Dieu, qui est au Ciel, lequel nous donne tout, et est Créateur de toutes choses, et qu'en celui devons croire seulement ; et qu'il faut être baptisé ou aller en Enfer. Et leur fut remontré plusieurs autres choses de notre Foy : ce que facilement ils ont creu, et appelé leur *Cudouagny Agoduja* : (*) tellement que plusieurs fois ont prié le Capitaine de les faire baptiser, et y sont venus le dit Seigneur, *Taiguragny*, *Domagaya*, avecque tout le peuple de leur ville pour le suyder estre : mais parceque ne savions leur intentions et courage, et qu'il n'y avoit personne qui leur remontrast la Foy, pour lors fut pris excuse vers eux, et dit à *Taiguragny* et *Domagaya* qu'ils leur fissent entendre, que nous retournerions un autre voyage et apporterions des Prêtres et du Cresme : leur donnant pour entendre pour excuse, que l'on ne peut baptiser sans le dit Cresme : ce qu'ils crurent, parceque plusieurs enfans ont veu baptiser en Bretagne. Et de la promesse que leur fist le Capitaine de retourner, furent fort joyeux, et le remercièrent.

Le dit peuple vit quasi en communauté de biens asses de la sorte des Brézilliens, et sont tous vestus de peaux de bêtes sauvages, et asses pauvrement. L'Hyver, ils sont chaussés de chausses et souliers, et l'Eté vont deschaux. Ils gardent l'ordre de mariage, fors que les hommes prennent deux ou trois femmes : et depuis que le mari est mort jamais les femmes ne se remarient, mais font le deuil de la dite mort toute leur vie, et se teignent le visage de charbon pilé et de graisse, comme l'espaisseur d'un couteau, et à cela cognoist-on qu'elles sont veuves. Ils ont une autre coustume fort mauvaise de leurs filles : car depuis qu'elles sont d'âge d'aller à homme, elles sont toutes mises en une maison de bordeau, abandonnées à tout le monde de qui en veut, jusqu'à ce qu'elles aient trouvé leur parti. Et tout ce avons veu par expérience ; car nous avons vû les maison aussi pleines des dites filles, comme est une escolle de garçons en France ; et d'avantage le jeu de hazard selon leur mode tient es dites maisons, où ils jouent tout ce qu'ils ont, jusques à la couverture de leur nature. Ils ne sont point de grand travail, et labourent leurs terres avec petits bois de la grandeur d'une demie espée, où ils font le bled qu'ils appellent *Ozisy*, lequel est gros comme pois : et de ce mesme bled en croît assez au Brézil. Pareillement.

(*) C'est-à-dire méchant.

ils ont assez de gros melons et concombres, courges, pois et fibres de tout s couleurs, mais non de la sorte des nostres. Ils ont aussi une herbe de quoi ils font grand amas durant l'Été pour l'Hyver, laquelle ils estiment fort, et en usent les hommes seulement, et la façon qui ensuit. Ils la font sé her au soleil, et la portent a leur col en une petite peau de beste en lieu de sac, avecque un cornet de pierre ou de bois. Puis à toute heure, font poudre de la dite herbe, et la mettent à l'un des bouts du dit cornet, puis mettent un charbon de feu dessus et soufflent par l'autre bout tant, qu'ils s'em lissent le corps de fumée, tellement qu'elle leur sort par la bouche et les nazilles comme par un tuyau de cheminée; ils disent que cela les tient sains et chaudement, et ne vont jamais sans les dites choses. Nous avons expérimenté la dite fumée, après laquelle avoir mis edans notre bouche, semble y avoir de la poudre de poivre, tant est chaude. Les femmes du dit pays travaillent sans comparaison plus que les hommes, tant à la pescherie de quoy ils font grand fait, qu'au labour et autres choses. Et sont tant hommes, femmes, qu'enfans plus durs que bestes : car, de la p us grande froid re que ayons veu, laquelle estoit merveilleuse et aspre, venoient pardessus les glaces et neiges tous les jours à nos Navires, la plupart d'eux quasi tout nuds, qui est chose incroyable qui ne le voit. Ils prennent durant les dites glaces et neiges grande quantité de bestes sauvages, comme Daims, Cerfs et Ours, Lièvres, Martres et autres, de-quels nous apportoitent, mais bieu peu, parce qu'ils sont vil ins de leurs vivres. Ils mangent leur chair toute crue après avoir été séchée à la fumee, et pareillement leur poisson. A ce que nous avons connu et pu entendre de ce dit euple, il me se ble qu'il seroit aisé à dompter en telle façon et manière que l'on voudroit. Di u par sa sainote miséricorde y veille mettre son regard, Amen.

Chapitre XI

Comme le dit peuple de jour en jour nous apportoitent du poisson, et de ce qu'ils avoient à nos Navires : Et comme par l'avertissement de Taiguragny et Domagaya le dit peuple se retira de y venir, et comme il y eut aucun discord entre nous et eux

Et depuis de jour en l'autre, venoit le dit peuple à nos Navires, et apportoit force anguilles et autres poissons pour avoir de notre marchandise, de quoi leur estoit baillé couteaux, allaines, pateno tres et autres menues choses dont se contentoient fort : mais nous apperçumes que les deux méch ns qu'avions apportés leur disoient et donnoient à

entendre, que ce que nous leur baillons ne valaient rien, et qu'ils auroient aussitôt des hachots comme des couteaux pour ce qu'ils nous bailloient, nonobstant que le Capitaine leur eust fait beaucoup de présens, et si ne cessoient à toutes heures de demander au dit Capitaine ; lequel fut averti par un Seigneur de la ville de *Higouchouda* qu'il se donnast garde de *Donnacona* et des dits deux méchans, et qu'ils estoient *Agojuda*, qui est à dire, traistres, et aussi en fut averti par aucuns du dit *Canada*, et aussi que nous apperçumes de leur malice, parce qu'ils vouloient retirer les trois enfans que le dit *Donnacona* avoit donnés au dit Capitaine. Et de fait, firent fuir la plus grande des filles du Navire ; après laquelle ainsi fuie, fist le dit Capitaine prendre garde es autres ; et par l'avertissement des dits *Taiguragny* et *Domagaya*, s'abstinrent et deportèrent de venir avecque nous quatre ou cinq jours, sinon aucuns qui venoient en grande peur et crainte.

Chapitre. XII.

Comment le Capitaine doutant qu'ils ne songeassent aucune trahison, fist renforcer le Fort ; et comment ils vinrent parlementer avecque lui, et la rendition de la fille qui s'en estoit fuie.

Voyant la malice d'eux, doutant qu'ils ne songeassent aucune trahison, et venir avecque un amas de gens sur nous, le Capitaine fist renforcer le Fort tout à l'entour de gros fossés, larges et parfonds, avecque porte à pont-lévis en renfort de rangs ou pans de bois au contraire des premiers. Et fut ordonné pour le guet de la nuit, pour le temps à venir, cinquante hommes à quatre quarts, et à chacun changement des dits quarts les trompettes sonnantes ; ce qui fut fait selon la dite Ordonnance. Et les dits *Donnacona*, *Taiguragny* et *Domagaya*, estant avertis du dit renfort, et de la bonne garde et guet que l'on faisoit furent courroucés d'être en la mal-grace du Capitaine : et envoyèrent par plusieurs fois de leurs gens feignans qu'ils fussent d'ailleurs, pour voir si on leur feroit déplaisir, desquels on ne tint compte, et n'en fut fait ni monstre aucun semblant. Et y vinrent les dits *Donnacona*, *Taiguragny*, *Domagaya*, et autres plusieurs fois parler au dit Capitaine, une rivière entre-eux, demandant au dit Capitaine s'il estoit marri, et pourquoi il n'alloit à *Canada* les voir. Et le dit Capitaine leur répondit qu'ils n'estoient que traistres et méchans, ainsi qu'on lui avait apporté ; et aussi qu'il l'avait apperçu en plusieurs sortes, comme de n'avoir tenu promesse d'aller à *Hochelaga*, et d'avoir retiré la fille qu'on lui avait donnée, et autres mauvais tours qu'il leur nomma ; mais pour tout ce, s'ils vouloient estre gens de bien

et oublier leur mal-volonté, qu'il leur pardonnoit, et qu'ils vinssent seurement à bord faire bonne chère comme pardevant. Desquelles paroles remercièrent le dit Capitaine, et lui promirent qu'ils lui rendroient la fille qui s'en estoit fuie, dedans trois jours. Et le quatrième jour de Novembre, *Domagaya* accompagné de six autres hommes vinrent à nos Navires, pour dire au dit Capitaine que le Seigneur *Donnacona* estoit allé par le pays chercher la dite fille, et que le lendemain elle lui seroit par lui amenée. Et outre dit, que *Tuiguragny* estoit fort malade, et qu'il prioit le Capitaine lui envoyer un peu de sel et de pain. Ce que fist le dit Capitaine ; lequel lui manda, que c'estoit Jésus qui estoit marri contre lui pour les mauvais tours qu'il avoit eudyé jouer.

Et le lendemain le dit *Donnacona*, *Tuiguragny*, *Domagaya*, et plusieurs autres vinrent et amenèrent la dite fille, la représentant au dit Capitaine, lequel n'en tint compte, et dit qu'il n'en vouloit point, et qu'ils la remenaissent. A quoy répondirent faisant leurs excuses, qu'ils ne lui avoient pas conseillé de s'en aller, ains qu'elle s'en estoit allée, parce que les pages l'avoient battue, ainsi qu'elle leur avoit dit : et prièrent derechef le Capitaine de la reprendre, et eux-mêmes la menèrent jusques aux Navires. Après lesquelles choses le Capitaine commanda apporter pain et vin, et les festoya. Puis prirent congé les uns des autres ; et depuis sont allés et venus à nos Navires, et nous à leur demeure en aussi grand amour que jamais.

Chapitre XIII.

De la grandeur et profondeur du dit fleuve en général, et des bestes, oiseaux, poissons et autres choses que y avons vues, et la situation des lieux.

Le dit Fleuve commence passé *L'Isle de l'Assomption*, le travers des hautes montagnes de *Hongvédo* et des *Sept Isles* : et y a de distance en travers environ trente cinq ou quarante lieuës, et y a au parmi plus de deux cent brasses de profond. Le plus profond et le plus sur à navigier est du costé devers le Su ; et devers le Nord, sçavoir : es dites *Sept Isles* y a d'un costé et d'autre environ sept lieuës, loin des dites Isles, deux grosses Rivières, qui descendent des monts du *Saguenay*, lesquelles font plusieurs bancs à la mer fort dangereux. A l'entrée des dites Rivières avons vu grand nombre de Baleines et Chevaux de mer.

Le travers des dites *Sept Isles* y a une petite Rivière qui va trois ou quatre lieuës en la terre par-dessus des marais, en laquelle y a un merveilleux nombre de tous oiseaux de Rivière. Depuis le commencement

du dit fleuve jusques à *Hochelaga* y a trois cent lieuës et plus, et est le commencement d'icelui à la Rivière qui vient du *Saguenay*, laquelle sort d'entre hautes montagnes et entre dedans le dit fleuve auparavant que d'arriver à la province de *Canada* de la bande devers le Nord ; et est icelle Rivière fort profonde, estroite, et fort dangereuse à naviguer.

Après la dite Rivière est la province de *Canada*, où il y a plusieurs peuples par villages non clos. Il y a aussi aux environs du dit *Canada* dedans le dit fleuve plusieurs Isles tant grandes que petits ; et entre autres, y en a une qui contient plus de dix lieuës de longs, (*) laquelle est pleine de beaux et grands arbres, et force vignes. Il y a passage des deux costés d'icelle. Le meilleur et le plus sûr est du costé devers le Su. Et au bout d'icelle Isle vers l'Ouest, y a un affourq d'eau bel et délectable pour mettre Navires, auquel y a un destroit du dit Fleuve fort courant et profond, (†) mais il n'a de large qu'environ un tiers de lieuë, le travers duquel y a une terre double de bonne hauteur toute labourée, aussi bonne terre qu'il soit possible de voir ; et là est la ville et demeure du Seigneur *Donnacona*, et de nos deux hommes qu'avions pris le premier voyage : laquelle demeure s'appelle *Stadaconé*. Et auparavant qu'arriver au dit lieu, y a quatre peuples et demeures, savoir : *Ajosté*, *Starnatam*, *Tuilla* qui est sur une montagne, et *Satadin*, puis le dit lieu de *Stadaconé*, sous laquelle haute terre vers le Nord est la Rivière et Hâble de *Sainte Croix* : (‡) auquel lieu avons été depuis le quinzième jour de Septembre jusqu'au sixième jour de mai mil cinq cens trente-six : auquel lieu les Navires demeurèrent à sec, comme ci-devant est dit. Passé le dit lieu, est la demeure du peuple du *Téquenouday* et de *Hochelay* : lequel *Téquenouday* est sur une montagne, et l'autre en un plain pays.

Toute la terre des deux côtés du dit Fleuve jusques à *Hochelaga*, et outre, est aussi belle et unie que jamais homme regarda. Il y a aucunes montagnes assez loin du dit Fleuve qu'on voit par sus les dites terres, desquelles il descend plusieurs rivières qui entrent dedans le dit

(*) *L'Isle d'Orléans*, à laquelle Quartier donne encore une étendue de plus de dix lieues de long.

(†) Ce *Détroit*, doit s'entendre de l'endroit où le Fleuve St. Laurent passe entre Québec et la Pointe Lévi.

(‡) D'après ce passage de la Relation, on est porté à croire que le Village de *Stadaconé* devait être situé sur la partie du côteau Ste. Geneviève, où se trouve maintenant le Faubourg St. Jean ; et ce point une fois établi, l'ancienne *Rivière et Hâble Ste. Croix* est incontestablement la *Rivière St. Charles* d'aujourd'hui.

Fleuve. Toute cette dite terre est couverte et pleine de bois de plusieurs sortes, et force vignes, excepté à l'entour des peuples, laquelle ils ont dé-ertée pour faire leur demeurance et labour. Il y a grand nombre de grands Cerfs Daims, Ours, et autres bestes. Nous y avons vu les pas d'une beste qui n'a que deux pieds, laquelle nous avons suivie Longuement pardessus le sable et vase, laquelle a les pieds en cette façon : grands d'une pau'me et plus. Il y a force Loutres, Bièvres, Martres, Reynards, Chats Sauvages, Lièvres, Connins, Escuireils, Rats, lesquels sont gros à merveille, et autres sauvagines. Ils s'accroissent des peaux d'icelles bestes, parcequ'ils n'ont nuls autres accoustrements. Il y a grand nombre d'oiseaux, savoir : Grues, Outardes, Cygnes, Oies sauvages blanches et grises, Canes, Canards, Merles, Mauvis, Tourtres, Ramiers, Chardonnerets, Tarins, Serins, Linottes, Rossignols, Passes-Solitaires, et autres oiseaux comme en France.

Aussi, comme par ci-devant est faite mention es chapitres précédens, le dit Fleuve est le plus abondant de toutes sortes de poissons qu'il soit mémoire d'homme avoir jamais vue ni ouï ; car depuis le commencement jusques à la fin, y trouverez selon les saisons la plupart des sortes et espèces de poissons de la mer et d'eau douce. Vous trouverez jusques ou dit *Canada* force Baleines, Marsoins, Cheveaux de mer, *Aiothuis*, qui est une sorte de poisson duquel jamais n'avions vue, ni ouï parler. Ils sont blancs comme neige, et grands comme Marsouins, et ont le corps et la teste comme Levriers ; lesquels se tiennent entre la mer et l'eau douce qui commence entre la rivière du *Saguenay* et *Canada*.

Item y trouverez en Juin, Juillet et Aoust force Marquereaux, Mul ts, Bars, Sartres, grosses Anguilles, et autres poissons ; ayant leur saison passée, y trouverez l'Eperlan aussi bien qu'en la Rivière de Seine. Puis au renouveau y a force Lamproies et Saulmons. Passé le dit *Canada* y a force Brochets, Truites, Carpes, Brèmes, et autres poissons d'eau douce, et de toutes ces sortes de poissons fait le dit peuple, de chacun selon leur saison, grosse pescherie pour leur substance et victuaille.

Chapitre XIV.

Chapitre d'aucuns enseignemens que ceux du Pays nous ont donné depuis estre rev'nus de *Hochelaga*.

Depuis estre arrivés de *Hochelaga* avec le Gallion et les barques avons conversé, allé et venu avecque les peuples les plus prochains de nos

Navires en douceur et amitié, fors que parfois avons eus aucuns différens avec aucun mauvais garçons, dont les autres étoient fort marris et courroucés. Et avons entendu par le Seigneur *Donnacona*, *Tuiguragny*, *Domagany* et autres, que la Rivière devant dite, et nommée la Rivière de *Saguenay*, va jusques au dit *Saguenay*, qui est loin du commencement de plus d'une Lune de chemin vers l'Ouest Nor-Ouest ; et que passé huit ou neuf journées elle n'est plus profonde que pour bateaux ; mais que le droit et bon chemin et plus sûr est par le dit Fleuve jusques au dessus de *Hochelaga* à une Rivière qui descend du dit *Saguenay* et entre au dit Fleuve, (ce que avons veu) et que de là sont une lune à y aller. Et nous ont fait entendre qu'au dit lieu les gens sont habillés de draps comme nous, et y a force peuples et villes, et bonnes gens, et qu'ils ont grande quantité d'or et de cuivre rouge. Et nous ont dit que le tout de la terre depuis la dite première Rivière jusques au dit *Hochelaga* et *Saguenay* est une Isle, laquelle est ciruite et environnée de Rivières et du dit Fleuve : et que passé le dit *Saguenay* va la dite Rivière entrant en deux ou trois grands lacs d'eau fort larges : puis que l'on trouve une mer douce, de laquelle n'est mention avoir vue le bout, ainsi qu'ils ont ouï par ceux du *Saguenay* ; car ils nous ont dit n'y avoir été. Outre, nous ont donné à entendre, qu'au lieu où avions laissé notre Gallion quand fumes à *Hochelaga*, y a une Rivière qui va vers le Sur Ouest, (*) où semblablement sont une lune à aller avecque leurs barques depuis Sainte Croix jusqu'à une terre où il n'y a jamais glaces ni neiges ; mais qu'en ceste dite terre y a guerres continuelles les uns contre les autres, et qu'en icelle y a Oranges, Amandes, Noix, Prunes, et autres sortes de fruits, et en grande abondance, et font de l'huile qu'ils tirent des arbres, très-bonne à la guérison des plaies. Et nous ont dit les hommes et habitans d'icelle terre estre vestus et accoustrés de peaux comme eux. Après leur avoir demandé s'il y a de l'or et du cuivre, nous ont dit que non. J'estime à leur dire le dit lieu estre vers la Floride, à ce qu'ils monstraient par leurs signes et merches.

Chapitre XV.

Comme grosse maladie et mortalité qui a été au Peuple de *Stadacona*, de laquelle pour les avoir fréquentés en avons esté infecté, tellement qu'il est mort de nos gens jusqu'au nombre de vingt-cinq.

Au mois de Décembre fumes avertis que la mortalité s'estoit mise au peuple de *Stadacona*, tellement que jà en estoient morts par leur con-

(*) Anciennement la *Rivière des Iroquois*, maintenant la *Rivière Richelieu*.

fession plus de cinquante. A cause de quoi, leur fimes défenses de non venir à notre Fort, ni entour nous. Mais nonobstant les avoir chassés, commença la mortalité entour nous d'une merveilleuse sorte, et la plus inconnue. Car les uns perdoient la soutenue, et leur devenoient les jambes grosses et enflées, et les nerfs retirés, et noirs comme charbon, et aucunes toutes semées de gouttes de sang, comme pourpre. Puis montoit la dite maladie aux hanches, cuisses, espauls, au bras et au col. Et à tous venoit la bouche si infecte et pourrie par les gencives que toute la chair en tomboit jusqu'à la racine des dents, lesquelles tomboient presque toutes. (*) Et tellement s'esprit la dite maladie en nos trois Navires, qu'à la mi-Fevrier, de cent dix hommes que nous étions il n'y en avoit pas dix sains, tellement que l'un ne pouvoit secourir l'autre, qui estoit chose piteuse à voir, considéré le lieu où nous estions ; car les gens du pays venoient tous les jours devant notre Fort, qui peu de gens voyoient debout, et jà y en avoit huit de morts, et plus de cinquante où on espéroit plus de vie. Notre Capitaine voyant la pitié et maladie ainsi esmeue, fit mettre le monde en prière et oraisons, et fit porter une Image et remembrance de la Vierge Marie contre un arbre, distant de notre Fort d'un traict d'arc, le travers les neiges et glaces, et ordonna que le Dimanche ensuivant l'on diroit au dit lieu la Messe, et que tous ceux qui pourroient cheminer tant sains que malades, iroient à la procession, chantans les sept Psaulmes de David, avec la Litanie, en priant la dite Vierge qu'il luy plust prier son Cher Enfant qu'il eust pitié de nous : et la Messe dite et chantée devant la dite Image, se fit le Capitaine Pèlerin à Notre Dame, qui se fait de prier à Rocquemaudou ; (†) promettant y aller, si Dieu lui donnoit grace de retourner en France. Celuy jour trépassa Philippe Rougemont, natif d'Amboise, de l'âge d'environ vingt ans.

Et parceque la dite maladie estoit incogne, fist le Capitaine ouvrir le corps, pour voir si aurions aucune connoissance d'icelle, pour préserver si possible estoit le parsus ; et fut trouvé, qu'il avoit le cœur tout blanc et flétri, environné de plus d'un pot d'eau, rousse comme datte ; le foie beau, mais avoit le poumon tout noirci et mortifié, et s'étoit retiré tout son sang au dessus de son cœur : car quand il fut ouvert, sortit audessus du cœur une grande abondance de sang noir et infect. Pa-

(*) C'est évidemment le *Scorbut*, maladie contagieuse alors peu connue des Européens.

(†) Ou pour mieux dire Roque Amadou, c'est-à-dire des Amans. C'est un Bourg en Querci, où il y va force pèlerin.—*Lescurbot*.

reillement, avoit la ratte par devers l'échine un peu entamée, environ deux doigts, (comme si elle eust été frottée sur une pierre rude.) Après cela vu, lui fut ouvert et inoisé une cuisse, laquelle estoit fort noire par dehors, mais par dedans la chair fut trouvée assez belle. Ce fait, fut inhumé du moins mal que l'on put. Dieu par sa sainte grâce pardonne à son âme, et à tous trépassés. Amen.

Et depuis de jour en autre s'est tellement continuée la dite maladie, que telle heure a esté que partout les dits trois Navires n'y avoit pas trois hommes sains. De sorte, qu'en l'un des dits Navires n'y avoit homme qui eut peu descendre sous le tillac pour tirer à boire tant pour lui que pour les autres. Et pour l'heure y en avoit jà plusieurs de morts, lesquels il nous convint mettre par foiblesse sous les neiges; car il ne nous étoit pour lors possible d'ouvrir la terre qui estoit gelée, tant estions foibles, et avions peu de puissance. Et si étions en une crainte merveilleuse des gens du pays qu'ils ne s'aperçussent de notre pitié et foiblesse. Et pour couvrir la dite maladie lorsqu'ils venoient près de notre Fort, notre Capitaine que Dieu a toujours préservé debout, sortoit au devant d'eux avecq' e deux ou trois hommes tant sains, que malades, lesquels il faisoit sortir après luy; et lorsqu'il les voyoit hors du paro, faisoit semblant de les vouloir battre, et oriant, et leur jettant bâtons après eux, les envoyant à bord, montrant par signes es dits Sauvages qu'il faisoit besogner ses gens dedans les Navires: les uns à gillifester, les autres à faire du pain et autres besognes, et qu'il n'estoit pas bon qu'ils vinssent chomer dehors: ce qu'ils croyoient. Et faisoit le dit Capitaine battre et mener bruit es dits malades dedans les Navires avec bâtons et cailloux, feignans gillifester: Et pour lors estions si épris de la dite maladie, qu'avions quasi perdus l'espérance de jamais retourner en France, si Dieu par sa bonté infinie et miséricorde ne nous eut regar dé en pitié, et donné connoissance d'un remède contre toutes maladies, le plus excellent qui fut jamais vu ni trouvé sur la terre, ainsi que nous dirons dans le chapitre suivant.

Chapitre XVI.

Comment nous demeurâmes au Port de Sainte Croix parmi les neiges et englacées, et du nombre qui moururent de la dite maladie depuis son commencement jusqu'à la mi-Mars.

Depuis la mi Novembre jusques au dix-huitième jour d'Avril, avons esté continuellement enfermés dedans les glaces, lesquelles avoient plus de deux brasses d'épaisseur; et dessus la terre y avoit la hauteur de

quatre pieds de neiges et plus : tellement qu'elle estoit plus haute que les bords de nos Navires, lesquelles ont duré jusques au dit temps : en sorte que nos bruvages estoient tous gelés dedans les futailles, et par dedans les dits Navires tant bas que haut estoit la glace contre les bois à quatre doigts d'épaisseur et estoit tout le dit fleuve par autant que l'eau douce en contient jusques au dessus de *Hochelagz*, gelé. Auquel temps nous décoëda jusques au nombre de vingt cinq personnes des principaux et bons Compagnons qu'eussions, lesquels moururent de la maladie sus-dite : et pour l'heure y en avoit plus de quarante en qui on espéroit plus de vie, et le parsus tous malades, que nul n'en estoit exempté, excepté trois ou quatre. Mais Dieu par sa sainte grâce nous regarda en pitié, et nous envoya connoissance et remède de notre guérison et santé, de la sorte et manière que nous allons dire en ce Chapitre suivant.

Chapitre XVII.

Comment par la grâce de Dieu nous eumes connoissance d'un certain arbre, par la vertu duquel nous recouvrîmes notre santé ; et de la manière d'en user.

Un jour notre Capitaine voyant la maladie si émue, et ses gens si fort épris d'icelle, estant sorti hors du Fort, et soy promenant sur la glace, apperçut venir une bande des gens de *Stadaconté*, en laquelle estoit *Domagaya*, lequel le Capitaine avoit veu depuis dix ou douze jours fort malade de la propre maladie qu'avoient ses gens : car il avoit l'une de ses jambes aussi grosse qu'un enfant de deux ans, et tous les nerfs d'icelle retirez, les dents perdues et gâtées, et les gencives pourries et infectes. Le Capitaine voyant le dit *Domagaya* sain et guéri fut fort joyeux, espérant par lui sçavoir comme il s'étoit guéri, à fin de donner aide et secours à ses gens. Et lorsqu'ils furent arrivez près le Fort, le Capitaine lui demanda comme il s'étoit guéri de sa maladie : lequel *Domagaya* répondit, qu'avec le jus des feuilles d'un arbre, et le marc, il s'étoit guéri, et que c'étoit le singulier remède pour cette maladie. Lors le Capitaine demanda s'il y en avoit point là entour, et qu'il lui en monstast pour guérir son Serviteur qui avoit pris la dite maladie en la maison du Seigneur *Donnacona* : ne lui voulant déclarer le nombre des Compagnons qui estoient malades. Lors le dit *Domagaya* envoya deux femmes avec notre Capitaine pour en querir, lesquelles en apportèrent neuf ou dix rameaux, et nous montrèrent qu'il falloit piler l'écorce et les feuilles du dit bois, et mettre le tout bouillir en l'eau, puis boire de la dite eau de deux jours l'un, et mettre le marc sur les

jambes enflées et malades, et que de toutes maladies le dit arbre guérissait ; et s'appelle le dit arbre en leur langage *Annedda*. (*)

Tot-après le Capitaine fit faire du breuvage pour faire boire les malades, desquels n'y en avoit nul d'eux qui voulut icelui essayer, sinon un ou deux qui se mirent en aventure d'icelui essayer. Tot-après qu'ils en eurent bu ils eurent l'avantage, qui se trouva être un *vray* et évident miracle. Car de toutes maladies de quoy ils estoient entachés, après en avoir bu deux ou trois fois, recouvrèrent santé et guérison ; tellement que tel des Compagnons qui avoit la vérole puis cinq ou six ans auparavant la dite maladie, a été par la dite médecine curé nettement. Après ce avoir vu, y a une telle presse qu'on se vouloit tuer sur la dite médecine à qui premier en auroit : de sorte qu'un arbre aussi gros, et aussi grand que je vis jamais arbre, a esté employé en moins de huit jours ; lequel a fait telle opération, que si tous les médecins de Louvain et Montpellier y eussent esté avec toutes les drogues d'Alexandrie, ils n'en eussent pas tant fait en un an, que le dit arbre a fait en huit jours. Car, il nous a tellement profité, que tous ceux qui en ont voulu user ont recouvert santé et guérison ; la grâce à Dieu.

Chapitre XVIII.

Comment le Seigneur Donnacona accompagné de Taiguragny et divers autres, feignans d'estre allés à la chasse des Cerfs et autres bestes, furent deux mois absents, et à leur retour amenèrent grand nombre de gens avec eux que n'avions coutume de voir.

Durant le temps que la maladie et mortalité régnoit en nos Navires, se partirent *Donnacona*, *Taiguragny*, et plusieurs autres feignans aller prendre des Cerfs et autres bestes, lesquels ils nomment en leur langage *Asjannesta* et *Asquenoudo*, parce que les neiges estoient grandes, et que les glaces estoient déjà rompues dedans le cours du Fleuve : tellement qu'ils pouvoient naviguer par icelui : et nous fut par *Domaguya* et autres dit, qu'ils ne seroient que quinze jours : ce que nous croyons ; mais ils furent deux mois sans retourner. Au moyen de quoi eumes suspicion qu'ils ne se fussent allés amasser grand nombre de gens pour nous faire déplaisir, parce qu'ils nous voyoient si affoiblis. Nonobstant qu'avions mis si bon ordre en notre fait, que si toute la puissance de leur terre y eut esté, ils n'eussent sceu faire autre chose que nous regarder. Et pendant le temps qu'ils estoient dehors, venoient tous les jours force gens à nos Navires, comme ils avoient coutume, nous apportans de la chère fraîche de Cerfs, Daims, et poissons frais de toutes sortes qu'ils nous vendoient

(*) C'est l'*Epinette Blanche*.

assez cher, ou mieux l'aimoient remporter, parce qu'ils avoient nécessité de vivres pour lors, à cause de l'hiver qui avoit esté long, et qu'ils avoient mangé leurs vivres et estouremens.

Chapitre XIX.

Comment Donnacona revint à Stalaconé avec grand nombre de peuple, et de ce qu'il ne vint faire visite à notre Capitaine, feignant être bien malade, ce qu'il fist afin que le Capitaine allast le voir.

Et le vingt-unième jour du mois d'Avril, *Domagaya* vint à bord de nos Navires accompagné de plusieurs gens, lesquels estoient beaux et puissans, et n'avions accoutumé de les voir, qui nous dire que le Seigneur *Donnacona* seroit le lendemain venu, et qu'il apporteroit force chair de Cerf et autre venaison. Et le lendemain arriva le dit *Donnacona*, lequel amena en sa compagnie grand nombre de gens du dit *Staduconé*; ne savions à quelle occasion, ni pourquoy. Mais, comme on dit en un proverbe, "qui de tous se garde et d'aucuns échappe." Ce que nous estoient de nécessité; car nous estions si affaiblis, tant de maladies, que nos gens morts, qu'il nous a fallu laisser un de nos Navires (*) au dit lieu de *Sainte Croix*.

Le Capitaine estant averti de leur venue, et qu'ils avoient amené tant de peuple, ainsi que *Domagaya* le vint dire au dit Capitaine sans vouloir passer la Rivière qui estoit entre nous et le dit *Staduconé*, ains fit difficulté de passé; ce que n'avoit coutume de faire, au moyen de quoy eumes suspicion de trahison. Voyant ce, le dit Capitaine envoya son serviteur nommé Charles Goyot, lequel estoit plus que tout autre aimé du peuple de tout le pays, pour voir qui estoit au dit lieu, et ce qu'ils faisoient: le dit Serviteur feignant estre allé voir le dit Seigneur *Donnacona*, parce qu'il avoit demeuré longtemps avec lui, lequel lui porta aucun présent. Et lorsque le dit *Donnacona* fut averti de sa venue, fist le malade, et se coucha, disant au dit serviteur qu'il estoit fort malade. Après, alla le dit Serviteur en la maison de *Taiguragny* pour le voir, où partout il trouva les maisons si pleines de gens qu'on ne se pouvoit tourner, lesquels on n'avoit accoutumé de voir; et ne voulut permettre le dit *Taiguragny* que le dit Serviteur alla es autres maisons, ains le convoya vers les Navires environ la moitié du chemin: et lui dit, que si le Capitaine lui vouloit faire plaisir de prendre un Seigneur du pays nommé *Agona*, lequel lui avoit fait déplaisir, et l'emmener en France, il feroit tout ce que voudroit le dit Capitaine, et qu'il retornast le lendemain dire la réponse.

(*) Probablement la *Petite Hermine*.

Quant le Capitaine fut averti du grand nombre de gens qui estoient au dit *Stadaconé*, ne sachant à quelle fin, se délibéra leur jouer une finesse, et prendre leur Seigneur, *Taiguragny*, *Domagaya*, et des principaux ; et aussi qu'il estoit bien délibéré de mener le dit Seigneur en France, pour conter et dire au Roy ce qu'il avoit vu es pays Occidentaux des merveilles du monde. Car il nous a certifié avoir esté à la terre du *Saguenay*, où il y a infini Or, Rubis, et autres richesses ; et y sont les hommes blancs comme en France, et accoustrés de draps de laine. Plus, dit avoir vu autre pays où les gens ne mangent point, et n'ont point de fondement, et ne digèrent point, ains font seulement eau par la verge. Plus, dit avoir esté en un autre pays de *Piquemains*, et autres pays où les gens n'ont qu'une jambe, et autres merveilles longues à raconter. Le dit Seigneur est homme ancien, et ne cessa jamais d'aller par pays depuis sa connoissance, tant par fleuves, rivières, que par terre.

Après que le dit Serveiteur eut fait son message, et dit à son maitre ce que le dit *Taiguragny* lui mandoit, renvoya le dit Capitaine son Serveiteur le lendemain dire au dit *Taiguragny* qu'il le vint voir, et lui dire ce qu'il voudroit, et qu'il lui feroit bonne chère, et partie de son vouloir. Le dit *Taiguragny* lui manda qu'il viendrait le lendemain, et qu'il ameneroit *Donnacona* et le dit homme qui lui avoit fait déplaisir. Ce que ne fist ; ains fut deux jours sans venir, pendant lequel temps ne vint personne es Navires, du dit *Stadaconé*, comme avoient de coutume, mais nous fuyoient comme si les eussions voulu tuer. Lors apperçumes leur mauvaitié. Et pour ce qu'ils furent avertis que ceux de *Stadin* alloient et venoient entour nous, et que leur avions abandonné le fond du Navire que laissions pour avoir les vieux clous, vinrent tout le tiers jour du dit *Stadaconé* de l'autre bord de la Rivière, et passèrent la plus grande partie d'eux en petits bateaux sans difficulté. Mais le dit *Donnacona* n'y voulu passer ; et furent *Taiguragny* et *Domagaya* plus d'une heure à parlementer ensemble, avant que vouloir passer ; mais enfin passèrent et vinrent parler au dit Capitaine. Et pria le dit *Taiguragny* le Capitaine vouloir prendre et emmener le dit homme en France ; ce que refusa le Capitaine, disant que le Roy son maitre lui avoit defendu de non amener homme ni femme en France, mais bien deux ou trois petits garçons, pour apprendre le langage. Mais que volontiers il l'emmenerait en Terre-Neuve, et le mettroit en une Isle. Ces paroles disoit le Capitaine pour les assurer, et à celle fin d'amener le dit *Donnacona*, lequel estoit demeuré delà l'eau. Desquelles paroles fut fort joyeux le dit

Taiguragny, espérant ne retourner jamais en France ; et promit au dit Capitaine de retourner le lendemain, qui estoit le jour de *Sainte Croix*, et amener le dit Seigneur *Donnacona* et tout le peuple du dit *Studaconé*.

Chapitre XX.

Comment le jour de *Sainte Croix* le Capitaine fist planter une Croix dedans nostre Fort, et comment le Seigneur *Donnacona*, *Taiguragny* et *Domagaya* et leur bande vinrent ; et de la prise du dit Seigneur.

Le troisième jour de May, jour et feste de *Sainte Croix*, pour la solennité et feste le Capitaine fist planter une belle Croix de la hauteur d'environ trente-cinq pieds de longueur, sous le croizillon de laquelle il y avoit un Ecusson en bosse des armes de France : et sur icelui estoit écrit en lettre antiques : FRANCISCUS PRIMUS, DEI GRATIA FRANCORUM REX, REGNAT. Et celui jour environ midi, vinrent plusieurs gens de *Studaconé* tant hommes, femmes, qu'enfans, qui nous dirent que leur Seigneur *Donnacona*, *Taiguragny* *Domagaya*, et autres qui estoient en sa compagnie, venoient : de quoy fumes joyeux, espérans nous en saisir, lesquels vinrent environ deux heures après midi. Et lors qu'ils furent arrivés devant nos Navires, notre Capitaine alla saluer le Seigneur *Donnacona*, lequel pareinement lui fist une grande chère, mais, toutefois avoit l'œil au bois, et une crainte merveilleuse. Tost après arriva *Taiguragny*, lequel dit au Seigneur *Donnacona* qu'il n'entrast point dedans le Fort. Et lors fut par l'un de leurs gens apporté du feu hors du dit Fort, et allumé pour le dit Seigneur. Notre Capitaine le pria de venir boire et manger dedans le Navire, comme avoit de coutume, et semblablement le dit *Taiguragny*, lequel dit que tantost ils iroient. Ce qu'ils firent, et entrèrent dedans le dit Fort. Mais auparavant, avoit esté nostre Capitaine averti par *Domagaya* que le dit *Taiguragny* avoit mal parlé, et qu'il avoit dit au Seigneur *Donnacona* qu'il n'entrast point dedans les Navires. Et nostre Capitaine voyant ceci, sortit hors du parc, où il estoit, et vit que les femmes s'enfuyoient par l'avertissement du dit *Taiguragny*, et qu'il ne demouroit que les hommes, lesquels estoient en grand nombre. Et commanda le dit Capitaine à ses gens prendre le dit Seigneur *Donnacona*, *Taiguragny*, *Domagaya*, et deux autres des principaux qu'il montra ; puis qu'on fist retirer les autres. Tost après le dit Seigneur entra dedans avec le dit Capitaine. Mais tout soudain le dit *Taiguragny* vint pour le faire sortir. Nostre Capitaine voyant qu'il n'y avoit autre ordre, se prit à crier qu'on les prit. Auquel cri sortirent les gens du dit Capitaine, lesquels prirent le dit Seigneur, et ceux qu'on avoit délibéré

de prendre. Les dits Canadiens voyant la dite prise, commencèrent à fuir et courir comme brebis devant le loup, les uns le travers la Rivière, les autres parmi le bois, cherchant chacun son avantage. La dite prise ainsi faite des susdits, et que les autres se furent tous retirés, furent mis en sûre garde le dit Seigneur, et ses compagnons.

Chapitre XXI.

Comment les Canadiens vinrent la nuit devant les Navires chercher leurs gens, durant laquelle ils hurloient et crioient comme loups, et le parlement et conclusion qu'ils firent le lendemain, et des présens qu'ils firent à nostre Capitaine.

La nuit venue vinrent d'avant nos Navires (la Rivière entre deux,) grand nombre du peuple du dit *Donnacona*, huchans et hurlans toute la nuit comme loups, criant sans cesse : *Agohanna, Agohanna*, pensans parler à lui. Ce que ne permit le dit Capitaine ; pour l'heure, ni le matin jusques environ midi. Par quoi nous faisoient signe que les avions tués et pendus. Et environ l'heure de midi retournèrent derechef, en aussi grand nombre qu'avions vu de nostre voyage pour un coup, eux tenans cachés dedans le bois, fors aucuns d'eux qui crioient et appelloient à haute voix le dit *Donnacona*. Et lors commanda le Capitaine faire monter le dit *Donnacona* haut pour parler à eux. Et lui dit le dit Capitaine qu'il fist bonne chère, et qu'après avoir parlé au Roy de France son maistre, et conté ce qu'il avoit vu au *Saguenay* et autres lieux, il reviendrait dans dix ou douze lunes, et que le Roy lui feroit un grand présent. De quoy fut fort joyeux le dit *Donnacona*, lequel le dit aux autres en parlant à eux, lesquels en firent trois merveilleux cris en signe de joie. Et à l'heure firent le dit peuple et *Donnacona* entre eux plusieurs prédications et cérémonies, lesquelles il n'est possible d'écrire faute de les entendre. Nostre Capitaine dit au dit *Donnacona* qu'ils vissent sûrement de l'autre bord pour mieux parler ensemble, et qu'il les assurait. Ce que leur dit le dit *Donnacona*. Et sur ce, vint une barque des principaux à bord des dits Navires, lequel derechef commencèrent à faire plusieurs preschemens en donnant louange à nostre Capitaine, et lui firent présent de vingt-quatre colliers d'*Esurny* qui est la plus grande richesse qu'ils aient en ce monde ; car ils l'estiment mieux qu'or ni argent. Après qu'ils eurent assez parlementé et devisé les uns avec les autres, et qu'il n'y avoit remède au dit Seigneur d'échapper, et qu'il falloit qu'il vint en France, il leur commanda qu'on lui apportast vivres pour manger par la mer, et qu'on les lui apportast le lendemain. Nostre Capitaine fist présent au dit *Donnacona* de deux

baïlles d'airain, et de huit buchots et autres menues besognes, comme Coateux et Patenostres ; de quoi fust fort joyeux, à son semblant, et les envoya à ses femmes et enfants. Pareillement donna le dit Capitaine à ceux qui estoient venus parler au dit *Donnacona* aucuns petits présens, desquels remercièrent fort le dit Capitaine ; et tous se retirèrent et s'en allèrent à eurs logis.

Chapitre XXII

Comment le lendemain, cinquième jour de May, le diet peuple retourna pour parler à leur Seigneur : Et comme il vint quatre femmes à bord lui apporter des vivres.

Le lendemain cinquième jour du dit mois, au plus matin, le dit peuple retourna en grand nombre pour parler à leur Seigneur, et envoyèrent une barque qu'ils appellent *Casnoy*, en laquelle y estoient quatre femmes, sans y avoir aucuns hommes pour le doubte qu'ils avaient qu'on les retint. Lesquelles apportèrent force vivres, savoir : gros mil, qui est le blé duquel ils vivent, chair, poisson, et autres provisions à leur mode. Esquelles après estre arrivées es Navires fist le Capitaine bon accueil. Et pria *Donnacona* le Capitaine qu'il leur diet que dedans douze lunes il retourneroit, et qu'il ameneroit le dit *Donnacona* à *Canada* ; et ce, disoit pour les contenter. Ce que fist le dit Capitaine ; dont les dites femmes firent un grand semblant de joie, et monstrans par signes et parolles au dit Capitaine que mais qu'il retournast et amenast le dit *Donnacona* et autres, ils luy feroient plusieurs présens. Et lors chacune d'elles donna au dit Capitaine un Collier d'*Esurny*, puis s'en allèrent de l'autre bord de la Rivière où estoit tout le peuple du dit *Stadacona* ; puis se retirèrent, et prirent congé du dit Seigneur *Donnacona*.

Le Samedi, sixième jour de May, nous appareillâmes du Havre *Sainte Croix*, et vinmes poser au bas de l'*Isle d'Orléans* environ douze lieues du dit lieu *Sainte Croix*. Et le Dimanche vinmes à l'*Isle es Coudres*, où avons esté jusqu'au Lundi sixième jour du dit mois, laissant amortir les eaux, lesquelles estoient trop courantes et dangereuses pour avaller le dit fleuve. Pendant lequel temps vinrent plusieurs barques des peuples sujets du dit *Donnacona*, lesquels venoient de la Rivière du *Saguenay*. Et lorsque par *Domagaya* feurent avertis de la prise d'eux, et de la façon et manière comme on menoit le dit *Donnacona* en France, furent bien estonnés ; mais ne laissèrent à venir le long des Navires parler au dit *Donnacona*, qui leur dit, que dans douze lunes il retourneroit, et qu'il avoit bon traitement avecque le Capitaine

et les Compagnons. De quoy tous à une voix remercièrent le dit Capitaine, et donnèrent au dit *Donnacona* trois paquets de peaux de Bièvres et Loups marin, avecque un grand Cousteau de cuivre rouge, qui vient du dit *Saguenay*, et autres choses. Ils donnèrent aussi au Capitaine un Collier d'*Esurgny*. Pour lesquels présens leur fist le Capitaine donner dix ou douze hachots ; desquels furent fort contents et joyeux, remerciaient le dit Capitaine, puis s'en retournèrent.

Le passage est plus seur et meilleur entre le Nord et la dite Isle, que vers le Su. Pour le grand nombre des basses, bancs et rochers qui y sont, et aussi qu'il y a petit fonds.

Le lendemain seizième jour de May, nous appareillâmes de la dite *Isle des Coudres*, et vinmes poser à une Isle qui est à environ quinze lieues de la dite Isle, laquelle est grande d'environ cinq lieues de long, et là posâmes celui jour pour passer la nuit, espérans le lendemain passer les dangers du *Saguenay*, lesquels sont fort grands. Le soir fusmes à la dite Isle où trouvâmes grand nombre de Lièvres, desquels nous eus esq antité Et pour ce, la nommâmes *l'Isle des Lièvres*. Et la nuits le vent vint contraire, et en tourmente, tellement qu'il nous fallut re âcher à *l'Isle des Coudres* d'où estions partis, parcequ'il n'y a autre passage entre les dites Isles, et y fusmes jusqu'au vingt-et-unième jour du dit mois, que le vent vint bon ; et tant fîmes par nos journées que nous passâmes jusques à *Honguedo*, (*) entre *l'Isle de l'Assomption*, et le dit *Honguedo*, lequel passage n'avoit pardevant été découvert. Et fîmes courir jusques le travers du *Cap de Prato* (†) qui est le commencement de la *Baie de Chaleur*. Et parceque le vent estoit convenable et bon à plaisir, fîmes porter le jour et la nuit ; et le lendemain vinmes querir au corps *l'Isle de Brion*, ce que voulions faire pour l'abrégé de nostre chemin : gisantes les deux terres Su-Ouest et Nord-Ouest un quart de l'Est et de l'Ouest ; et y a entre eux cinquante lieues. La dite Isle est en quarante-sept degrés et demi de latitude.

Le Jeudi, vingt-cinquième jour du dit mois, jour et feste de l'Ascension de Nostre Seigneur, nous traversâmes à une terre et sillon de basses araines, qui demeurent au Su-Ouest de la dite *Isle de Brion* environ huit lieues, parsus lesquelles y a de grosses terres pleines d'arbres ; et y a une mer enclose, dont nous n'avons veu aucune entrée ni ouverture par où entre icelle mer.

(*) Aujourd'hui le *Mont Louis*.

(†) Ou *Cap du Pré*, aujourd'hui le *Cap Forillon*.

Et le Vendredi, vingt-sixième, paroeque le vent chargeoit à la coste, retournasmes à la dite *Isle de Brion*, où fusmes jusqu'au premier jour de Juin, et vinmes querir une terre haute qui demeure au Su-Est de la dite Isle, qui nous apparoissoit estre une Isle, et la rengaumes environ deux lieuës et demie, faisans le quel chemin, eumes connoissance de trois autres Isles qui demeuroient vers les araines ; et pareillement les dites araines estre Isle, et la dite terre qui est terre haulte et unie estre terre certaine se rabattant au Nor-Ouest. Après lesquelles choses conneues, retournasmes au Cap de la dite terre qui se fait à deux ou trois Caps hauts à merveille, et grand profond d'eau, et la marée si courante, qu'il n'est possible de plus. Nous nommasmes celui cap le *Cap de Lorraine*, (*) qui est en quarante-six degrés et demi. Au Su duquel Cap y a une basse terre, et semblant d'entrée de rivière : mais il n'y a hable qui vaille, parsus lesquelles vers le Su, demeure un Cap que nous nommasmes le *Cap Saint Paul*, (†) qui est en quarante-sept degrés un quart.

Le Dimanche, troisième jour du dit mois, jour et feste de la Pentecoste, eumes connoissance de la côte d'Est Su-Est de Terre-Neuve, estant à vingt-deux lieuës du dit Cap. Et pour ce que le vent estoit contraire, fusmes à un Hable que nous nommasmes le *Hable du Saint Esprit*, (‡) jusques au Mardi qu'appareillasmes du dit Hable et reconneumes la dite côte jusques aux *Isles de Saint Pierre*. (°) Lequel chemin faisans, tournasmes le long de la dite côte plusieurs Isles et basses fort dangereuses estant en la route d'Est Su-Est, et Ouest Nor-Ouest, à deux, trois et quatre lieuës à la mer. Nous fusmes aux dites *Isles Saint Pierre*, où trouvâmes plusieurs Navires tant de France, que de Bretagne, depuis le jour Saint Barnabé, onzième de Juin, jusqu'au seizième du dit mois qu'appareillâmes des dites *Isles St. Pierre* et vinmes au *Cap de Raze*, et entrâmes dedans un Hable nommé *Rognousi* (a) où prîmes eau et bois pour traverser la mer, et là laissâmes une de nos barques et appareillâmes du dit Havre le Lundi, dix-neuvième jour du dit mois ; et avec bon temps avons navigué par la mer, tellement que le seizième jour de Juillet sommes arrivés au Hable de Saint Malo. La grâce au Créateur, le priant, faisant fin à nostre navigation, nous donner sa grâce et paradis à la fin. Amen.

(*) C'est le *Cap Nord* de l'Isle Royale, ou Cap Breton.

(†) On pense que c'est le *Cap d'Aspé*, sur la côte Est du Cap Breton.

(‡) Aujourd'hui le *Port aux Basques*, sur le Côté Sud de Terre-Neuve.

(°) Les Isles de *St. Pierre de Miquelon*.

(a) C'est la *Baie des Trépassés*, sur la Côte Sud de Terre-Neuve.

ENSUIT LE LANGAGE DES PAYS ET ROYAUME DE HOCHFLAGA ET CANADA, AUTREMENT APPELÉS PAR NOUS LA NOUVELLE FRANCE.

Et premierement leur maniere de compter :

SEOCADA.....1	INDAHIR.....6
TIGNENI.....2	AYAGA.....7
HASOHE.....3	ADDEGUE.....8
HANNAÏON....4	MADELLON9
OUISOON.....5	ASSEM.....10

Ci-suivent les noms des diverses parties du corps, et autres mots nécessaires à savoir :

La Tête.....	AGGONZI.	Un Gargon.....	ADDEGUETA.
Le Front.....	HEGUENIASCON.	Une Fille	AGNIAQUESTA.
Les Yeux.....	HEGATA.	Un petit enfant..	EXIASTA.
Les Oreilles....	ABONTASCON.	Une Robe.....	CABATA.
La Bouche	ESAHE.	Un Pourpoint..	COI ZA.
Les Dents.....	ESGONGAY.	Des Chausses....	H. MONDOHA.
La Langue.....	OSNACHE.	Des Souliers....	ATHA.
La Gorge	AGOUHON.	Des Chemises	AMIGOUA.
Le Menton	HEBELIN.	Un Bonnet.....	CASTRUA.
Le Visage.....	HEGOUASCON.	Leur Bled.....	OSIZY.
Les Cheveux....	AGANISCON.	Pain	CANACONY.
Les Bras.....	AIAYSCON.	Eau	AME.
Les Aisselles....	HETNENDA.	Chair.....	QUAHOUASCON.
Les Côtés	AISSONNE.	Poisson.....	QUEÏON.
L'Estomach....	AGGRUASCON.	Prunes.....	HONNESTA.
Le Ventre.....	ESCHEHENDA.	Figues.....	AB CONDA.
Les Cuisses.....	{ HETNEGRA- DASCON.	Raisins.....	OSAHA.
Le Genouil.....	{ AGOOCHINEGO- DASCON.	Noix.....	QUAHOYOA.
Les Jambes.....	{ AGOUGUENE- ONDE.	Une Poule.....	SAHOMGAHOA.
Les Pieds.....	ONCHIDASCON.	Un Arc.....	AHENCA.
Les Mains.....	AIGNOASCON.	Une Flèche.....	QUATITAN.
Les Doigts	AGENOGA.	Allons à la chasse {	QUASIGNO DO-
Une Lamproye...ZI-TO.			NASCAT.
Un Saumon....	ONDAON.	Un Cerf.....	AÏONNEST ..
Une Baleine....	AINNEHONÉ.	Des Daims ; ils disent que ce sont des mou- tons, et les appellent.....	} A-QU NONDO.
Une Anguille....	ESQUENY.		

Un Escureuil....	CAIOGANEM.	Un Lièvre.....	SOURHAMEDA.
Une Couleuvre...	OUNDEQUEZY.	Un Chien.....	AGAYA.
Des Tortues....	HELEUXIAMA.	Des Oyes.....	SADEQUENDA.
Les Bois.....	CONDA.	Le Chemin.....	ADDE.
Feuilles des Bois.	HOGA.	La graine de	CASCONDA.
Leur Dieu.....	CUDRAGNY.	concombres ou	
Donnez-moi à	QUAZAHOAQUEA.	de melons....	ACHIDE.
boire.....		A demain.....	
Donnez-moi à	QUAZAHOAQUAS-	Le Ciel.....	QUENHIA.
déjeuner...	CABOÀ.	La Terre.....	DAMGA.
Donnez moi à	QUAZAHOAQUA-	Le Soleil.....	YSNAY.
souper.....	FRKA.	La Lune.....	ASSOMAHA.
Allons nous	CASIGNO AGNY-	Les Estoiles....	SIGNEHOHAM.
coucher....	DAHOA.	Le Vent.....	CAHOHA.
Bonjour.....	AIGNARE.	La Mer.....	AGOGASY.
Allons jouer....	CASIGNO CAUDY.	Les Vagues.....	CODA.
Venez parler à	ASSIGNIQUADDA-	Une Isle.....	COHENA.
moi.....	DIA.	Une Montagne...	OGATCHA.
Regardez-moi...	QUATGATHOMA.	La Glace.....	HONNESCA.
Taisez-vous....	AI-TA.	La Neige.....	CAMSA.
Allons au bateau.	CASIGNO CAS-	Le Froid.....	ATHAN.
	NOUY.	Le Chaud.....	ODAZANI.
Donnez-moi un	QUASOHUA-AGO-	Le Feu.....	AZISTA.
couteau.....	HEDA.	La Fumée.....	QUEA.
Un Hachot.....	ADDOGVE.	Une Maison....	CANOCHA.
Les Ongles.....	AGUEDASCON.	Leurs Febves...	SAHE.
Les parties	AINOASCON.	Une Ville.....	CANADA ou
honteuses de			KANNATA.
de l'homme.		Mon Père.....	ADDATHY.
Les parties	CASTAIGNE.	Ma Mère.....	ADANAOHE.
honteuses de		Mon Frère.....	ADDAGRIM.
la femme...		Ma Sœur.....	ADDOHASSUE.
Un homme.....	AGUEHAN.	La Cannelle.....	ADDOTATHUY.
Une femme.....	AGUEA-TE.	Le Girofle.....	CANONOTHA.

Ceux du *Canada* disent, qu'il faut une Lune à naviguer depuis *Hochelaga* jusqu'à une Terre où se prend la Cannelle et le Girofle.

Ici finit la Relation de Jacques Quartier de la Découverte et Navigation aux Terres Neuves par lui appelées Nouvelle France.

FIN DU SECOND VOYAGE.

LE TROISIEME VOYAGE DES DECCUVERTES FAITES PAR LE CAPITAINE
JACQUES QUARTIER, EN L'ANNEE 1540, DANS LES PAYS DE
CANADA, HOHELAGA ET SAGUENAY.

(Traduit de *Hakluyt.*)

Chapitre I.

Le Roy François Premier, ordonne à Jacques Quartier de faire de plus amples découvertes vers les Pais de Canada, Hochelaga et Saguenay. Ses préparatifs, et son départ de St. Malo, avec cinq Navires. Son arrivée au Port de Ste. Croix. Il bâtit un fort à quatre lieues plus outre, en un lieu qu'il appelle Charlesbourg Royal.

Le Roy François Premier, ayant ouï ce qu'avoit rapporté le Capitaine Quartier, son Pilote Général, de ses deux premiers Voyages de découvertes, tant par ses écrits que verbalement, touchant ce qu'il avoit trouvé et vu dans les Terres Occidentales par lui découvertes, dans les pays de *Canada* et *Hochelaga*, et ayant aussi vu et conversé avec les Hommes Sauvages que le dit Quartier avoit amenés de ces Pays, l'un desquels était Roy du *Canada*, et qui avoit pour nom *Donnacona*, et autres : lesquels après avoir vécu longtems en France et au Pais de la Bretagne, y furent baptisés selon leur désir et demande, et trépassèrent ensuite dans le dit Pays de Bretagne. Et quoique Sa Majesté eut été informée par le dit Quartier de la mort et décès de tous les Hommes Sauvages qui avoient ainsi été amenés par lui (lesquels étoient au nombre de dix) à l'exception d'une petite fille d'environ dix ans, cependant elle résolut d'y envoyer de nouveau le dit Quartier son Pilote, avec Jean François de la Rocque, Chevalier, Seigneur de Roberval, qu'elle nomma son Lieutenant et Gouverneur dans les Pais de *Canada* et *Hochelaga*, et le dit Quartier comme Capitaine Général et Maître Pilote des Vaisseaux, afin de faire plus amples découvertes qu'il n'avoit été faites dans les précédens voyages, et atteindre (s'il était possible) à la connoissance du Pais du *Saguenay*, duquel le peuple, amené par le dit Quartier, comme il est dit, avoit rapporté au Roy, qu'il s'y trouvoit de grandes richesses et de très-bons Pais. Le Roy donc, commanda, qu'il fut baillé certains deniers à l'effet d'entreprendre le dit voyage avec Cinq Navires : laquelle chose fut faite par les dits Sieurs de Roberval et Quartier ; lesquels s'accordèrent d'appréter les dits Cinq Navires à Saint Malo en Bretagne, là même où les deux premiers voyages avoient été apprêtés et d'où les Vaisseaux avoient pris leur départ, et auquel lieu le dit Sieur Roberval envoya Quartier pour la même fin. Et après que Quartier eut

fait préparer et mettre en bon ordre les dits Cinq Navires, le Sieur de Roberval se rendit à Saint Malo où il trouva les Navires en rade, les vergues hautes, tous prêts à partir et faire voile, n'attendant autre chose que de la venue du Général, et le paiement des dépenses. Et comme le Sieur de Roberval le Lieutenant du Roy, n'avait pas encore reçu son artillerie ses poudres et munitions, et autres choses nécessaires dont il s'étoit pourvu pour ce voyage dans les Païs de Champagne et de Normandie, et parce que les choses susdites lui étoient très nécessaires, et qu'il ne pouvoit se résoudre à les laisser en arrière, il se détermina de partir de St. Malo pour aller à Rouen, et là y faire apprêter un ou deux Navires à *Houffleur* où il pensoit que toutes ces choses étoient venues ; et que le dit Quartier partirait incontinent avec les Cinq Navires qu'il avoit préparés, et prendrait les devants. Considérant aussi, que le dit Quartier avait reçu des lettres du Roy, par lesquelles il lui enjoignoit expressément de partir et faire voile incessamment à la vue et recette d'icelles, à peine d'encourir son déplaisir, et de lui en imputer tout le blâme. Après avoir délibéré toutes ces choses, et que le dit Sieur de Roberval eut fait un état et revue de tous les Gentilshommes, Soldats et Matelots qui avoient été retenus et choisis pour l'entreprise de ce voyage, il donna au dit Quartier pleine autorité de partir et prendre les devants, et de se conduire en toutes choses comme s'il s'y fût trouvé en personne ; et lui-même prit son départ pour *Houffleur* afin de faire ses autres préparatifs. Après ces choses ainsi faites, le vent devenant favorable, les susdits Cinq Navires firent voile ensemble, bien fournis de victuailles pour deux ans, le vingt-troisième jour de Mai 1540.

Et nous navigâmes si longtemps, par des vents contraires, et des tourmentes continuelles qui nous arrivèrent à cause du retardement de notre départ, que nous fûmes sur la mer plus de trois mois avant de pouvoir arriver au Port et Hâvre du *Canada*, sans avoir eu pendant tout ce temps trente heures de bon vent qui put nous servir à suivre notre droit chemin : de sorte, que nos Cinq Navires à cause de ces tempêtes s'entreperdirent les uns des autres, sauf deux qui demeurèrent ensemble, savoir : celui où étoit le Capitaine, et l'autre dans lequel se trouvoit le Vicomte de Beaupré, jusques enfin au bout d'un mois que nous nous rencontrâmes au Hâvre de *Carpont* en la *Terre-Neuve*. Mais la longueur du temps que nous fûmes à passer entre la Bretagne et la *Terreneuve* fut cause, que nous nous trouvâmes en grand besoin d'eau, rapport au Bestial, aussi bien que des Chèvres, Porcs et autres animaux que nous avions apporté pour y multiplier dans le Païs, lequel nous fumes

nécessités d'abreuver avec du Cidre et autres breuvages. Ayant donc été l'espace de trois mois à naviguer sur la mer, nous étant arrêtés à *Terreneuve*, attendans le Sieur de Roberval, et faisant provision d'eau et autres choses nécessaires, nous ne pûmes arriver devant le Hâvre de *Sie Croix en Canada* (auquel lieu dans notre précédent voyage, nous avions demeuré huit mois) que le vingt troisième jour du mois d'Août. Auquel lieu les peuples du País vinrent à nos Navires, montrants une grande joie de notre arrivée; et nommément y vint celui qui avoit la conduite et qui gouvernoit le País du *Canada*, appelé *Agona*, lequel avoit été nommé Roy par *Donnacona*, et que dans notre précédent voyage nous avions emmené en France : Et s'étant rendu au Navire du Capitaine avec six ou sept barques, et avec nombre de femmes et enfans ; et après que le dit *Agona* se fut informé du Capitaine où étoit *Donnacona* et les autres, le Capitaine lui répondit : Que *Donnacona* étoit décédé en France, et que son corps étoit demeuré en terre, et que les autres étoient restés en France où ils vivoient comme de grands seigneurs ; qu'ils étoient mariés, et qu'ils ne vouloient pas revenir en leur País. Le dit *Agona* ne montra aucun signe de déplaisir de tout ce discours : et je crois qu'il le prit ainsi en bonne part, parcequ'il demouroit Seigneur et Chef du Pays par la mort du dit *Donnacona*. Après laquelle conférence le dit *Agona* prit un morceau de cuir tanné de couleur jaune, et garni tout autour d'*Esurngy* (qui est leur richesse, et la chose qu'ils estiment être la plus précieuse, comme nous faisons de l'or) qui étoit sur sa tête au lieu de Couronne, et le plaça sur la tête de notre Capitaine ; ensuite il ôta de ses poignets deux bracelets d'*Esurngy*, et les plaça pareillement sur les bras du Capitaine, lui faisant des accolades, et lui montrant de grands signes de joie : ce qui n'étoit que dissimulation comme bien il nous apparût ensuite. Le Capitaine prit sa Couronne de Cuir et la mit de rechef sur sa tête, et lui donna ainsi qu'à ses femmes certains petits présents : lui donnant à entendre, qu'il avoit apporté certaines choses nouvelles, desquelles il lui feroit présent ci-après :—et pour ce, le dit *Agona* remercia le Capitaine. Et après qu'il lui eut fait bonne chère ainsi qu'à sa Compagnie, ils prirent leur départ et s'en retournèrent à terre avec leurs barques.

Après lesquelles choses, le dit Capitaine fut avec deux barques à mont la Rivière au-delà de *Canada* et du Port de *Sainte Croix*, pour y voir un Hâvre et une petite Rivière qui est environ quatre lieues plus outre : (*) laquelle fut trouvée meilleure et plus commode pour y mettre

(*) Aujourd'hui la *Rivière du Cap-Rouge*.

ses Navires à flot et les placer, que n'étoit l'autre. Pourquoi à son retour fit mener tous ses Navires au devant de la dite R.ivière, et à basse mer fit planter son Artillerie pour mettre en sureté ceux des Navires qu'il entendoit garder et retenir dans le País lesquels étoient au nombre de trois : ce qu'il fit le jour suivant ; et les autres Navires demeurèrent dans la rade au milieu du fleuve, (auquel lieu les victuailles et autres choses qu'ils avoient apporté furent débarquées :) depuis le vingt-septième jour d'Août jusqu'au deuxième de Septembre, auquel temps ils firent voile pour retourner à *Saint Malo*. Dans lesquels Navires il renvoya Marc Jalobert son beau-frère, et Etienne Noël son neveu, tous deux excellents Pilotes, et bien expérimentés ; avec des lettres au Roy, pour lui donner connoissance de ce qui avoit été fait et trouvé : et comment Monsieur de Roberval n'étoit pas encore arrivé, et comme il craignoit que par la cause des vents contraires et tempêtes il avoit été contraint de retourner en France.

Chapitre II.

Suit la description de la Rivière et Hâvre de Charlesbourg Royal.

La dite Rivière est petite, et n'a pas plus de cinquante pas de largeur, et les Navires tirant de trois brasses d'eau peuvent y entrer de pleine mer : et à basse mer il ne s'y trouve qu'un chenal d'un pied ou environ. Des deux côtés de la Rivière il y a de fort bonnes et belles terres, pleines d'aussi beaux et puissants arbres que l'on puisse voir au monde, et de diverses sortes, qui ont plus de dix brasses plus haut que les autres ; et il y a une espèce d'arbre qui s'étend à plus de trois brasses, qui est appelé par les gens du País "*Anneda*," lequel a plus excellente vertu de tous les arbres du monde, dont je ferai mention ci après. De plus, il y a grande quantité de Chênes les plus beaux que j'ai vu de ma vie, lesquels étoient tellement chargés de glands qu'il semblois qu'ils s'alloient rompre ; en outre, il y a de plus beaux Erables, Cèdres, Bouleaux et autres sortes d'arbres que l'on n'en voit en France : et proche de cette forêt sur le côté Sud, la terre est toute couverte de vignes, que nous trouvâmes chargées de grappes aussi noires que ronces, mais non pas aussi agréables que celles de France, par la raison qu'elles ne sont pas cultivées, et parcequ'elles croissent naturellement sauvages. De plus, il y a quantité d'Aubépines blanches, qui ont les feuilles aussi larges que celles des Chênes, et dont le fruit ressemble à celui du Néflier. En somme, ce País est aussi propre au labourage et à la culture qu'on

puisse trouver ou désirer. Nous semames ici des graines de notre Pais, tel que graines de Choux, Naveaux, Laitues et autres, lesquelles fructifièrent et sortirent de terre en huit jours. L'entrée de cette Rivière est devers le Sud, et elle va tournant vers le Nord en serpentant ; et à l'entrée d'icelle vers l'Est, il y a un Promontoire haut et roire où nous pratiquames un chemin en manière de double montée, et au sommet nous y fîmes un Fort pour la garde du Fort qui étoit au bas, ainsi que des Navires et de tout ce qui pouvoit passer tant par le grand Fleuve que par cette petite Rivière. En outre, l'on voit une grande étendue de terre propre à la culture, unie et belle à voir, ayant la pente quelque peu au Sud, aussi facile à mettre en culture que l'on peut le désirer, et toute remplie de beaux Chênes, et autres Arbres d'une grande beauté, non plus épais qu'en nos Forêts de France. (*) Ici, nous employâmes vingt de nos hommes à travailler, lesquels dans une journée labourèrent environ un arpent et demi de la terre sus-dite, et en semèrent partie avec des Naveaux, lesquels au bout de huit jours, comme j'ai dit ci-devant, sortirent de terre. Et sur cette haute Montagne ou Promontoire nous trouvâmes une belle fontaine très proche du dit Fort : joignant lequel nous trouvâmes bonne quantité de pierres, que nous estimions être Diamans. De l'autre côté de la dite Montagne et au pied d'icelle, qui est vers la grande Rivière, se trouve une belle mine du meilleur fer qui soit au monde; laquelle s'étend jusques proche de notre Fort, et le sable sur lequel nous marchions est terre de Mine parfaite, prête à mettre au fourneau. Et sur le bord de l'eau nous trouvâmes certaines feuilles d'un Or fin, aussi épaisses que l'ongle. Et à l'Ouest de la dite Rivière il y a, comme il a été dit, plusieurs beaux Arbres : et vers l'eau un Pré plein d'aussi belle et bonne herbe que jamais je ne vit en aucun Pré de France : et entre le dit Pré et la Forêt y a grande quantité de Vignes : et au delà de ces Vignes la terre donne abondance de Chanvre lequel croît naturellement, et qui est aussi bon qu'il est possible de voir, et de même force. Et au bout du dit Pré à environ cent pas, il y a une terre qui s'élève en pente, laquelle est une espèce d'ardoise noire et

(*) La description donnée par Quartier de cette Rivière et Havre, correspond parfaitement à la position de la *Rivière du Cap Rouge*, située à trois lieues et demie de Québec ; et les détails qu'il nous donne sur tous les environs de cette Rivière nous retracent exactement : le *Cap Rouge* d'aujourd'hui ; une partie de la Forêt qui avoisine ce Cap du côté du Sud du Fleuve St. Laurent, ainsi que le terrain situé de l'autre côté et à l'Ouest de la *Rivière du Cap Rouge*, lequel forme une espèce de plateau et s'élève ensuite en forme d'amphithéâtre.

épaisses où l'on voit des veines de l'espèce des minéraux, et qui luisent comme Or et Argent : et parmi toutes ces pierres il n'y trouve de gros grains de la dite Mine. Et en quelques endroits nous avons trouvé des pierres comme Diamans, les plus beaux, polis et aussi merveilleusement taillés qu'il soit possible, à homme de voir ; et lorsque le Soleil jette ses rayons sur iceux, ils luisent comme si c'étoient des étincelles de feu.

Chapitre III.

Comme après le départ des deux Navires qui furent renvoyés en Bretagne et que la bâtisse du Fort fut commencé, le Capitaine fit préparer deux Barques pour aller à mont la Grande Rivière pour descouvrir le passage des trois Sauts ou courants d'eau.

Le dit Capitaine ayant dépêché deux Navires pour s'en retourner et porter nouvelles, ainsi qu'il en avait eu le commandement du Roy, et de ce que la bâtisse du Fort avait été commencée pour la sureté des victuailles et autres choses, se détermina avec le Vicomte de Beaupré, et les autres Gentilshommes, Maitres et Pilotes choisis pour la délibération, de faire un voyage avec deux Barques fournies d'hommes et de victuailles pour aller jusqu'à *Hochelaga*, afin de voir et comprendre la façon des Sauts d'eau qu'il y a à passer pour aller au *Saguenay*, afin de se mettre plus en état au printemps de passer outre, et durant la Saison de l'hiver apprêter toutes choses nécessaires et en ordre pour leurs affaires. Les susdites Barques ayant été apprêtées, le Capitaine et Martin de Paimpont, avec autres Gentilshommes et le reste des Mariniers partirent du dit lieu de *Charlesbourg Royal* (*) le septième de Septembre, de la susdite année 1540. Et le Vicomte de Beaupré demeura en arrière pour la garde et gouvernement de toutes choses au dit Fort. Et comme ils remontoient la Rivière, le Capitaine alla voir le Seigneur de *Hochelai* (†) dont la demeure est entre *Canadu* et *Hochelaga*, et lequel dans le voyage précédent avoit donné au dit Capitaine une petite fille, et l'avoit à plusieurs reprises informé des trahisons que *Taiguragny* et *Domagaya*, (que le Capitaine dans son précédent voyage avoit amenées en France,) avoient désir de tramer contre lui. Pour le regard de laquelle courtoisie le dit Capitaine ne voulut passer outre sans lui rendre visite ; et afin lui faire entendre que le Capitaine comptoit sur lui, il lui donna deux jeunes

(*) Dans le Routier de Jean Alphonse, ce même endroit est nommé *France-Roy*.

(†) On pense que c'est un Village qui était situé proche des *Rapides du Richelieu*.

garçons et les lui laissa pour apprendre leur langue ; et il lui fit présent d'un manteau de drap écarlate de Paris, lequel manteau étoit tout garni de boutons jaunes et blancs d'Etain, et de petites Clochettes ; et outre lui donna deux Bassins de cuivre ou Laiton, avec certains Hachots et couteaux. De quoi le dit Seigneur parût fort joyeux, et remercia le Capitaine ; après cela fait, le Capitaine et sa Compagnie partirent du dit lieu. Et nous navigâmes avec vent tellement favorable, que nous arrivâmes le onzième jour du mois au premier Sault d'eau, (*) qui est à la distance de deux lieues de la ville de *Tutonaguy*. Et après que nous fûmes arrivés en ce lieu, nous nous délibérâmes d'aller et passer aussi loin qu'il est possible avec l'une des Barques, et que l'autre demeureroit en cet endroit jusqu'à notre retour : et nous mîmes le double des hommes en la Barque pour nâger contre le courant ou la force du dit Sault. Et après que nous nous fûmes éloignés de notre autre Barque, nous trouvâmes mauvais fonds et de gros rochers, et un si grand courant d'eau qu'il ne nous fut pas possible de passer plus outre avec notre Barque. Sur quoi, le Capitaine se délibéra d'aller par terre pour voir la nature et la façon du Sault. Et après être descendus à terre, nous trouvâmes près du rivage un chemin et sentier battu conduisant vers les dits Saults, par lequel nous primes notre chemin. Et chemin faisant, et peu après trouvâmes la demeure d'un Peuple qui nous fit bon accueil, et nous requrent avec beaucoup d'amitié. Et après que nous leur eussions fait connoître que nous allions vers les Saults, et que nous désirions d'aller à *Saguenay*, quatre jeunes gens vinrent avec nous pour nous montrer le chemin, et ils nous menèrent si loin que nous vinmes à un autre village ou demeure de bonnes gens, lesquels demeurent vis-à-vis le deuxième Sault, (†) qui nous apportèrent de leurs vivres, tels que Chair et Poisson, et nous en firent offre. Et après que le Capitaine leur eut demandé tant par signes que par paroles, combien de Saults nous avions à passer pour aller à *Saguenay*, et quelle étoit la longueur du chemin d'où nous étions, ce Peuple nous montra et donna à entendre, que nous étions au deuxième Sault, et qu'il n'y avoit qu'un autre Sault à passer (‡) que la Rivière n'étoit pas navigable pour se rendre au *Saguenay*, et que le dit Sault n'étoit qu'à une tierce partie du chemin plus outre que nous avions parcouru ; nous montrans icelui avec certains petits batons qu'ils

(*) Ce premier Sault semblerait être le *Courant Ste. Marie*.

(†) Ce deuxième Sault paraît correspondre aux *Rapides de Lachine*.

(‡) Cet autre Sault doit être le *Sault St. Louis*.

placèrent sur la terre à certaines distances, et ensuite mirent certaines autres branches entre iceux, représentant les dits Saults. Et d'après les dites marques, s'ils disent vrai, il ne peut y avoir que six lieues par terre pour passer les dits Saults.

Chapitre IV.

Description des trois Saults ou courants d'eau qui sont audessus de Hochelaga.

Après que nous fûmes averties par le dit Peuple des choses ci-dessus dites, tant parceque la journée estoit bien avancée, et que nous n'avions ni bu ni mangé de cette journée, nous délibérâmes de retourner à nos Barques; et y estant arrivés, nous trouvâmes grande quantité de peuples au nombre de quatre cens ou environ, lesquels sembloient estre très réjouis et joyeux de notre arrivée : et pour ce, le Capitaine donna à chacun d'eux certains petits présens, tels que peignes, épingles d'étain et de laiton, et autres petits ornemens, et aux Chefs à chacun sa petite hache et hameçon : desquels firent plusieurs cris et cérémonies de joie. Mais néanmoins, il faut se garder de toutes ces belles cérémonies et joieuses, car ils auroient fait de leur mieux pour nous tuer, ainsi que nous l'avons appris par la suite. Cela fait, retournâmes avec nos Barques, et passâmes près de la demeure du Seigneur de *Hochelai*, chez lequel le Capitaine avoit laissé les deux jeunes garçons en remontant la Rivière, pensant le trouver. Mais il ne put y trouver personne, sauf l'un de ses fils, lequel dit au Capitaine qu'il étoit allé à *Maisouna*, ainsi que nous le dirent aussi nos garçons, disans qu'il étoit parti depuis deux jours. Mais de vrai, il étoit allé à *Canada* pour délibérer avec *Agonaz*, ce qu'ils pouvoient entreprendre contre nous. Et lorsque nous fûmes arrivés à notre Fort, nous fut dit par nos gens, que les Sauvages du Païs ne venoient plus autour de notre Fort comme ils avoient coutume de faire, pour nous apporter du poisson, et qu'ils nous redoutoient et craignoient à merveilles. Notre Capitaine ayant donc été averti par quelques-uns des nôtres qui avoient été à *Stadaconé* pour les voir, qu'il y avoit un monde considérable du Peuple du Païs qui y étoient assemblés, fit apprêter toutes les choses et mettre notre Fort en bon ordre...

(*La suite de cette Relation se trouve perdue.*)

LE ROUTIER

DE

JEAN ALPHONSE, DE XANTOINE,

PREMIER PILOTE DU SIEUR DE ROBERVAL,

OU EST REPRÉSENTÉ LE COURS DU FLEUVE ST. LAURENT, DEPUIS LE
DÉTROIT DE BELLE-ISLE JUSQUES AU FORT DE
FRANCE-ROY, EN CANADA.

1542.

LE ROUTIER DE JEAN ALPHONSE, DE XANCTOIGNE.

(Traduit de Hakluyt.)

Ci-suit le Cours de Belle-Isle, Carpunt, et la Grande Baye en la Terre-Neuve, jusqu'à la Rivière de Canada, dans un espace de deux cens trente lieues, observé par Jean Alphonse, de Xanctoigne, Premier Pilote de Monsieur de Roberval, 1542.

Belle-Isle est au 51^e degré et $\frac{3}{4}$. Belle-Isle et Carpunt sont Nord Nord-Ouest et Sud Sud-Ouest, et à la distance de dix lieues. Carpunt est au 52^e degré. Carpunt et Belle-Isle depuis la Grande Baye sont Nord-Est et Sud-Ouest, et la distance de Belle-Isle à la Grande Baye est de sept lieues. Le milieu de la Grande Baye est par les 52^e degrés et demi, et au côté Nord d'icelle il y a un rocher. A une demie lieue de l'Isle, vis-à-vis de Carpunt vers l'Est il y a une petite Isle plate, et du côté vers le Nord-Est il y a un rocher plat. Et lorsque vous sortirez du Hâvre de Carpunt vous devez laisser ce rocher à tribord : et aussi à babord il y a deux ou trois petites Isles : et lorsque vous sortirez du côté du Nord-Est, rangeant le long de la côte vers Ouest la longueur de deux piques, à mi chemin, il y a une basse qui git à votre stribord : et vous porterez vers le Nord de la côte, et laisserez deux tiers de la Grande Baye vers le Sud, parce qu'il y a des rochers qui s'avancent deux ou trois lieues à la mer. Et lorsque vous serez par le travers du Hâvre de Butte, portez tout le long de la côte du Nord à la distance d'une lieue et demie, car la côte est sans aucun danger. Belle-Isle à l'embouchure de la Grande Baye, et les Isles de Blanc-Sablon qui sont dans la Grande Baye, près de la côte du Nord, gisent Nord Est, Ouest et Sud-Ouest, et la distance est de trente lieues. La Grande Baye à son embouchure, n'a que sept lieues de large d'une terre à l'autre, jusqu'à ce que vous soyez arrivé vis-à-vis la Baie des Chateaux ; et de là plus outre, elle n'a pas plus de cinq lieues de largeur ; et à l'opposite de Blanc-Sablon elle a huit lieues de largeur d'une terre à l'autre. La terre du Sud est toute basse terre le long du rivage de la mer. La côte du Nord est une terre de bonne hauteur. Blanc-Sablou est par les 51^e degrés $\frac{3}{4}$. Les Isles de Blanc Sablon et les Isles de la Demoiselle sont Nord-Est, Ouest Sur Ouest, et vous prendrez un peu du Ouest Sud-Ouest, et elles seront distantes l'une de l'autre de trente-six lieues. Ces

Isles sont au 50^e degré et $\frac{1}{2}$; et il s'y trouve un bon Hâvre ; et vous pouvez y entrer par un haut Cap qui se trouve vers le Nord-Est, mais à la distance d'une pique et demie, rapport à un rocher qui git à votre bâbord, et vous pouvez y mettre à l'ancre par dix brasses d'eau vis-à-vis une petite pointe ; et depuis le grand Cap jusqu'à l'endroit où vous mettrez à l'ancre, il n'y a pas plus de la longueur de deux câbles. Et si vous désirez sortir par le côté Ouest, vous devez porter près de l'Isle par tribord et vous éloigner de l'Isle en sortant : et lorsque vous serez hors, moins la longueur d'un câble, vous porterez près des Isles qui sont à bâbord à cause d'une basse qui se trouve à tribord, et continuez à porter de même au Sud Sud-Ouest jusqu'à ce que vous ayez vue d'un rocher luisant, lequel est au large et éloigné de demi lieue des Isles, et le laisserez ensuite à bâbord. Et depuis les Isles de la Demoiselle jusqu'à la Terre-Neuve, et le Fleuve n'a pas plus de trente-six lieues de largeur, parce que la Terre-Neuve même jusqu'au Cap Breton ne git que par Nord Nord-Est et Sud Sud-Ouest. Entre les Isles de la Demoiselle et les Isles de Blanc-Sablon il se trouve plusieurs Isles et bons Hâvres, et sur cette côte il y a des faucons, et certains oiseaux qui ressemblent aux faisans. Les Isles de la Demoiselle et le Cap Tiennot gisent Nord Est et Ouest Sud-Ouest, et vous prendrez un peu de Nord-Est et Sud-Ouest, et entr'eux y a distance de dix-huit lieues. Le Cap Tiennot est au 50^e degré et $\frac{1}{2}$; et là se trouve la plus grande largeur du Fleuve. Et il peut y avoir jusqu'à la fin de Terre-Neuve, qui est à l'entrée du Cap Breton soixante et dix lieues, où est la plus grande largeur du Fleuve. Il y a six ou sept Isles entre les Isles de la Demoiselle et le Cap Tiennot. A la distance de cinq ou six lieues au large du Cap Tiennot, il y a une Isle sous l'eau qui est dangereuse pour les Navires. Le Cap Tiennot et le milieu de l'Isle de l'Ascension sont Nord-Est et Sud Sud-Ouest, et ils sont distants de vingt-deux lieues. Le milieu de l'Isle de l'Ascension est au 49^e degré et $\frac{1}{2}$. La dite Isle git Nord-Ouest et Sud-Est ; la pointe Nord-Est est au 50^e degré de latitude, et la pointe Sud-Est au 48^e degré et demi, et elle a environ vingt-cinq lieues en longueur, et quatre ou cinq lieues en largeur ; et depuis la pointe Nord-Ouest de l'Isle jusqu'à la terre ferme de la côte du Nord, il n'y a pas plus de sept lieues de large ; mais jusqu'à la terre ferme de la côte du Sud il y a environ quinze lieues. Le Cap Tiennot et la pointe de l'Isle de l'Ascension vers le Sud-Est, sont Nord-Est et Sud-Ouest, et sont éloignés de trente lieues. Le dit Cap Tiennot et la

pointe Nord-Ouest de l'Isle de l'Ascension sont Est et Ouest, et prennent un peu du Nord-Est et Sud-Ouest et ils sont éloignés de trente-quatre lieues. L'Isle de l'Ascension est une bonne Isle et une terre plaine, sans aucunes montagnes, assise sur des rochers blancs, et d'albâtre, toute couverte d'arbres jusques au bord de la mer ; et il s'y trouve de toutes les espèces d'arbres que l'on trouve en France ; et on y voit des Bêtes Sauvages, comme Ours, Loups-Cerviers et Porcs-Epies. Et depuis la pointe Sud-Est de l'Isle de l'Ascension jusques à l'entrée du Cap Breton, il n'y a que cinquante lieues. La pointe Nord-Ouest de l'Isle et le Cap des Monts Notre Dame, qui est sur la terre ferme vers le Sud, sont Nord-Est et Ouest Sud-Ouest, et la distance entre eux est de quinze lieues. Le Cap est par les 49^e degrés, et c'est un Cap de très hautes terres. Le Cap, et la pointe de l'Isle de l'Ascension qui regarde vers le Sud-Est sont Est et Ouest, et entr'eux il y a quinze lieues de distance. La Baye des Morues ou Gaspé est au 48^e degré ; et la côte git Nord et Sud, et fait un quart du Nord-Est et Sud-Ouest jusqu'à la Baye des Chaleurs. Et il s'y trouve trois Isles, une grande et deux petites. Depuis la Baye des Chaleurs jusqu'à ce que vous ayez passé les Monts Notre Dame toute la terre est haute et bonne terre, toute couverte d'arbres. Ognedoc est une bonne Baye, et elle git Nord Nord-Ouest et Sud Sud-Ouest, et c'est un bon Hâvre ; et vous devez porter le long de la terre, à cause d'une pointe basse à l'entrée d'icelle ; et lorsque vous aurez passé la pointe, vous poserez l'ancre à quinze ou vingt brasse d'eau du côté du Sud ; et dans ce Hâvre il y a deux rivières, l'une desquelles va vers Nord-Ouest, et l'autre vers Sud-Ouest. Et sur cette côte il y a grande pêche de morues et autres poissons, en plus grande abondance qu'à la Terre-Neuve, et de meilleur poisson. Et il s'y trouve grande quantité d'oiseaux de Rivière, tels que Canards, Oies sauvages et autres ; et aussi des Arbres de toutes les sortes, tels que Rosiers, Fraisiers, Coudriers, Pommiers et Poiriers ; et il y fait en Été plus chaud qu'en France. L'Isle de l'Ascension et les Sept Isles qui gisent du côté du Nord, sont gisantes Sud-Est et Ouest Nord-Ouest, et sont distantes de vingt quatre lieues. Le Cap d'Ognedoc et les Sept Isles sont Nord Nord-Ouest et Sud Sud-Ouest, et distantes de trente-cinq lieues. Le Cap des Monts Notre Dame et les Sept Isles sont Nord et Sud, et le travers d'une terre à l'autre est de vingt-cinq lieues ; et ici est la plus grande largeur de la mer, et de là en amont elle commence à rétrécir de plus en plus. Les Sept Isles sont par les

50^e degrés et demi. Les Sept Isles et la pointe d'Ongéar girent Nord-Est et Sud-Ouest, et la distance entr'elles est de quinze lieues, et entre icelles il y a certaines petites Isles. La pointe d'Ongéar, et les Monts Notre Dame qui sont au côté Sud de l'entrée du Fleuve, sont Nord et Sud ; et le travers d'une terre à l'autre est de dix lieues ; et ici est la plus grande largeur de la mer. La pointe d'Ongéar et la Rivière de Caën gissent Est et Ouest ; et elles sont éloignées de douze lieues. Toute la côte depuis l'Isle de l'Ascension jusqu'à cet endroit est une très-bonne terre, produisant toutes les espèces d'arbres qui sont en France, et quelques fruits. La pointe d'Ongéar est par les 49^e degrés et $\frac{1}{2}$. La Rivière de Caën et l'Isle de Raquelle gissent Nord-Est et Sud-Ouest ; et elles sont distantes douze lieues. L'Isle de la Raquelle est par les 48^e et $\frac{3}{4}$. Dans la Rivière de Caën il y a grande abondance de poisson ; et ici la mer n'a pas plus de huit lieues en largeur. L'Isle de Raquelle est une Isle très-basse, proche de la côte du Sud, et près d'un Cap de Marbre, où il n'y a aucun danger ; et entre l'Isle Raquelle et le Cap de Marbre, il peut y passer Navires. Et depuis l'Isle jusqu'à la côte du Sud il n'y a pas plus d'une lieue, et depuis l'Isle jusqu'à la côte du Nord environ quatre lieues. L'Isle Raquelle et l'entrée du Saguenay sont Nord-Est et Ouest Sud Ouest, et sont éloignés de quatorze lieues, et il y a entre eux deux petites Isles près de la côte du Nord. L'entrée du Saguenay est par les 48^e degrés et $\frac{1}{4}$; son entrée n'a pas plus d'un quart de lieue de largeur, et il y fait dangereux vers le Sud-Ouest : et à deux ou trois lieues amont son entrée, cette Rivière commence à s'élargir de plus en plus : et il semble que ce soit un bras de mer. Je crois qu'icelle Rivière vient de la mer du Cathay, car dans cet endroit il sort un fort courant, et il y court une marée terrible. Ici, le Fleuve depuis la côte du Nord à celle du Sud, n'a pas au delà de quatre lieues de largeur, et le passage entre les deux terres est dangereux, à cause des bancs de rochers qui sont dans le Fleuve. L'Isle Raquelle et l'Isle aux Lièvres gissent Nord-Est et Sud-Ouest, et en prenant un quart de l'Est et Ouest, elles sont distantes de dix-huit lieues. L'entrée du Saguenay et l'Isle aux Lièvres gissent Nord Nord-Est et Sud Sud-Ouest, et elles sont distantes de cinq lieues. L'entrée du Saguenay et l'Isle de Raquelle gissent Nord Nord-Ouest et Sud Sud-Ouest, et elles sont distantes de trois lieues. L'Isle aux Lièvres est au 48^e et $\frac{1}{4}$ de degré. Depuis les Monts Notre Dame jusqu'à Canada et jusqu'à Hochelaga, toute la terre du Sud est une belle terre basse et plaine,

toute couverte d'Abres jusqu'au bord du Fleuve. La terre du côté du Nord est plus élevée, et dans quelques endroits il y a de hautes montagnes. Depuis l'Isle au Lièvres jusques à l'Isle d'Orléans, le Fleuve n'a pas plus de quatre ou cinq lieues de largeur. Entre l'Isle aux Lièvres et les hautes terres de la côte du Nord, le Fleuve n'a pas plus d'une lieue et demie de largeur, et il est très-profond, car il a cent brasses et plus de profondeur au milieu. A l'Est de l'Isle aux Lièvres il y a deux ou trois petites Isles et des rochers ; et delà jusqu'à l'Isle aux Coudres il n'y a que des Isles et rochers à la côte du Sud ; et vers le Nord l'eau est belle et profonde. L'Isles aux Lièvres et l'Isle aux Coudres gisent Nord-Est, Ouest et Sud-Ouest, et elles sont distantes douze lieues. Vous devez toujours porter le long de la haute terre de la côte du Nord, car sur le côté du Sud, ce ne sont que Rochers. Et vous devez passer du côté de l'Isle aux Coudres, et là le Fleuve n'a pas plus d'une lieue et un quart de largeur, et vous devez prendre le milieu du Chenal ; et au milieu d'icelui se trouve le meilleur passage soit de flot ou d'èbe, parce que la mer y court puissamment ; et il y a grand danger à cause des rochers, et il vous est besoin d'avoir bon ancre et bon cable. L'Isle aux Coudres est une petite Isle d'environ une lieue de longueur, et demi lieuë de largeur ; mais ce ne sont que bancs de Sable. L'Isle aux Coudres est au 47^e degré et $\frac{3}{4}$. L'Isle aux Coudres et l'Isle d'Orléans gisent Nord-Est et Sud-Ouest, et sont distantes dix lieues ; et il vous faut passer du côté de la haute terre à un quart de lieue de la côte du Nord, parcequ'au milieu du fleuve il n'y a que basses et rochers. Et lorsque vous serez par le travers d'un Cap rond, vous porterez vers la terre du Sud au Sud-Ouest, et un quart vers le Sud, et naviguerez à cinq, six et sept brasses ; et là la Rivière du Canada commence à être d'eau douce, et là est la fin de mer Salée. Et lorsque vous serez par le travers de la pointe de l'Isle d'Orléans, où le Fleuve commence à être de l'eau douce, vous suivrez le milieu du fleuve et laisserez l'Isle à stribord, qui est à main droite : et ici le fleuve n'a pas plus d'un quart de lieue de largeur, et vingt et trente brasses de profondeur. Vers la côte du Sud il y a une chaîne d'Isles toute remplies d'arbres, et elles prennent fin le travers de la pointe de l'Isle d'Orléans. La pointe de l'Isle d'Orléans vers le Nord-Est est par les 47^e degrés et un tiers. L'Isle d'Orléans est une fort belle Isle, toute couverte d'arbres jusqu'au bord du Fleuve ; elle a environ cinq lieues de long, et une lieue et demie de large. Du côté du

Nord il y a une autre Rivière, laquelle tombe dans la Grande Rivière au bout de l'Isle, où les Navires peuvent passer facilement. Du milieu de l'Isle jusqu'à Canada, la Rivière court à l'Ouest ; et depuis ce lieu de Canada jusqu'à France-Roy, la Rivière tourne à l'Ouest Sud-Ouest ; et depuis la pointe Ouest de la dite Isle jusqu'à Canada, il n'y a qu'une lieue ; et jusqu'à France-Roy il y a quatre lieues. Et lorsque vous arriverez à la pointe de l'Isle, vous appercevrez une grande Rivière qui tombe de la hauteur de quinze ou vingt brasses de dessus un rocher, et qui fait un bruit terrible. Le Fort de France Roy est par les 47^e degrés et un sixième de degré.

Toute l'étendue de ces terres peut avec raison être appelée la Nouvelle France ; car l'air y est aussi tempéré qu'en France, et elles sont situées dans la même latitude. La raison pour laquelle il y fait plus froid en Hyver, vient de ce que le Fleuve d'eau douce est naturellement plus froid que la mer, et aussi parcequ'il est large et profond ; et dans quelques endroits il a une demie lieue et plus de largeur ; et aussi parcequ'il n'y est pas cultivée, ni remplie de peuples, et qu'elle est toute couverte de Forêts, ce qui est la cause du froid.

Le Soleil à son Méridien y est aussi élevé que le Méridien de la Rochelle ; et il est ici l'heure de midi lorsque le Soleil est au Sud Sud Ouest à la Rochelle. Et ici l'Etoile polaire, d'après la boussole est au Nord Nord-Est ; et lorsqu'il est l'heure de midi à la Rochelle, il n'est que neuf heures et demie du matin à France-Roy. Depuis le dit lieu jusqu'à la mer de l'Océan et la Côte de la Nouvelle France, il n'y a pas plus de cinquante lieues de distance. Et depuis l'entrée de la Norimbegue, jusques à la Floride, il y a trois cens lieues ; et depuis ce lieu de France-Roy jusques à Hochelaga, il y a environ quatre-vingts lieues ; et jusqu'à l'Isle de Rasus, trente lieues. Et je n'ai aucun doute que la Norimbegue entre dans la Rivière de Canada, et jusques dans la mer du Saguenay. Et depuis le Fort de France-Roy jusqu'à ce que vous soyez sorti de la Grande Baye, il n'y a pas au delà de deux cents trente lieues. Et le cours en est Nord Est et Ouest Sud-Ouest, sans qu'il y ait plus de cinq degrés et un tiers de différence ; et vous devez compter à raison de seize lieues et demie pour un degré. D'après la nature du climat, les Terres en allant vers Hochelaga, deviennent meilleures de plus en plus ; et cette terre peut produire des Figues et des Poires. D'après le rapport des gens du País, je crois que l'on y pourroit trouver des Mines d'Or et d'Argent.

Ces Terres sont situées vis-à-vis la Tartarie, et je ne doute pas qu'elles s'étendent vers l'Asie d'après la circonférence du Monde. C'est pourquoi il seroit bon d'avoir un petit Navire de soixante et dix tonneaux afin de découvrir la côte de la Nouvelle France qui est en arrière de la Floride ; car j'ai été à une Baye jusques par les 42^e degrés entre la Norimbegue et la Floride ; mais je n'en ai pas cherché le fond, et ne sçais pas si elle passe d'une terre à l'autre. Dans tous ces Pays il y a des Chênes, Boules, Frênes, Erables, Arbres de vie, Pins, Perusses, Cèdres, grands Ormes, Noisilles, Coudriers, Poires Sauvages, Vignes Sauvages ; et on y a trouvé des prunes rouges. Et là on trouve de bon froment, et les Pois sauvages y viennent sans être semés ; ainsi que des groseilles et fraises. On y trouve aussi grand nombre de Cerfs, Daims, et Porc-épics, et les Sauvages disent qu'il s'y trouve des Unicornes. Le Gibier y est en abondance, tel que les Outardes, Oies Sauvages, Grues, Tourtres, Geais, Corbeaux, et plusieurs autres sortes d'Oiseaux. Toutes les graines qu'on y sème ne sont pas plus de deux ou trois jours à sortir hors de terre. J'ai compté dans un épi jusqu'à cent vingt grains de froment, tel qu'est notre froment de France. Et il n'est pas nécessaire que vous sémiez votre froment avant Mars, et il devient à maturité à la mi-Août. Les eaux y sont meilleures et plus pures qu'en France. Et si le País étoit cultivé et rempli de peuple, il y feroit aussi chaud qu'à la Rochelle ; et la raison pour laquelle il y neige plus souvent qu'en France est, parcequ'il n'y pleut que rarement : car la pluie se convertie en neige.

Toutes les choses ci-dessus mentionnées, sont vraies.

Jean Alphonse a fait ce voyage avec le Sieur de Roberval.

Il faut voir les Lettres de Grâce accordant rémission et pardon au Sieur de Saine Terre, Lieutenant du dit Sieur de Roberval, données en *Canada*, en présence du dit Jean Alphonse.

FIN DU ROUTIER.

VOYAGE

DU

SIEUR DE ROBERVAL,

AU CANADA.

1542.

LE VOYAGE DE JEAN FRANÇOIS DE LA ROQUE, CHEVALIER, SIEUR DE ROBERVAL, AUX PAIS DU CANADA, SAGUENAY ET HOCHELAGA, AVEC TROIS NAVIRES ET DEUX CENS PERSONNES, TANT HOMMES QUE FEMMES ET ENFANS, COMMENCÉ EN AVRIL 1542 ; AUQUELS LIEUX IL EST DEMEURÉ PENDANT L'ÉTÉ DE LA MEME ANNÉE, ET TOUT L'HIVER SUIVANT.

(Traduit de Hakluyt.)

Chapitre I.

Départ du Sieur de Roberval du Port de la Rochelle. Son arrivée à la Terre-Neuve où il rencontre Jacques Quartier, lequel revenant du Canada refuse d'y retourner avec le dit Sieur de Roberval. Arrivée du dit Sieur de Roberval au lieu appelée France-Roy, où il bâtit un Fort, ainsi que divers logemens.

Le Sieur Jean François De la Roque, Chevalier, Sieur de Roberval, nommé par le Roi comme son Lieutenant es pais du Canada, Saguenay et Hochelaga, muni de trois grands Navires qui avoient été pourvus aux dépens du Roi, et ayant sur sa flotte deux cens personnes tant hommes, que femmes, accompagné de diverses personnes de qualité, savoir : de Monsieur Saine Terre, son Lieutenant ; l'Espinay, son Enseigne ; le Capitaine Guinecourt ; Monsieur Noire Fontaine ; Dieu Lamont ; Frotté ; La Brosse ; François de La Mire ; La Salle, et Royèze, et Jean Alphonse, Xaintongeois, excellent Pilote, fit voile de la Rochelle le 16^e Avril 1542. Le même jour vers les midi, nous nous trouvasmes le travers de Chef de Boys, où nous fûmes contrains de passer la nuit suivante. Le Lundi dix-septième du dit mois, nous partîmes de Chef de Boys.—Le vent nous fut favorable pendant quelque tems, mais en peu de jours il devint tout à fait contraire, ce qui retarda notre route pendant longtems, car nous fumes soudainement forcés de retourner en arrière, et de chercher un abri au Havre de Belle-Isle sur la côte de Bretagne, où nous demeurames si longtems, et éprouvames tant de vents contraires en chemin, que nous ne pûmes atteindre la Terre-Neuve que le septième jour de Juin.

Le huit de ce mois, nous entrames au Havre de St. Jean, où nous trouvames dix-sept Navires de Pêcheurs. Durant notre long séjour en cet endroit, Jacques Quartier et sa Compagnie venant du Canada où il avoit été envoyé l'année d'auparavant avec cinq Navires, arriva au

même Havre.—Après avoir rendu ses devoirs à notre Général, il lui dit, qu'il avoit apporté certains diamens, et une quantité de mine d'Or qu'il avoit trouvée au Païs. Le Dimanche suivant on fit l'essai de cette mine, et elle fut trouvée bonne.

De plus, il dit à notre Général qu'il n'avoit pu avec sa petite bande résister aux Sauvages, qui rodoient journellement et l'incommodoient fort, et que c'étoit là la cause qui le portoit à revenir en France. Cependant, lui et sa Compagnie louèrent fort le Païs comme étant très riche et très fertile : mais lorsque notre Général qui avoit des forces suffisantes, lui eut commandé de retourner avec lui, Quartier et ses gens remplis d'ambition, et parce qu'ils vouloient avoir toute la gloire d'avoir fait la découverte de tous ces objets, se sauvèrent secrètement de nous la nuit suivante, et sans prendre aucun congé partirent incontinent pour se rendre en Bretagne.

Nous passames la meilleure partie du mois de Juin au Hâvre de Saint Jean, tant pour nous approvisionner d'eau fraîche, dont nous eumes grand besoin durant toute la route, que pour accommoder une querelle qui s'étoit élevée entre des gens de notre Païs et quelques Portugais. Enfin, environ le dernier jour du même mois, nous primes notre départ, entrâmes dans la Grande Baie, passâmes par l'Isle de l'Ascension, et arrivâmes enfin à quatre lieues à l'Ouest de l'Isle d'Orléans. (*) En cet endroit, nous trouvâmes un Havre commode pour nos Navires ; nous y jettâmes l'ancre, et nous nous rendîmes à terre avec nos gens ; et fîmes choix d'une place commode pour nous y fortifier, capable de commander à la Grande Rivière, et de pouvoir résister à l'attaque des ennemis. En sorte que vers la fin de Juillet, nous avions apporté à terre toutes nos provisions et autres munitions, et commençâmes à travailler pour nous fortifier.

Chapitre II.

Du Fort de France Roy, et de ce qui fut fait en cet endroit.

Ayant décrit le commencement, le milieu et la fin du voyage que fit M. De Roberval dans les Païs du *Canada*, *Hochelaga*, *Saguenay*, et autres païs dans les Contrées de l'Ouest : il navigua si avant (comme il est écrit dans d'autres mémoires) qu'il aborda enfin au Païs susdit, accompagné de deux cents personnes, soldats, mariniens et gens du

(*) Cette distance indique précisément la *Rivière du Cap Rouge*.

commun, avec tout ce qui était nécessaire pour une flotte. Le Général susdit, aussitôt son arrivée fit bâtir un joli Fort, proche et un peu à l'Ouest du Canada, lequel était beau à voir, et d'une grande force, sur une haute montagne, dans lequel il y avait deux Corps de logis, une grosse Tour, et une autre de la longueur de quarante ou cinquante pieds, où il y avait diverses Chambres, une Salle, une Cuisine, des Chambres d'office, des Celliers haut et bas, et proche d'iceux il y avait un Four et des Moulins, aussi un Poêle pour y chauffer les gens, et un Puits au devant de la maison. Le Bâtiment était situé sur la Grande Rivière du Canada, appelée *France Prime* par Monsieur De Roberval. Il y avait aussi au pied de la Montagne un autre logement, dont partie formait une Tour à deux étages, avec deux Corps de logis, où l'on gardait toutes les provisions et tout ce que nous avons apporté ; et près de cette Tour il y a une autre petite rivière. Dans ces deux endroits, tant en bas qu'en haut, furent logés les gens du commun. (*)

Et durant le mois d'Août, et au commencement de Septembre, chacun fut employé à la besogne qu'il se trouvait capable de faire ; mais le quatorze de Septembre notre Général susdit, renvoya en France deux Navires qui avoient apportés ses effets, et il nomma à l'un d'iceux pour Amiral, Monsieur Saine Terre, et à l'autre pour Capitaine, Monsieur Guinecourt, afin de donner avis au Roi, et de revenir l'année suivante avec des victuailles et autres fournitures, ainsi qu'il plairait au Roi : et aussi afin d'apporter des nouvelles de France pour savoir comment le Roi avait accepté certaines pierres qui lui avaient été envoyées et que l'on avait trouvé dans ce pays.

Après le départ de ces deux Navires, on délibéra sur ce qu'il falloit faire, et de la manière qu'on passeroit l'hiver dans cet endroit. On fit premièrement l'examen des provisions, et l'on trouva qu'elles seroient insuffisantes. On en fit le partage, de manière que chaque troupe n'avoit que deux pains pesant chacun une livre, et une demie livre de bœuf.

(*) Le Fort et les divers Edifices érigés par M. de Roberval, sont vraisemblablement la continuation des ouvrages commencés par Quartier environ dix-huit mois auparavant. Le sommet de la pointe du Cap qui forme un des côtés de l'entrée de la Rivière du Cap Rouge, est évidemment le lieu qui fut choisi par Quartier et Roberval pour y élever ces diverses fortifications ; car la pointe de ce Cap commande également et éminemment la Rivière du Cap Rouge ainsi que le Fleuve St. Laurent. Sur cette même pointe, on voit aujourd'hui la belle résidence de William Atkinson, Ecuyer, placée dans une situation tout-à-fait pittoresque.

L'on mangeait du Lard au diner, avec une demie livre de beurre : et du Bœuf au souper, avec environ deux poignées de fèves, sans beurre.

Les Mercredis, Vendredis et Samedis, on mangeoit de la Morue séchée, et quelques fois verte au diner, avec du beurre ; et du Marsouin et des fèves au souper.

Vers ce tems les sauvages nous apportèrent une grande quantité d'Aloses, qui sont des poissons presque aussi rouges que des Saumons, pour avoir de nous des couteaux et autres bagatelles. A la fin, plusieurs de nos gens tombèrent malades d'une certaine maladie dans les jambes, les reins et l'estomac, de telle sorte qu'ils paroissoient avoir perdu l'usage de tous leurs membres, et il en mourut environ cinquante.

Il est à remarquer que la glace commença à se fondre en Avril.

Monsieur Roberval faisoit bonne justice, et punissoit chacun selon son offense. Un nommé Michel Gallion fut pendu pour cause de vol ; Jean de Nantes fut mis aux fers, et enfermé au cachot pour sa faute, et d'autres furent pareillement mis aux fers ; et plusieurs furent fouettés, tant hommes que femmes : au moyen de quoi, ils vécurent en paix et tranquillité.

Chapitre III.

Des manières des Sauvages.

Pour vous déclarer quelle est la condition des Sauvages, il faut dire à ce sujet : Que ces peuples sont de bonne stature et bien proportionnés. Ils sont blancs, mais vont tout nuds ; et s'ils étaient vêtus à la façon de nos François, ils seroient aussi blancs, et auroient aussi bon air ; mais ils se peignent de diverses couleurs, à cause de la chaleur et de l'ardeur du Soleil.

Au lieu de vêtements, ils s'accoutrent de peaux en manière de manteaux, tant les hommes que les femmes. Ils se servent d'une certaine couverture avec laquelle ils cachent leurs parties honteuses, et ce, les hommes aussi bien que les femmes. Ils ont des bas de chausses, et des souliers de cuir proprement façonnés. Ils ne portent point de chemises, et ne se couvrent point la tête, mais leurs cheveux sont relevés au haut de la tête, et tortillés ou tressés. Pour ce qui est de leurs vivres, ils se nourrissent de bonnes viandes, toutefois sans aucune saveur de sel ; mais ils la font sécher et ensuite griller sur les charbons, et ce, tant le poisson que la chair.

Ils n'ont aucune demeure arrêtée, mais vont d'un lieu en un autre où ils croient qu'ils pourront mieux trouver leur nourriture, comme Aloses

dans un endroit, et ailleurs différens Poissons, tels que Saumons, Esturgeons, Mulets, Surmulets, Bars, Carpes, Anguilles, Pimperneaux et autres poissons d'eau douce. Ils se nourrissent aussi de Cerfs, Sangliers, Boufs sauvages, Pore-Epics et de nombre d'autres sauvagines. Le Gibier s'y trouve en aussi grande abondance qu'ils peuvent désirer. Pour ce qui est de leur pain, ils le font d'une bonne saveur, avec de gros mil. Ils se nourrissent bien, car pour autre chose, ils n'ont aucun souci. Leur breuvage est l'huile de Loup-marin ; néanmoins, ils la réservent pour leurs grands festins. Ils ont un Roy dans chaque Païs, auquel ils sont merveilleusement soumis, et ils lui font honneur d'après leurs manières et façons. Lorsqu'ils voyagent d'un lieu à un autre, ils emportent dans leurs canots tout ce qu'ils possèdent. Les Femmes nourrissent leurs enfans à la mamelle, et sont continuellement acroupies et enveloppées par le corps avec des fourrures.

Chapitre IV.

Le voyage que fit le Sieur de Roberval, de son Fort en Canada, au Saguenay, le 5e. de Juin, 1543.

Le Sieur de Roberval, Lieutenant Général pour le Roy dans les Païs du *Canada*, *Saguenay* et *Hochelaga*, prit son départ pour aller à la dite Province de *Saguenay* Mardi le 5^e Juin 1543, après souper, et s'étoit rendu à bord des Barques avec tous ses effets pour faire le voyage susdit : mais à cause de quelques circonstances qui survinrent, les dites Barques demourèrent dans la rade vis-à-vis du lieu ci-devant nommé. Et le Mercredi vers les six heures du matin, elles firent voile naviguant contre le flot et la marée. La flotte étoit composée de huit Barques tant grandes que petites ; et il y avoit à bord soixante et dix personnes, ensemble avec le dit Général.

Le Général laissa dans la dite place et Fort le nombre de trente personnes, lesquelles y devoient demeurer jusqu'au retour du voyage du *Saguenay*, qui devait être au premier de Juillet ; passé lequel temps il leur seroit libre de retourner en France. Et il ne laissa en ce lieu que deux Barques pour y contenir les dites trente personnes, avec tout ce qui s'y trouvoit lorsqu'il faisait sa demeure dans le Païs.

Et pour ce sujet, il y laissa comme son Lieutenant, un Gentilhomme nommé le Sieur de Royèze, auquel il donna sa commission ; enjoignant à tous les gens de lui porter obéissance comme étant aux ordres du dit Lieutenant.

Les vivres qui avoient été laissés pour leur subsistance jusqu'au dit premier jour de Juillet, furent regus par le dit Lieutenant de Royèze.

Le Jeudi, quatorzième de Juin, le Sieur de l'Espinay, le Sieur La Brosse, le Sieur Frotté, et le Sieur Longueval et autres revinrent de devers le Général du Voyage du *Saguenay*.

Et il est à remarquer, qu'il y eut une Barque de perdue, et huit personnes furent noyées : parmi lesquelles se trouvoient le sieur Noire Fontaine, et un nommé Levasseur, de Constance.

Le Jeudi, dix-neuvième du mois de Juin susdit, arrivèrent de devers le Général, les Sieurs de Villeneuve, Talbot, et trois autres, lesquels apportèrent six-vingts livres pesant de Bed ; avec Lettres demandant qu'on demeurât jusqu'à la veille de la Ste. Magdelaine, qui est le vingt-deuxième de Juillet.....

(La Suite de cette Relation se trouve perdue.)

DEUX LETTRES

DE

JACQUES NOEL, DE ST. MALO,

SUR LA DÉCOUVERTE DES SAULTS EN CANADA.

1587.

DEUX LETTRES DE JACQUES NOEL, DE ST. MALO, TOUCHANT LES
DÉCOUVERTES DE JACQUES QUARTIER EN CANADA, 1587.

(Traduit de Hakluyt.)

*Lettre écrite à Mr. Jean Growte, Etudiant à Paris, par Jacques Noel,
de St. Malo. petit Neveu de Jacques Quartier, relativement
à la Découverte des Saults en Canada.*

MONSIEUR GROWTE,

Votre beau-frère M. Gilles Watier, m'a montré ce matin une Carte publiée à Paris, dédiée à un nommé M. Hackluyt, Gentilhomme Anglais, dans laquelle toutes les Isles Occidentales, le Royaume du Nouveau Mexique, et les Païs de Canada, Hochelaga, et Saguenay se trouvent compris.

Je maintiens que la Rivière du Canada qui est décrite dans cette Carte n'y est pas placée comme elle se trouve dans mon Livre, lequel est conforme à celui de Jacques Quartier : et que la dite Carte ne place pas le Grand Lac qui est au-dessus des Saults, en la façon que les Sauvages qui demeurent aux dits Saults nous en ont donné connoissance. Dans la susdite Carte que vous m'avez envoyée, le Grand Lac s'y trouve placé trop au Nord. Les Saults ou chûtes d'eau sont par les 44^{me} degrés de latitude, et il n'est pas aussi difficile de les passer qu'on se l'imagine. Les eaux ne tombent pas d'aucunes hauteurs bien considérables : ce n'est qu'au milieu de la Rivière où il y a mauvais fond. Il serait préférable de construire des barques au-dessus des Saults ; et il est facile de marcher par terre jusqu'à la fin des trois Saults : il n'y a pas plus de cinq lieues de marche.

J'ai été sur le haut d'une montagne qui est au pied des dits Saults, d'où j'ai pu voir la dite Rivière au delà des dits Saults ; laquelle se montre là plus large qu'elle n'est à l'endroit où nous l'avons passée. Par le Peuple du Païs nous a été dit, qu'il y avait dix journées de marche depuis les Saults jusqu'à ce grand Lac ; mais nous ne savons pas combien de lieues ils comptent pour une journée.

Je ne puis pour le moment vous en écrire plus long, car le Courier ne peut demeurer plus longtemps. Je terminerai donc pour le présent,

en vous présentant mes meilleurs saluts, priant Dieu de vous accorder l'accomplissement de vos désirs.

Votre ami affectionné,

JACQUES NOEL.

De St. Malo, avec hâte, ce 19^{me} de Juin, 1587.

MON COUSIN,

Je vous prie de me faire le plaisir de m'envoyer le Livre qui traite de la découverte du Nouveau Mexique, et l'une de ces nouvelles Cartes des Indes Occidentales, que vous avez envoyée à votre beau-frère Gilles Watier, et qui est dédiée à M. Hackluyt, Monsieur Anglais. Je ne manquerai pas de m'informer par moi-même, s'il y a moyen de trouver ces relations que le Capitaine Jacques Quartier a écrites après ses deux derniers voyages au Canada.

Autre Lettre écrite à M. Jean Growte, par le dit Jacques Noel.

MONSIEUR GROWTE,

Je ne puis vous écrire rien d'avantage de tout ce que j'ai pu trouver des Ecrits de feu mon Oncle le Capitaine Jacques Quartier, (quoique j'aie fait des recherches partout où il m'a été possible de le faire dans cette Ville,) à l'exception d'un certain Livre fait en la manière d'une Carte Marine, laquelle a été rédigée de la propre main de mon Oncle, susdit, et qui se trouve maintenant en la possession du Sieur Crémur. Cette Carte est passablement bien tracée et dessinée en ce qui regarde toute la Rivière du Canada ; ce dont je suis bien certain, parce que d'icelle j'ai moi-même connaissance aussi loin que s'étendent les Saults, où j'ai été moi-même. La hauteur des dits Saults est par les 44^e degrés. J'ai trouvé dans la dite Carte, au-dessus de l'endroit où la Rivière se partage en deux, au milieu des deux branches de la dite Rivière, et quelque peu plus proche de la branche qui court vers le Nord-Ouest, les mots qui suivent, écrits de la main de Jacques Quartier :

“ Par le Peuple du Canada et Hochelaga il est dit : que c'est ici où
“ est la Terre du Saguenay ; laquelle est riche et abonde en pierres
“ précieuses,

Et à environ cent lieues au-dessous de cet endroit, j'ai trouvé les deux lignes suivantes écrites sur la dite Carte, dans la direction du Sud-Ouest.

" Ici, dans ce País se trouvent la Canelle et le Girofle, que dans leur langue ils appellent Canodetta."

Pour ce qui est de mon Livre dont je vous ai parlé, il est fait en la forme d'une Carte Marine, et je l'ai remis à mes deux fils, Michel et Jean, qui présentement sont en Canada. Si à leur retour, qui sera avec la volonté de Dieu vers la Ste. Magdelaine prochaine, ils ont appris quelque chose qui vaille la peine d'être rapportée, je ne manquerai pas vous le faire savoir.

Votre ami affectionné,

JACQUES NOEL.

FIN DES DEUX LETTRES DE JACQUES NOEL.

TO THE
ALMA MATER

APPENDICE.

LA PREMIERE HABITATION DE QUEBEC.

Description de la première Habitation bâtie à Quebec en 1608. [Voyages du Sieur de Champlain, Livre II, page 184 ; Edition de 1613.]

“Je fis continuer nostre logement, qui estoit de trois corps de logis à deux estages. Chacun contenoit trois thoises de long et deux et demie de large, avec une belle cave de six pieds de haut. Tout autour de nos logemens je fis faire une galerie par dehors au second estage, qui estoit fort commode, avec des fossés de quinze pieds de large et six de profond : et au dehors des fossés, je fis plusieurs pointes d’esperons qui enfermoient une partie du logement, là où nous mîmes nos pièces de canon : et devant le bâtiment y a une place de quatre thoises de large, et six ou sept de long, qui donne sur le bord de la rivière. Autour du logement y a des jardins qui sont très bons, et une place du costé du septentrion qui a quelque cent ou six vingts pas de long, et cinquante ou soixante de large.”

A. Le Magasin.

B. Le Colombier.

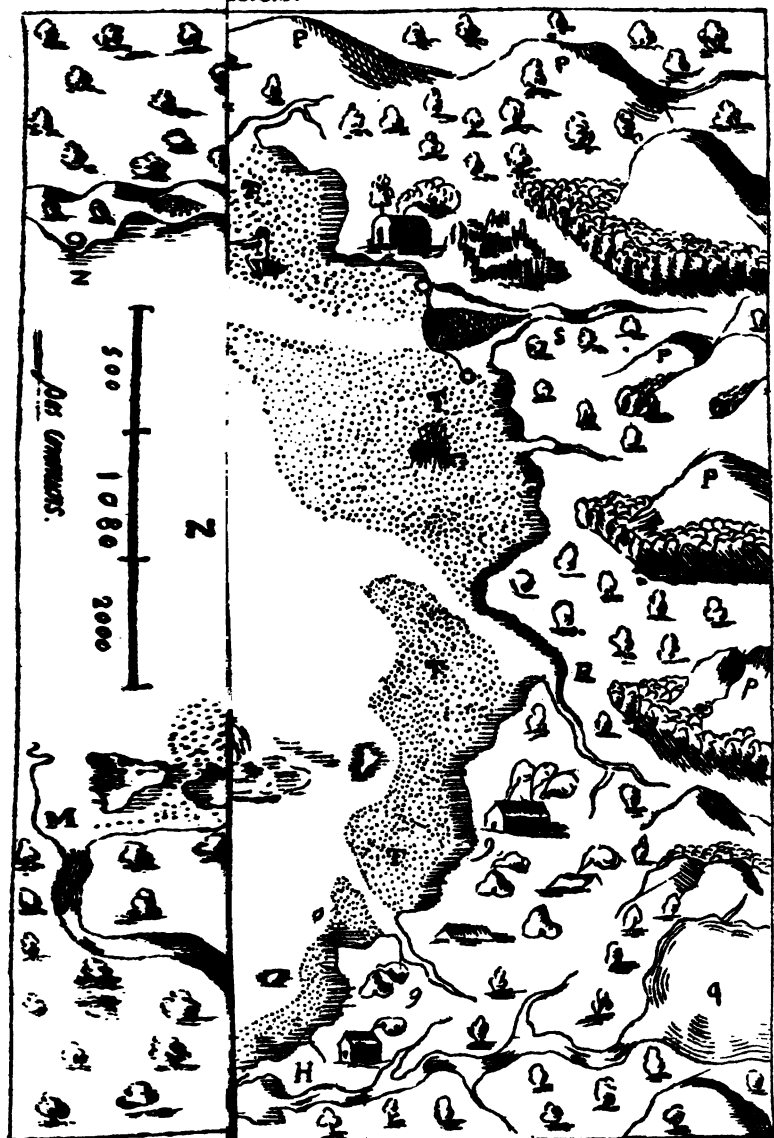
C. Corps de logis, où sont nos armes, et pour loger les ouvriers.

D. Autre corps de logis pour les ouvriers.

E. Cadran.

- F. Autre corps de logis où est la Forge, et Artisans logés.
- G. Galleries tout autour des logemens.
- H. Logis du Sieur de Champlain.
- I. La porte de l'Habitation, où il y a Pont-lévis.
- L. Promenoir autour de l'Habitation contenant 10 pieds de large, jusques sur le bort du fossé.
- M. Fossés tout autour de l'Habitation.
- N. Plattes formes, en façon de tenailles pour mettre le Canon.
- O. Jardin du Sieur de Champlain.
- P. La Cuisinne.
- Q. Place devant l'Habitation sur le bort de la Rivière.
- R. La grande Rivière de Sainet Lorens.

Pl. 1613.



22

CARTE DE QUEBEC ET DE SES ENVIRONS EN 1608.

Renvois qui accompagnent la carte de Québec et de ses environs en 1608. [Voyages du Sieur de Champlain, Liv. II, Chap. 3, Edition de 1613.]

[Cette carte n'est qu'une esquisse imparfaite dans laquelle M. de Champlain s'est attaché plutôt à décrire la position relative des objets que leurs grandeurs et leurs distances véritables. On a ajouté quelques notes en italiques, pour servir d'éclaircissements.]

A. Le lieu où l'habitation est bastie.

L'Eglise et le marché de la basse-ville de Québec remplacent aujourd'hui cette première demeure fixe des Français en Canada.

B. Terre défrichée où l'on sème du bled et autres grains.

Ce serait à-peu-près le site occupé maintenant par l'église des anglicans, la salle d'audience, et leurs environs.

C. Les Jardinages.

Terrains qui se trouvaient autour de l'habitation de 1608 et au bas du Cap-Diamant.

D. Petit ruisseau qui vient dedans les marescages

Le même ruisseau est représenté dans le plan de la ville de Québec qui se trouve dans l'Histoire de la Nouvelle-France par le P. Charlevoix. Tom. III. page 72. Les "marescages" étaient situés au pied des glaciis actuels ; le ruisseau coulait (comme il coule encore aujourd'hui, mais dans des canaux fermés) le

long des rues St. Louis, du Parloir, des Jardins, et de la Fabrique, delà traversant le jardin de l'Hôtel-Dieu, il allait se jeter au pied du Cap à l'endroit occupé maintenant par l'ancienne brasserie McCallum.

- E. Rivière où hyverna Jacques Quartier, qui de son temps la nomma Saincte Croix, que l'on a transférée à 15 lieues au-dessus de Québec.

C'est la Rivière St. Charles ; la petite Rivière Lairet qui s'y jette à environ quinze cent verges au-dessus du Pont Dorchester actuel, n'est pas représentée sur la carte de M. de Champlain. Ce fut à l'entrée de cette rivière, comme on le démontrera ci-après, que Jacques Quartier hiverna en 1535-36.

- F. Ruisseau des Marais.

Ce doit être le ruisseau qui borne actuellement, du côté de l'est, les terres de la Vacherie.

- G. Le lieu où l'on amassoit des herbages pour le bétail qu'on y avoit mené.

Probablement l'espace occupé par les maisons actuelles du Cap, au bas de la Citadelle.

- H. Le grand Saut de Montmorency qui descend de plus de vingt-cinq brasses de haut dans la rivière.

Cette chute a 240 brasses de hauteur.

- I. Bout de l'Isle d'Orléans.

- L. Pointe fort étroite du costé de l'Orient de Québec.

La Pointe-Lévi, autrefois nommée le Cap de Lévi.

- M. Rivière Bruyante, qui va aux Etchemains.

Les Etchemins étaient une tribu sauvage qui descendaient à Québec par la rivière qui porte encore leur nom.

N. La grande rivière St. Laurens.

O. Lac de la Rivière Bruyante.

Ce lac n'existe pas.

P. Montagnes qui sont dans les terres. Baye que j'ai nommée la Nouvelle Biscaye.

M. de Champlain parle ici du magnifique bassin formé par la côte de Beauport, la Canardière, l'embouchure de St. Charles et le Cap-Diamant. Les montagnes qui dominent le fleuve dans cette partie de son cours, offrent en petit le même coup-d'œil que celles de la Biscaye en Espagne.

Q. Lac du grand Sault de Montmorency.

M. de Champlain a pu facilement croire que le Montmorency traversait le lac de Beauport ou quelque autre lac dans la même direction.

R. Ruisseau de l'Ours.

Aujourd'hui la rivière de Beauport, sur laquelle on voit une distillerie.

S. Ruisseau du Gendre.

Petit cours d'eau qui fait tourner le moulin de N. D. des Anges.

T. Prairies qui sont inondées des eaux à toutes les marées.

V. Mont du Gas fort haut, sur le bord de la rivière.

La Citadelle : on conjecture que M. de Champlain aura ainsi nommé cette éminence en l'honneur de Pierre Du Guas, Sieur de Monts, nommé Lieutenant-général pour le Roi en la Nouvelle France en 1603. Le Sieur de Monts et M. de Champlain firent ensemble la découverte de presque toutes les côtes de l'Acadie en 1606 et en 1607.

X. Ruisseau courant, propre à faire toutes sortes de moulins.

Le ruisseau St. Denis, qui se précipite le long de la descente par où le général Wolfe avec son armée atteignit les plaines d'Abraham. Un moulin à foulons, construit autrefois ici, fit donner à la localité le nom qu'elle porte maintenant (" Les Foulons.")

Y. Coste de gravier, où il se trouve quantité de diamants, un peu meilleurs que ceux d'Alençon.

Ces diamants sont d'assez beaux cristaux de quartz que l'on trouve souvent parmi les rochers du Cap.

Z. La Pointe aux Diamants.

La Pointe-à-Puiseaux ; en 1637, un M. de Puiseaux y batit une maison de pierres, dont il existait encore des restes il y a pu d'années. Les Dames religieuses de l'Hôtel-Dieu habitèrent pendant quelque temps cet édifice lors de leur arrivée en Canada.

9. Lieux où souvent cabannent les Sauvages.

Les chiffres montrent les brasses d'eau.

[La carte de M. de Champlain représente des pêches tendues, un chasseur sur la grève, et une petite baleine qui joue au milieu du bassin. C'est une manière naïve de dire que la chasse et la pêche étaient alors très-abondantes, et que de gros animaux marins pénétraient de temps en temps dans le fleuve jusqu'à cette distance de la mer.]

DU LIEU OÙ JACQUES QUARTIER HIVERNA EN 1635-36.

Extraits de quelques anciens Historiens relativement à la RIVIERE STE. CROIX où Jacques Quartier se fortifia et mit ses vaisseaux en hivernement.

~~~~~

M. SAMUEL DE CHAMPLAIN.

" Plus proche du dit Quebecq, y a une petite rivière qui vient de-  
 " dans les terres d'un lac distant de notre habitation de six à sept  
 " lieues (1) Je tiens que dans cette rivière qui est au Nort et un  
 " quart du Norouest de nostre habitation, ce fut le lieu où Jacques  
 " Quartier yverna, d'autant qu'il y a encores à une lieue dans la rivière  
 " des vestiges comme d'une cheminée, dont on a trouvé le fondement,  
 " et apparence d'y avoir eu des fosses autour de leur logement, qui  
 " estoit petit. Nous trouvâmes aussi de grandes pièces de bois escar-  
 " riés, et quelques 3 ou 4 balles de canon (2). Toutes ces choses mon-  
 " trent évidemment que ça esté une habitation, laquelle a esté fondée  
 " par des Chrestiens: et ce qui me fait dire et croire que c'est Jacques  
 " Quartier, c'est qu'il ne se trouve point qu'aucun aye yverné ny basty  
 " en ces lieux que le dit Jacques Quartier au temps de ses découver-  
 " tures, et falloit, à mon jugement, que ce lieu s'appellast Sainte Croix,

(1) C'est la rivière *St. Charles* d'aujourd'hui; elle tire en effet sa source d'un lac qui porte le même nom, et qui est situé à environ sept lieues à l'ouest de Québec.

(2) On aperçoit encore aujourd'hui sur la rive gauche de la petite rivière *Lairat*, à l'endroit où elle tombe dans la rivière *St. Charles*, des traces visibles de larges fossés, ou espèces de retranchemens.

“ comme il l'avait nommé, que l'on a transféré depuis à un autre lieu  
 “ qui est à 15 lieues de nostre habitation à l'Ouest (3), et n'y a pas  
 “ d'apparence qu'il eut yverné en ce lieu que maintenant on appelle  
 “ Sainte Croix, n'y en d'autres : d'autant qu'en ce chemin il n'y a  
 “ rivière ny autres lieux capables de tenir vaisseaux, si ce n'est la  
 “ grande rivière, ou celle dont j'ai parlé ci dessus, où de basse mer y a  
 “ demie brasses d'eau, force rochers et un banc à son entrée (4). Car  
 “ de tenir des vaisseaux dans la grande rivière, où il y a de grandes  
 “ courans, marées et glaces qui charient en yver, ils courroient risque  
 “ de se perdre ; aussi qu'il y a une pointe de sable qui avance sur la  
 “ rivière, (5) qui est remplie de rochers, parmi lesquels nous avons trouvé  
 “ depuis trois ans un passage qui n'avoit point encore esté decouvert :  
 “ mais pour le passer il faut bien prendre son temps, à cause des pointes et

(3) On voit que du temps même de M. de Champlain la tradition avait placé le lieu où séjourna Jacques Quartier pendant l'hiver de 1535—36, à un endroit sur le côté sud du fleuve St. Laurent, auquel on donna alors, pour cette raison, le nom de *Ste. Croix*. Cette endroit est situé à douze lieues au-dessus de Québec ; on l'appelle aujourd'hui la *Pointe de Ste. Croix* ou le *Platon de Ste. Croix*. Il n'y a aucune rivière dans cet endroit ni dans ses environs, et ce fait seul, à part des autres raisons données par M. de Champlain, aurait dû démontrer aux partisans de cette tradition qu'elle se trouvait en contradiction avec la Relation de Jacques Quartier, laquelle dit expressément qu'il plaça ses vaisseaux “ dans une petite rivière qui vient du nord.” Aussi par la suite, mais postérieurement à l'époque où M. de Champlain publia ses voyages, a-t-on transféré de nouveau le prétendu lieu de l'hivernement de Jacques Quartier en le plaçant au nord du fleuve, c'est-à-dire, à une rivière située à dix lieues plus haut que Québec. Delà le nom de *Jacques Quartier*, qu'elle a conservé jusqu'aujourd'hui.

(4) Du temps de M. de Champlain le lit de la rivière St. Charles était embarrassé de rochers énormes, dont beaucoup furent employés vers 1755 à la construction d'une digue pour mettre en sûreté les bateaux du roi. Depuis plusieurs années cette digue n'est plus visible, étant comprise dans la longueur des quais qui s'avancent maintenant jusqu'au chenal de la rivière. Le “banc” dont il est ici question est probablement la pointe ou batture du bout l'Isle d'Orléans, qui s'avance fort loin vers la chute de Montmorency.

(5) Cette “pointe de sable” est la Pointe de Ste. Croix ou le Platon de Ste. Croix. Voici ce qu'en dit M. de Champlain dans une autre partie de cette relation : “ Nous passâmes proche de la Pointe de Ste. Croix, où “ beaucoup tiennent (comme j'ay dit ailleurs) estre la demeure où yverna “ Jacques Quartier. Cette pointe est de sable, qui avance quelque peu “ dans la rivière, à l'ouvert du Norouest qui bat dessus.”

" dangers qui y sont (6). Ce lieu est à découvert des vents de Norouest  
 " et la rivière y court comme si c'était un Saut d'eau, (7) et y perd de  
 " deux brasses et demie. Il ne s'y voit aucune apparence de bastimens,  
 " ny qu'un homme de jugement voulut s'establir en cet endroit, y en  
 " ayant beaucoup d'autres meilleurs quand on serait forcé de demeurer.  
 " J'ay bien voulu traicter de cecy, d'autant qu'il y en a beaucoup qui  
 " croient que ce lieu fut la résidence du dit Jacques Quartier ; ce que  
 " je ne croy pas pour les raisons ci dessus : car le dit Quartier en eut  
 " aussi bien fait le discours pour le laisser à la postérité comme il l'a  
 " fait de tout ce qu'il a vu et découvert, et soustiens que mon dire est  
 " véritable : ce qui peut ce prouver par l'histoire qu'il en a escrite.

" Et pour monstrier encore que ce lieu que maintenant on appelle  
 " Saincte Croix n'est le lieu où yverna Jacques Quartier, comme la  
 " plupart estiment, voicy ce qu'il en dit en ces découvertures, extrait  
 " de son Histoire, à sçavoir : Qu'il arriva à l'Isle aux Coudres le 5e  
 " Septembre en l'an 1535, qu'il appella de ce nom pour y en avoir,  
 " auquel lieu il y a grand courant de marée, et dit qu'elle contient trois  
 " lieues de long, mais quand on comptera lieue et demie, c'est beaucoup.

" Et le 7e de ce mois, jour de Notre-Dame, il partit d'icelle pour  
 " aller à mont le fleuve, où il vit 14 Isles distantes de l'Isle aux  
 " Coudres de 7 a 8 lieues du Su. En ce compte il s'esgare un peu,  
 " car il n'y en a pas plus de trois, et dit que le lieu où sont les Isles  
 " susdites est le commencement de la terre ou province de Canada, (8) et  
 " qu'il arriva à une Isle de 10 lieues de long et 5 de large, où il se fait  
 " une grande pescherie de poisson, comme de fait elle est fort abon-  
 " dante, principalement en esturgeon ; mais de ce qui est de sa lon-  
 " gue r elle n'a pas plus de six lieues et deux de large, chose mainte-  
 " nant assez connue (9). Il dit aussi qu'il mouilla l'ancre entre icelle  
 " isle et la terre du Nort, qui est le plus petit passage et dangereux, et là

6) C'est le rapide du *Richelieu* qui est en effet rempli de rochers, et le chenal en cet endroit est tortueux et difficile à suivre.

(7) Le Rapide du Richelieu.

(8) Du temps de Jacques Quartier les sauvages ne donnaient en effet au pays le nom de *Canada* qu'à partir du *Cap Tourmente*, où l'eau du fleuve St. Laurent commence à être douce.

(9) M. de Champlain donne ici à l'Isle d'Orléans sa véritable étendue.

“ mit deux sauvages à terre qu’il avait amenez en France (10), et qu’à  
 “ près avoir arrêté en ce lieu quelque temps avec les peuples du pays il  
 “ fit admener ses barques, et passa outre à mont le dit fleuve avec le  
 “ flot pour chercher havre et lieu de senreté pour mettre les navires, et  
 “ qu’ils furent outre le fleuve costoyant la dite isle contenant 10 lieues  
 “ comme il met (11), où au bout ils trouvèrent un affour d’eau (12)  
 “ fort beau et plaisant, auquel il y a une petite rivière et havre de barre,  
 “ qu’ils trouvèrent fort propre pour mettre leurs vaisseaux à convert, et  
 “ le nommèrent Sainte Croix, pour y estre arrivez ce jour là, lequel  
 “ lieu s’appeloit au temps et voyage du dit Quartier *Stadaca*, (13) que  
 “ maintenant nous appelons Quabecq, et qu’après qu’il eust recogneu ce  
 “ lieu, il retourna querir ses vaisseaux pour y yverner.

“ Or, est-il donc à juger, que de l’Isle aux Coudres jusques à l’Isle  
 “ d’Orléans, il n’y a que 5 lieues, au bout de laquelle vers l’Occident  
 “ la rivière est fort spacieuse, et n’y a au dit affour, comme l’appelle  
 “ Quartier, aucune rivière que celle qu’il nomma Sainte-Croix, dis-  
 “ tante de l’Isle d’Orléans d’une bonne lieue, où de basse mer n’y a  
 “ que demie brasse d’eau, et est fort dangereuse en son entrée pour  
 “ vaisseaux, y ayant quantité d’esprons qui sont rochers espars, par cy  
 “ par là (14), et faut balliser pour entrer dedans (15), où de plaine  
 “ mer, comme j’ai dit, il y a 3 brasses d’eau, et aux grandes marées 4  
 “ brasses, et 4 et demie ordinairement à plain flot, et n’est qu’à 1500  
 “ pas de nostre habitation, qui est plus à mont dans la dite rivière; et  
 “ n’y a autre rivière, comme j’ay dit, depuis le lieu que maintenant on

(10) Ce sont les deux sauvages, *Taiguragny* et *Domagaya* que Quartier  
 avait emmenés en France l’année précédente (en 1534).

(11) C’est-à-dire, l’étendue que Jacques Quartier donnait à cette ile.

(12) “ Affour ” ou “ affourc, ” vieux mot qui signifie une baie, ou un  
 bassin, et qui désigne bien l’entrée de la rivière St. Charles.

(13) Ceci n’est pas exact : Quartier dit que le village de *Stadaca* ou  
*Stadacné* était “ à une demie lieue de la rivière Ste. Croix ” (St. Charles).

(14) Voyez la note (4) où il est aussi question de cet endroit.

(15) Quartier s’était servi de ce moyen. Voyez p. 35.



“ appelle Sainte Croix, où on puisse mettre aucun vaisseaux ; ce ne sont  
 “ que de petits ruisseaux ; les costes sont plates et dangereuses, dont  
 “ Quartier ne fait aucune mention que jusques à ce qu’il partit du lieu  
 “ de Sainte Croix appelé maintenant Quebecq, où il laissa ses vais-  
 “ seaux, et y fit édifier son habitation, comme on peut le voir ainsi qu’il  
 “ s’ensuit.

“ Le 19<sup>e</sup> Septembre il partit de Sainte Croix où estoient ses vais-  
 “ seaux, et fit voile pour aller avec la marée à mont le dit fleuve qu’ils  
 “ trouvèrent fort agréable, tant pour les bois, vignes et habitations  
 “ qu’il y avoit de son temps, qu’autres choses : et furent poser l’ancre  
 “ à vingt cinq lieues de l’entrée de la terre du Canada (16), qui est  
 “ au bout de l’Isle d’Orléans du costé de l’orient, ainsi appelée par le  
 “ dit Quartier. Ce qu’on appelle aujourd’hui Ste. Croix s’appelait  
 “ lors *Achelacy*, destroit de la rivière, fort courant et dangereux, tant  
 “ pour les rochers qu’autres choses, et où ne peut passer que de flot,  
 “ distant de Quebecq et de la rivière où yverna le dit Quartier 15  
 “ lieues.

“ Or, en toute ceste rivière n’y a destroit depuis Quebecq jusques au  
 “ grand saut, qu’en ce lieu que maintenant on appelle Sainte Croix  
 “ (17), où on a transféré ce nom d’un lieu (18) à un autre qui est fort  
 “ dangereux (19), comme j’ai descript : et appert fort clairement par  
 “ son discours que ce n’est point le lieu de son habitation, comme dit  
 “ est, et que ce fut proche de Quebecq, et qu’aucun n’avoit encore  
 “ recherché ceste particularité, sinon ce que j’ai fait en mes voyages ;  
 “ car dès la première fois qu’on me dit qu’il avoit habité en ce lieu,  
 “ cela m’estonna fort, ne voyant apparence de rivière pour mettre  
 “ vaisseaux, comme il descrit. Ce fut ce qui m’en fit faire exacte  
 “ recherche pour en lever le soupçon et doute à beaucoup.

CHAMPLAIN.—Voyage, de 1604 à 1613. Liv. II, Chap. IV, pp. 184—191.  
 Edition in-4, imprimée à Paris, chez Jean Berjon, 1613.

(16) Ou du Cap Tourmente.

(17) Le Platon de Ste. Croix.

(18) La rivière St. Charles.

(19) Le Platon de Ste. Croix.

[Le discours plein d'intérêt qui précède et que l'on a extrait de la rare édition des voyages de M. de Champlain publiée en 1613, se trouve entièrement supprimée dans une édition subséquente, publiée en 1632, sous ce titre : *Les voyages de la Nouvelle France Occidentale dite Canada, faits par le Sieur de Champlain, &c. et toutes les découvertures qu'il a faites en ce pays depuis l'an 1603 jusques en l'an 1629. Paris, chez Claude Collet, 1632. In-4.*—Cette dernière édition ne donne qu'un récit abrégé de l'arrivée de Jaques Quartier au Canada et de son établissement à la rivière Ste. Croix en 1535 ; on y trouve néanmoins un passage qui indique le lieu précis de son hivernement en 1535-36.]

“ Les commissions expédiées, Sa Majesté donna la charge au dit Quartier, qui se met en mer avec deux vaisseaux (20) le 16 May 1535, “ et navige si heureusement qu'il aborde dans le golfe Saint Laurent, “ entre dans la rivière avec ses vaisseaux du port de 800 tonneaux (21), “ et fait si bien qu'il arrive jusques à une isle qu'il nomma l'Isle “ d'Orléans, à cent vingt lieues à mont le fleuve. De là va à quelques “ dix lieues du bout d'amont du dit fleuve à une petite rivière qui “ assèche presque de basse mer, qu'il nomma Saincte Croix, pour y “ estre arrivé le jour de l'Exaltation de Saincte Croix : lieu qui “ s'appelle maintenant la rivière St. Charles, sur laquelle à présent sont “ logez les Pères Récollets et les Pères Jésuites (22), pour y faire un “ séminaire à instruire la jeunesse.

“ Quartier ayant recogneu, selon son rapport, la difficulté de pouvoir “ passer les Saults, et comme estant impossible, s'en retourna où

(20) La flotte de Jacques Quartier était de trois vaisseaux : la *Grande Hermine*, de 120 tonneaux, la *Petite Hermine* de 60 tonneaux, et le gaillon, appelé l'*Emerillon*, de 40 tonneaux.

(21) Le port de ces trois vaisseaux ensemble n'était que de 220 tonneaux.

(22) Les Récollets arrivèrent dans la Nouvelle-France en 1615. Les Jésuites ne vinrent qu'en 1625, et en 1627 ces Pères commencèrent un établissement sur la rive droite de la petite rivière Lairt, à l'endroit où elle tombe dans la rivière St. Charles. Le passage suivant extrait de l'*Histoire du Canada* par le P. Sagard, Récollet, prouve que le lieu choisi

“ estoient ses vaisseaux, où le temps et la saison le pressèrent de telle façon, qu’il fut contraint d’yverner en la rivière Sainte Croix, en un endroit où maintenant les Pères Jésuites ont leur demeure sur le bord d’une autre petite rivière qui se décharge dans celle de Sainte Croix, appelée la Rivière de Jacques Quartier (23), et comme ses relations en font foy.”

CHAMPLAIN. — Voyages, de 1603 à 1629. Liv. I, Chap. I. pp. 10e et 11e.  
Edition in-4, imprimée à Paris chez Claude Collet, 1632.

### JEAN DE LAET.

“ Avant de poursuivre la description du fleuve du Canada et ses rivages, selon la description des plus modernes écrivains, il ne sera point hors de propos de renouveler la mémoire des plus vieux, et de représenter ce que Jacques Quartier y a remarqué. Iceuluy donc comme il fut monté avec ses navires jusqu’à l’Isle de Bacchus, pour le jourd’huy l’Isle l’Orléans, estant un peu plus avancé vers l’Ouest, il rencontra un port fort commode, où il mouilla l’ancre, et lui donna le nom de Sainte Croix. (Champlain s’efforce par plusieurs raisons de prouver que ce lieu est maintenant appelé Québec (24), d’autres sont d’une autre opinion), où pour lors les Sauvages avoient une habitation et un village nommé *Stadaca* ou *Stadaconé* : et ayant à cause de

par les Jésuites était dès lors connu sous le nom de *Fort de Jacques Quartier*. “ Et en l’an 1627, les Récollets prêtèrent aux Jésuites une charpente pour estre employée au bastiment qu’ils avoient commencé au delà de la petite rivière (St. Charles), à sept ou huit cens pas de nous en un lieu que l’on appelle communément le Fort de Jacques Quartier.” — SAGARD, Hist. du Canada, p. 867.

(23) Ainsi, l’on voit qu’à l’époque où M. de Champlain publiait cette édition de ses voyages (en 1632), la petite rivière Laitet était appelée la *Rivière de Jacques Quartier*, et que dès 1627 (voyez la note précédente) le site qui est à l’embouchure de cette même rivière était connu sous le nom de *Fort de Jacques Quartier*.

(24) M. de Champlain s’est plutôt attaché à prouver que ce ne fut pas au sud du fleuve St. Laurent, et à quinze lieues au-dessus de Québec, que

“ l’approche de l’automne donné ordre pour y bastir une maison pour y  
 “ hyverner, pendant que les ouvriers avangoient la besogne, il entre-  
 “ prit le 19<sup>e</sup> Septembre 1535 de visiter avec quelques uns de ses gens  
 “ la rivière plus avant.”

JEAN DE LAET.—Histoire du Nouveau Monde, Livre II, p. 46, édition de 1641.

“ A quinze lieues de Québec vers l’ouest, sur l’autre côté de la  
 “ rivière, y a un autre coin, lequel on appelle encore pour le jourd’huy  
 “ Sainte Croix qui est le lieu (comme l’on croit) où Quartier hyverna,  
 “ encore que ce soit un lieu tout sablonneux (25), et exposé à la rigueur  
 “ du nord-ouest, et où les prairies voisines sont couvertes d’eau à haute  
 “ marée, et qu’on peut même difficilement aborder, à cause des bancs  
 “ de rochers et de la rapidité du fleuve.” (26)

IDEM.—Livre II, p. 48.

### M. BACQUEVILLE DE LA POTHERIE.

“ Québec est au bout de l’Isle d’Orléans, à deux lieues dans le sud-  
 “ ouest. Il y a une petite rivière à une demie lieue de là appelée  
 “ *Cabir-Coubat* par les Sauvages, à raison des tours et détours qu’elle  
 “ fait. Jacques Cartier lui donna le nom de Ste. Croix, parcequ’il y  
 “ arriva un pareil jour. C’est le premier endroit où il ait hyverné (27).  
 “ Elle s’appelle présentement St. Charles, en mémoire de M. Charles  
 “ des Boues, grand vicaire de Pontoise, fondateur de la première mis-  
 “ sion des Récollets de la Nouvelle-France. Ils y bâtirent en 1620, un

Jacques Quartier hiverna en 1535—36, à l’entrée d’une rivière située dans  
 le voisinage de Québec, et qui vient du nord : rivière à laquelle Jacques  
 Quartier avait donné le nom de : “ Ste. Croix.”

(25) Voyez la note 5.

(26) Voyez la note 6.

(27) M. de la Potherie décrit ici en peu de mots et d’une manière fort  
 exacte le lieu de l’hivernement de Jacques Quartier.

“ couvent sous le titre de Notre Dame des Anges, dans une espèce de  
 “ petite Isle où de très belles eaux serpentent. Monseigneur l'Evêque  
 “ (St. Vallier) a acheté cet emplacement de ces Religieux où il a mis  
 “ des Hospitalières qui y ont soin de l'Hopital Général qu'on y a bâti  
 “ avec une grande magnificence.”

LA POTHERIE.—Voyages de l'Amérique, Tome I, p. 124. Edition de 1722.

“ Jacques Quartier, pilote de Saint Malo, visita en 1534, toutes les  
 “ côtes de ce vaste païs (28), et six ans après il hiverna avec Roberval,  
 “ gentilhomme de Picardie, à dix lieues au-dessus de Québec (29), qui  
 “ est encore connue sous son nom.” (30)

IDEM.—Tome I, p. 140.

“ La rivière de Jacques Cartier est proche des Grondines ; son  
 “ entrée est remplie de rochers à fleur d'eau. Je touchai un jour à  
 “ marée basse sur un qui étoit fort pointu. J'étais heureusement dans  
 “ un canot de bois, et je courus grand risque de me noyer..... Comme  
 “ Jacques Quartier tentoit dans ses premières découvertes tous les plus  
 “ beaux endroits du fleuve, il y fut malheureusement naufrage, et fut  
 “ contraint d'y passer un hyver bien rigoureux (31).

“ Le Platon de Ste. Croix est un peu plus haut du côté du Sud ;  
 “ c'est une langue de terre qui est comme un fer à cheval, de seize

(28) Cette partie de la relation de M. de la Potherie n'est pas exacte. Jacques Quartier ne remonta le fleuve en 1534 que jusqu'à l'Ile d'Anticosti. Ce ne fut qu'en 1535 qu'il se rendit jusqu'à Québec, et delà à Hochelaga (Montréal).

(29) Dans un troisième voyage que Jacques Quartier fit au Canada en 1540, il paraît avoir hiverné à la rivière du *Cap-Rouge* qui est à environ trois lieues au-dessus de Québec. M. de Roberval ne vint en Canada qu'en 1542, sans être accompagné de Quartier.

(30) Il est probable que l'auteur disait “ dans une rivière qui est encore connue sous ce nom ” et que les mots “ dans une rivière ” auroient été omis dans l'impression.

(31) M. de la Potherie est le premier qui ait fait mention d'un naufrage arrivé à Jacques Quartier dans le fleuve St. Laurent, les relations que nous avons de ce navigateur n'en disent pas un seul mot. L'histoire de ce prétendu

“ arpens en superficie, au pied d'une petite montagne faite en amphithéâtre sur le sommet de laquelle est un pais plat, où sont les campagnes de bled. Jacques Cartier jetta les yeux sur ce lieu pour y faire une ville (32).

IDEM.—Tome I, p. 282.

### LE R. P. DE CHARLEVOIX.

“ De l'Isle de *Bacchus* (l'Isle d'Orléans) Cartier se rendit dans une petite rivière, qui en est éloignée dix lieues, et qui vient du nord ; il la nomma la rivière de Ste. Croix, parcequ'il y entra le quatorzième de Septembre : on l'appelle communément la rivière de Jacques Cartier (33)

CHARLEVOIX.—Hist. de la Nouv. France, Tome I, p. 12. Edit. in-4, 1744.

“ Cartier partit de Ste. Croix le 19<sup>e</sup> (Septembre) avec la grande Hermine, et deux chaloupes, laissant les deux autres navires dans la

naufage tire peut-être sa source de la circonstance fâcheuse où se trouva Jacques Quartier durant son hivernement en 1535 lorsqu'ayant perdu par le scorbut vingt-cinq hommes d'équipage, il se vit contraint d'abandonner un de ses vaisseaux, la Petite Hermine, aux sauvages d'un village voisin, appelé *Satadin* ou *Sitadin*.—Voyez p. 62.

(32) Ce passage se rapporte d'une manière confuse au prétendu hivernement de Jacques Quartier à la Pointe ou Platon de Ste. Croix.

(33) Il faut penser que le R. P. de Charlevoix en rédigeant ce passage n'avait pas sous les yeux la relation de Jacques Quartier ou bien qu'il aura travaillé d'après des mémoires peu exacts ; car la description que ce navigateur nous donne du lieu où était située la rivière Ste. Croix est conçue en termes si clairs et précis qu'il est impossible de s'y méprendre. “ Et au bout d'icelle (l'Isle d'Orléans) trouvâmes un affour d'eau fort beau et plaisant, auquel lieu y a une petite rivière . . . nous nommâmes le dit lieu Ste. Croix, &c.—Voyez p. 34. Aucun mot de ce passage ne peut faire entendre que la rivière de Ste. Croix était éloignée de dix lieues de l'Isle d'Orléans, puisqu'il y est dit d'une manière positive que cette rivière était au bout de l'Isle.

“ rivière de Ste. Croix (34), où la grande Hermine n'avoit pu entrer (a).

“ (a) Champlain prétend que cette rivière est celle de St. Charles ;  
 “ mais se trompe, puisque des bâtimens beaucoup plus grands que la  
 “ grande Hermine, entre fort bien dans celle-ci quand la marée est  
 “ haute (35) : c'est qu'il comptoit les dix lieues du bas de l'Isle (36).

IDEM.—Tome I, p. 12.

“ Je trouve dans quelques Mémoire, et c'est une tradition constante  
 “ en Canada (37) qu'un des trois navires fut brisé contre un rocher, qui  
 “ est dans le fleuve St. Laurent, vis-à-vis de la rivière Sainte Croix, et  
 “ que la marée couvre entièrement lorsqu'elle est haute (b) ; mais la  
 “ relation d'où j'ai tiré ce récit, ne dit rien de cet accident.”

“ (b) On l'appelle encore présentement *la roche de Jacques Cartier*.”

IDEM.—Tome I, p. 13.

(34) Le R. P. de Charlevoix a dû puiser encore ici à quelque source peu  
 correcte, car la relation de Jacques Quartier dit expressément le contraire :  
 “ Le seizième du dit mois, (Septembre) nous mîmes *nos deux plus grands*  
 “ *navires* (La Grande Hermine et la Petite Hermine) *dedans le dit hâble*  
 “ *et rivière*, où il y a de plaine mer trois brasses, et de basse eau demie  
 “ *brasse, et fut laissé le Gallion* (l'Emerillon) *dedans la rade pour*  
 “ *mener à Hochelaga*.”—(Voyez p. 36.) “ Le lendemain 19<sup>e</sup> jour du dit  
 “ mois de Septembre, nous appareillâmes et fîmes voile *avec le Gallion*  
 “ et les deux barques (chaloupes).—Voyez p. 39.

(35) M. de Champlain a dû prétendre que cette rivière de Ste. Croix  
 était celle de St. Charles ; mais il n'a parlé nulle part dans sa relation de  
 la difficulté qu'il y avait de placer soit la Grande Hermine soit les autres  
 vaisseaux dans la rivière en question.

(36) M. de Champlain était bien fondé “ à compter les dix lieues du bas  
 de l'Isle ” (l'Ile d'Orléans, et en cela il a parfaitement compris le récit de  
 Jacques Quartier : “ Et fusmes outre le dit fleuve *environ dix lieues,*  
*costoyans la dite Isle* (à laquelle il donnait dix lieues) *et au bout d'icelle,*  
 &c.—Voyez p. 34.

(37) Quant à “ la tradition constante ” dont il est ici parlé, on peut y  
 opposer le silence absolu qui règne dans tout le cours des relations de  
 Jacques Quartier à l'égard de ce prétendu naufrage, dont il n'aurait pas  
 manqué de faire mention si un pareil malheur lui fut arrivé.

FIN.





# TABLE

## DES MATIERES CONTENUES DANS CE VOLUME.

---

### PREMIER VOYAGE DE JACQUES QUARTIER.

#### CHAP. I.

Comme le Capitaine Jacques Quartier partit avec deux Navires de St. Malo, et comme il arriva en la Terre-Neuve, appelée la Nouvelle-France et entra au Port de Bonnevue. . . . 1

#### CHAP. II.

Comme nous arrivâmes en l'Isle des Oiseaux, et de la grande quantité d'Oiseaux qui s'y trouvent. . . . . *Id.*

#### CHAP. III.

De deux espèces d'Oiseaux—l'une appelée *Godets*, et l'autre *Margaux* ; et comme nous arrivâmes à Carpunt. . . . . 2

#### CHAP. IV.

Description de la Terre-Neuve, depuis le Cap Rasé jusqu'à celui de Degrad. . . . . 3

#### CHAP. V.

De l'Isle nommée à présent de Sta. Catherine. . . . . *Id.*

## CHAP. VI.

Du lieu nommé Blanc-Sablon, de l'Isle de Brest, et de l'Isle aux Oiseaux : la sorte et quantité qui s'y trouvent, et du Port nommé les Islettes. . . . . 4

## CHAP. VII.

Comme nous entrâmes au Port de Brest, et comme tirans vers Ouest, passames au milieu des Isles, lesquelles sont en si grand nombre qu'il n'est possible de les compter. . . . . *Id.*

## CHAP. VIII.

Des Ports de St. Antoine, de St. Servain, et de Jacques Quartier ; du Fleuve appelé St. Jacques ; des Coutumes et Vestements des habitants, et de l'Isle de Blanc Sablon. . . . . 5

## CHAP. IX.

De quelques promontoires, à savoir : du Cap Double, Cap Royal, Cap de Lait ; des Montagnes des Cabannes, des Isles Colom-baires, et d'une grande pêcherie de Morues. . . . . 6

## CHAP. X.

De quelques Isles entre le Cap Royal et le Cap Lait. . . . . 8

## CHAP. XI.

De l'Isle St. Jean. . . . . *Id.*

## CHAP. XII.

Des Isles de Margaux, et des espèces d'Oiseaux et Animaux qui s'y trouvent ; de l'Isle de Brion, et du Cap du Dauphin. . . . . *Id.*

## CHAP. XIII.

De l'Isle d'Alezay, et du Cap St. Pierre. . . . . 10

## CHAP. XIV.

- Du Cap d'Orléans, du Fleuve des Barques, du Cap des Sauvages,  
et de la qualité et température de ces pays. . . . . 10

## CHAP. XV.

- Du Golfe nommé St. Lunaire, et autres Golfes notables et Caps  
de terre, et de la qualité et bonté de ces pays. . . . . 12

## CHAP. XVI.

- Du Cap d'Espérance, et du lieu St. Martin, et comme les Barques  
d'hommes Sauvages approchèrent de nos Barques, et ne se  
voulant retirer furent espouvantés de quelques coups de passe-  
volans et de nos dards, et comme ils s'enfuirent à grande  
hâte. . . . . 13

## CHAP. XVII.

- Comme ces Sauvages venans vers nos navires, et les notres venans  
vers les leurs, descendirent les uns et les autres en terre ; et  
comme les Sauvages se mirent à trafiquer en grande allégresse  
avec les notres. . . . . 14

## CHAP. XVIII.

- Comme après que les notres eurent envoyé deux hommes en terre  
avec des marchandises, vinrent 300 Sauvages en grande joie ;  
de la qualité de ce pays, de ce qu'il produit, et du Golfe de la  
Chaleur. . . . . *Id.*

## CHAP. XIX.

- D'une autre Nation de Sauvages ; de leurs coustumes et de leurs  
manières, tant de leur vivre que du vestement. . . . . 16

## CHAP. XX.

- Comme les nôtres plantèrent une grande Croix sur la pointe de  
l'entrée du Port, et comme le Capitaine de ces Sauvages étant

appaisé par un long pourparler avec notre Capitaine, accorda  
que deux de ses enfants allassent avec lui. . . . . 18

### CHAP. XXI.

Comme estans hors du Port susdit, cheminans derrière cette  
Coste, allasmes pour chercher la Terre qui est vers le Su-Est  
et Nord-Ouest. . . . . 19

### CHAP. XXII.

Des Caps St. Louis et de Montmorency, et de quelques autres  
Terres ; et comme une de nos barques ayant heurté contre  
un écueil ne laissa de passer outre. . . . . *Id.*

### CHAP. XXIII.

Comme ayant consulté ce qui estoit le plus expédient de faire, nous  
délibérasmes notre retour ; du Détroit de St. Pierre, et du  
Cap de Tiennot. . . . . 21

### CHAP. XXIV.

Comme le 9me jour d'Août nous entrasmes dans Blanc Sablon, et  
5me de Septembre arrivasmes au Port de St. Malo. . . . . 22

Le langage de la Terre nouvellement découverte, appelée Nou-  
velle France. . . . . 23

## DEUXIEME VOYAGE DE JACQUES QUARTIER.

### CHAP. I.

Préparation du Capitaine Jacques Quartier, et des siens pour le  
voyage de la Terre-Neuve. Embarquement. De l'Isle aux  
Oiseaux. Découvertes jusqu'au commencement de la grande  
Rivière de Canada, appelée par les Sauvages Hochelaga. . . . . 26

### CHAP. II.

Comment notre Capitaine fist retourner les Navires en arrière

|                                                                                                                 |    |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| jusques d'avoir connoissance de la Baie St. Laurent, pour voir s'il y avoit aucun passage vers le Nord. . . . . | 30 |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|

## CHAP. III.

|                                                                                                                                                                             |    |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| Comme le Capitaine retourna aux Navires et alla revoir l'Isle. La grandeur et nature d'icelle ; et comme il fist mener les dits Navires à la Rivière Saincte Croix. . . . . | 35 |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|

## CHAP. IV.

|                                                                                                                                                                                                                               |    |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| Comment les dits Donnacona, Taiguragny et autres songèrent une finesse, et firent habiller trois hommes en guise de diables, feignans estre venus de par Cudouagny leur Dieu, pour nous empêcher d'aller à Hochelaga. . . . . | 38 |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|

## CHAP. V.

|                                                                                                                                                                                                                                          |    |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| Comment le Capitaine et tous les Gentilshommes, avec cinquante Mariniers partirent de la province de Canada, avecque le Gallion et les deux barques, pour aller à Hochelaga, et de ce qui fut veu entre-deux sur le dict Fleuve. . . . . | 39 |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|

## CHAP. VI.

|                                                                                                                                                                                                                                          |    |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| Comment le Capitaine fist accoustrer les barques pour aller à Hochelaga, et laisser le Gallion pour la difficulté du passage. Et comment nous arrivâmes au dit Hochelaga, et de la réception que le peuple fit à nostre arrivée. . . . . | 41 |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|

## CHAP. VII.

|                                                                                                                                                                           |    |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| Comment le Capitaine et les gentilshommes avecque vingt-cinq hommes bien armés et en bon ordre, allèrent à la Ville de Hochelaga, et de la situation du dit lieu. . . . . | 43 |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|

## CHAP. VIII.

|                                                                                                                                                                                                                       |    |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| Comment nous arrivâmes à la dite Ville, et de la réception qui nous y fut faite. Et comment le Capitaine leur fit des présens, et autres choses que le dit Capitaine leur fit, comme sera veu en ce chapitre. . . . . | 45 |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|

## CHAP. IX.

Comment nous arrivâmes au dit Hâble de Ste. Croix ; comment nous trouvâmes nos Navires, et comment le Seigneur du pays vint voir le Capitaine, et comment le dit Capitaine l'alla voir, et partie de leurs coustumes et particularités. . . 48

## CHAP. X.

De la façon de vivre du Peuple de la dite Terre, et de certaines conditions, créances et façons qu'ils ont. . . 49

## CHAP. XI.

Comme le dit Peuple de jour en jour nous apportoit du poisson, et de ce qu'ils avoient à nos Navires : Et comme par l'avertissement de Taiguragny et Domagaya le dit peuple se retira de y venir, et comme il y eut aucun discord entre nous et eux. . . 51

## CHAP. XII.

Comment le Capitaine doutant qu'ils ne songeassent aucune trahison, fist renforcer le Fort ; et comment ils vinrent parlementer avecque lui, et la rendition de la fille qui s'en estoit fuie. . 52

## CHAP. XIII.

De la grandeur et profondeur du dit fleuve en général, et des bestes, oiseaux, poissons et autres choses que y avons vus et de la situation des lieux. . . 53

## CHAP. XIV.

Chapitre d'aucuns enseignemens que ceux du Pays nous ont donné depuis estre revenus de Hochelaga. . . 55

## CHAP. XV.

Comme grosse maladie et mortalité a été au Peuple de Stadaconé, de laquelle pour les avoir fréquentés en avons esté in-

fectés, tellement qu'il est morts de nos gens jusqu'au nombre  
de vingt-cinq. . . . . 56

## CHAP. XVI.

Comment nous demeurâmes au Port de Sainte Croix parmi les  
neiges et englacés ; et du nombre qui moururent de la dite  
maladie depuis son commencement jusqu'à la mi-Mars. . . 58

## CHAP. XVII.

Comment par la grâce de Dieu nous eumes connoissance d'un cer-  
tain arbre, par la vertu duquel nous recouvrîmes notre santé ;  
et de la manière d'en user. . . . . 59

## CHAP. XVIII.

Comment le Seigneur Donnacona accompagné de Taiguragny et  
divers autres, feignans d'estre allés à la chasse des Cerfs et  
autres bestes, furent deux mois absents, et à leur retour ame-  
nèrent grand nombre de gens avec eux que n'avions coutume  
de voir. . . . . 60

## CHAP. XIX.

Comment Donnacona revint à Stadaconé avec grand nombre de  
peuple, et de ce qu'il ne vint faire visite à notre Capitaine,  
feignant être bien malade: ce qu'il fist afin que le Capitaine  
allast le voir. . . . . 61

## CHAP. XX.

Comment le jour de Sainte Croix, le Capitaine fist planter une  
Croix dedans notre Fort, et comment le Seigneur Donnaco-  
na, Taiguragny et Domagaya et leur bande vinrent ; et de  
la prise du dit Seigneur. . . . . 63

## CHAP. XXI.

Comment les Canadiens vinrent la nuit devant les Navires cher-  
cher leurs gens, durant laquelle ils hurloient comme loups,

|                                                                                                                  |    |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| et le parlement et conclusion qu'il firent le lendemain, et des présens qu'ils firent à nostre Capitaine . . . . | 64 |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|

## CHAP. XXII.

|                                                                                                                                                                         |    |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| Comment le lendemain, cinquième jour de May, le dict peuple retourna pour parler à leur Seigneur : Et comme il vint quatre femmes à bord lui apporter des vivres. . . . | 65 |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|

|                                                                                                             |    |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| Le langage des Pays et Royaume de Hochelaga et Canada, autrement appelés par nous la Nouvelle-France. . . . | 96 |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|

## TROISIEME VOYAGE DE JACQUES QUARTIER.

### CHAP. I.

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             |    |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| Le Roy François Premier, ordonne à Jacques Quartier de faire de plus ample découvertes vers les Païs de Canada, Hochelaga et Saguenay. Ses préparatifs, et son départ de St. Malo, avec cinq Navires. Son arrivée au Port de Ste. Croix ; Il bâtit un fort à quatre lieues plus outre, en un lieu qu'il appelle Charlesbourg Royal. . . . . | 70 |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|

### CHAP. II.

|                                                                         |    |
|-------------------------------------------------------------------------|----|
| Suit la description de la Rivière et Hâvre de Charlesbourg Royal. . . . | 73 |
|-------------------------------------------------------------------------|----|

### CHAP. III.

|                                                                                                                                                                                                                                                                  |    |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| Comme après le départ des deux Navires qui furent envoyés en Bretagne, et que la bâtisse du Fort fut commencé, le Capitaine fit préparer deux Barques pour aller à mont la Grande Rivière pour descouvrir le passage des trois Saults ou courants d'eau. . . . . | 75 |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|

### CHAP. IV.

|                                                                                          |    |
|------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| Description des trois Saults ou courants d'eau, qui sont au-dessus de Hochelaga. . . . . | 77 |
|------------------------------------------------------------------------------------------|----|



**LE ROUTIER DE JEAN ALPHONSE DE XANCTOICNE.**

- Ci-suit le cours de Belle-Isle, Carpunt, et la Grande Baye en la Terre-neuve, jusqu'à la rivière de Canada, dans un espace de deux cens trente lieues, observé par Jean Alphonse de Xanctoigne, premier pilote de Monsieur de Roberval, 1542. . 81

**VOYAGE DU SIEUR DE ROBERVAL AU CANADA.****CHAP. I.**

- Depart du Sieur de Roberval du Port de la Rochelle. Son arrivée à la Terre-Neuve où il rencontre Jacques Quartier, lequel revenant du Canada refuse d'y retourner avec le dit Sieur de Roberval. Arrivée du dit Sieur de Roberval au lieu appelée France-Roy, où il bâtit un Fort, ainsi que divers logemens. . . . . 91

**CHAP. II**

- Du Fort de France Roy, et de ce qui fut fait en cet endroit. . 92

**CHAP. III.**

- Des manières des Sauvages. . . . . 94

**CHAP. IV.**

- Le voyage que fit le Sieur de Roberval, de son Fort en Canada, au Saguenay, le 5<sup>e</sup> de Juin, 1543. . . . . 95

**DEUX LETTRES DE JACQUES NOEL, DE ST. MALO.**

- Lettre écrite à Mr. Jean Growte, étudiant à Paris, par Jacques Noel, de St. Malo, petit neveu de Jacques Quartier, relativement à la découverte des saults en Canada. . . . . 99

Autre lettre écrite à Mr. Jean Growte par le dit Jacques Noel. . 106

### APPENDICE.

Description de la première Habitation bâtie à Québec par le Sieur de Champlain en 1608, (avec une estampe *fac-simile*.) . 103

Renvois qui accompagnent la Carte de Québec et de ses environs en 1608, et diverses notes pour servir d'éclaircissemens, (avec une carte *fac-simile*.) . . . . . 105

Divers extraits tirés des anciens Historiens, relativement au lieu auquel Jacques Quartier a donné le nom de Rivière et Port de Ste. Croix, et où il s'est fortifié et établi avec ses vaisseaux à son arrivée en Canada, en 1535. . . . . 109

FIN

MÉMOIRE  
DU  
SIEUR DE RAMEZAY,  
COMMANDANT A QUÉBEC,

Au sujet de la reddition de cette ville, le 18 Septembre 1759,

D'APRÈS UN MANUSCRIT AUX ARCHIVES DU BUREAU  
DE LA MARINE, À PARIS.

---

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION  
DE LA  
Société Littéraire et Historique de Québec.

---

DES PRESSES DE JOHN LOVELL,  
QUÉBEC.

---

1861.



# INTRODUCTION.

---

APRÈS un assez long intervalle la *Société Littéraire et Historique de Québec* s'est déterminée à reprendre la publication de quelques documents inédits sur l'histoire ancienne du Canada.

Le premier de ces documents est un mémoire contenant la défense de Mr. de Ramezay, Commandant pour le Roi à Québec, lors de la Capitulation de cette ville aux armes britanniques, le 18 Septembre 1759.

Quelques mémoires du temps avaient imputé à cette officier la faute d'avoir rendu la ville de Québec à l'ennemi sans avoir opposé une plus longue résistance. Cependant, le mémoire en question se trouve appuyé de diverses pièces justificatives qui contribuent beaucoup à jeter un nouveau jour sur les causes qui précipitèrent cette Capitulation.

D'après une note au crayon sur le manuscrit original, on voit que Mr. Ramezay avait demandé qu'il lui fut permis de faire publier ce mémoire, justifiant sa conduite, au nombre de 150 exemplaires.

On a lieu de croire que cette demande lui aura été refusée, puisque ce document est resté inédit et entièrement inconnu jusqu'au moment où il a été trouvé aux Archives du Bureau de la Marine, par Mr. Faribault en l'année 1852. On présume que, par le moyen de quelque influence secrète auprès du Ministre d'alors, on aura supprimé la publication d'un document qui aurait pu, peut-être, compromettre quelque fonctionnaire d'un rang élevé; d'où il est arrivé que Mr. Ramezay, est inévitablement devenu une victime qu'il fallait sacrifier.

On a laissé subsister l'orthographe qui se trouve dans le manuscrit original.



# ÉVÉNEMENTS

DE

LA GUERRE EN CANADA DURANT LES ANNÉES  
1759 et 1760.

---

## RELATION DU SIÈGE DE QUÉBEC

DU 27 MAI AU 8 AOUT, 1759.

---

*(Archives du département de la guerre, Paris.)*

DEPUIS que les Anglois ont commencé les hostilités en Canada, l'on sait les différentes dispositions qu'ils ont faites pour s'en rendre maîtres, les forces immenses qu'ils ont rassemblées dans le haut du continent pour attaquer nos établissements de ce côté et celles qu'ils se préparoient à faire monter le fleuve St. Laurent pour assiéger en même temps Québec.

Nous apprîmes le 17 et le 19 de mai dernier, par différens rapports des capitaines d'une petite flotte marchande partie de Bordeaux sous le convoi de M. Kanon, par 3 navires sortis de Rochefort sous le commandement de M. de Vaucrain et par M. Sauvage, capitaine d'une frégate partie de Brest, qu'une escadre angloise les suivait dans le fleuve. On avait déjà été prévenu de l'entreprise que les ennemis projettoient pour le printemps, par

deux Acadiens prisonniers à la Nouvelle Angleterre d'où ils s'étoient sauvés. M. le *Mis.* de Vaudreuil, gouverneur général étoit alors à Montréal où il n'étoit occupé depuis longtems que de tous les moyens praticables pour mettre en bon état de défense les postes avancés. Il avoit envoyé à Niagara 1,500 hommes sous le commandement de M. Pouchot, capitaine au Régiment de Béarn qui a fait fortifier ce fort, et il avoit fait passer des ordres à M. de Lignery, capitaine de la Colonie qui commandoit à la Belle Rivière, de se replier à Niagara avec environ 3,000 hommes qu'il devoit avoir. M. de La Corne, autre officier de la Colonie, étoit aussi détaché avec 1,500 pour garder le dessus des rapides du côté de la Présentation sur le lac Ontario. M. de Bourlamaque, brigadier d'Infanterie étoit chargé de la défense de Carillon avec 500 hommes qui devoient être soutenus de 1,200 autres qui étoient au Fort St. Jean à l'entrée du Lac Champlain aux ordres de M. Rigaud de Vaudreuil, indépendamment des sauvages commandés par M. de La Corne de Chapte. M. le Marquis de Vaudreuil ayant donc réglé toutes ses dispositions pour la partie supérieur du Canada et déterminé les opérations dont il laissoit le soin à M. de Levis, Maréchal de camp, pour la défense de Montréal, adressa ses ordres à M. le *Mis.* de Montcalm à Québec pour accélérer tous les arrangements qu'il avoit déjà pris depuis longtems pour s'opposer aux puissants efforts des ennemis. Il se rendit lui-même dans la Capitale trois jours après.

Pendant qu'il travailloit avec M. Bigot, Intendant de la Colonie, à la distribution des foibles ressources du pays, et à assurer la subsistance dans tous les gouvernements relativement au plan d'arrangement arrêté par cet Intendant qui, de son côté s'étoit occupé du ménagement des vivres, des moyens de s'en procurer, et de faire des dépôts utiles et certains à tous événements, on ferma de pieux les endroits de la ville qui restoient ouverts; on établit de nouvelles batteries sur les quais du Palais, aussi sur la construction au Cul de Sac; on plaça aussi du canon sur le haut de la côte qui conduit de la basse à la haute ville; et enfin on forma une petite armée des 5 bataillons de troupes de terres qui se trouvèrent de la Colonie, d'environ 200 hommes de troupes et des Milices et autres habitants Canadiens qui s'assemblèrent avec tant d'activité et de zèle qu'on forma sur le champ un corps de 11



à 12 mille hommes qui fut établi à Beauport pour s'opposer à une descente et y être en état de secourir la ville. On se retrancha en même temps depuis le Sault de Montmorency jusqu'à Québec. On établit des forts de communication partout, et on forma une troupe de cavalerie de 150 maîtres dont le commandement fut donné à M. de la Roche Beaucourt. M. de Fiedmont, capitaine d'artillerie, donna le plan de 12 grands canots de bois sur lesquels on devoit monter un canon de 12, et on acheva la construction avec celles de 4 chaloupes carcassières qui portoient aussi un canon de 18, outre une batterie flottante portant 12 pièces de canon dont 2 de 24 qui se manœuvroient à la voile. On prépara une quantité de cajeux, chargés d'artifices pour mettre le feu aux vaisseaux ennemis, indépendamment des brûlots; on échoua à l'entrée de la petite rivière deux navires dématés sur lesquels on établit encore des batteries pour s'opposer à une descente.

Dans la nuit du 24 au 25 de Mai, les feux destinés à annoncer les ennemis furent allumés à la Pointe de Lévy, et le canon de la ville en répéta le signal. Le même jour les Srs. Aubert et de Plaine, Canadiens, établis à St. Barnabé pour observer ce qui se passoit dans le fleuve, envoyèrent avertir M. le Marquis de Vaudreuil qu'ils avoient vu 14 vaisseaux anglois tant de guerre que de transport; c'étoit en effet l'avant garde des ennemis, sous le commandement de l'amiral Durel, destinée à intercepter le secours que nous devions espérer de France. Sur ces nouvelles on redoubla de vigilance à l'Isle d'Orléans, à l'Isle aux Coudres et tout le long des côtes du sud audessous de Québec, d'où on fit retirer les femmes, les enfants et les bestiaux dans les concessions les plus reculées, et M. de Léry, capitaine de la Colonie, chargé de ces opérations, le fut aussi d'ordonner aux habitans en état de porter les armes de se tenir prêts à se rendre à Québec sitôt que M. le Marquis de Vaudreuil les en feroit avertir.

Quelques jours après, l'arrivée fut confirmée. Ils y débarquèrent des troupes et formèrent un camp. Cette Isle avoit été évacuée par les habitans et les ennemis ne firent aucun tort à leurs possessions; ils s'y proménoient fort tranquillement et dans la plus grande sécurité, ce qui enhardit quelques Canadiens établis à la Baye St. Paul. Ils y passèrent, s'embusquèrent dans les bois et firent trois prisonniers parmi lesquels étoit le petit fils de l'amiral

Durel. Les sauvages qu'on y avoit envoyé sous le commandement de M. Niverville n'osèrent en faire autant de peur d'être enveloppés, quelque invitation qu'on leur fit. Les Anglois, de leur côté profitoient de tous les instants et n'en perdirent pas un pour envoyer des berges sonder et mouiller des Bouées dans le Canal de la traverse où ils firent passer tout de suite quelques uns de leurs vaisseaux. Ce fut alors que nous apprîmes qu'il arrivoit de nouveaux secours à l'ennemi et qu'il avoit déjà rassemblé environ 30 bâtimens de toute espèce.

M. de Courtemanche partit pour l'Isle d'Orléans avec un détachement de 600 hommes, Canadiens et sauvages; ceux-ci avoient de leurs camarades en canots d'écorce qui attaquèrent 7 berges angloises, et le feu fut fort vif de part et d'autre, sans perte d'un seul homme de notre côté. Nous nous emparâmes d'une de ces berges sur laquelle il y avoit 8 Anglois, qui furent conduits à Québec et qui dirent qu'il y avoit 1,500 hommes de débarquement. Dès le lendemain M. le Mercier, commandant l'artillerie, se transporta sur l'Isle d'Orléans avec quelques pièces de campagnes du calibre de huit, dont il fit tirer à boulet rouge sur les ennemis mouillés à St. François, mais son feu, ni celui dont les Anglois lui ripostèrent n'eurent pas de succès.

Du 18 au 19 de Juin, un courrier expédié par le Sieur Aubert vint annoncer que le reste de la flotte angloise composée d'environ 15 voiles étoit à St. Barnabé. Cette dernière division jointe à la première formoit alors une flotte de 160 bâtimens. Peu de jours après, les uns mouillèrent à l'Isle aux Coudres, d'autres firent tout de suite la traverse et on sut positivement que M. Saunders la commandoit et que le général Wolfe venait à la tête de 10,000 hommes de débarquement. On ne put tirer d'autres connaissances des prisonniers ou déserteurs. Le 27 de Juin, 3 vaisseaux de guerre s'avancèrent jusques à la vue de Québec à 6 heures du matin. Ils y mouillèrent pour faciliter l'opération d'une frégate qui vint sonder le long de l'Isle d'Orléans, après quoi ils disparurent tous les trois, et le vent du Nord Est ayant fraîchi considérablement l'après midi, quelques bâtimens ennemis de transport furent jettés à la côte. Le même jour on vit du village de Beaumont 120 ou 130 voiles, le long de l'Isle d'Orléans, mais dans ce nombre il y avoit peu de vaisseaux de guerre et quelques frégates

seulement, pour faciliter la descente qui se fit à midi sur la dite Isle. Les ennemis se formèrent en bon ordre et furent camper sur les hauteurs du St. Laurent au nombre de 8 mille hommes, selon ce qu'en a put juger M. de Courtemanche qui fut forcé de traverser à Beupré pour se retirer, ne pouvant faire tête à telles forces avec son petit détachement. Il étoit question de brûler cette flotte s'il étoit possible, et on l'essaya pendant la nuit du 28 au 29, en envoyant sur elle six brûlots qui ne firent aucun bon effet; les uns furent poussés hors du fil du courant et furent s'échouer; les autres s'emflammèrent trop tôt et brûlèrent même à la vue de Québec. On y perdit dans les flammes un nommé Dubois, capitaine d'un de ces brûlots et son second; un seul de ces bâtimens approcha la flotte dont les chaloupes armées le détournèrent, quoiqu'en feu. On y auroit suppléé tout de suite par les cajeux, si le gros vent de Nord Est qui avoit soufflé ne les eût jeté à la côte auprès du Sault Montmorency où ils étoient échoués.

Le 30, nous apprîmes que les ennemis avoient mis à terre à Beaumont, paroisse audessous de la Pointe de Levy, qu'ils y avoient tué un homme et fait un ou deux prisonniers, et que l'officier et les habitans qui étoient encore dans cette paroisse avoient été obligés de se retirer avec précipitation dans les bois. On sut aussi dans la même matinée que les ennemis s'avançoient par terre à la Pointe de Levy même. Il y avoient fait mouiller 15 vaisseaux pour faciliter une autre descente qu'ils exécutèrent dès l'après midi. Alors le Sieur Charest, habitant et capitaine de Milice, demanda à M. le Marquis de Vaudreuil la permission de passer sur cette pointe dont il est le Seigneur, avec quelques habitans pour s'opposer aux opérations de l'ennemi. Il partit sur les deux heures après midi avec 15 hommes, qui furent joints par d'autres habitans de la Pointe sur laquelle les Anglois avoient déjà rassemblé 1,500 hommes autour de l'Eglise. Le Sieur Charest en avoit alors 60 qui fusillèrent jusqu'au soir et tuèrent 40 ou 50 hommes aux Anglois sans en avoir un seul de blessé. Sur les 4 heures M. le Marquis de Vaudreuil lui envoya des sauvages qu'il ne fut pas possible de réunir à cette partie. Ils se dispersèrent dans les bois et firent un prisonnier qui annonça pour la nuit suivante une descente générale, ce qui détermina à ne plus

envoyer du monde à la Pointe de Levy et à rappeler le Sieur Charest qui rentra à Québec à dix heures du soir et laissa après lui quelques traîneurs qui fusillèrent encore les ennemis toute la nuit.

Dans l'idée où l'on étoit que les Anglois feroient la descente générale à Beauport et que c'étoit là où devoit se décider le sort de la Colonie, Mrs. les Marquis de Vaudreuil et de Montcalm et Mr. Bigot, Intendant, se retirèrent dès le soir avec les principaux officiers de guerre et autres, au camp qu'on avait formé à Beauport. Le commandement de la ville fut laissé à Mr. de Ramezay, lieutenant de Roy, avec une garnison de 1,500 hommes des troupes, des Milices et des équipages des navires destinés pour servir les batteries.

Le camp de Beauport fut établi à un quart de lieu audessus du Sault de Montmorency et Mr. de Levis, Maréchal de camp, y commandoit. Le quartier général étoit assis à la Canardièrre d'où Mrs. les Marquis de Vaudreuil et de Montcalm faisoient passer leurs ordres à tous les postes.

Le 1er Juillet M. de Léry arriva à Québec où il pénétra par les bois. Il avoit descendu le chemin d'Arlaca un peu audessus de la Pointe Levy. A 10 heures, deux frégattes s'avancèrent dans le bassin, elles y mouillèrent et canonnèrent avec des carcassières qui s'étoient approchées pour les en chasser.

On renvoya le même jour le Sieur Charest à la Pointe de Levy pour s'assurer si les Anglois y avoient débarqué de l'artillerie, mais il ne put approcher assez près du camp pour le vérifier. Le 2, le même officier de Milice fut encore à cette Pointe à 4 heures du matin, il en revint à midi, et dit que le camp des ennemis comptoit neuf arpents de terre en largeur audessous de l'Eglise sur 12 de profondeur, et qu'il n'y avoit encore point vu d'artillerie quoiqu'il s'en fut approché de très près. On rapporta le même jour un placard que le général Wolfe avoit fait afficher à la porte de l'Eglise de Beaumont; il sera joint à la fin de cette relation. L'après midi de cette journée, il parut sur les hauteurs qui prolongent la côte de face au chateau de Québec un détachement ennemi d'environ 600 hommes sur lequel on tira le canon de la ville, et sur les 7 heures du soir cette troupe défila au camp que les Anglois avoient formé près de l'Eglise de la Pointe de Levy.

La vue de ce camp et les canons montés qu'on y découvroit déjà de la côte de Beauport, causa une telle sensation parmi les habitans Canadiens dont la bravoure est si connue qu'il s'ameutèrent en grand nombre le 3 et furent demander à Mr. le Marquis de Vaudreuil la permission de passer 4 ou 5 mille hommes à la côte du sud pour attaquer le camp des Anglois, mais cette manœuvre fut improuvée par Mr. le marquis de Montcalm qui s'étoit chargé vis-à-vis du Gouverneur Général de la défense du Canada du côté de Québec.

Le 4, Mr. de Niverville, officier de la Colonie, fut détaché pour aller camper à Sillery à une lieue audessus de Québec avec environ 200 Canadiens et sauvages et à midi les ennemis envoyèrent une chaloupe avec pavillon blanc porter une lettre à Mr. le Marquis de Vaudreuil par laquelle l'amiral lui demandoit des nouvelles des trois Anglois pris sur l'Isle aux Coudres et le prévenoit qu'il lui renverroit quelques femmes Acadiennes prises dans le fleuve. M. le Mercier fut chargé de porter la réponse, et le lendemain les Acadiennes furent renvoyées. Elles rapportèrent que les ennemis avoient débarqué des mortiers à la Pointe de Levy qu'ils n'avoient que 10,000 hommes de débarquement. On les voyoit tous les jours se promener avec assurance autour des habitations de la Pointe Levy, quoique les habitans retirés dans les bois les harceloient continuellement et qu'ils en tuoient chaque jour quelques uns dès qu'ils s'écartoient du détachement.

Le 6, au matin, une berge vint sonder dans le Chenal du Nord de l'Isle d'Orléans vis-à-vis le camp occupé par M. de Levis qui en avoit pris le commandement depuis qu'il étoit descendu de Montréal. Ce général détacha quelques canots sauvages qui la poursuivirent jusqu'à l'Isle d'Orléans où ils forcèrent 200 Montagnards Ecossais de se replier après avoir perdu 10 hommes. Ils y laissèrent aussi 2 des leurs et se rembarquèrent dans leurs canots après avoir tué un Anglois qu'ils avoient pris parcequ'ils étoient vivement pressés par un gros détachement venu au secours des Montagnards, de façon que deux de ces sauvages n'ayant pas pu se rembarquer aussitôt que les autres, ils se jetèrent à la nage et se rendirent au camp.

La batterie flottante qu'on avoit mouillée vis-à-vis, tira sur les 5 heures du soir quelques coups de canon sur la frégate qui s'étoit

avancée dans le bassin et qui fut soutenue du feu des vaisseaux, mais ils ne firent pas grand mal à cette batterie de laquelle six chaloupes carcassières et canots de la façon de M. de Fiedmont s'approchèrent pour continuer à canonner les frégates, mais ils furent vivement servis du canon des vaisseaux, et quoique les vaisseaux anglois ont prétendu n'avoir point souffert de notre feu, les frégates se retirèrent un peu plus du côté de l'Isle d'Orléans.

La nuit suivante un François prisonnier se sauva à la nage des vaisseaux, et fit à peu près le même rapport que les Acadiennes, à l'exception qu'il annonça que les Anglois attendoient un secours de 6,000 hommes, au défaut duquel ils projettoient de substituer 4,000 matelots, et qu'ils étoient résolus d'attaquer sous 3 jours. Le 8, les ennemis établirent des batteries à la côte du sud de face à celle du chateau de Québec et travaillèrent en même temps à une redoute pour se couvrir un peu audessus. On tira des bombes et du canon sur ces travailleurs qui en parurent maltraités, mais ils n'abandonnèrent point leurs travaux, et dans le même tems et pendant plusieurs heures les vaisseaux cannonnèrent beaucoup le camp de M. de Levis. Les galiottes bombardèrent aussi cette partie et sur les quatre heures du soir 30 berges ou chaloupes se portèrent sur deux vaisseaux mouillés assez près de terre à L'Ange Gardien ce qui fit présumer que ce lieu avoit été choisi pour une descente. Les galiottes recommencèrent à bombarder à 8 heures du soir jusques au lendemain. Elles jettèrent plusieurs bombes dans le camp, il n'y eut cependant qu'un seul homme blessé très légèrement.

Le 9, M. de Levis fit lever le camp et se retira dans les retranchemens audessous, près de la grève.

L'après midi les ennemis continuèrent à bombarder pour couvrir une descente faite à L'Ange Gardien, et plus bas. On s'étoit apperçu à la pointe de ce jour que leurs camps avoient beaucoup diminués sur la Pointe de Levy et sur l'Isle d'Orléans, ce qui donnait lieu de craindre qu'ils eussent fait une descente considérable à la côte de Beaupré. On détacha pour s'en éclairer une centaine de Canadiens et sauvages qui s'avancèrent audessus du Sault de Montmorency; il y furent surpris par un avant garde des ennemis soutenue par une chaloupe considérable sur laquelle les sauvages firent imprudemment plusieurs décharges.

Ils ont prétendu avoir tué 150 hommes, et qu'ils n'en ont eu que 15 tués ou blessés. Deux Canadiens et l'interprète de ces sauvages y périrent. Les ennemis avoient déjà placé environ cinq mille hommes sur les hauteurs de L'Ange Gardien, assez près du Sault de Montmorency avec 2 pièces de canon.

On fit l'après midi de ce même jour transporter un mortier à Beauport, et on bombarda les vaisseaux qui furent obligés de se hâler hors de portée.

Le 10, les batteries de la ville réunirent leurs feux sur les travailleurs employés à la Côte de Lauzon et aux batteries entamées le 8 par les Anglois. On leur jeta aussi des bombes qui parurent bien dirigées et tombèrent parmi eux. Il leur déserta un homme ce jour là qui traversa à Québec et qui rapporta que le soir, ou au plus tard le lendemain matin, il y auroit 6 mortiers de 14 pouces et 8 canons de 32 livres prêts à tirer sur la ville, qu'il étoit descendu à Beaupré de 6 à 6,500 hommes, qu'il ne restait au camp de la Pointe Levy et aux batteries dépendantes qu'environ 1,000 hommes et enfin que les officiers répandoient dans l'armée qu'on n'avoit perdu que 45 hommes dans l'affaire de la veille près du Sault de Montmorency ; néanmoins les sauvages rapportèrent le lendemain 60 chevelures levées pendant cette action.

Le 11, un second prisonnier françois s'échappa de l'armée angloise. Il étoit parti depuis cinq jours de l'Isle d'Orléans. On apprit par les déserteurs que leur camp des hauteurs de L'Ange Gardien se fortifioit d'hommes et de batteries.

On vit toute cette journée transporter de l'artillerie à celle qui devoit battre la ville en face. on tira des bombes et du canon sur les charrois et sur les travailleurs. Ils durent certainement perdre beaucoup de monde ce jour là, et on a su depuis par un prisonnier qu'une seule bombe avoit tué 17 hommes. Les Canadiens toujours pleins d'ardeur et inquiets de voir les progrès des travaux des ennemis, firent de nouvelles représentations à M. le Marquis de Vaudreuil pour les laisser former un gros détachement, avec lequel ils se proposoient de passer à la Pointe de Levy pour aller détruire les ouvrages des ennemis. M. le général qui connoit l'intrépidité des habitans y consentit, nonobstant les représentations qui lui venoient d'ailleurs et promit de faire sortir ce détachement sous les ordres de M. Dumas, major des troupes de la Colonie.

Pendant la nuit du 11 au 12, quatre sauvages Sauteurs de nation, pénétrèrent jusqu'au camp des ennemis à L'Ange Gardien et y tuèrent deux hommes, mais l'un d'eux fut blessé, cela occasionna quelques mouvemens dans l'avant garde des Anglois qui s'approcha un peu de celle qu'on avoit placée sur la côte auprès du Sault de Montmorency pour garder le passage sous le commandement de M. de Repentigny, capitaine des troupes de la Colonie ; il fit alors un feu qui les arrêta, il leur tua 60 hommes et ne perdit que deux Canadiens. Le 12, M. Dumas qui commandoit le détachement destiné à passer à la Pointe de Levy, le conduisit au Cap Rouge audessus de Québec, pour être à portée de traverser le soir à la côte du sud et de surprendre les ennemis le lendemain à la pointe du jour. Ce détachement étoit composé de 150 hommes des troupes de terre commandés par M. Dugla, capitaine au Régiment de Languedoc, de quelques soldats de la Colonie, d'environ 300 Canadiens tirés du camp de Beauport, et d'une grande partie des milices de la ville qui s'offrirent de bonne volonté ; de façon que M. Dumas partit avec près de 1,200 hommes. Il en auroit eu un plus grand nombre, si on avoit voulu laisser sortir tous ceux qui le demandoient instamment, il y eut même des magistrats qui s'y offrirent avec empressement.

On vit ce même jour les Anglois travailler à un retranchement sur les hauteurs de la Pointe de Levy, mais on ne les découvroit que de dessus la hauteur de la citadelle détruite, parceque le bois les couvroit à la ville.

Quelques vaisseaux ayant voulu se rapprocher dans le bassin sur les 4 heures du soir, les chaloupes carcassières furent les canonner. Les vaisseaux leur ripostèrent et tout ce feu n'occasionna aucun événement intéressant. A 9 heures, les Anglois démasquèrent les batteries de canons et de mortiers qu'ils avoient dressées contre la ville à la côté du sud, elles joignoient leurs feux à celui des galiottes et pendant cette première nuit, la ville reçut plus de 200 bombes qui y firent des dommages considérables. M. Dumas ramena le 13 le détachement qu'il avoit conduit à la côte du sud, parceque dans l'obscurité de la nuit précédente, il y eut des méprises commises par les sentinelles qui conduisirent dans de si grandes erreurs, que les Canadiens tirèrent trop précipitamment et s'étant fait découvrir, il ne put exécuter son projet.



Les Anglois firent le 14, plusieurs décharges d'Artillerie de leur camp de L'Ange Gardien sur celui de M. de Levis, et à 5 heures du soir ils recommencèrent le bombardement qui s'étoit ralenti depuis le 13 au matin, et il a toujours continué depuis avec une très grande vigueur jusqu'au 17 septembre.

Le même jour dans la matinée quatre chaloupes carcassières s'avancèrent sur des transports de troupes et de munitions qui partoient des vaisseaux pour le camp de L'Ange Gardien, mais 15 berges les attaquèrent et ils furent obligés de se retirer. Les carcassières furent à leur tour forcés à la même manœuvre par le feu des vaisseaux et du camp.

Le 16 au midi, une carcasse mit le feu dans une maison de la côte qui conduit de la basse à la haute ville, et il y eut neuf maisons brûlées dans ce premier incendie.

Le 17, quelques sauvages avec trois Canadiens qui s'étoient avancés près des ennemis à L'Ange Gardien, engagèrent 100 Anglois dans une embuscade, en ne faisant approcher du camp que les trois Canadiens seulement qui feignirent de fuir; ceux ci s'engagèrent avec le petit détachement ennemi qu'ils virent sortir, et les sauvages les voyant à portée firent une décharge complète, tuèrent plusieurs Anglois et en firent trois prisonniers.

M. de Levis fut terriblement échauffé cette nuit par les bombes et les batteries établies sur le bord du Saut de Montmorency. Il n'eut cependant que 58 hommes tués. Un vaisseau de guerre avec trois navires et deux bateaux passèrent le 18 pendant la nuit devant la ville et furent mouiller à une demi lieue au dessus. Ils envoyèrent ensuite mettre le feu à un brûlot qui étoit dans l'anse des Foulons et tâchèrent de rompre à coup de canon les cajeux qu'on avoit remorqués dans cette anse et échoués sur la grève, mais ils n'y réussirent pas. M. Dumas partit aussitôt avec 500 hommes pour s'opposer à la descente qu'il y avoit à craindre de ce côté là. On renforça ce détachement le lendemain et le surlendemain. La plus grande partie de la cavalerie s'y porta aussi; enfin on y rassembla environ 900 hommes. M. Dumas les partagea par pelotons depuis Québec jusqu'au Cap Rouge dans toutes les anses où on put débarquer.

Le 19, M. de Boishébert, capitaine de la Colonie, qui ramenoit 100 hommes de l'Acadie, rapporta qu'il y avoit encore 30

bâtimens dans le fleuve, et depuis ce jour on ne put plus être informé des secours qui venaient aux ennemis, mais ils ont avoué depuis, que pendant le cours de la campagne, ils avoient fait entrer dans le fleuve 300 bâtimens dont 22 gros vaisseaux de guerre, plusieurs frégattes et 4 galiottes à bombes.

Le même jour on transporta à Samos à  $\frac{3}{4}$  de lieue de la ville un mortier et quelques canons de 18. On y établit des batteries qui tirèrent avant la nuit sur le vaisseau de guerre qui étoit venu mouiller par le travers de l'anse du Foulon et on l'obligea de se hâler au large.

Le 21, au point du jour, les Anglois descendirent 400 hommes à la Pointe aux Trembles, à 7 lieues audessus de Québec, qui y parcoururent les maisons où ils firent prisonnières environ 200 femmes dont la majeure partie étoit venue de Québec y chercher une retraite. Ils y trouvèrent aussi quelques hommes; ils ont dit depuis que l'objet de cette descente étoit de prendre des connaissances de la situation réelle du Canada, soit par les papiers des habitants, ou en interceptant quelques lettres, mais le feu que quelques sauvages avoient faits sur eux, les avoient déterminés à s'assurer des femmes. Ils les ont au surplus traitées avec politesse et les renvoyèrent le lendemain à Québec dans un parlementaire. On perdit cependant deux Canadiens dans cette descente, deux autres furent blessés et on a ignoré combien il y eut d'Anglois tués, ils n'ont avoué que trois blessés dont un capitaine de grenadiers.

Pendant la nuit du 22, le bombardement fut très vif et une carcasse mit le feu dans les environs de la cathédrale qui fut consumée avec 16 maisons particulières.

Un parlementaire apporta le 23 quelqu'effets appartenant aux dames prises à la Pointe aux Trembles et deux frégattes tentèrent à la pointe du jour de passer vis-à-vis de la ville, mais le feu des batteries les fit revirer et retourner à leur mouillage.

Le 25, les vaisseaux mouillés audessus de Québec envoyèrent des berges attaquer les chaloupes carcassières, qu'on avoit placées le long de la côte de ce côté. Elles en prirent deux que les équipages avoient abandonnées et les autres furent sauvées par l'intrépidité de 15 Canadiens qui les dégagèrent par le feu de leur mousqueterie, et tuèrent 7 hommes aux Anglois.

Le 26 au matin, une patrouille des ennemis s'approcha du Sault de Montmorency. Elle fut attaquée par M. de Repentigny à la tête de 200 hommes pendant que les sauvages cherchoient à la harceler, mais une colonne entière vint au secours de cette patrouille, les contourna et les enveloppa eux-mêmes. Cependant M. de Repentigny fit la retraite en très bon ordre. Il n'eut que 12 hommes tués ou blessés et les sauvages assurèrent que les ennemis avoient perdu plus de 140 hommes. Le même jour le Sieur Lesris, officier de Milice qui avoit été faire la découverte du côté de la Pointe de Levy rencontra un détachement de 7 Anglois. Il en tua 4 et fit les trois autres prisonniers, quoiqu'il fut lui-même blessé considérablement et il n'eut qu'un homme tué.

Ces prisonniers apprirent que les Anglois avoient pénétré à St. Henry, l'une des paroisses des concessions de la Pointe Levy; qu'il y avoient pris le curé de cette Pointe qui s'y étoit retiré, 54 hommes en état de porter les armes, 64 femmes et 169 enfans, qu'ils y avoient tous fait passer sur un vaisseau après avoir enlevé une grande quantité de bestiaux.

Pendant la nuit du 27, le Sieur Courval, Canadien qui a donné les années dernières des preuves de valeur et qui commandoit un des navires du convoi du Sieur Kanon, conduisit 72 cajeux, chargés d'artifices sur la flotte ennemie; il s'acquitta en brave homme de cette commission, mais le succès ne répondit point à son zèle, quoiqu'il n'ait mis feu aux cajeux qu'à portée de fusil du premier vaisseau, car il n'y eut que 3 bâtimens de transport brûlés. Les berges ayant adroitement accroché des cajeux et le Sieur Courval vivement poursuivi, ne dut son salut qu'au secours que lui portèrent les chaloupes carcassières. Le Sieur Charest qui avoit passé quelques jours auparavant sur la Pointe de Levy en rapporta le 29 un nouveau placard que le général Wolf avoit fait afficher à la porte de l'Eglise de St. Henri. Il sera rapporté à la fin de cette relation. Il tendoit à intimider les habitans et les menaçoit des calamités qu'ils n'ont que trop éprouvées depuis; car jusqu'au jour que Québec a capitulé les ennemis se sont attachés à ruiner la campagne des environs et ils ont chaque jour brûlé maisons ou granges à la côte de Beaupré et dans les environs, et sur l'Isle d'Orléans et à la côte du sud. Les ravages qu'ils ont faits dans les campagnes sont immenses; mais il est singulier que

portant partout le feu et la destruction, ils n'ayent presque rien ménagé que les Églises de ces campagnes.

Le 31, à dix heures du matin, deux vaisseaux de guerre vinrent échouer à pleine voile audessus du camp de M. de Levis, ils les canonnèrent très vivement pendant que 50 bouches à feu placées le long du Sault de Montmorency les foudroyoient aussi. Nous n'eûmes cependant que 30 hommes tués ou blessés du canon, des boulets ou des perdreaux. Les ennemis vouloient à la faveur de ce feu favoriser une descente nouvelle pour laquelle ils avoient une quantité de berges et des bateaux le long de leurs navires. Ils s'en détachèrent sur les 5 heures du soir et s'avancèrent aux deux vaisseaux qui s'étoient échoués le matin et débarquèrent 2,000 hommes qui marchèrent tout de suite en bataille au camp de M. de Levis. Dans le même instant un autre corps de 5,000 traversoit à gué le Sault de Montmorency au bas de sa chute. Le premier peloton gagna la lère de nos redoutes audessus des retranchemens de M. de Levis qui faisoit des dispositions pour les arrêter, lorsque M. le Marquis de Montcalm lui ordonna de laisser les ennemis s'engager, afin disoit-il d'en détruire d'avantage. L'ardeur de frapper les emporta. Les Canadiens ne purent atteindre que les premiers rangs. Les milices de Montréal surtout s'avancèrent en même temps qu'ils en demandoient la permission et sous les ordres de M. de Levis chargèrent cette troupe avec tant de valeur qu'elle se retira précipitamment et battit la retraite; une partie se rembarqua dans les berges et l'autre joignit le deuxième peloton de 5,000 hommes qui était demeuré en bataille et spectateur de l'action dans la traverse du Sault de Montmorency d'où il se retira au camp. Les équipages des vaisseaux échoués y mirent le feu et retournèrent à la flotte dans leurs chaloupes.

On a su que les Anglois eurent ce jour là 700 hommes tués ou blessés. Ils les enlevèrent tous, à l'exception de 68 morts qui furent abandonnés au pied de la redoute, avec quelques blessés qu'on fit porter à l'Hôpital Général; parmi ces derniers, il se trouva un capitaine du Régiment Royal Américain qui mourut de ses blessures quelques jours après. Le 1er Août, M. le Marquis de Montcalm envoya du monde visiter les carcasses des vaisseaux brûlés. On y trouva de l'artillerie en

bon état et on enleva une partie des ustensiles de toutes espèces propres à travailler à des retranchemens.

Le 2 il y eut une suspension d'armes de quelques heures, pour demander les hardes du capitaine du Royal Américain qui était prisonnier.

Les Anglois en demandèrent une autre le 4 pour envoyer ces effets, et le 5 il y en eut une 3e pour faire passer les réponses de M. le Marquis de Vaudreuil à deux lettres qu'il avait reçues de la part de l'amiral Saunders et du général Wolfe; celle du premier étoit très polie, mais le général des troupes s'étendoit durement sur de prétendues cruautés exercées par les sauvages, et il le pressoit vivement pour ne pas employer ces barbares, disoit-il, dans la guerre actuelle. Beaucoup d'Anglois profitèrent de ces instants pour se rendre à Québec, et quelques François passèrent chez les ennemis.

Il y eut pendant la nuit du 6, une alerte dans la ville à l'occasion de quelques berges que les sentinelles avoient vu défilér, et cela fut confirmé vers midi par un courrier venant du Cap Rouge qui rapporta qu'il y en avoit beaucoup à une lieue et demie au dessus de Québec bordant la côte du sud. Ce mouvement détermina à envoyer du secours aux gardes établies dans cette partie qu'on avoit diminuées depuis le retour de M. Dumas qui fut remplacé par M. de Bongainville.

On fut informé le sept, que les vaisseaux qui avoient passé devant la ville étoient montés avec plusieurs berges jusques vis-à-vis de la Pointe aux Trembles.

*(La suite ne se trouve pas.)*

---

# CAMPAGNE DU CANADA,

DEPUIS LE 1<sup>ER</sup> JUIN JUSQU'AU 15 SEPTEMBRE, 1759.

DURANT tout l'hyver sécurité parfaite en Canada pour Québec, sur les dangers du fleuve St. Laurent, malgré les avis de tous côtés.

Le 20 de May, nouvelle à Québec d'une escadre angloise en rivière, alarme générale, ordre aux habitants de désertir leurs maisons depuis Québec jusqu'à St. Barnabé, aux femmes de se retirer dans les bois, aux hommes d'accourir à la capitale.

Le 30 de May, Mrs. de Vaudreuil, de Montcalm et de Lévis avec cinq bataillons et toutes les milices de la Colonie réunis à Québec, qui joint aux matelots et habitants de la ville composoient environ 15,000 hommes. Dès le 1<sup>er</sup> de May, M. de Bourlamarque avec trois bataillons et des milices étoient marchés à Carillon, avec ordre de faire sauter ce fort et celui de St. Frédéric à l'approche de l'armée angloise; de se retirer à l'Isle aux Noix vers St. Jean, et de s'y retrancher, ce qui fut exécuté les premiers jours d'Août.

Dans le même temps, on avoit envoyé des piquets et des milices à Niagara avec M. Poushot qui devoit prendre le commandement de ce fort; vers le milieu de Juillet, il fut assiégé et pris par les Anglois qui avoient déjà battu le secours amené par M. de Lignery. Le général anglois y fut tué.

Pendant tout le mois de Juin, la flotte angloise arriva successivement avec les troupes de débarquement qui prirent poste à l'Isle aux Coudres, à l'Isle d'Orléans et à la Pointe de Lévy, sans obstacles, quoiqu'on eût envoyé dans tous ces lieux-là des sauvages et des Canadiens pour les harceler, mais qui en revinrent toujours sans tirer un seul coup de fusil.

Pendant le même mois on tint à Québec Conseils sur Conseils. Il fut résolu d'armer 8 navires en brûlots, de construire des chaloupes canonnières; ces dernières furent de quelqu'avantage.

Dans le même tems encore on résolut de camper toute l'armée à Beauport, de fortifier la côte par des redoutes et des retranchemens et d'abandonner la défense de la ville aux matelots, pour servir l'artillerie, consistant en plus de 200 pièces de canon, et aux bourgeois formés en compagnie pour monter les gardes.

La nuit du 10 au 11 Juillet, l'armée angloise que l'on voyoit, avoit campé partie dans l'Isle d'Orléans, partie à la Pointe de Lévy, débarquèrent audela du Sault de Montmorency, y fortifièrent un camp avec plusieurs redoutes, y mirent 50 canons et plusieurs mortiers avec lesquels ils tirèrent nuit et jour sur l'aile gauche de notre armée dont ils firent rouler le camp, et où on ne mit plus que de grandes gardes.

La nuit du 12 au 13, ils démasquèrent à la Pointe Lévy une batterie, et quelques jours après plusieurs autres gros canons et de mortiers qui n'ont cessé de tirer, nuit et jour, sur la ville jusqu'au jour de la capitulation, c'est-à-dire: pendant 64 jours.

Le mois de Juillet ne fut qu'un feu continu des batteries de l'ennemy sur notre camp et sur la ville, et il y eut plusieurs incendies à différentes fois qui consumèrent près de 200 maisons.

Le 31 Juillet, l'ennemy fit placer deux vaisseaux, vis-à-vis du Sault, qui canonnèrent depuis midy jusqu'à 4 heures que l'ennemy formé en colonnes, attaqua nos redoutes, emporta la première, mais la seconde qui dominoit, le fit retirer avec perte de 4 à 500 hommes et leur général blessé.

Pendant ce temps là, et dans le mois d'Août, l'ennemy à la faveur de la nuit fit remonter audessus de Québec, à différentes fois, jusqu'à 20 vaisseaux de toute grandeur, ce qui divisa nos forces par la crainte d'un débarquement audessus de Québec, à la faveur de ces vaisseaux. Il alla brûler à Deschambeau, à 14 lieues audessus de Québec, les équipages des troupes et rendit très difficile l'arrivée des vivres qui venoient de Montréal. Tous les vaisseaux marchands et les frégattes du Roy étoient remontés 3 lieues plus loin. M. de Vaoulain, capitaine de brûlots qui les commandoit offrit des projets très utiles qui ne furent point écoutés. Il n'avait pas même eu la conduite des brûlots. Les vivres com-

mencèrent à manquer, on alloit être vaincu par la famine. On invita tous ceux qui avoient de l'argent endelle (*sic*) à le donner pour des lettres de change à vue sur les banquiers de l'Intendant, avec lesquelles on trouva du bled chez les habitants. On ne manqua jamais de bœuf, l'ennemy en eut des nôtres à discrétion, mais c'est que les habitans ne pouvoient les cacher comme leur bled.

Le premier de Septembre, les Anglois mirent le feu à toutes les habitations audelà de Montmorency et sur l'Isle d'Orléans, et brûlèrent en même tems leur camp qu'ils évacuèrent le trois, et firent repasser leur armée à la Pointe de Lévy; on auroit cru qu'ils se préparoient à repartir, mais la nuit du 8 au 9, ils firent passer encore des vaisseaux audessus de Québec et embarquèrent de jour 3 ou 4,000 hommes. M. de Bougainville qui couvroit cette côte fut renforcé de l'élite des troupes, et avoit près de 4,000 hommes depuis Québec jusqu'au Cap Rouge (trois lieues); on se rassuroit sur la nature du rivage très élevé, escarpé et boisé. On crut que le dessin de l'ennemi étoit d'aller dévaster les côtes avant de faire sa retraite au pied du rempart, dans un endroit appelé l'Anse des Mères; la côte étoit dépouillé de bois, mais paroissait si difficile et si haute qu'on avoit cru inutile d'y faire une redoute, et qu'on n'y mettoit qu'une garde de 30 ou 40 hommes seulement, pour être avertis.

Ce fut dans ce lieu que l'ennemi, le 13, à quatre heures du matin débarqua, surprit la garde endormie, gagna la hauteur au nombre de plus de 4,000 et y fut formé en bataille avant huit heures. Tout le camp de Beauport y fut rendu à cette heure là. M. le Marquis de Montcalm forma trois colonnes, attaqua, et le sort de Québec fut décidé à 9 heures. Du côté de l'ennemy, le général fut tué, son second blessé dangereusement; du nôtre le second général tué sur la place et M. le Marquis de Montcalm blessé mortellement à ne vivre que 12 heures. Ce malheur attira une fuite et une désertion générale, personne ne voulut plus reconnoître d'autorité et de commandant. M. le Marquis de Vaudreuil, entraîné par le torrent, n'attendoit que la nuit pour se retirer, abandonnant tous les baggages et la ville avec trois jours de vivres seulement.

La perte de notre port fut de 5 ou 600 tués ou blessés, à peu



près autant du côté des Anglois. La ville capitula le 17 Septembre, et la garnison non prisonnière, eut tous les honneurs de la guerre.

---

LRTTRE de M. Bernier à M. le Duc de Belle Isle,  
à Québec, le 19 Septembre 1759.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous adresser cy inclu, le triplicata de mes dépêches du printemps, qu'il n'a pas été possible de faire passer plutôt, par l'interruption de toute communication entre ce pays et la France. Je souhaite qu'elle puissent vous prouver mon exactitude et mon zèle pour le service. Elles vous peindront notre situation d'alors, mais tout a encore changé de face malheureusement, depuis ce temps là. Elle vous sera assez connue par tant d'autres endroits, sans que j'entre dans ce détail dans celle que j'ai l'honneur de vous écrire aujourd'huy.

Le précis historique de notre campagne, heureuse dans les commencements et déplorable dans ses suites, est tout ce que me permet de faire la brièveté du tems, et le travail immense où l'on peut être, dans une ville prise inopinément et dont la garnison doit être embarquée dans les vingt-quatre heures de sa capitulation ; ce que la prudence ne me permet peut-être pas d'écrire ; M. le Chevalier de Bernetz, et beaucoup d'autres officiers qui repassent en France, pourront vous en instruire.

Il ne m'est pas possible de vous donner, dans ce moment, la situation présente des troupes de terre ; elles sont plus affoiblies par ce qui est tombé au pouvoir de l'ennemy, que parce qu'elles ont pu souffrir par les maladies.

Au reste, je ne puis trop me louer des facilités que j'ay trouvées avec Mrs. les Généraux Anglois, dans les fonctions de ma charge et surtout relativement au dernier traité de cartel.

Par la suite, lorsque le cahos dans lequel nous sommes sera dissipé, j'auray l'honneur de vous rendre un compte exact de tout ce qui aura eu rapport à mon ministère.

Je joins ici un état des tués et blessés dans la journée du 13,

aussi exact qu'il m'a été possible de me le procurer, n'ayant eu aucune communication avec notre armée, nous laissant encore ignorer ce qui restoit de son côté.

J'ay arrêté la revue des troupes de terre prises dans la ville, consistant en cinq piquets, et faisant en tout 17 officiers et 174 soldats, où j'ay spécifié les dernières revues que j'ay arrêtées à leurs corps respectifs, et d'après quoy ils pourront être payés en France de leurs appointements. J'en ay remis un état à M. le Chev. de Bernetz, le tems ne me permettant pas d'en faire plusieurs copies que j'enverray par la suite.

M. le Chevalier de Bernetz qui s'est distingué dans la défense de la place, et sur qui le plus grand fardeau a roulé par la maladie du commandant titulaire, vous dira, Monseigneur, mieux que je ne pourrais l'écrire, la situation où il nous a laissés.

M. Marcel, aide de camp de M. le Marquis de Montcalm, honoré de la confiance de son général, sera très capable de suppléer à ce que le premier pourroit omettre.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,  
Monseigneur,

BERNIER.

P. S. Ayant pû avoir à tems une copie de la revue que j'ai faites aux troupes de terres qui se sont embarquées, j'ai l'honneur de vous l'adresser, indépendamment de celle remise à M. de Bernetz pour servir au débarquement des troupes.

Votre très humble et très obéissant serviteur,  
BERNIER.

---

M. de Vaudreuil au ministre.—Du quartier général  
à St. Augustin, à 4 lieues de Québec, le 21  
Sept. 1759.

MONSEIGNEUR,

J'ai l'honneur de vous rendre compte que la nuit du 12 au 13

de ce mois, le général Wolfe ayant fait le débarquement de son armée à l'Anse des Mères, s'empara des hauteurs derrière Québec. M. le Marquis de Montcalm, qui en fut le premier informé, jugea, sans doute, que ce n'étoit qu'un détachement. Ce Général emporté par son zèle et sa grande vivacité, fit marcher les piquets des différens corps, partie des bataillons, des Canadiens, et avança lui-même sans me faire part de ses dispositions.

Aussitôt que je sus ce mouvement, Monseigneur, je craignis qu'on n'engageât l'action avant la réunion du corps que commandoit M. de Bougainville, composé de l'élite de nos troupes ; je fis avancer le reste de nos forces à l'exception des postes de la ligne de Beauport, je partis de suite pour me mettre à la tête de l'armée.

M. le Marquis de Montcalm attaqua malheureusement avant que je l'eusse joint ; il vit sa défaite dans le même moment, et le désordre si grand dans les troupes que forcé de se retirer lui-même y fut blessé mortellement.

Lorsque j'arrivai, Monseigneur, au champ de bataille, la fuite étoit si générale que je ne pus arrêter le soldat. Je ralliai environ 1,000 Canadiens, qui par leur bonne contenance, arrêterent l'ennemi dans sa poursuite.

M. de Ramezay, qui commandoit à Québec, rendit la place le 18 de ce mois, aux conditions portées par la capitulation dont copie est ci jointe. Je m'attendois à une plus longue résistance ayant pris les mesures les plus justes pour faire entrer dans cette ville des vivres et des forces. M. de Ramezay en étoit instruit.

J'avois rappelé M. le Chevalier de Lévis après la blessure de M. le Marquis de Montcalm, et aussitôt son arrivée, je marchai avec l'armée dans la confiance de dégager Québec.

J'espère Monseigneur, que vous voudrez bien témoigner au Roi la vive douleur que j'ai ressentie de cet événement, dans un moment si inattendu. Je vous supplie d'assurer Sa Majesté que j'ai pris les mesures les plus justes, non seulement pour conserver ses possessions, mais encore pour réparer nos pertes, si les circonstances le permettent.

M. le Chevalier de Lévis réunit les qualités d'un excellent général ; je me conseillerai avec lui sur tous les cas.

Je remets à un autre tems, Monseigneur, à vous faire des détails sur notre position.

Je suis avec un très-profond respect,  
Monseigneur,  
Notre très humble et très Obéissant Serviteur,  
VAUDREUIL.

**18 Septembre, 1759.**

|                                                                                                                                                                                                                                                     |                                                                                                                                                                                                 |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <p>ARTICLES de Capitulation demandés par M. de Ramsay, Lieutenant pour le Roy, Commandant la haute et basse ville de Québec, Chevalier de l'ordre royal et militaire de St-Louis, à S. Ex. M. le Général des troupes de Sa Majesté Britannique.</p> | <p>La Capitulation demandée d'autre part a été accordée par S. Ex. Général Townshend, brigadier des armées de Sa Majesté Britannique, de la manière et aux conditions exprimées ci-dessous.</p> |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

**ART. 1<sup>ER</sup>.**

**1.**

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                       |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <p>M. de Ramezay demande les honneurs de la guerre pour sa garnison, et qu'elle soit ramenée marine et matelots sortiront de à l'armée en sureté par le chemin la ville avec armes et bagages, le plus court, avec armes, baga- tambours battans, mèche allu- ges, six pièces de canon de fonte, mée avec deux pièces de canon deux mortiers ou obusiers et douze coups à tirer douze coups à tirer par pièce.</p> | <p>La garnison de la ville com- part a été accordée par S. Ex. Général Townshend, brigadier des armées de Sa Majesté Britannique, de la manière et aux conditions exprimées ci-dessous.</p> <p>La garnison de la ville com- part a été accordée par S. Ex. Général Townshend, brigadier des armées de Sa Majesté Britannique, de la manière et aux conditions exprimées ci-dessous.</p> <p>pour chaque pièce, et sera embarquée le plus commodément qu'il sera possible pour être mise en France au premier port.</p> |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

**ART. 2.**

**2.**

|                                                                                                                        |                                   |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------|
| <p>Que les habitants soient con- servés dans la possession de leurs armes, maisons, biens, effets et privi- lèges.</p> | <p>Accordé en mettant bas les</p> |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------|

**ART. 3.**

**3.**

|                                                                        |                 |
|------------------------------------------------------------------------|-----------------|
| <p>Que les dits habitants ne pour- ront être recherchés pour avoir</p> | <p>Accordé.</p> |
|------------------------------------------------------------------------|-----------------|

porté les armes à la défense de la ville, attendu qu'ils y ont été forcés, et que les habitans des Colonies des deux Couronnes y servent également comme militaires.

ART. 4.

4.

Qu'il ne sera point touché aux effets des officiers et habitans absens. Accordé.

ART. 5.

5.

Que les dits habitans ne sont point transférés ni tenus de quitter leurs maisons jusqu'à ce qu'un traité définitif entre S. M. T. C. et S. M. B. ait réglé leur état. Accordé.

ART. 6.

6.

Que l'exercice de la Religion Libre exercice de la Religion Catholique, Apostolique et Romaine ; sauve-garde accordée maine sera conservé. Que l'on à toute personne religieuse ainsi donnera des sauves-gardes aux qu'à M. l'Evêque, qui pourra maisons des ecclésiastiques, revenir exercer librement et avec religieux et religieuses, particulièrement les fonctions de son état rement à M. l'Evêque de Québec lorsqu'il le jugera à propos, jus- bec, qui, rempli de zèle pour la qu'à ce que la possession du religion et de charité pour le Canada ait été décidée entre S. peuple de son diocèse, désire y M. B. et S. M. T. C. rester constamment, exercer librement et avec la décence que son état et les sacrés mystères de la religion romaine requerront, son autorité épiscopale dans la ville de Québec, lorsqu'il le jugera à propos, jusqu'à ce que la possession du Canada ait été décidée entre S. M. T. C. et S. M. B.

## ART. 7.

7.

Que l'artillerie et les munitions de guerre seront remises de bonne foi, et qu'il en sera dressé inventaire. Accordé.

## ART. 8.

8.

Qu'il en sera usé envers les blessés, malades, commissaires, aumôniers, médecins, chirurgiens, apothicaires et autres personnes employées au service des hôpitaux, conformément au traité d'échange du 6 Février 1759, convenu entre LL. MM. Très-Chrétienne et Britannique. Accordé.

## ART. 9.

9.

Qu'avant de livrer la porte et l'entrée de la ville aux troupes angloises, leur général voudra bien remettre quelques soldats pour être mis en sauve-garde aux Eglises, Couvents et principales habitations. Accordé.

## ART. 10.

10.

Qu'il sera permis au Lieutenant de Roy, commandant dans la ville de Québec, d'envoyer informer M. le Marquis de Vaudreuil, Gouverneur Général, de la reddition de la place, comme aussi que ce Général pourra écrire au Ministre de France pour l'en informer. Accordé.

## ART. 11.

11.

Que la présente Capitulation Accordé.

sera exécutée suivant sa forme et teneur, sans qu'elle puisse être sujette à inexécution, sous prétexte de représailles, ou d'une inexécution de quelque capitulation précédente.

Le présent Traité a été fait et arrêté double entre nous au camp devant Québec, le 18 Septembre 1759. Signé et scellé.

Signé à la minute,      CHS. SAUNDERS,  
                                     GEO. TOWNSHEND,  
                                     DE RAMEZAY.

---

**LETTRE de M. le Chevalier de Montreuil au Ministre—Au camp de la Pointe aux Trembles, 22 7bre 1759.**

**MONSEIGNEUR,**

L'échec que nous avons eu le malheur d'essuyer le 13 de ce mois, sur les hauteurs de Québec, a été occasionné par la surprise d'un poste entre l'Anse des Mères et celle du Foulon, à la distance d'un demi quart de lieue au Nord audessus de Québec. Un corps d'environ 4.500 Anglois eu le tems de se former dans la plaine avant l'arrivée de notre petite armée campée sous Beauport d'où on avait détaché, dès que les ennemis eurent fait passer plusieurs vaisseaux audessus de Québec, cinq compagnies de Grenadiers, cinq piquets des troupes de terre de cinquante hommes chacun, cent soldats volontaires, pris sur les cinq bataillons, 500 Canadiens choisis et environ six cents pris au hasard, pour être aux ordres de M. de Bougainville qui devoit observer les mouvements des ennemis audessus de Québec, où ils avaient fait passer 22 bâtimens, dont un vaisseau de 50 canons et plusieurs frégates. Ce corps d'élite, dont la plus grande partie étoit au Cap Rouge, à deux lieues et demie de l'endroit où les ennemis débarquèrent, fut averti

trop tard et n'arriva sur le chemin de St. Foix, en présence des ennemis, que deux heures après la perte du combat qui commença à dix heures; si M. de Montcalm avait tardé d'un instant à marcher aux ennemis, ils eussent été inattaquables par la position favorable dont ils alloient s'emparer, ayant même commencé des retranchemens sur leurs derrières. Le détachement de M. de Bougainville auroit eu plus que le temps de venir à notre secours s'il avait été averti de bonne heure, comme on devoit l'espérer, par la disposition de ses postes depuis Québec jusqu'au Cap Rouge où il étoit pour lors de sa personne. M. le Marquis de Montcalm ne le voyant point arriver, ne put que penser qu'il n'avoit pas été averti du tout, et se détermina à attaquer, voyant sa perte certaine s'il attendoit plus longtems, et l'impossibilité de déposter les ennemis s'ils s'étoient rendus maîtres une fois de la hauteur nommée la Côte d'Abraham, à une demi portée de canon de Québec. On ne manquera pas de vous rendre compte verbalement ou par écrit, de même qu'au ministre de la marine, qu'il s'est trop précipité pour attaquer; qu'il devoit attendre le secours de M. de Bougainville et disputer le terrain par des fusillades. Tous ces moyens n'auroient pas empêché l'ennemi de s'établir sur la Côte d'Abraham dès qu'on lui auroit donné du temps. Quoique je regardois M. le Marquis de Montcalm trop lumineux pour ôser luy donner aucun conseil, je pris cependant la liberté de luy dire, avant qu'il eut donné l'ordre du combat, qu'il n'étoit pas en état d'attaquer les ennemis vu le petit nombre de son armée. N<sup>e</sup>. qu'indépendamment des 2,000 hommes détachés avec M. de Bougainville, on en avoit envoyé 800 dans les pays d'en haut, dont cent soldats choisis sur les cinq bataillons présent à l'affaire du 13 de ce mois. Permettez-mois, s'il vous plait, Monseigneur, de vous exprimer la vive douleur que je ressens de cet événement fâcheux, et de la perte de M. le Marquis de Montcalm. Je servirai avec le même zèle et la même application sous les ordres de M. le Chevalier de Lévis; je me flatte retrouver en lui les même bontés que se premier avoit pour moy, et j'ose faire serment devant vous, que quelques jours avant sa mort, il me fit l'honneur de me dire qu'il vous supplieroit de vouloir bien m'honorer du grade de Brigadier, de préférence à tout autre de cette armée. Vous m'avez fait espérer, Monseigneur, par la lettre que vous avez



écrite à M. le Marquis de Montcalm à mon sujet l'année dernière que j'aurois le bonheur d'être décoré de ce grade dans peu. Honorez-moi à présent, je vous supplie, de votre protection et bonté.

Je suis avec le plus profond respect,  
Monseigneur,  
Votre très humble et très-obéissant serviteur.  
CHEVALIER DE MONTREUIL.

---

LETTRE de M. Daine au Ministre. — Québec, 9  
Octobre. 1759.

MONSEIGNEUR,

Occupé sans relache depuis l'arrivée des Anglois devant Québec, jusqu'au jour de sa reddition, je n'ay pu tenir un journal exact de ce qui s'est passé; ainsi, je n'enverray aucun détail à cet égard. Je vais seulement avoir l'honneur de vous rendre compte de ce qui a donné lieu à la capitulation que M. de Ramezay, qui y commandoit, a fait le 18 du mois passé, après la tenue d'un conseil de guerre où tous les officiers de la garnison ont donné leur avis par écrit.

J'ay aussi eu l'honneur de vous informer par ma précédente, que le 13 du même mois, nous avions perdu une bataille, presque sous les murs de la ville, et beaucoup d'officiers des différens bataillons qui étoient à cette action, du nombre desquels étoient M. le Marquis de Montcalm et M. de Senexergues, brigadier; que le reste de l'armée qui avoit échappé devoit se replier sur la ville; qu'au lieu de cela, elle avoit pris la fuite en désordre et avec confusion, et avait abandonné cette malheureuse ville à elle même, sans defenses, sans vivre et sans un nombre suffisant d'hommes en état de la défendre, comme vous avez pu en juger, Monseigneur, par le détail que j'ai eu l'honneur de vous en faire sans partialité; mais comme ma lettre pourroit avoir été interceptée, permettez-moi de vous renouveler ce détail.

Après la bataille du 13, M. le Marquis de Vaudreuil fit dire au commandant de tenir bon; qu'il alloit envoyer des secours de

toutes espèces, ce qui engagea ce commandant de différer à capituler ; voyant, après avoir attendu 4 jours sans effet, il se détermina enfin à capituler du consentement unanime de ceux qui composoient le conseil de guerre ; et sur les demandes réitérées de tous les officiers qui avoient une parfaite connaissance de la résistance que pourroit faire une aussi mauvaise place, avec d'autant plus de raison qu'il n'avoit pour nourrir 800 hommes, employés aux batteries de la haute et basse ville, 5 à 600 combattans, la plupart exténués et de mauvaise volonté et 2,676 personnes, femmes et enfans, suivant les renseignements que j'en pris en ma qualité de Lieutenant Général de police de la ville, que 18 quarts de farine, 23 de blé d'inde et 25 de riz, peu de lard et quelques autres rafraichissemens ; de manière qu'il avoit tout au plus pour un jour et demy de vivres en réduisant même la ration. Dans cette extrémité, et pour ne pas exposer la garnison et le peuple à un assault général, et par là à la fureur du vainqueur, suivant les lois de la guerre, le commandant jugea qu'il n'y avoit plus à reculer. Il fit donc la capitulation la plus honorable qui ait jamais été faite.

Je ne vous entretiendrai plus, Monseigneur, de la défectuosité des fortifications de cette place, ouverte de tous les côtés, n'étant fermée que par une simple palissade en différens endroits, parce que je l'ay fait par une de mes précédentes.

Dans une pareille position peut-on dire avec justice que le Commandant s'est trop pressé et qu'il auroit pu attendre ; non sans doute, à moins d'exposer sa garnison et le peuple à être passé au fil de l'épée, ce qui seroit indubitablement arrivé.

Jamais déroute n'a été plus complète que celle de notre armée. La postérité aura peine à le croire.

Le centre de la Colonie est encore au Roy, et il n'y a pas d'apparence, la saison étant trop avancée, que l'ennemy puisse pénétrer ni par les rapides, ni par l'Isle aux Noix. Nous ne pouvons avoir aucunes nouvelles de ces continens, la communication étant bouchée.

Les habitants de Québec, et ceux des paroisses des environs ne pouvant pas être transportés en France aux termes de l'article 5, de la capitulation, ils n'ont pu se dispenser pour conserver leurs possessions de prêter serment de ne point porter les armes contre

le Roy d'Angleterre, et de promettre de ne donner aucun avis aux Français qui puisse préjudicier à son service. Dans ces circonstances ils ont souhaité que je reste dans la ville, pour juger les contestations qui naîtroient entr'eux, suivant nos lois et nos constitutions. Je m'y suis déterminé du consentement des Généraux Anglais, jusqu'à l'année prochaine que je passeray en France à moins qu'un traité entre les deux couronnes ne rende cette ville infortunée au Roy.

Je n'ay pris ce parti, Monsieur, que dans la vue d'être utile au Roy, et aux pauvres habitans de la ville et des paroisses voisines, qui souffrent et qui gémissent faute de vivres et d'argent pour en acheter, par le défaut de circulation de la monnaie d'ordonnance.

Vous m'avez jusqu'à présent honoré de vos bontés, elles me sont extrêmement nécessaires aujourd'huy que je suis ruiné par la perte de mes emplois, et du peu de meubles et effets que j'avois, ce qui me réduit à la plus extrême indigence, n'ayant point de fonds en France.

Il est bien triste pour moy, Monseigneur, après 44 ans de service, avec autant de zèle que de désintéressement, de me voir à la veille de mourir de faim avec ma famille, si vous n'avez la bonté de me continuer votre protection pour obtenir quelques grâces du Roy, et un employ qui puisse me faire subsister.

Je suis avec un très profond respect,

Monseigneur,

Votre très humble et très-obéissant serviteur,

DAINE.

---

EXTRAIT d'un Journal tenue à l'armée que commandait feu M. le Marquis de Montcalm, Lieutenant Général.

**13 Octobre, 1759.**

On s'attendait en Canada, depuis la paix de Louisbourg, à être attaqué cette année de tous les côtés en même tems. Québec seule barrière de cette Colonie du côté du fleuve, étant par la

d

nature de ses fortifications, hors d'état de soutenir un siège, on songea, dès l'hiver, à la mettre au moins à l'abri d'un coup de main. Les ordres du ministre venus par les premiers vaisseaux, en annonçant les projets de l'ennemi sur cette place, pressaient M. de Vaudreuil de ne rien omettre pour la mettre en état de défense. Cependant, les travaux languissaient encore ; mais l'arrivée d'une flotte de 13 voiles au bas du fleuve, dont on reçut la nouvelle le 23 Mai, tira les esprits de leur assoupissement ; M. de Montcalm était déjà à Québec : M. de Vaudreuil y descendit peu de jours après. Il se tint plusieurs conseils où la défectuosité des fortifications de la place parut de nouveau ne pas laisser la plus légère espérance d'y pouvoir tenir ; il fut seulement arrêté :

Que l'on clorait la ville du côté du fleuve, qui était absolument ouverte, soit en murailles, soit en pallissades.

Que l'on augmenterait les batteries de la basse ville, dont les communications avec la haute seraient coupées, et défendues par de l'artillerie, et que les remparts seraient garnis de canons, tant du côté de la terre que du côté du fleuve ;

Que l'on formerait de nouvelles batteries au chantier du Palais, tant pour défendre l'entrée de la Rivière St. Charles, que pour flanquer la partie vulgairement appelé Canoterie ;

Que la rive droite de cette rivière, serait bordée de retranchemens depuis son embouchure jusqu'à l'Hôpital Général. Qu'on y échouerait deux navires où l'on établirait des batteries ; qu'on y jetterait enfin une estrade pour prévenir les surprises que les ennemis pourraient tenter de ce côté là, pour s'aller emparer des hauteurs qui commandent la ville ;

Que la côte depuis la Rivière St. Charles jusques au Sault de Montmorency, serait bordée de retranchemens où l'on pratiquerait, de distance en distance, des redoutes et des redens, garnis de batteries dont le feu pourrait se croiser en différens points, et que l'on prendrait aussi quelques précautions du côté de l'Anse des Mères et de Sillery, quoique l'on eut jugé cette partie inaccessible ;

Que l'on construirait un ponton de figure exagone, qui pourrait porter 12 pièces de canon de gros calibres, et 6 chaloupes canonnières qui porteraient chacune une pièce de 24 : que l'on placerait sur une gabarre 4 pièces de 8, et que l'on disposerais 8

bateaux plats, à en recevoir chacun une du même calibre ; tous ces bâtimens étaient destinés à être placés de manière à défendre, pendant la nuit, les approches tant de la ville que les retranchemens, et devaient eux-mêmes pousser en avant des canots d'écorce qui, patrouillant toutes les nuits, seraient à portée d'avertir des moindres mouvemens de l'ennemi.

Tel était le plan que je proposais dans le mémoire que m'avait demandé feu M. le Marquis de Montcalm sur les opérations relatives à la marine ; il ne fut d'abord point suivi, mais on y revint vers le milieu de la campagne.

Que l'on établirait 8 batimens en brûlots, et que l'on ferait construire 120 cajeux, chargés de matières combustibles, pour être lancés sur la flotte ennemie lorsqu'elle serait à portée.

Ces cajeux furent lancés vers la fin de Juillet, on prit mal le fil du courant, et ils ne produisirent aucun effet.

Qu'enfin le reste de nos navires remonterait le fleuve jusques aux Trois Rivières, et Montréal même, et que l'on y placerait la plus grande partie de nos navires dont on ne garderait dans la place que de quoi faire subsister l'armée pendant un mois.

M. de Montcalm voulait, dans le principe, qu'on y en gardât que pour 15 jours, n'osant se flatter de pouvoir arrêter le premier effort de l'ennemi, il parla de lui abandonner cette place dans le même moment où il en faisait dépendre le sort de tout le Canada, comme on le peut voir par l'article 6 de la capitulation dont il donna dès lors le projet,

Quand à la composition de l'armée, elle consistait en 5 bataillons des troupes de terre (environ 1,600 hommes).

Environ 600 des troupes de la Colonie, 10,400 Canadiens répandus sur les batteries, 918 sauvages de différentes nations, et un corps de cavalerie composé de 200 volontaires, pris dans les différens corps et destinés tant à se porter promptement partout où l'ennemi se présenterait, que pour rester à la suite des généraux et pour les ordonnances, en total, 13,718 combattans.

La formation de ce corps donna, dans le principe, lieu à beaucoup de plaisanteries : M. de Montcalm n'en avait point donné l'idée ; on est depuis universellement convenu qu'on en avait tiré de grands services.

On n'avait pas compté sur une armée aussi forte parcequ'on ne

s'était pas attendu à avoir un si grand nombre de Canadiens; on n'avait eu intention d'assembler que les hommes en état de soutenir les fatigues de la guerre; mais il régnait une telle émulation dans ce peuple que l'on vit arriver au camp des vieillards de 80 ans, et des enfans de 12 à 13 ans, qui ne voulurent jamais profiter de l'exemption accordée à leur âge; jamais sujets ne furent plus dignes des bontés de leur Souverain, soit par leur constance dans le travail, soit par leur patience dans les peines et les misères qui dans ce pays ont été extrêmes; ils étaient dans l'armée, exposés à toutes les corvées.

M. de Montcalm voulut que l'on incorporât les milices dans les bataillons, et M. de Vaudreuil y consentit; tout fut donc assujéti à un service régulier.

On n'omit aucun des moyens que l'on put imaginer pour se procurer, dans l'exécution des différens arrangemens, la plus grande promptitude.

Cependant, la flotte ennemie à la faveur d'un vent de N. E. qui a constamment régné tant qu'il en ont eu besoin, avançait et grossissait de jour à autre dans le fleuve.

L'avant garde (13 bâtimens, grands et petits) se trouva dès les premiers jours de Juin mouillée sous l'Isle aux Coudres; les Anglais n'y descendirent cependant que 3 jours après y être arrivés; ils craignirent d'abord d'y trouver des embuscades, mais enfin, reconnaissant qu'elle avait été absolument abandonnée, ils s'y répandirent sans précautions; les habitans de la Baye St. Paul le remarquèrent du haut de leurs montagnes, ils en donnèrent avis, et sur cela on résolut d'y envoyer M. de Niverville, officier de la Colonie, avec un détachement de Canadiens et de sauvages pour tâcher de faire des prisonniers; il s'y présenta, mais la vue des Anglais intimida les sauvages; ils refusèrent de donner et il fallut renoncer à l'entreprise. Il se trouva dans les Canadiens un jeune Canadien nommé Desrivières, qui, indigné de la lâcheté de ses compagnons, leur déclara que ne voulant pas partager avec eux la honte d'avoir abandonné sans raison un projet dont l'exécution était si facile, il allait l'entreprendre seul; alors quelques habitans de l'Isle qui se trouvaient dans le même détachement offrirent de l'accompagner; ils partent au nombre de 10 et reviennent bientôt après avec trois jeunes gardes marines qu'ils avaient pris.

Nous n'apprîmes par ces jeunes gens que ce que nous savions déjà des projets que l'Angleterre formait contre le Canada ; ils ne nous annoncèrent rien, soit pour les forces, soit pour les opérations qui ne se voit vérifié depuis ; ils nous dirent que la flotte portait 30,000 hommes, en réunissant les troupes et les matelots, et cela était exact ; mais il nous parût par leur déposition que l'Amiral Durel, qui commandait cette première division, était inquiet du reste de la flotte ; ils nous ajoutèrent, qu'au moment où ils avaient été pris, il se trouvait sur le rivage plus de 600 personnes sans armes, que le moindre détachement eût put détruire ; qu'ils étaient restés trois jours sur leurs bords, sans oser descendre à terre, et qu'ils ne s'étaient déterminés à y envoyer leurs canots, que sur ce que d'après leurs observations ils s'étaient bien convaincus qu'il ne restait personne dans l'Isle ; qu'au reste, l'Amiral aurait donné les ordres les plus précis de laisser les propriétés dans l'état où elles se trouvaient, et menacé des peines les plus sévères ceux qui commettraient quelques désordres.

Le 8 Juin, 8 bâtimens montés jusques au Cap Tourmente, envoyèrent sonder la traverse de l'Isle d'Orléans où l'on avait détruit toutes les marques établies pour en faire connaître le canal ; rien ne s'opposant à leurs opérations, ils se trouvèrent le 14 en état de venir mouiller vis-à-vis de St. François où ils envoyèrent sur-le champ deux chaloupes ; ils comptaient encore trouver cette partie abandonnée ; ils se trompèrent ; nous avions un parti assez considérable de Canadiens et de sauvages ; mais l'impatience qui transporta ces derniers, à la vue des Anglais, (ce qui arrive ordinairement) ne nous permit point de tirer de la confiance avec laquelle ces berges se présentaient au débarquement, tout l'avantage que nous en pouvions tirer et attendre. M. de Courtemanche, officier de la Colonie, qui commandait ce corps avait donné à sa troupe l'ordre de laisser descendre les Anglais, et même celui de ne point s'opposer à leur rembarquement, espérant de les disposer par là à revenir le lendemain en plus grand nombre et encore avec plus de sécurité ; cette ruse eût pu réussir ; mais les sauvages ayant jetté leur ori, même avant que les chaloupes eussent abordé au rivage, elles reprirent le large après avoir essuyé quelques coups de fusils qui ne blessèrent personne.

Le 16, M. Le Mercier, commandant de l'artillerie, obtint de M.

de Vaudreuil l'ordre de faire transporter à l'Île d'Orléans 4 pièces de canon, dont il tira quelques volées sur les vaisseaux. Ceux-ci ripostèrent et cette artillerie fut rapportée à la ville; ce ne sera pas ici la seule occasion où l'on apercevra qu'il a été perdu du toms. Quelques berges anglaises qui s'étaient avancées pour reconnaître une des anses de cette île ayant été aperçues des sauvages, furent vivement poursuivies par eux; ils en joignirent une qu'ils enlevèrent; il s'y trouva 8 hommes; ces prisonniers confirmèrent ce que les trois gardes marines avaient avancé; ils ajoutèrent seulement, que les vaisseaux devaient s'emboîser devant la ville.

Le seul service que rendit l'artillerie, transportée à l'Île d'Orléans, fut d'en imposer à ces berges dont l'objet était de s'emparer d'une goëlette armée en brûlot que l'on avait fait avancer dans cette partie.

Le 26 au soir, le gros de la flotte se trouva mouillé à l'Île d'Orléans; un vaisseau et 2 frégates s'avancèrent le 27 au matin, pour observer la ville; M. Wolfe y était, et nous avons appris depuis, que dès qu'il eut prit une connaissance exacte de la ville, et de nos retranchemens que l'on perfectionnait déjà, il ne dissimula point à quelques-uns des principaux officiers de l'armée qu'il avait avec lui, qu'il ne se flattait plus de réussir. Ces trois bâtimens se retirèrent dans l'après-midi, et le soir même, malgré un vent du N. E. qui souffait assez violemment, M. Wolfe fit exécuter vers St. Laurent, un débarquement où il ne trouva aucune résistance. Le détachement de M. de Courtemanche était alors de 800 hommes Canadiens et sauvages, il eut ordre de rejoindre l'armée; on avait quelque jours auparavant fait sortir de l'Île toutes les familles d'habitans et les bestiaux.

Toute la flotte paraissant enfin rassemblée, on pensa qu'il était à propos de faire opérer les brûlots, avant que l'ennemi auquel on ne voulait point disputer le terrain à la Pointe de Levy, fut maître des deux rives du fleuve; ils eurent donc ordre de se préparer à partir, et dès le soir même ils mirent à la voile à la faveur d'un petit vent de S. O. au nombre de 7 seulement, le 8<sup>e</sup> avait été brûlé dans le port, par l'imprudence des gens qui le préparaient, et le bâtiment par lequel il devait être remplacé n'était point encore prêt, mais deux causes concoururent à l'irréussite de cette expédition. On n'avait point enchaîné ces brûlots deux à



deux, comme on en était convenu, et les conducteurs eurent la lâcheté d'y mettre le feu et de les abandonner à plus d'une lieue et demie de flotte ; quelqu'indigné que l'on fût dans l'armée de la conduite des commandants de ces brûlots, M. de Vaudreuil ne voulut cependant leur rien dire de désagréable, et il les employa dans le moment même sur différentes batteries. Cet essai a coûté au Roi environ un million, et la vie au Sieur Dubois de la Mitière, jeune homme d'espérance qui commandait un de ces brûlots ; son second éprouva le même sort.

Le mémoire que j'avais remis à M. de Montcalm contenait également mon avis sur l'usage des brûlots ; après y être entré dans le détail de l'utilité que l'on en pouvait retirer, j'expliquais suivant les connaissances que je puis avoir acquises du métier, et ce que j'avais souvent ouï dire à des marins éclairés, tant les précautions à prendre dans la préparation de ces bâtimens, que la conduite qu'il y aurait à tenir pour les mettre à portée de remplir l'objet qu'on se proposait ; j'avais surtout insisté sur la nécessité de les enchaîner 2 à 2, et je crois que tous les marins entendus conviendront qu'il n'était guères possible d'en tirer partie dans un courant dont tout le monde connaît la rapidité. Mon mémoire fut lu au conseil.

Le 29 au soir, les Anglais firent leur débarquement sur la côte du Sud à la Pointe de Beaumont. M. de Léry, officier de la Colonie, qui y était en observation avec un détachement, pensa y être surpris, il n'eut que le temps de se sauver après avoir perdu quelques-uns de ses gens.

Le 30 au matin, les ennemis, suivant le bord de l'eau, parurent à la Pointe de Levy au nombre de 3,000 hommes ; un détachement de sauvages, que nous avions fait passer dans cette partie, fusilla à la faveur des bois avec eux tout le soir, leur tua du monde et firent un prisonnier, suivant la déposition duquel nous devons être attaqués la nuit suivante ; cela déconcerta le projet que l'on avait formé de faire passer le fleuve à un gros corps de troupes, pour aller chasser l'ennemi de cette partie avant qu'il pût s'y établir, et l'on se réluisit à prendre toutes les précautions possibles pour le bien recevoir au débarquement.

Le 1er Juillet, à la pointe du jour, il arriva par un malentendu dont on ne put pénétrer le principe, que la milice de la droite fit,

sans nul sujet, une décharge générale de mousqueterie : nous nous crûmes attaqués dans cette partie, toute l'armée prit les armes et l'on y accourut.

Il ne se passa d'ailleurs rien d'intéressant dans le cours de la journée ; nos sauvages et quelques Canadiens fusillèrent à la Pointe de Levy avec les troupes légères de l'ennemi, et nous rapportèrent le soir un placard de M. Wolfe qu'ils avaient trouvé collé à la porte d'une Eglise, j'en joins ici une copie ; il est aisé de juger de l'objet que ce général s'y proposait ; son caractère s'y reconnaît aussi parfaitement. Au reste, il n'y avait à la Pointe de Levy qu'environ 3,500 hommes qui assirent leur camp auprès de l'Eglise. Le reste de l'armée était sur l'Isle d'Orléans.

Le 2, les ennemis reconnurent toute la partie de la droite du fleuve qui fait face à la ville, et ils employèrent les jours suivans à tracer les différens ouvrages qu'ils voulaient y établir. Pour nous, craignant toujours d'être attaqués dans nos retranchemens, nous nous tenions dans les bornes de la plus exacte défensive ; on murmurait cependant dans l'armée de cette inaction ; on observait qu'il était d'autant plus aisé d'inquiéter l'ennemi dans ses travaux, que dans la supposition même qu'en l'attaquant on eût été repoussé, on eut toujours trouvé une retraite assurée dans les bois qu'on avait derrière soi et où l'on sait que le Canadien et le sauvage ont un si grand avantage sur les troupes réglées ; on opposait à ces raisons, que pouvant à peine nous flatter d'être, avec toutes nos forces (l'armée était alors rassemblée) en état d'empêcher les Anglais de descendre à Beauport, il y aurait de l'imprudence à s'exposer, en dégarnissant cette partie, d'y ouvrir un passage à l'ennemi, auquel nous nous serions trouvés dans l'instant même obligés d'abandonner Québec. Le lecteur intelligent posera le pour et le contre, mais il est certain que l'ennemi n'eut jamais l'intention de nous attaquer de front dans notre camp de Beauport ; nous avons eu le malheur de ne pouvoir reconnaître l'avantage de la position que nous y avions prise ; il n'échappa point à M. Wolfe qui sut apprécier l'effet qui devrait résulter du feu de nos différentes batteries et de celui de notre mousqueterie, composée de Canadiens, dont tout le monde savait qu'il n'en est pas un seul qui ne soit chasseur.

M. de Montcalm, d'après les propos de quelques officiers de la Colonie qui avaient navigué, fut longtems persuadé que les Anglais avaient 20 mille hommes de troupes de débarquement ; en vain j'essayai de le désabuser par les démonstrations les plus sensibles, relativement au nombre et à l'espèce de bâtimens qui composaient la flotte ; il n'en revint que quand il vit mon calcul vérifié par la déposition de divers prisonniers et déserteurs.

Le 6, nous apprîmes par des nouvelles venues de Carillon, de la Présentation, et de Niagara, que ces trois forts étaient menacés ; on regretta alors d'avoir trop dégarni ce dernier, dont on eût pu augmenter les forces d'environ 1,000 hommes, que l'on avait sans aucune vue raisonnable d'utilité pour le service du Roi envoyés à la Belle Rivière.

Le 7, nos chaloupes se canonnèrent avec des frégattes qui s'étaient avancées vers Beauport.

Le 8, on remarqua que les batteries que l'ennemi établissait vis-à-vis de la ville avançaient assez considérablement ; on y envoya de la place quelques volées de canon et quelques bombes, mais M. de Montcalm envisageant d'un côté que ce feu ne ralentirait que peu les travaux de l'ennemi, et de l'autre que la situation de nos magasins exigeait que nous ménagassions notre poudre, fit consentir M. de Vaudreuil à ordonner que l'on cessât de tirer sur cette partie.

Ce silence occasionna des murmures, mais M. Le Meroier commandant l'artillerie en démontra la nécessité en présentant l'état des poudres.

Le même jour vers le soir, une quarantaine de berges chargées de troupes, soutenues par une frégatte, s'avancèrent vers le Sault de Montmorency, pendant qu'un vaisseau de 60 canons canonnait les retranchemens de notre gauche, et qu'une galiotte y jetait des bombes. Ce mouvement fit croire que l'ennemi pouvait avoir intention de descendre du côté de L'Ange Gardien ; mais la persuasion où l'on était que la rivière du Sault n'était guéable nulle part, faisant regarder comme fort indifférent que l'ennemi s'y portât, il ne fut pris aucune précaution pour s'y opposer ; on n'écouta pas même les représentations que firent à ce sujet quelques habitans de l'Ange Gardien, qui offrirent de s'y porter ; assurant par la connaissance qu'ils avaient du local qu'avec 100

hommes on empêcherait les Anglais de monter la côte. Elle ne laisse point en effet d'être assez escarpée et couverte de bois.

Enfin, vers les neuf heures, les ennemis firent descendre à terre quelques hommes, qui ayant rapporté que cette partie était absolument abandonnée, furent suivis du détachement que portaient les berges ; celles-ci furent pendant le reste de la nuit occupées à passer des troupes de l'Isle d'Orléans à la côte du Sault, en sorte que le lendemain, à la pointe du jour, M. Wolfe s'y trouva à la tête de 3 ou 4 mille hommes ; l'illusion se dissipa alors. On cessa de croire le poste du Sault méprisables, quand en y apercevant l'ennemi, on reconnut qu'il commandait fort avantageusement toute la gauche de notre camp, et que l'on fut en même tems convaincu que la rivière qui l'appuyait était, comme l'avaient annoncé les habitans, guéable en différens endroits. M. le Chev. de Levis, qui commandait dans cette partie, sentit la faute que notre fausse sécurité venait de nous faire faire, et entreprit de la réparer en tâchant d'obliger l'ennemi à abandonner ce poste ; il y marcha avec 600 hommes, précédé de quelques sauvages, rendit compte à M. de Vaudreuil du parti qu'il prenait, en demanda en même temps à ce Gouverneur des ordres sur les opérations ultérieures ; il ne tarda pas à en recevoir une réponse, sur laquelle il crût devoir faire faire halte à sa troupe. M. de Vaudreuil lui marquait positivement de ne rien hasarder, et qu'il se disposait à se porter en personne sur les lieux. Il n'y arriva toutefois, que plus de deux heures après.

Le quartier général était au centre et se trouvait à près d'une lieue de la gauche.

Cependant, les sauvages qui avaient toujours marché en avant, après avoir passé la rivière, ne tardèrent pas à rencontrer dans les bois un détachement d'environ 500 hommes ; ils l'obligèrent à se reployer sur le gros de l'armée qu'ils ne craignirent pas d'attaquer elle-même ; ils n'osèrent cependant pas trop s'engager : quand ils s'appergurent qu'on ne les soutenait point, ils revinrent épuisés de fatigue, après avoir tué ou blessé à l'ennemi une centaine d'hommes, et rapportant 36 chevelures pour preuve de leurs succès. Il eut dépendu de nous de les leur faire pousser plus loin. Nous avons eu depuis, par un sergent déserteur de l'armée ennemie,

que les Anglais étaient descendus dans un désordre auquel la crainte d'être à tout moment attaqués par les sauvages n'avait pas peu contribué.

Les choses étaient dans cet état, M. de Vaudreuil jugea à propos de différer les dispositions d'une attaque plus considérable ; il se contenta d'assembler un conseil de guerre dont le résultat fut qu'il fallait rester dans nos retranchemens ; on ne connaissait disait-on, ni la position réelle de l'ennemi, ni ses forces ; la vérité est, que M. de Montcalm n'était pas de l'avis de donner, et qu'ayant, avant le conseil, entretenu en particulier les chefs de corps, on peut dire qu'il les avait en quelque sorte disposés à représenter la chose comme impraticable. M. Bigot fut le seul qui opinât pour l'attaque, et l'on peut dire en faveur de son avis contre l'inconvenient prétendu de s'exposer à tout perdre, en hasardant une affaire presque générale contre des troupes que l'on disait être déjà retranchées :

1<sup>er</sup> Que l'ennemi était dans une position très désavantageuse, puisque le terrain qu'il occupait était absolument commandé par les bois d'où nous devons l'attaquer.

2<sup>o</sup> Qu'en supposant que nous eussions été repoussés, ces mêmes bois eussent toujours assuré notre retraite, puisque non seulement il fallait les traverser pour gagner les gués de la rivière, mais c'est qu'encore étant très fourrés et adossés à de hautes montagnes, il n'était certainement point susceptibles d'être tournés.

3<sup>o</sup> Que la raison des subsistances méritait aussi une sérieuse attention. Le pays éprouvait déjà une grande disette ; il devait donc paraître d'autant plus essentiel de faire tous ses efforts pour tâcher de mettre l'ennemi dans le cas de lever promptement le siège de Québec ; qu'en admettant même qu'il n'eût pu s'emparer de vive force de cette place, il était toujours à craindre pour nous qu'en faisant traîner les choses en longueur, il ne nous eut mis par le défaut de vivres, dans la nécessité de lui en ouvrir les portes et par conséquent celles de toute la Colonie. On sait que rien n'est plus casuel que la récolte de ce pays, et il fallait que celle de cette année fut aussi abondante qu'elle l'a été (contre le cours ordinaire des choses) pour qu'on n'y éprouvât par les rigueurs de la famine ; d'ailleurs, nous n'avions pas besoin de toutes nos forces pour attaquer M. Wolfe dans le poste désavantageux qu'il occupait ; j'ajou-

terai, qu'il ne se voit jamais plus d'ardeur que n'en montrèrent dans cette occasion, le soldat, le Canadien et le sauvage, et je dois à plusieurs officiers de différens corps la justice de dire qu'ils parurent désespérés de voir négliger des dispositions aussi heureuses.

Le 10, on remarqua que l'ennemi se fortifiait dans le poste qu'il avait pris la veille ; il y avait déjà deux pièces de canon de campagne, et travaillait à former des batteries destinées à battre à revers les retranchemens que gardait M. le Chevalier de Levis ; cela obligea cet officier général à changer l'assiette de son camp, qui d'un autre côté continuait à être incommodé par le feu du vaisseau et de la galiotte, quelques bombes jettées d'un mortier qu'on fit venir de la ville, obligèrent bientôt ces bâtimens à reprendre le large.

Le 11, il y eut, d'une rive à l'autre de la rivière du Sault, une fusillade assez vive entre nos sauvages et les troupes légères de l'ennemi ; il y eut de part et d'autre quelques tués et blessés, la perte fut cependant beaucoup plus considérable du côté des Anglais.

Les ouvrages des ennemis paraissant se pousser avec une très grande vivacité à la Pointe de Levy, les inquiétudes de la ville augmentèrent et excitèrent quelques murmures de la part des habitants sur ce qu'on laissait, disaient ils, établir à l'ennemi paisiblement, des batteries de mortiers et de canons dont ils s'attendaient à être écrasés, quoique plusieurs officiers prétendissent, et que M. de Montcalm fut persuadé lui même, que ces batteries se trouveraient hors de portée d'endommager considérablement la ville : cependant, pour n'en point désespérer les bourgeois on permit à M. Dumas, Major Général des troupes de la Colonie, qui s'était offert, de former un corps de mille hommes avec lequel il passerait à la côte du Sud pour tâcher d'en déloger les ennemis et y ruiner leurs ouvrages ; des gens de tous états, jusques à de simples écoliers, s'offrirent en foule pour être admis dans ce détachement qui par là fut porté jusques à 1,400 hommes, les sauvages compris, auxquels M. de Montcalm joignit une centaine de volontaires tirés des troupes réglées.

Cette entreprise paraîtra imprudente à tous ceux qui n'y verront qu'un ramassis de Milices, sans discipline, attaquant des troupes réglées dans des retranchemens, mais elle cessera de paraître telle si l'on considère que ces retranchemens étaient domi-

nés par des bois d'où l'on pouvait les fusiller, et que ces milices, sans connaissance du maniement des armes, surpassent sans comparaison les troupes réglées dans les affaires qui se décident purement par la mousqueterie ; quoi qu'il en soit, M. Dumas se mit en marche à 10 heures du soir, mais ayant été obligé de remonter jusqu'à Sillery, il ne put passer le fleuve que la nuit du 12 au 13 ; alors, on vit tout ce qu'une terreur panique peut produire de plus bizarre ; à peine fût-on sur la rive droite du fleuve que l'on se crut environné d'ennemis ; trois fois M. Dumas s'efforça de rallier son monde, et trois fois ses soldats se prenant réciproquement pour ennemis se fusillèrent et se renversèrent les uns les autres du haut de la côte au bas pour regagner leurs canots. Il fallut se retirer.

Il s'est tenu beaucoup de propos à l'occasion de l'irréussite de cette expédition ; sans vouloir essayer d'en faire connaître les véritables causes, je dirai simplement, que suivant le rapport de M. Dumas et de quelques autres officiers de son détachement, les troupes réglées, les Canadiens et les simples écoliers même qui le composaient, n'eurent rien à se reprocher ; ils s'abandonnèrent tous également à leur frayeur ; les sauvages seuls, qui faisaient l'avant garde, se comportèrent bien et trouvèrent tout en désordre lorsqu'ils revinrent de leur découverte pour informer que l'ennemi ne faisait aucun mouvement ; au reste, on peut dire, sans craindre de se rien hasarder, que ce contre-temps nous a fait perdre une occasion des plus favorables de porter aux ennemis un coup, que l'inquiétude singulière où nous avons été depuis qu'ils étaient continuellement, aurait pu rendre d'autant plus avantageux, que nonseulement ils n'eussent pu faire une résistance bien vigoureuse dans un terrain dominé où ils n'avaient encore que des retranchemens imparfaits, mais c'est qu'encore on eut pu mettre hors de service 5 gros mortiers et 3 pièces de canon de 32, dont ils tirèrent cette nuit même fort vivement sur la ville.

Le 14, les ennemis commencèrent à faire jouer quelques pièces des batteries qu'ils établissaient au Sault, qui nous tuèrent et blessèrent quelques hommes ; ils envoyèrent aussi de gros détachemens reconnaître les gués, nous pensâmes qu'ils pouvaient être dans l'intention d'essayer de percer de ce côté. Cela déterminâ M. de Montcalm à faire quelques changemens à ses dispositions ; il

dégarnit un peu son centre pour porter à la tête des gués de gros détachemens qui s'y retranchèrent, et il fit renforcer les lignes de M. le Chev. de Levis du côté du fleuve où l'on s'épaula contre les batteries de l'ennemi ; ces différens ouvrages n'ayant pu qu'être fort considérables, fatiguèrent beaucoup tout notre monde ; on fit encore traîner de la ville dans cette partie 6 pièces de canon de petit calibre, pour inquiéter l'ennemi dans ses travaux ; mais il n'en était plus temps, son artillerie étant fort supérieure à la nôtre ; il fallut la retirer.

Le 16, l'ennemi jettant sur la ville beaucoup de bombes et de pots-à-feu, il en tomba un sur une maison pleine de foin qui ne fut point assez promptement secourue. Le feu fit des progrès et l'embrassement se communiqua à 8 maisons voisines qui furent entièrement incendiées ; les batteries de la Pointe de Levy tirèrent sur la ville, pour y augmenter le désordre, mais nous ne tardâmes pas à les faire taire par la supériorité de notre feu.

Les travaux de l'ennemi paraissaient se pousser fort vivement au Sault, ils y avaient déjà des mortiers dont ils nous jetèrent des bombes qui ne laissaient point d'inquiéter nos troupes dans leur camp ; nous entreprîmes d'y établir un mortier, mais ce travail languit tellement par le défaut de bras, qu'il devint inutile avant qu'on l'eût pu finir, il fut abandonné.

Nous reçûmes, ce même jour, des nouvelles de Niagara et de Carillon, par lesquelles nous apprîmes que les Anglais formaient déjà le siège de ce premier fort, et que M. de Bourlamaque ne se flattant plus de pouvoir tenir dans le second, malgré les nouveaux ouvrages qu'il venait d'ajouter à ses fortifications, se disposait à se replier à l'Isle aux Noix, dès que l'ennemi qu'il savait être en mouvement se présenterait pour l'attaquer ; il craignait d'être tourné par St. Frédéric, et l'on prétend qu'il avait reçu des ordres positifs pour la retraite ; on ne peut sur cela se refuser une réflexion : si l'on avait, avant l'ouverture de la campagne, résolu d'abandonner Carillon, pourquoi consumer les troupes en fatigues, et le Roi en frais pour augmenter les défenses de ce fort ? M. Bourlamaque avait d'ailleurs avant ce moment, paru dans toutes ses lettres se croire en état d'y faire une vigoureuse résistance.

Le 17, un petit détachement de nos sauvages ayant passé la rivière du Sault y firent quelques décharges, et nous amenèrent



trois prisonniers, sur le rapport desquels nous ne pûmes guères juger des véritables intentions de M. Wolfe ; nous entrevîmes seulement, par le détail qu'ils nous firent de ses forces et de ses mouvemens, que, n'ayant que 9 à 10,000 hommes au plus de troupes réglées, et estimant notre armée de 15 à 18 mille, non-seulement ce Général n'osait nous attaquer de front, mais qu'il était encore dans une appréhension continuelle d'être attaqué lui même ; ils ajoutèrent que c'était dans leur armée un bruit commun que le Général ne se flattait de prendre Québec qu'autant qu'il serait joint par le Général Amherst, qu'il attendait avec la plus grande impatience, et que craignant de manquer de vivres, la ration du soldat avait été chez eux réduite à 7 onces de biscuit et une égale quantité de viande salée. Les dépositions faites par les différens prisonniers ou déserteurs se sont assez accordées sur cette réduction.

Les mêmes prisonniers nous dirent encore, qu'un vieillard et quelques femmes de la côte du Nord venaient tous les jours porter des rafraichissemens au camp anglais, et qu'ils avaient aussi indiqué au Général Wolfe les gués de la rivière du Sault.

Il est aisé de juger par ce commerce que l'ennemi n'était nullement harcelé.

M. de Vaudreuil était bien d'avis, suivant l'usage canadien, d'envoyer des détachemens pour inquiéter l'ennemi. M. de Montcalm craignait toujours de l'affaiblir.

Il nous revint ce même jour, du camp ennemi, quelques habitans pris par les Anglais, qui, après avoir reçu parmi eux et de M. Wolfe lui même beaucoup de caresses avaient été mis en liberté ; cette conduite était relative au contenu du manifeste.

Le même jour 17, les sauvages ayant demandé à marcher en détachement, on leur en accorda la liberté ; ils partirent au nombre de 5 à 600, pour s'aller embusquer sur les derrières du camp que les ennemis occupaient au Sault ; cette expédition n'eut aucun succès.

Un matelot anglais fait prisonnier, que nous interrogeames sur ce que l'on avait pensé dans la flotte de nos brûlots, nous dit, qu'on en avait extrêmement craint les effets, mais qu'on y avait été surpris de la manière dont ils avaient été conduits, et surtout de la précipitation avec laquelle on y avait mis le feu.

La nuit du 18 au 19 un vaisseau de 60 canons, avec 5 frégattes ou transports, passèrent devant la ville pour aller mouiller à Sillerie. On ne douta point que l'ennemi n'eut l'intention, ou de nous couper les vivres, puisqu'il aurait pu être informé que nous en avions placé la plus grande partie dans nos frégattes, ou de tenter une descente du côté de Sillerie ; on y plaça 2 pièces de canon, et on fit passer sur le champ M. Damas avec 600 hommes qui devaient suivre le long de la côte les mouvemens de ces bâtimens ; mais ils ne purent empêcher de brûler notre dernier brûlot qu'on achevait d'équiper dans l'Anse des Mères ; les Anglais tentèrent aussi de détruire les cajeux que nous y faisons préparer, mais ils y furent repoussés.

Le vingt, il nous vint du camp ennemi un domestique du Général Townshend, qui nous assura qu'il n'y avait au Sault que 3,000 hommes : cela se trouvant conforme à nos observations, M. de Montcalm fit revenir de la gauche quelques troupes pour renforcer le centre.

L'ennemi fatiguait beaucoup notre gauche par le feu continu de canons, de mortiers et d'obusiers qui partait des batteries de son camp du Sault.

Le 21, nous apprîmes que 400 grenadiers ennemis étaient descendus à la Pointe aux Trembles. M. Dumas eût ordre d'y marcher et l'on joignit à son détachement une partie de la cavalerie ; mais ils trouvèrent les ennemis embarqués, leur objet ayant été d'avoir des nouvelles exactes de ce qui se passait dans le pays ; ils se contentèrent d'enlever toutes les femmes qu'ils trouvèrent dans ce canton, ils n'en emmenèrent cependant qu'une centaine, parmi lesquelles il se trouva quelques dames de la ville qui s'y étaient réfugiées ; ils furent harcelés et poursuivis par quelques sauvages qui accoururent, et qui leur tuèrent et blessèrent quelques hommes ; l'idée de cette expédition avait été donnée au Général Wolfe par Stobo, officier anglais, pris pour ôtage à l'affaire du fort de Nécessité ; celui-ci, convaincu d'avoir malgré son caractère, entretenu des correspondances préjudiciables à notre service avec les généraux anglais avait été condamné à être pendu, mais la Cour ayant ordonné la surséance de ce jugement, on crut devoir rendre à Stobo la liberté dont il avait précédemment joui dans sa qualité d'ôtage, il en profita pour s'évader et il fut

secondé par un particulier déserteur de la Nouvelle Angleterre établi à Québec depuis quelques années qui, entendant la navigation s'embarqua avec lui vers le milieu de Mai dernier, dans un simple canot avec lequel ils gagnèrent Louisbourg.

Le 22, le commandant du vaisseau envoya proposer à la ville une suspension de 6 heures, pendant laquelle il y ferait remettre les femmes prisonnières à la Pointe au Trembles, on y consentit.

Toutes ces femmes, quoique de différens états, se louèrent également des traitemens qu'elles avaient reçus des officiers anglais ; plusieurs soupèrent même avec M. Wolfe, qui plaisanta beaucoup sur la circonspection de nos généraux ; il dit à ces dames qu'il leur avait cependant présenté des occasions bien favorables de l'attaquer, et qu'il avait été surpris de ce qu'ils n'en avaient pas profité.

La nuit du 22 au 23, la grande quantité de pots-à-feu que l'ennemi continuait à jeter sur la ville, y occasionna un nouvel embrasement, dans lequel 18 maisons furent réduites en cendres ; la cathédrale éprouva le même sort. Pendant tout le temps de l'incendie, les batteries de la Pointe Levy ne cessèrent de tirer, les nôtres ripostèrent tant que le feu fit des progrès dans la ville, mais dès qu'on fut parvenu à l'arrêter, elles discontinuèrent.

On n'était pas encore sorti de ces inquiétudes, qu'une frégate ennemie, avec un transport, voulurent à 4 heures du matin, à la faveur d'une petite fraîcheur qui s'était élevée dans la partie du N. E. profiter de l'embarras, où ils imaginaient, sans doute, que nous étions, pour passer à Sillerie ; ils se trompèrent, tous les canonniers étaient restés à leur poste, mais le vent ayant changé au moment où ces bâtimens commencèrent à recevoir les décharges de nos batteries, il se retirèrent sans avoir beaucoup souffert ; notre feu fut ce jour là très bien servi.

La journée du 24 fut employée aux négociations entre la ville et la flotte dont M. Le Mercier, commandant de l'artillerie, fut chargé ; il s'agissait de choses indifférentes.

Nous eûmes ce même jour une preuve bien sensible du désordre qui régnait dans l'armée ; il en était sorti un grand nombre de chasseurs, qui ayant trouvé beaucoup de gibiers du côté de Ste. Foy, firent un feu si soutenu que les sauvages croyant, que nous étions attaqués du côté de Sillerie, s'y portèrent ; ils firent sentir

f

à leur retour que cela pouvait être sujet à inconvénient ; M. de Vaudreuil le comprit, et fit défendre la chasse à toute l'armée.

Le 25 au matin, un malentendu nous causa une alerte assez chaude ; il vint de l'Anse de St. Michel au camp, une ordonnance pour informer M. de Vaudreuil que les Anglais y étaient descendus ; cette nouvelle paraissait confirmée par le bruit du canon que l'on entendait de ce côté là ; on battit la générale et l'armée prit les armes ; il ne s'agissait cependant que de l'attaque de quelques unes de nos chaloupes canonnières, qui, s'étant réunies dans cette anse, y attirèrent l'attention des vaisseaux qui les canonnèrent vivement, et envoyèrent des berges pour s'en emparer ; il y en eut deux d'enlevées, trois remontèrent au Cap Rouge et il s'en échoua une qui fut sauvée par le feu que firent quelques Canadiens qui y étaient accourus du port voisin. M. Dumas y avait laissé M. de St. Martin, officier de la Colonie, avec 180 hommes, et était marché lui-même avec 1000 hommes jusqu'à Jacques Cartier où l'on craignait que l'ennemi ne prit posts ; il eut ordre d'y faire quelques retranchemens.

Nous apprîmes ce jour là, par un nouveau prisonnier fait à la gauche, que les ennemis avaient déjà à leur camp du Sault une artillerie formidable, et qu'ils continuaient à y établir des batteries de canons et de mortiers.

Il nous arriva encore de cette partie, vers le soir, un jeune Canadien, encore enfant, précédemment pris par les Anglais et relâché par eux pour venir remettre à M. de Vaudreuil un billet anonyme, contenant des reproches injurieux pour le gouverneur au sujet des chevelures enlevées par les sauvages, et des soldats que leur avaient tués les Canadiens, qu'ils y traitaient d'assassins. Il nous ajouta, qu'avant de sortir du camp anglais, il aurait vu signifier à des Canadiens, pris les armes à la main, qu'ils pouvaient se préparer à mourir ; qu'il les avait vus conduire par des fusiliers, et qu'à peine sorti de ce camp, il y avait entendu tirer plusieurs coups de fusil. MM. de Vaudreuil et de Montcalm jugèrent, qu'il convenait de s'expliquer à ce sujet avec M. Wolfe ; les termes de leur lettre, écrite au nom du premier, réunissait tout la dignité, la politesse et la fermeté convenable dans cette circonstance. M. Le Mercier qui fut chargé de remettre cette dédiche y en ajouta une seconde qu'il écrivait par ordre de M. de Vau-

dreuil à M. Wolfe, dans laquelle, après avoir proposé à ce général différens arrangemens touchant les parlementaires, il lui observait que l'usage paraissait en devenir un peu trop fréquent. M. Wolfe fit faire le jour suivant à M. de Vandreuil la réplique suivante :

MONSIEUR,

Par ordre de mon général, j'ai l'honneur de répondre à une lettre de Votre Excellence qui lui fut apportée hier par M. Le Mercier, concernant quelques articles particuliers à l'occasion des parlementaires, dans laquelle il se plaint au nom de Votre Excellence de l'usage trop fréquent des dits parlementaires.

Le Général ne saurait assez s'étonner de cette requisiion, et pourquoi les Anglais ont ils donc demandé à parlementer ? que la réponse soit faite par ceux qui ont reçu leur liberté à l'occasion des dits parlementaires

M. le général Wolfe, par une lettre interceptée écrite du camp de Beauport, apprend que trois grenadiers du régiment royal américain, pris il y a quelques jours, étaient destinés à être brûlés vifs dans votre camp ; M. Wolfe désirerait de savoir ce qu'il sont devenus, pour régler à l'avenir là dessus sa conduite.

Les troupes britanniques ne sont que trop ulcérées ; les cruautés énormes qu'on a déjà exercées, et surtout la basse infraction de la capitulation du Fort George, sont encore présentes à leur cœur.

De tels actes méritent et trouveront certainement à l'avenir, s'il sont réitérés, la plus sévère repressaille ; toute distinction cessera entre Français, Canadiens et Indiens ; tous seront traités comme une troupe cruelle et barbare altérée de sang humain.

J'ai l'honneur d'être,

(Signé,) ISAAC BARRE.

Adjudant Général.

---

Voici la réplique que M. de Vandreuil fit faire à M. Wolfe par M. de Bougainville.

MONSIEUR,

Par ordre de M. le M<sup>re</sup> de Vandreuil, je réponds à la lettre qui lui a été écrite par M. Isaac Barre à l'occasion des trois grenadiers

du royal américain pris prisonniers. V. E. aurait dû regarder, comme des propos soldatesques, les discours exprimés dans la lettre interceptée ; le sort de ces trois prisonniers a été le même que celui de tous les autres qui ont été faits par les sauvages ; le Roi les a rachetés à grands frais de leurs mains ; M. le M<sup>rs</sup> de Vaudreuil ne m'a point chargé de répondre aux menaces, aux invectives et aux citations dont est remplie cette lettre que vous n'aurez pas, sans doute lue ; rien de tout cela ne nous rendra craintifs ni barbares ; nos procédés sont connus en Europe, et nos papiers publics font foi de notre justification sur l'infaction de la capitulation du F. G.

J'ai l'honneur d'être,

(Signé,) BOUGAINVILLE.

---

Le 26 à la pointe du jour, un gros détachement d'Anglais étant venu fusiller avec celui que commandait M. de Repentigny à la tête d'un des gués de la rivière du Sault, on la fit passer un peu plus haut à 400 Sauvages qui devaient tourner l'ennemi ; mais, ils demandèrent à être soutenus ; on leur promit qu'ils le seraient, ils attendirent cependant dans le bois, ventre à terre, en présence de l'ennemi, à la petite portée de pistolet pendant 5 heures, sans voir faire aucun mouvement à nos troupes ; enfin, emportés par impatience et voyant d'ailleurs que l'ennemi profitait de ce temps pour faire couler dans le bois de nouvelles troupes, ils se déterminèrent à donner seuls ; leur attaque fut si vive que, suivant ce que nous apprîmes depuis, par un sergent déserteur du camp ennemi et par quelques Canadiens qui s'y trouvaient alors prisonniers, les Anglais obligés de plier, reculèrent à plus de 200 pas du champ de bataille pour se rallier, et que l'alarme parvint jusque dans le camp, où M. Wolfe rentra lui-même pour faire avancer l'artillerie par des chemins qu'il avait fait pratiquer ; alors les sauvages se voyant presque environnés firent leur retraite par le gué avec lequel ils avaient conservé leur communication, après avoir tué ou blessé à l'ennemi plus de 150 hommes et n'ayant perdu que deux ou trois des leurs ; ils rencontrèrent au passage de la rivière le corps que l'on envoyait à leur secours, et que M. de Levis ne voulut jamais prendre sur lui de faire marcher sans en avoir reçu l'ordre

de M. de Vaudreuil. Toute l'armée regretta la perte d'une si belle occasion.

Le 27, quoique l'on regardât comme inaccessibles les Anses des Mères, du Foulon, de Sillerie et de St. Michel, on y envoya cependant des ingénieurs pour faire faire dans les rampes qui y conduisaient, des coupures et abbatis ; on répandit de plus dans ces différens postes environ 400 hommes.

Quelques Canadiens nous amenèrent de la côte du Sud, trois prisonniers qui provenaient d'un détachement de 7 hommes qu'ils avaient défaits ; les quatre autres avaient été tués.

Le 28, les ennemis démasquèrent, vis-à-vis la ville, une nouvelle batterie de 5 pièces de canon.

Le 29, les vaisseaux ennemis qui étaient audessus de Québec faisaient différens mouvemens ; ils remontaient depuis quelques jours jusqu'à St. Augustin et revenaient ensuite mouiller à Sillerie. Nous jugeâmes qu'ils voulaient attirer notre attention de ce côté ; mais ce qui se passait au camp du Saut que nous voyons hérissé de canons et de mortiers semblait devoir la fixer toute entière. On fit passer dans cette partie un détachement de 300 sauvages, qui ayant pris des vivres pour trois jours, devaient s'embusquer dans les bois sur les derrières de l'ennemi dont on voulait couper la communication avec la campagne.

Le 30, tout fut tranquille.

Il n'en fut pas de même de la journée du 31. Vers les 10 heures du matin, le vent soufflait violemment de la partie du Sud O. deux gros transports appareillèrent de la flotte ennemie et s'avancèrent vers le Sault de Montmorency, ils furent suivis par un vaisseau de 60 canons, et tous trois se placèrent vis-à-vis des retranchemens de M. le Chev. de Lévis, et dont les transports s'échouèrent à la pleine mer, à la petite demie portée de canon. Le vaisseau garda le large, formant avec les deux premiers un triangle, d'où il partit à l'instant même un grand feu dirigé sur nos lignes, où il se croisa avec celui de l'artillerie formidable que M. Wolfe avait au Saut.

Pendant que notre gauche essayait cette double canonnade, on remarqua qu'un grand nombre de berges qui s'étaient mises en mouvement dès le matin, après avoir pris des troncs à la Pointe de Levy et dans divers vaisseaux, se formaient en colonnes à la

tête de la flotte. Nous ne pûmes plus douter alors que l'ennemi ne fut dans l'intention de nous attaquer; l'armée prit les armes et les différens corps se portèrent aux retranchemens. La violence du vent qui soufflait toujours du S O. le jusant et ce qui se passait à notre gauche, ne nous permettant pas de craindre que les autres parties de nos lignes ne fussent attaquées, M. de Montcalm les dégarnit un peu, et se porta en personne vers le camp de M. le Chev. de Levis.

Enfin, vers les cinq heures du soir les berges, après avoir par divers mouvemens essayé de nous dérober le véritable point de l'attaque, se rangèrent sur trois divisions, dirigèrent toutes leurs marches vers le Sault et abondèrent précisément au moment de la basse mer au pied des deux bâtimens qui se trouvaient échoués à sec sur un très beau platin. A l'abri de leur feu, toutes les troupes firent leur débarquement sans confusion, et se formaient en bataille, pendant que le corps à L'Ange Gardien, traversait en colonne la rivière du Sault, pour les venir joindre; nous ne pouvions, à cause de la grande distance, opposer à tous ces mouvemens que le feu de quelques canons de petit calibre placés dans des redoutes que l'on avait fait construire en avant de nos retranchemens, qui encore ayant tiré tout le jour sur les vaisseaux marquèrent malheureusement de munitions vers la fin de l'action; elles étaient d'ailleurs fort maltraitées par le feu qu'elles en avaient essuyé; ces deux raisons obligèrent d'en abandonner une à l'approche d'un corps de grenadiers qui s'avança pour l'attaquer; il y monta, mais à peine s'en fut-il rendu maître que la vivacité du feu de mousqueterie qu'il reçut de nos retranchemens, qui dominaient fort avantageusement ces redoutes, l'obligea à se retirer; la réunion des deux corps ennemis s'étant faite dans ce moment, nous nous attendions à une attaque générale, mais un violent orage qui survint ayant vraisemblablement achevé d'ouvrir les yeux à M. Wolfe sur la témérité de son entreprise, ce général se retira, et il est même à croire qu'il ne s'engagea si avant que parce qu'il avait un peu trop présumé des effets de son artillerie; il avait compté que le Canadien et le sauvage, effrayés par le boulet et la bombe ne tiendraient point, et que ses troupes pourraient par leur fuite monter la côte sans y rencontrer de grands obstacles; mais on doit à tous les corps de l'armée que M. de Montcalm y avait



successivement réunis, la justice de dire, qu'ils montrèrent en cette occasion toute la fermeté que l'on en pouvait attendre, et qu'ils témoignèrent la plus grande impatience d'en venir aux mains ; sentant tout l'avantage de leur position, ils étaient pleins d'une confiance de laquelle nous pouvions sans présomption attendre la défaite totale de l'armée anglaise, si elle s'était opiniâtrée à avancer ; celle-ci se divisa une seconde fois ; la plus grande partie repassa la rivière du Sault pour regagner le camp de L'Ange Gardien, et l'autre en se rembarquant mit le feu aux deux transports dont l'embarquement termina cette affaire.

Nous y avons eu une 60<sup>e</sup> d'hommes tués ou blessés par le boulet et la bombe ; la perte de l'ennemi, suivant le rapport des prisonniers ou déserteurs venus depuis, est montée à environ 500 hommes presque tous grenadiers, un capitaine du Royal Américain, et deux soldats y furent fait prisonniers.

Le 1<sup>er</sup> Août, le vaisseau qui était au Sault rejoignit la flotte.

Les vivres que l'on avait conservés à Québec pour la subsistance de l'armée se trouvant toucher à leur fin, on fut obligé d'en faire venir de Batiscan ; mais la voie de l'eau paraissant fort hasardeuse depuis que l'ennemi s'était rendu maître du fleuve, il fallut se résoudre à faire venir ces vivres par terre ; celle-ci ne laissait point encore d'offrir des obstacles ; il ne restait dans la campagne que des enfants en bas âge, des femmes et des vieillards auxquels leur infirmités n'avaient pas permis de porter les armes. Ce fut cependant avec le secours de bras si faibles que l'on fit transporter sur 271 charrettes de Batiscan à l'armée (18 lieues) 700 quarts de lard et de farine. La subsistance des troupes se trouva par là assurée pour 12 à 15 jours, mais l'on fut dès ce moment effrayé des difficultés que ce service rencontrerait par la suite ; nombre de charrettes étaient déjà brisées, les femmes et les enfants qui les conduisaient rebutés d'un travail si rude, ne laissant point espérer qu'elles pussent le soutenir longtemps ; on commença à regretter d'avoir si fort reculé les magasins de l'armée.

Le 2 il y eut une trêve de quelques heures, pendant laquelle M. Le Mercier fut chargé d'aller remettre au général Wolfe des lettres de M. de Vaudreuil et du Capitaine du Royal Américain fait prisonnier à l'affaire du 31 : cet officier après s'être beaucoup loué dans sa lettre des procédés des Français, par qui, il avait,

disait-il, été retiré avec les plus grandes peines des mains des sauvages, demandait à son général quelques effets dont il avait besoin.

Le 3, l'ennemi continua à augmenter son artillerie au camp du Sault, M. Dumas ramena à l'armée la plus grande partie des troupes qu'il avait à Jacques Cartier, où il avait eu ordre de ne laisser que 200 hommes.

Le 4, nouvelle trêve pour recevoir les réponses de M. Wolfe aux lettres qui lui avaient été écrites le 2. En envoyant à son officier les effets qu'il lui demandait, il lui reprochait dans la réponse qu'il faisait à sa lettre, d'avoir par l'imprudente démarche qui l'avait fait prendre, donné à M. de Montcalm lieu de croire qu'il régnait peu de discipline dans son armée, voulant par là, nous faire entendre adroitement, que son attaque du 31 n'avait été qu'une feinte.

Quand à la lettre qu'il écrivit à M. de Vaudreuil, il y faisait une longue énumération des griefs de la nation anglaise contre les troupes du Canada, et il joignait à des reproches pleins d'amertume et de dépit, les expressions les plus féroces.

On s'était proposé de prolonger le plus qu'il serait possible, le séjour dans la ville de l'officier porteur de ces dépêches, afin de profiter de ce tems pour transporter sur les batteries des mortiers et du canon des ramparts qui faisaient face à celle de l'ennemi, les matériaux nécessaires pour y faire construire des Merlons; ces batteries étant à barbottes exposaient beaucoup au feu de l'ennemi les canonniers qui les servaient; on y en avait déjà perdu plusieurs, mais les mesures que l'on avait prises à ce sujet furent déconcertées par une suite du peu d'ordre qui régnait dans les différentes parties de notre service; pendant que l'on attendait la chaloupe anglaise à une des extrémités de la basse ville, il parti de l'autre, dès qu'elle parut, un officier marchand qui servait sur les batteries, qui ayant reçu de l'officier anglais les lettres et les effets qu'il avait à remettre, le renvoya sur-le-champ.

Il nous vint, ce même jour, cinq nouveaux déserteurs dont les dépositions n'avaient rien d'intéressant.

Nous apprîmes ce même jour, l'évacuation des forts de Carillon et de St. Frédéric que l'on avait fait suter. Le premier, le 27 et le second le 31; on se retira de Carillon avec une telle précipitation, et un désordre si grand, qu'il y resta 20 soldats auxquels

l'ivresse ne permit pas de suivre la troupe ; ils furent pris par les ennemis qui trouvèrent encore dans ce fort, dont les fortifications n'avaient été que légèrement endommagées par les mines qu'on y avait fait sauter, plusieurs pièces de canons et mortiers.

Le 5, les batteries de la Pointe de Levy, continuaient à faire un feu très-vif sur la ville. Il nous vint trois nouveaux déserteurs.

Il passa, la nuit du 5 au 6 devant la ville, plusieurs berges qui remontèrent jusqu'aux vaisseaux d'où l'on y débarqua une assez grande quantité d'effets. Ces divers mouvemens que l'on vit d'ailleurs faire à l'ennemi dans cette partie, donnant lieu de penser qu'il pouvait être dans les dispositions d'y tenter quelque chose, déterminèrent M. de Montcalm à y envoyer une augmentation de troupes, en sorte que nous nous trouvâmes alors avoir depuis Québec jusqu'à St. Augustin environ 1,000 hommes, dont M. de Bougainville eut le commandement en chef. Le 7, différens bâtimens mouillés au Cap Rouge, après s'être allégés assez considérablement montèrent jusqu'à la Pointe aux Ecoreuils. Les frégattes du Roy et le navire le Fronsac étaient alors mouillés au pied du Richelieu ; c'est-à-dire à 3 lieues audessus de la Pointe aux Ecoreuils. Les vents ne leur avaient point permis de monter plus haut, les Anglais avaient vraisemblablement intention de s'en emparer, mais ils profitèrent du vent du Nord qui avait emmené ceux-ci pour remonter le rapide. M. de Bougainville dégarnit un peu ses postes pour former un détachement avec lequel il suivit le long du fleuve les bâtimens ennemis.

Le 8, il nous vint trois matelots qui étaient aux Ecoreuils, de de la flotte ennemis.

Les vaisseaux anglais redescendirent à la Pointe aux Trembles et tentèrent à différentes reprises d'y faire débarquer du monde, mais ils furent toujours repoussés par M. de Bougainville ; il ne s'y passa cependant rien de considérable. M. de Montcalm fit conduire au camp quelques petites pièces de campagne et quelques obusiers qu'on avait laissé dans la place.

La grande quantité de bombes, de carcasses et de pot-à-feu que les ennemis jettèrent la nuit du 8 au 9 sur la place, occasionna un 3<sup>e</sup> incendie à la basse ville ; 152 maisons y furent réduites en cendres.

Nous apprîmes ce même jour, que Niagara avait capitulé le 24 Juillet, et que la reddition de ce fort avait été précédée de la défaite de notre corps de troupes revenu de la Belle Rivière.

Cet événement augmenta beaucoup l'abattement que la nouvelle de l'évacuation de Carillon et de St. Frédéric avait déjà répandu dans les esprits ; on craignit que l'ennemi ne rencontrant que de faibles barrières à l'entrée de la rivière de Cataract ne sautât les rapides, et ne vint tout à coup tomber sur Montréal, qui était dans ce moment dépourvu de toute espèce de défense ; on avait des détachemens à la Présentation et à l'Isle aux Galops ; on estima nécessaire de renfoncer ces postes ; on détacha de l'armée 1000 hommes qui eurent ordre d'y marcher en toute diligence, et l'on crut ne pouvoir se dispenser de charger M. le Chev. de Lewis du commandement d'une partie aussi délicate ; il partit dès le jour même pour s'y rendre.

Le 11 Août, un détachement de 700 hommes, composé de Canadiens et de sauvages, passa la rivière du Sault pour aller attaquer des travailleurs ennemis qui faisaient des fassines ; la fusillade fut assez vive ; on compte avoir tué ou blessé une centaine d'hommes, nous n'en eûmes que 7 de blessés ; les choses eussent été poussées plus loin, si les Outaouas avaient voulu donner. Ils ne se trouvèrent point ce jour là dans les dispositions de combattre et ils n'eurent presque point de part à cette affaire ; il semblait dans toutes les circonstances, qu'une fortune ennemie prit plaisir à déconcerter les entreprises dont nous pouvions attendre le plus de fruit ; nous en fîmes le lendemain, 12, une nouvelle épreuve. Les Anglais repoussés à la Pointe aux Trembles tournèrent leurs vues de l'autre côté du fleuve ; ils essuèrent, en y descendant, quelques coups de fusil des habitans qui étaient retournés chez eux, mais ils s'y établirent au nombre de 7 à 800 hommes.

M. de Montcalm voulant profiter de la circonstance du passage, à la Pointe aux Trembles, des troupes qu'il envoyait aux rapides, pour faire attaquer les ennemis dans leur nouveau camp par le corps de M. de Bougainville, donna ordre à ce colonel de passer à la droite du fleuve et d'y opérer pendant que ses postes bien gardés deviendraient un piège où l'ennemi, s'il ne l'attendait pas de l'autre côté, pourrait venir donner ; rien de mieux combiné, mais le mauvais temps dérangerait tout, et la crainte de trop retarder

le secours que l'en envoyait aux rapides fit abandonner ce projet.

Le même jour, 4 bâtimens de la flotte ennemie voulurent profiter du vent de N. E. qui régnait, pour remonter au-dessus de Québec, mais le calme les prit vis-à-vis de la ville ; ils revirèrent et à la faveur du jusant qui survint, ils regagnèrent leur mouillage, sans avoir beaucoup souffert du feu de nos batteries.

Le 13, nous apprîmes que le corps ennemi, campé vis-à-vis de la Pointe aux Trembles, s'étant répandu dans la campagne y brûlait toutes les habitations. Les mouvemens que l'on voyait faire à l'ennemi dans cette partie faisant appréhender à M. de Montcalm qu'il ne voulut y entreprendre quelque chose de plus considérable, ce général se détermina à faire renforcer le corps aux ordres de M. de Bougainville qui fut porté à 1,600 hommes répandus dans différens postes.

Des Canadiens relâchés par les Anglais, apportèrent à M. de Vandreuil un troisième manifeste, publié par l'ordre de M. Wolfe, où après avoir rappelé les deux premiers, ce général menaçait des traitements les plus rigoureux, les habitans qui ne quitteraient point les armes, sous le 20 d'Août.

Il nous arriva de la Baie St. Paul un courrier pour nous apprendre que les Anglais qui n'avaient osé auparavant débarquer dans cette partie où ils avaient essuyé beaucoup de coups de fusil, toutes les fois qu'ils s'y étaient présentés, y étaient enfin depuis quelques jours descendus par la trahison d'un habitant, Suisse de nation, qui s'était établi dans cette paroisse, et qu'ils y avaient déjà brûlé 22 maisons.

Les sauvages nous emmenèrent le même jour, de la côte du Sud, deux prisonniers avec quelques chevelures et il nous vint un nouveau déserteur.

Le 15, nous envoyâmes dans la paroisse de L'Ange Gardien, un corps d'environ 1,200 hommes, dans la vue d'y surprendre les Anglais qu'on disait y être éparpillés ; on ne retira aucun fruit de cette expédition ; les sauvages à l'exemple des troupes, uniquement occupés depuis quelque temps de maraude et de pillage, se débandèrent ; ils s'avancèrent sans précaution vers une maison qu'ils croyaient abandonnée ; elle était pleine d'Anglais dont ils essuyèrent une décharge qui leur fit prendre la fuite ; il n'y eut plus rien à entreprendre de ce côté, et il a fallu se retirer.

Il nous vint de la côte du Sud 3 prisonniers faits par des Canadiens, mais dont les sauvages s'étaient emparés ; ceux-ci nous apportèrent encore 4 chevelures.

Le 16, il y eut encore à la haute ville un nouvel incendie dont on arrêta heureusement les progrès ; une seule maison fut réduite en cendres.

Les difficultés qu'éprouvait le transport des vivres et la crainte de nous les voir couper à tous moments par l'ennemi nous tenait dans la plus grande inquiétude ; les chemins étaient déjà devenus très mauvais, et l'on osait encore se servir de la voie de l'eau, jusques à St. Augustin et au Cap Rouge, qu'avec des précautions qui rendaient toutes les opérations fort lentes.

Le 17, nous apprîmes, par trois nouveaux déserteurs de l'armée ennemie, qu'il y régnait une cruelle disenterie qui avait déjà fait périr beaucoup de monde.

Il nous arriva de Niagara 5 Canadiens, qui après la reddition de ce fort, s'étaient échappés des mains de l'ennemi ; ces gens rapportaient qu'ils avaient laissé les Anglais occupés à réparer les fortifications du fort, qu'ils avaient détaché un gros corps de troupes pour conduire leurs prisonniers à New York, et qu'il ne restait à Chouaguen, quand ils y avaient passé, qu'environ 2,000 hommes qui ne faisaient aucun mouvement ; on jugea de là, que les Anglais n'avaient point intention de venir par les rapides ; M. le Chev. de Levis s'y trouvait alors avec 2,500 hommes.

Le 18, il nous arriva par terre un nouveau convoi de farine, que le défaut de charettes avait rendu très faible.

Le 19, nous apprîmes qu'un corps ennemi d'environ 1,200 hommes était descendu à Deschambeaux, M. de Bougainville y marcha sur-le-champ avec son corps, précédé de la cavalerie, et de M. de Montcalm se porta en personne avec le Major Général et quelques troupes jusques à la Pointe aux Trembles, (7 lieues) où ayant appris que l'ennemi, après avoir brûlé la maison dans laquelle on aurait placé les équipages de l'armée, s'était rembarqué ; il revint au camp où il ne rentra que le lendemain au matin ; les Anglais ne perdirent personne dans cette expédition ; ils se rembarquèrent dès qu'ils virent approcher nos troupes, emmenant avec eux beaucoup de bétail qu'ils avaient ramassé dans les campagnes.

Je dois dire qu'il n'y eut nullement de la faute de nos troupes, si elles ne se trouvèrent pas à portée de charger l'ennemi dans sa retraite ; elles s'y portèrent avec beaucoup d'ardeur ; elles firent pour s'y rendre une diligence prodigieuse, mais le commandant anglais qui s'était bien attendu à en être attaqué, les avait fait observer soigneusement par ses vaisseaux, et ce fut sur leurs signaux qu'il régna ses mouvemens.

Il nous vint de ce corps deux déserteurs, il nous arriva un troisième qui sortait du camp de M. Wolfe, par lequel nous apprîmes que ce général étant dans les dispositions de se rembarquer dans peu, envoyait de tous côtés des détachemens pour brûler tous les bâtimens et ravager les campagnes ; il nous ajouta qu'il régnait de la mésintelligence entre les généraux de terre et de mer. Nous l'avions déjà oui-dire et cela se continua depuis.

Le 21, 22, 23, et 24 ne furent remarquables que par des pluies presque continuelles, qui, en nous causant les plus vives inquiétudes pour la récolte, rendaient nos transports de vivres d'une difficulté extrême.

Les ennemis brûlaient dans toutes les partis ; on voyait en même tems des maisons en feu à la côte de Beaupré (depuis le Sault de Montmorency jusqu'à Ste. Anne) à l'Isle d'Orléans et le long de la rive droite du fleuve.

Le 25, on remarqua que l'ennemi diminuait au Sault son artillerie et qu'il la rembarquait. Deux bâtimens qu'ils avaient à la Pointe aux Trembles descendirent à St. Michel, d'où, après avoir débarqué des troupes à la côte du Sud, ils retournèrent à leur premier poste.

Nous apprîmes le même jour, que les Abénaquis de St. François avaient arrêtés deux officiers anglais (MM. Hamilton et Kennedy accompagnés de 7 sauvages que M. Amherst avait dépêchés à M. Wolfe par les bois ; il paraissait par les lettres qui leur furent surprises, que les opérations de M. Amherst devraient désormais dépendre des succès qu'aurait M. Wolfe du côté de Québec ; nous vîmes aussi par des lettres écrites à différens colonels, que l'on aurait été dans l'armée de M. Amherst dans un étonnement singulier de l'évacuation de Carillon ; on y exagérait un peu la force des fortifications de ce fort et l'on plaisantait beaucoup sur la précipitation avec laquelle nous nous en étions retirés.

Les vaisseaux ennemis mouillés audessus de Québec gênant beaucoup nos transports de vivres, on forma le projet de les faire enlever par nos frégates. M. de Vaudreuil à qui on présenta cette entreprise sous un jour flatteur l'approuva, et on ne s'occupa plus que de son exécution ; les marins jugeront s'il était facile d'enlever à l'abordage dans un fleuve dont le courant est rapide, des bâtimens bien armés dont il y en avait un de 50 canons, commandés par des hommes qui nous faisait admirer tous les jours la légèreté de leurs manœuvres, mais il se trouvait encore un grand inconvénient à ceci.

C'est que pour compléter les équipages des frégates destinées à opérer, il fallut dégarnir considérablement nos batteries des matelots qui y faisaient le service de canonniers.

Le 26, il nous vint un nouveau déserteur du camp du Sault.

Le 27, il nous en vint un second qui était sergent dans le régiment Royal Américain ; celui-ci en nous annonçant le prochain départ de la flotte nous assura que M. Wolfe leverait sous 8 jours son camp du Sault ; il nous ajouta que l'abbé de Portneuf, curé de St. Joachim, ayant été pris par les coureurs de bois avait été massacré par eux, ainsi que 9 habitans qu'il avait avec lui, après avoir mis les armes bas, et que les chevelures de ces malheureux avaient été portées au camp. Ce fait a été depuis vérifié par le rapport d'un 10<sup>e</sup> habitant qui était dans ce détachement et qui s'échappa.

La nuit du 27 au 28, cinq nouvelles frégattes ou transports ennemis, montèrent audessus de Québec ; ils n'essayèrent des batteries de la place qu'un faible feu ; ces bâtimens en se réunissant avec les premiers vis-à-vis de St. Augustin firent avorter notre projet et les matelots furent rappelés.

La nuit du 29 au 30, la mer étant haute, les bâtimens qui étaient à St. Augustin canonnèrent et fusillèrent vivement une petite isle déserte voisine de leur mouillage ; ils y avaient vu, le jour précédent, de basse mer, du monde qui y était passé à pied sec pour y faire du foin et qui au retour de la marée s'était retiré.

Il nous vint le 29, 3 nouveaux déserteurs qui confirmèrent ce que nous avait annoncé le sergent ; ils nous dirent aussi que M. Wolfe attaqué d'une grosse fièvre était allité depuis 6 jours.

Le 30, l'ennemi démasqua à la Pointe de Levy une nouvelle batterie de canons. Il s'y en trouva alors 21 pièces.



Le 31, il y eut dans le camp de la Pointe de Levy beaucoup de mouvemens ; il s'en fit aussi dans la flotte qui nous donna lieu de juger que l'ennemi se disposait encore à faire passer des bâtimens audessus de Québec. Ceux qui y étaient déjà, remontèrent de St. Augustin à la Pointe au Trembles, d'où l'on pensa qu'ils avaient intention d'essayer de monter le Richelieu pour aller attaquer notre flotte ; nous savions depuis 2 jours qu'un vaisseau quelque gros qu'il fut, pourrait passer aisément ce rapide, cela nous inquiéta d'autant plus, que la veille une des plus fortes frégates munitionnaire s'était échouée aux Grondines ; nos petites forces navales se trouvaient par cette perte réduites à trois autres de ces bâtimens et aux deux frégates du Roy qui eurent tous ordres de se mettre à portée de s'opposer au passage des Anglais.

La nuit du 31 Août au 1er Septembre, cinq nouveaux bâtimens ennemis remontèrent audessus de Québec.

On ne pût plus douter, par les mouvemens que faisaient les Anglais du côté du Sault de Montmorency, qu'ils ne fussent résolus d'abandonner ce camp : on voyait embarquer une grande quantité d'effets dans des chaloupes, sur lesquelles nos batteries tirèrent, sans que celles de l'ennemi répondirent, elles étaient déjà démontées.

Les nouvelles que nous reçûmes ce même jour calmèrent un peu les inquiétudes où nous étions pour Montréal. D'un côté nous apprîmes par les déserteurs venus de l'armée de M. Amherst, que ce général était dans les dispositions de borner les opérations de cette campagne à la réparation des forts de Carillon et de St. Frédéric (ce dernier avait été entièrement détruit.) Et de l'autre, M. de Bourlamaque assurait que le poste avantageux qu'il avait pris à l'Isle aux Noix, les retranchemens qu'il y avait fait élever et l'artillerie formidable qu'il y avait fait placer, le mettaient dans le cas de n'y pas craindre les ennemis en quelque nombre qu'ils passent s'y présenter ; on sait que cette isle est dans la rivière de Sorel, qu'elle divise en deux bras fort étroits ; on en avait barré le passage aux berges par de bonnes estacades que l'on se flattait que l'ennemi ne tenterait point de tourner par terre. Les deux bords de la rivière n'offrent que des marais profonds et couverts de b. is où les portages ne pourraient se faire qu'avec d'extrêmes difficultés, et l'on sent qu'en allongeant le circuit pour aller

chercher plus loin un terrain plus solide, on serait obligé d'augmenter très-considérablement le travail, et tout ensemble les risques d'être continuellement harcelés.

Le 2, la nouvelle que nous reçûmes du retour à St. Michel de Sillerie de la flotte ennemie qui était à la Pointe aux Trembles, dissipa l'appréhension où nous étions qu'elle ne montât jusqu'à Batiscan.

Les ennemis continuaient à évacuer leur camp du Sault d'où deux colonnes passèrent vers le soir à l'Isle d'Orléans ; il y eut encore des mouvemens dans la flotte qui firent croire que l'ennemi pouvait avoir l'intention d'attaquer nos retranchemens ; ce qui semblait confirmer dans cette opinion, c'est que l'on avait trouvé mouillé vis-à-vis de la rivière de Beauport six berges que nous fîmes enlever ; bien des gens pensèrent que ce n'était qu'une feinte, on verra qu'ils n'avaient pas tort.

Le 3, dès les 6 heures du matin on aperçut un grand mouvement dans les camps et dans la flotte de l'ennemi. Une centaine de berges ou canots, chargés de monde, partirent de la Pointe de Levy pour s'aller mettre en panne au milieu de la flotte ; on remarqua en même temps qu'il y en avait encore une cinquantaine qui faisaient une semblable manœuvre du côté du Sault de Montmorency ; on ne douta plus que l'ennemi ne voulût effectuer l'attaque que les berges de la veille avaient semblé annoncer ; on fit prendre les armes à toute l'armée. Les différens corps se tinrent en bataille, chacun à la tête de leurs camps, et dans cet état l'on attendit le flût à la faveur duquel on comptait que les Anglais exécuteraient leur débarquement ; le temps était beau, quoique les vents fussent au Nord Est ; ils fraichirent vers les 10 heures et les berges parties de la Pointe de Levy, y retournèrent ; on pensa d'abord que la seule agitation de la mer les y avait obligés, mais les berges du Sault qui s'étaient avancées au large ayant pris la même route, nous ouvrirent les yeux en ramenant notre attention au camp de L'Ange Gardien qui se trouva entièrement évacué.

Alors, ceux qui avaient ouï blâmer en secret à M. de Montcalm la conduite de M. le Chevalier de Levis pour n'avoir point attaqué les Anglais lorsqu'ils descendirent au Sault de Montmorency, quoique celui-ci pour s'appuyer sur les ordres qu'il avait de ne

rien hasarder, le traitèrent avec la même rigueur pour n'être point tombé sur leur arrière garde dans le même terrain et dans une circonstance infiniment plus favorable (j'ai déjà parlé ailleurs de ce terrain.)

M. de Montcalm et ses principaux officiers, pour tâcher de se justifier sur la perte d'une occasion si belle, répondirent que s'ils n'avaient point chargés l'ennemi à son rembarquement, ce n'avait été que parcequ'au moment où on l'avait cru repassé à l'Isle d'Orléans on avait aperçu, ventre à terre, plus de 2,000 hommes sous les retranchemens de son camp, et qu'on avait été retenu par la crainte de donner dans quelque piège.

Il est digne de remarque que l'on s'efforça dans notre camp de persuader qu'il n'y avait rien que de fort ordinaire dans la manœuvre de M. Wolfe, et que M. de Montcalm au contraire, s'était conduit dans cette circonstance en général consommé : le lecteur peut juger.

Une partie des troupes sorties du camp de L'Ange Gardien resta à l'Isle d'Orléans, et l'autre alla prendre poste audessus des batteries de la Pointe de Levy.

Des ingénieurs, et plusieurs autres officiers, qui allèrent depuis voir le camp de M. Wolfe convinrent unanimement que rien n'était plus désavantageux que la position que ce général avait été obligé de prendre ; ce fut par cette raison qu'il borda son camp d'onze redoutes, presque toutes environnées de fossés fraisés et palissadés.

Le quatre, M. de Montcalm mesurant ses mouvemens avec ceux de l'ennemi, dégarnit un peu sa gauche et porta la principale partie de ses forces à la droite de son camp.

Il envoya même camper le bataillon de Guyenne sur les hauteurs de Québec d'où il pouvait au besoin se porter également soit du côté de Sillerie, soit dans la place, soit du côté de la Rivière St. Charles ; notre malheur voulut, comme on le verra bientôt, qu'on le retira deux jours après ce poste.

Les batteries de la Pointe de Levy, augmentées de l'artillerie que l'ennemi avait retirée de son camp du Sault, faisaient sur la ville un feu continu.

Le cinq, un corps d'environ trois mille hommes Anglais ayant

h

marché vers la rivière des Etchemins, M. de Montcalm renforça le corps de M. de Bougainville des piquets de l'armée, de presque tous les sauvages et du reste des volontaires.

Une frégate ennemi remonta au Cap Rouge, où elle canonna une de nos goëlettes qui y était arrivée la veille de Montréal, avec un chargement de farine ; nous y avions deux chaloupes canonnières, qui l'obligèrent à se retirer.

Cette farine provenait des blés que l'on avait pu ramasser dans le gouvernement de Montréal à la faveur d'espèces sonnantes ; sans cet appas, on eut certainement manqué de vivres à l'armée, que l'on eut été obligé de licencier en grande partie.

Le six, les ennemis continuèrent à faire audessus de Québec des mouvemens qui ne laissaient pas de nous inquiéter.

Il passa en plein jour, devant la place, une de leurs goëlettes remorquant deux longues berges que le feu de nos batteries, qui ne fut à la vérité pas fort vif, ne pût arrêter ; celles de l'ennemi profitèrent de ce mouvement pour canonner les nôtres, où nous eûmes 5 hommes tués, ou dangereusement blessés.

Le sept, la flotte qui était audessus de Sillerie (elle était alors de 18 bâtimens,) remonta au Cap Rouge accompagnée d'une soixantaine de berges, chargées de troupes, qui après avoir fait mine de vouloir descendre, reprirent le large et allèrent aborder à la droite du fleuve ; M. de Bougainville suivait leurs mouvemens.

La nuit du 7 au 8, quatre nouveaux petits bâtimens passèrent audessus de Québec et se joignirent à la flotte mouillée au Cap Rouge ; ils essuyèrent un fort grand feu des batteries de la ville sans en être incommodés ; on crût dans le camp que l'ennemi voulait tenter un débarquement vers la Canardièrre (près de la rivière St Charles.) toute l'armée malgré un très-mauvais temps passa la nuit au bivouac.

Les farines d'Europe et celles qu'avaient produites les blés achetés, comme il a été dit, étant toutes consommées, l'armée ne tirait plus depuis quelques jours sa subsistance que de la récolte du gouvernement de Montréal, qui heureusement se trouvait être d'une beauté extraordinaire ; mais on manquait de bras pour la recueillir ; M. de Rigaud avait déjà détaché 200 miliciens pour y travailler ; ce secours ne suffisait point. M. de Vaudreuil manda à M. le Chevalier de Levis, qui était venu des rapides à l'Isle aux

Noix, de les augmenter ; cet officier général avait quitté les rapides sans cependant les dégarnir, sur ce qu'il s'était assuré par le rapport de ces découvreurs revenus de Chouaguen que les ennemis y étaient tranquilles.

Les pluies continuaient de rendre nos transports de vivres très pénibles, et nous faisaient beaucoup craindre pour les moissons des gouvernemens de Québec et des Trois Rivières, qui ne le cédaient cependant point en beauté à celles du gouvoirement de Montréal.

Le neuf, les ennemis jugeant vraisemblablement les maisons de la ville assez endommagées, dirigèrent la plus grande partie de leur feu sur le faubourg St. Roch.

Le 10, les ennemis parurent construire un nouveau retranchement audessus de leurs batteries de la Pointe de Levy ; nous ne comprîmes pas quel en pouvait être le véritable objet. Leur petite flotte s'étendait depuis le Cap Rouge jusqu'à la Pointe aux Trembles.

Le onze, on vit tout le jour sur le chemin qui conduisait aux batteries de l'ennemi un grand mouvement de chariots d'artillerie, et la flotte mouillée audessus de Québec, reçut toutes les troupes répandue dans cette partie.

Le douze, l'ennemi fit tout le jour sur la place un très grand feu, la flotte mouillée depuis le Cap Rouge jusqu'à la Pointe aux Trembles, fut continuellement en mouvement ; il s'en détacha vers le soir quelques bâtimens qui vinrent mouiller à Sillerie.

Les mouvemens que nous voyions faire depuis quelques jours à l'ennemi audessus de Québec, et la connaissance que nous avions du caractère de M. Wolfe, ce guerrier impétueux, hardi et intrépide nous préparait une dernière attaque. La résolution en était effectivement bien prise dans l'armée anglaise. On y avait tenu ainsi que nous l'avons appris depuis par différens officiers anglais, après la levée du camp du Sault, un conseil de guerre où tous les officiers généraux opinèrent unanimement pour la levée du siège ; les officiers de mer observaient que la saison déjà avancée rendait de jour en jour la navigation du fleuve plus périlleuse, et les officiers de terre dégoûtés par la longueur d'une campagne, aussi infructueuse que pénible, regardaient comme inutile de rester plus longtems devant des retranchemens qui leur paraissaient inatta-

quables ; d'ailleurs, les uns et les autres ajoutaient que leur armée toujours en proie aux maladies se fondait insensiblement ; alors M. Wolfe voyant qu'il ne pourrait rien gagner en heurtant de front l'opinion générale, prit adroitement les choses d'un autre côté ; il déclara aux membres du conseil que bien éloigné de penser autrement qu'eux, il était au contraire de leur avis sur l'inutilité de prolonger le siège de Québec ; qu'aussi dans la proposition qu'il allait faire, il voulait se dépouiller de la qualité de général pour ne rien attendre que de leur opinion pour lui.

Enfin, Messieurs, leur dit-il, la gloire de nos armes me semblant exiger que nous ne nous retirions point sans faire une dernière tentative, je vous demande avec instance de vouloir bien ne vous y point refuser. Je veux que dans cette circonstance, il faut que notre premier pas nous mette aux portes de la ville.

Je vais dans cette vue essayer de faire pénétrer par les bois de Sillerie un détachement de 150 hommes seulement ; que toute l'armée se prépare à suivre ; si ce premier détachement rencontre de la part de l'ennemi quelque résistance, je vous donne ma parole d'honneur que regardant alors notre réputation comme à l'abri de toute espèce de reproche, je n'hésiterai plus à me rembarquer. Le zèle qui animait un si brave général passa chez tous les officiers qui l'entendaient, et l'on ne s'occupa plus dans son armée que des dispositions nécessaires pour l'exécution d'un si noble projet.

M. de Montcalm, de son côté inquiet pour la partie que l'ennemi paraissait menacer, craignant surtout qu'il n'eut intention de nous couper les vivres, envoya de nouveaux renforts au corps de M. de Bougainville ; ce colonel se trouva alors avoir à ses ordres, en y comprenant les sauvages environ 3,000 hommes répandus dans différens postes depuis Sillerie jusqu'à la Pointe aux Trembles ; c'était l'élite de l'armée ; on y avait réunis tous les grenadiers, tous les piquets, tous les volontaires de l'armée et la cavalerie ; on lui réitéra l'ordre de continuer à suivre attentivement tous les mouvement des ennemis, son centre était au Cap Rouge.

Les choses étaient de part et d'autre dans cet état, lorsque la nuit du 12 au 13, M. Wolfe, après avoir par différens mouvemens tâché d'attirer notre attention du côté de St. Augustin, envoya vers minuit tâter par ses berges les postes voisins de Sillerie ;

la fortune sembla dans cette occurrence s'accorder avec le peu d'ordre qui régnait parmi nos troupes, pour leur en faciliter l'accès.

Il devait descendre la même nuit par eau à Québec un convoi de vivres ; on en avait fait courir le bruit dans tous les postes devant lesquels il devait passer, sans convenir avec eux d'aucun mot de ralliement ; mais quelque événement imprévu ayant empêché nos bateaux de profiter de la marée du soir pour se mettre en marche, on en remit le départ au lendemain, et l'on n'eut pas encore l'attention d'en prévenir ces mêmes postes ; il résulta de cette double négligence que nos sentinelles en voyant avancer les berges ennemies les prirent pour les nôtres, et se contentant du mot *France* qu'elles répondirent à leur cris, elles les laissèrent passer sans se donner la peine de les reconnaître.

Trois capitaines commandaient dans ces postes : M. le Chevalier de Rumigny, du régiment de la Sarre, M. Douglas de Languedoc, et M. de Vergor, de la Colonie.

Les Anglais profitèrent de cette sécurité, abordèrent entre deux de nos postes et gravissant contre l'escarpement de la côte qu'ils avaient à monter, ils parvinrent à force de travail à en gagner la crête où ils ne trouvèrent personne.

Ce mélange de malheur et de désordre dans notre service prépara la fatale catastrophe qui, par une suite de nouvelles fautes en nous faisant perdre le fruit de tant de fatigues et de dépenses, mit le comble à notre humiliation.

La correspondance était si mal établie de l'un à l'autre des postes de M. de Bougainville, et entre ceux-ci et le camp de M. de Montcalm, que les Anglais avaient vers les cinq heures du matin tourné et dissipé les détachemens que commandait M. de Vergor à l'Anse du Foulon, et étaient déjà en bataille sur les hauteurs de Québec où ils avaient même quelques pièces de canons de campagne, de petit calibre ; que l'on ignorait encore dans nos camps qu'ils voulussent nous attaquer de ce côté là : M. de Bougainville qui n'en était éloigné que deux lieues ne l'apprit, à ce qu'il dit, qu'à huit heures du matin, et M. de Vaudreuil qui en était à beaucoup moins que la moitié de cette distance n'en fut exactement informé que vers les six heures et demie. L'armée qui, sur un mouvement que l'on avait vu faire aux berges ennemies à la Pointe de Levy, rentrait dans ses tentes.

On battit la générale, toutes les troupes reprirent les armes et suivirent successivement M. de Montcalm, qui se porta sur les hauteurs de Québec où le bataillon de Guienne, qui depuis quelques jours était revenu à l'extrémité de notre droite, avait déjà pris poste entre la ville et l'ennemi que sa présence contenait.

Notre armée de Beauport se trouvait depuis quelques jours réduite par les corps qu'on en avait détachés à environ 6,000 hommes; on laissa pour la garde du camp les deux bataillons de Montréal, composés d'environ 1,500 hommes qui s'avancèrent cependant jusqu'à la Rivière St. Charles lorsque M. de Vaudreuil se rendit à l'armée; M. de Montcalm ne put donc suivant ce calcul rassembler qu'environ 4,500 hommes.

Ce fut avec des forces si faibles que sans donner le temps de respirer aux derniers détachemens qui lui étaient arrivés de notre gauche et qui avaient fait d'une seule course près de deux lieues, ce général se détermina, vers les dix heures du matin, à attaquer l'ennemi dont les troupes légères fusillaient depuis quelque temps avec les nôtres, sur ce qu'on lui dit sans nulle apparence de fondement qu'il travaillait à se retrancher.

La précipitation avec laquelle M. de Montcalm attaqua prit son origine dans la jalousie: M. de Vaudreuil le prévenait par un billet, où il le priait d'attendre pour attaquer qu'il eut réuni toutes ses forces; qu'il marchait en personne avec les bataillons de Montréal; il n'en fallut pas davantage pour déterminer un général qui eut volontiers été jaloux de la part que le simple soldat eut pris à ses succès; son ambition était qu'on ne nommât jamais que lui, et cette façon de penser ne contribua pas peu à lui faire traverser les différentes entreprises où il ne pouvait pas paraître.

Les deux armées séparées par une petite colline se canonnaient depuis environ une heure. (Notre artillerie ne consistait qu'en trois petites pièces de campagne.)

L'éminence sur laquelle la nôtre était rangée en bataille dominait, dans quelques points celle qu'occupait les Anglais qui y étaient couverts, soit par des ravins peu profonde, soit par des clôtures de champ en palissades; nos troupes presque toutes composées de Canadiens fendirent sur l'ennemi avec impétuosité, mais leurs rangs mal formés se rompirent bientôt, soit par la



précipitation avec laquelle ont les fit marcher, soit par l'inégalité du terrain ; les Anglais en bon ordre essayèrent sans s'ébranler nos premières décharges.

Ils ripostèrent ensuite avec beaucoup de vivacité, et le mouvement qu'un détachement de leur centre d'environ 200 hommes fit en avant, la bayonnette au bout du fusil, suffit pour faire prendre la fuite à presque toute notre armée ; la déroute ne fut total que parmi les troupes réglées ; les Canadiens accoutumés à reculer à la manière des Sauvages, (et des anciens Parthes) et à retourner ensuite à l'ennemi avec plus de confiance qu'anparavant se rallièrent en quelques endroits, et à la faveur des *petits bois* dont ils étaient environnés, ils forcèrent différens corps à plier, mais enfin il fallut céder à la supériorité du nombre.

Les Sauvages ne prirent guères de part à cette affaire. Ils se tinrent la plus part à l'écart, attendant que le succès du combat décidât du parti qu'ils devaient prendre. On sait qu'ils ne se présentent jamais à l'ennemi en rase campagne.

Ce détail, avec le secours d'une carte pourra mettre le lecteur en état d'apprécier les fautes que fit M. de Montcalm dans cette journée ; voici les principales que les connaisseurs impartiaux lui reprochent unanimement :

1<sup>o</sup> Il devait, en apprenant que l'ennemi était à terre, faire passer des ordres à M. de Bougainville, qui avait, comme on l'a dit ailleurs, l'élite des troupes de l'armée ; en combinant ses mouvemens avec ceux de ce colonel, il lui eut été aisé de mettre l'ennemi dans une sorte d'impossibilité d'éviter de ce trouver entre deux feux.

2<sup>o</sup> Le sort de Québec dépendant du succès de la bataille qui allait se donner, il devait réunir toute ses forces ; il était donc inutile de laisser un corps de 1,500 hommes à notre camp, d'autant plus encore que n'étant retranché que du côté du fleuve et dominé par des derrières couverts de bois, il ne pourrait jamais devenir un poste tenable pour l'ennemi ; d'ailleurs, les batteries qui le bordaient étaient garnies de canoniers.

3<sup>o</sup> Que par la même raison l'armée n'étant qu'à 200 toises des glacis de la ville, il devait en tirer les piquets qui y étaient de service. Il y eut trouvé un secours de 7 à 800 hommes. Il

venions d'essuyer n'augmentait point les obstacles qu'éprouvaient nos transports, et que d'un autre côté nous nous rapprochions en même tems de nos magasins. D'ailleurs, nous nous serions trouvés par là à portée de faire entrer à tout moment des secours de toutes espèces dans la ville, que l'ennemi, n'osant pas trop se répandre dans les fonds, n'investit jamais ; ce ne fut même qu'après s'être assuré de notre retraite qu'il envoya trois jours après des détachemens à notre camp de Beauport, d'où l'on voit que nous eussions bien eu le tems d'enlever nos bagages, et pour plus de 8 jours de vivres à toute l'armée, que nous y laissâmes.

Le 14, l'armée ayant marché toute la nuit fit halte dans les environs de St. Augustin. M. de Montcalm mourut à 4 heures du matin.

Le 15, l'avant garde de l'armée arriva vers midi à Jacques Cartier ; nous y reçûmes des nouvelles de Québec par lesquelles nous apprîmes que le général Wolfe avait été tué dès le commencement de l'affaire, que le général Moncton, son second avait été dangereusement blessé, et que le commandement de l'armée était resté à M. Townshend, des manières duquel on se louait déjà beaucoup ; il avait envoyé une sauve garde de 15 hommes à l'Hôpital Général qui continua d'être administré à l'ordinaire.

Le 16, nous apprîmes que les ennemis continuaient à se retrancher devant Québec, où M. de Ramezay mandait qu'il ne restait que pour 6 jours de vivres ; il prévenait en même temps M. de Vaudreuil, qu'il se verrait bientôt dans la nécessité de capituler s'il ne recevait promptement des secours ; on entreprit de lui en faire passer la nuit suivante par terre ou par mer, mais le mauvais tems contraria nos transports.

Le 17, M. le chevalier de Levis, auquel M. de Vaudreuil avait dépêché un courrier, en se retirant de Beauport, arriva à l'armée ; on se détermina sur-le-champ à remarcher sur Québec, et M. de Vaudreuil en donna avis à M. de Ramezay, qu'il exhortait à tenir jusqu'à la dernière extrémité ; il lui annonça en même temps, le départ de secours de vivres.

Le 18, l'armée alla coucher à la Pointe aux Trembles ; M. de Vaudreuil y reçut un courrier que lui avait dépêché M. de Ramezay pour lui apprendre que craignant de manquer de vivres il avait envoyé proposer au général anglais, par M. Joannes, aide

major au Régiment de Languedoc, les articles de la Capitulation, rédigée (avant l'ouverture de la campagne) par feu M. le Marquis de Montcalm ; mais il lui donnait en même temps l'espérance qu'il romprait la négociation si les secours de vivres arrivaient avant qu'elle fut consommée.

Le 19, l'armée alla coucher à St. Augustin ; nous y trouvâmes M. Dubrespy, capitaine au Régiment de Béarn, qui remit à M. de Vaudreuil la capitulation acceptée par M. de Ramezay. Ce Lieutenant de Roy, avait bien reçu le secours de vivres avant le retour de M. de Joannes, mais les choses lui parurent trop avancées pour pouvoir s'en dédire. Il faut avouer qu'il y avait bien peu de bonne volonté dans tout ce qui composait sa garnison, qui, relativement à l'enceinte de la place, était très faible ; on objectera à cela qu'il avait été prévenu que l'armée marchait à son secours.

La reddition de Québec ne nous permettant plus de rien entreprendre de ce côté, l'armée retourna à Jacques Cartier où il fut décidé que l'on construirait un fort capable de contenir 500 hommes auxquels on y ferait passer l'hiver.

Suivant les nouvelles que nous recevions chaque jour de Québec les ennemis faisaient travailler avec la plus grande vivacité, tant à augmenter les dépenses de la place, qu'à former des magasins pour la subsistance de la garnison qui devait y passer l'hiver.

La difficulté que les Anglais faisaient de recevoir la monnaie du pays, faisait éprouver au peuple qui y restait une fort grande disette, qui s'étendit jusques sur l'Hôpital Général même, et ce ne fut, qu'après avoir fait entendre aux généraux anglais que s'étant rendus, en s'emparant de la ville, maîtres des hôpitaux qui en dépendaient, ils devaient naturellement pourvoir à leur subsistance, que l'on parvint à en obtenir des secours pour celui-ci ; au reste, l'état déplorable où le reste des maisons de la ville avait été réduit, par le boulet et la bombe, y rendit les logemens fort rares ; Anglais et Français, tous éprouvaient les mêmes incommodités, mais le plus grand poids en tombait nécessairement sur les derniers ; on se trouvait pêle mêle dans les maisons où ce désordre a occasionné un désordre considérable.

Vers le 1er jour d'Octobre, un détachement d'environ 200 hommes de l'armée de M. Amherst, conduit par le capitaine Rogers,

ayant eu la hardiesse de traverser un pays assez considérable couvert de bois, vint à la faveur de la surprise brûler le village sauvage de St. François ; M. de Bourlamaque avait bien eu connaissance de sa marche ; il avait fait enlever les canots que Rogers avait été obligé d'abandonner audessus de l'Isle aux Noix ; y comptant qu'il reprendrait la même route pour le retour, il le fesait guetter au passage par un gros détachement de Canadiens et de Sauvages, mais Rogers avait prévu tout cela, et il avait en conséquence résolu de gagner Orange par un autre côté ; il ne put cependant échapper à la poursuite de 200 Sauvages qui coururent à la vengeance. Le défaut de vivres l'avait obligé de diviser son monde en petits pelotons, afin qu'il put trouver plus aisément de quoi subsister, les Sauvages en massacrèrent une quarantaine et en emmenèrent 10 prisonniers à leur village, où quelques uns, malgré les efforts que les Canadiens purent faire pour les sauver, devinrent les victimes de la fureur des femmes sauvages.

Peu de jours après, nous eûmes du côté de l'Isle aux Noix une alerte fort chaude : M. de Bourlamaque avait fait avancer vers St. Frédéric pour observer les mouvemens de l'ennemi, la petite marine que nous avions sur le Lac Champlain ; il n'ignorait cependant point que celle que l'ennemi y avait fait construire de son côté ne lui fut très supérieure ; ce qui devait arriver, arriva, pendant que le Sr. Dolabrats (sujet à ne plus employer en chef) qui commandait nos Zebecs et autres petits bâtimens était mouillé dans une des anses du Lac ; les frégates anglaises appareillèrent pour le venir chercher, mais il arriva que l'ayant dépassé dans la nuit, elles se trouvèrent au matin à 5 lieues en deça ; sur cela, le Sieur Dolabarats voyant sa retraite en quelque sorte coupée, crut devoir assembler un Conseil ; (il avait avec lui un détachement de troupes de terre) on y décida qu'il n'y avait d'autre parti à prendre que celui de couler les bâtimens bas et de s'en retourner à Montréal par terre, ce qui fut exécuté.

Nous apprenons en fermant ces paquets que les Anglais en ont déjà relevé un.

Cette aventure, la vue des bâtimens anglais et celle de quelques berges qui s'approchèrent de l'Isle aux Noix, firent croire à M. de Bourlamaque que l'armée ennemie s'avancait pour l'attaquer. L'alarme fut vive ; on rassembla à la hâte de tous côtés les habi-

tans qui étaient de retour de l'armée ; ces pauvres gens fatigués de la campagne qu'ils venaient de faire et voulant donner à leurs travaux domestiques le reste de l'arrière saison ne marchèrent qu'avec répugnance ; nos inquiétudes cessèrent heureusement avant que cette milice fut toute rassemblée.

Telle a été la suite des événemens qui, s'ils n'ont pas fait perdre entièrement à la France une colonie dont la conservation lui coûte si chère, l'ont du moins réduite au point de ne pouvoir désormais trouver de salut que dans une paix prochaine, à moins qu'elle ne reçoive à temps des secours immenses d'Europe ; ceux qui n'en parcoureront que superficiellement les détails ne pourront s'empêcher de compter nos malheurs au nombre de ceux que l'on ne peut attribuer qu'à la fortune ; il n'en sera pas ainsi de ceux qui, animés par un zèle éclairé par le bien de l'Etat, ne négligeront point de les approfondir pour en discerner les véritables causes, et comme en formant cet extrait je n'ai eu pour objet que de répondre de mon côté aux vues patriotiques de ceux-ci et à la confiance qu'ils m'accordent, en tirant de l'obscurité des faits dont il peut être intéressant qu'ils aient connaissance, je tâcherai, en évitant cependant autant que je pourrai d'être prolix, de leur en faire apercevoir les sources.

Au lieu de les chercher dans une fatilité que la superstition aperçoit toujours dans ce qui arrive de fâcheux aux hommes, je crois pouvoir, sans rien hasarder, me flatter de les trouver dans les passions auxquelles nous avons eu le malheur d'être trop sujets, ou plutôt dans les désordres qui en sont les suites nécessaires.

Quand le Roy a fait passer des troupes de terre en Amérique, il ne les a considérées que du côté des services qu'elles pouvaient y rendre, et l'on peut dire que Sa Majesté, au lieu de les exiger en maître, a semblé ne vouloir les attendre que de la reconnaissance que devaient exciter ses bienfaits ; mais ces mêmes faveurs dont les troupes de terre se trouvaient comblées en arrivant en Canada, ne contribuèrent pas peu à dégoûter celles dont le sort était d'y servir à perpétuité, et sur lesquelles, on ne peut disconvenir que l'on ne dut, malgré le relâchement de leur discipline, plus compter que sur les premiers ; chaque nation a sa méthode de faire la guerre, et l'on sait que celle qu'il faut suivre dans le Canada n'a que peu de rapport avec celle que l'on pratique en Europe.

De ce genre de jalousie naquit bientôt, entre les différents corps, une mésintelligence à laquelle le partage de l'autorité dans le commandement prépara les voies pour remonter de grade en grade jusques aux chefs, où elle produisit les ravages dont les suites devaient être si funestes.

M. de Montcalm en ressentit et en laissa le premier appercevoir les accès ; plein d'esprit, mais d'une ambition démesurée, plus brillant par les avantages d'une mémoire ornée que profond dans les sciences relatives à l'art de la guerre dont il n'avait même pas les premiers élémens, ce général était peu propre au commandement des armées ; il était d'ailleurs, sujet à des emportemens qui avaient refroidi pour lui ceux mêmes qu'il avait obligés, et qui par état devaient lui être unis d'intérêts ; j'ajouterai que quoique brave, il n'était nullement entreprenant ; il n'eut jamais, par exemple, attaqué Chouaguen, s'il n'y avait été forcé par les reproches que lui fit, sur l'espèce de timidité qu'il montrait, M. de Rigaud, homme borné à la vérité, mais plein de valeur et d'audace, accoutumé à courrir les bois ; il eut abandonné le siège du Fort George, dès l'instant même qu'il l'eut entrepris s'il n'eut été ramené par la fermeté de M. le Chev. de Lévis ; il joignait à cette médiocrité dans les talens nécessaires à un militaire de son rang un défaut bien grand pour un général : c'est l'indiscrétion. Plus occupé du soin de faire briller son éloquence, que des devoirs qu'exigeait son état, il ne pouvait s'empêcher de publier ses desseins longtems avant qu'ils dussent être mis à exécution, et il suffisait qu'il en voulut à quelqu'un pour qu'il ne cessât d'en déchirer la réputation en termes indécents, en présence de ses domestiques mêmes et par conséquent des troupes ; c'est par ses propos, qu'il ne répandait pas dans le fonds sans intention, qu'il a fait perdre à M. de Vaudreuil la confiance du soldat, des habitans et du Sauvage même auxquels ce gouverneur eut certainement été cher, si ces gens avaient pu pénétrer ses sentimens pour eux. Du bon sens, point de lumières, trop de facilité, une confiance dans les événemens, qui rend les précautions souvent tardives, de la noblesse et de la générosité dans les sentimens, beaucoup d'affabilité, voilà les principaux traits qui m'ont paru caractériser M. le Marquis de Vaudreuil ; sa bonté poussée à l'excès eut certainement, en Europe, été sujette à des inconvéniens infinis ; en Canada le vice opposé eut certainement

précipité la ruine de la Colonie ; on ne peut sans y avoir vécu se faire une idée exacte de la patience dont il faut, en particulier, être doué, pour soutenir les importunités de la part des Sauvages auxquels un gouverneur est continuellement exposé, et surtout en temps de guerre. Ignorant également les maximes du gouvernement civil ou militaire, M. de Vaudreuil n'a pu, d'un autre côté, comprendre les inconvéniens qu'il y avait à pousser trop loin l'indulgence dont il convenait cependant d'user, avec mesure, envers les milices ; cela a produit deux effets également fâcheux.

Les Canadiens, de la valeur, de l'adresse et de la docilité desquels bien modifiés, il n'est rien que l'on put attendre, sont tombés insensiblement dans le relâchement, et M. de Montcalm, de son côté, fut assez peu citoyen pour en tirer une sorte de droit de laisser périr parmi ses troupes de terre, toute espèce de discipline ; le soldat cessa de reconnaître l'officier, qui, lui même devint insubordonné ; les désordres de tous genres suivirent, il n'y eut plus de règle ni d'exactitude dans le service ; rien n'égale les dégâts commis par les troupes dans toutes les campagnes où l'ennemi a campé ; on s'en plaignait, le général répondait, que tout appartenait au soldat, qui, instruit de ces dispositions, se répandait dans les habitations à deux et trois lieues à la ronde. C'est à cette occasion qu'une femme, un jour d'alerte, en reprochant à M. de Montcalm la dureté avec laquelle il laissait ravager par ses soldats, le bétail, la volaille, les jardins, les plantations de tabac, et même les blés, lui dit chez M. de Vaudreuil, en présence de 20 officiers, qu'il aurait 500 soldats de moins à opposer aux efforts de l'ennemi dont on s'attendait à être attaqué dans le moment, s'il ne se hâtait d'envoyer battre la générale dans les profondeurs de Charlesbourg, (environ 2 lieues) où ils s'occupaient à piller dans l'intérieur même des maisons.

Les officiers de terre, pour justifier les désordres que commettaient les soldats, répondait aux plaintes qu'on leur portait que les troupes mourait de faim. La ration était composée d'une livre de très-beau pain et d'une livre de viande.

De la conduite que tenaient ces deux généraux je dois passer à celle de l'Intendant, qui devait concourir avec eux dans les arrangements relatifs aux opérations générales.

Je n'entrerais point ici dans l'examen des reproches que le public

a fait à M. Bigot ; je dirai seulement, que les bénéfices immenses à la vérité que lui ont apportés les fonds qu'il a risqués dans le commerce, en lui faisant beaucoup d'envieux, ont exposé sa réputation aux traits de la plus noire calomnie ; les ressources d'un commerce heureux sont connues dans tous les pays du monde ; le bonheur le plus marqué a toujours constamment accompagné celui qui s'est fait pour le compte de cet Intendant ; partant de ces deux vérités, que personne je crois, ne peut contester, on reviendra aisément de l'étonnement qu'à causé sa fortune, quelque extraordinaire quelle soit, si l'on veut considérer qu'il est arrivé, par la variation prodigieuse que les prix des denrées et de toutes les marchandises ont éprouvées en Canada, (ce qui est assez ordinaire dans toutes les colonies) que tel qui a fait valoir, depuis deux ans, mille écus seulement, peut se trouver aujourd'hui riche de 400 mille francs.

La velle d'eau de vie qui coûte en France 50—se vend actuellement ici à 100—&c., &c., &c., j'ajouterai, qu'il n'eut certainement pas donné lieu à tant de propos si sa générosité n'avait fait un grand nombre d'ingrats ; ce n'est pas que je prétende approuver qu'un Intendant fasse le commerce ; je croirai même malgré l'usage où ont été les précédens Ministres de la tolérer assez ouvertement, qu'il s'y trouvera toujours des inconvéniens infinis ; mais aussi, il faut en le défendant que le Roy fasse à un honneur de ce rang le traitement qui puisse le mettre en état de vivre convenablement. Cette double observation doit naturellement s'étendre *mutatis mutandis* à toutes les classes d'officiers dont on sait que l'intérêt particulier ne permet malheureusement plus aujourd'hui à l'Etat d'attendre des services distingués. Je ne peux parler, non plus, que fort vaguement de l'administration de M. Bigot ; tout le monde sait qu'il a de la finesse dans l'esprit, mais personne n'ignore que pour connaître exactement le bien et le mal, qu'un homme en place de cet ordre a pu faire, il faudrait s'être trouvé longtemps à portée de suivre la marche de ses opérations pour pouvoir en observer les résultats. Je remarque en général, que fut-il Colbert, il n'eut pu prévenir certains abus qui proviennent de la Constitution du service de cette Colonie. N'est-il pas, par exemple, de la dernière irrégularité que le contrôleur s'y trouve chargé depuis un temps immémorial de plusieurs détails dont il



est le censeur né ! Cela pouvait, dans la naissance de la Colonie être compatible avec l'inexactitude qu'exige le service ; (parce que l'Intendant pouvait tout voir) mais depuis plusieurs années que les dépenses y sont devenues si considérables, est-il vraisemblable que l'homme le plus scrupuleux du côté de la probité, le plus éclairé et tout ensemble le plus laborieux eut pu satisfaire à tant d'objets différens où son état demandait de sa part, que le maintien de la règle, fonction qui exige certainement bien un homme tout entier !

Celui qui occupe actuellement cette place, homme à l'abri de reproches, n'a pu en disconvenir avec moi ; il m'en a de lui même fait apercevoir plusieurs conséquences.

Mais je veux admettre que le Roy eut eu à la tête de chacun de ces détails des personnes intelligentes, à qui même un traitement avantageux eu pu faire prendre le bien de son service à cœur, il n'en eut pas été moins impossible qu'elles eussent pu satisfaire aux vues de leur zèle par la tournure que les choses ont prises, je m'explique :

Quand le Roy a par ses ordonnances attribué une certaine autorité aux officiers chargés de la partie économique de son service, il a sagement prévu qu'elle était nécessaire à des personnes qui devaient servir comme de digues contre les prétentions souvent injustes du militaire.

Tel est je crois le système du gouvernement monarchique.

Les lois prononcent des peines contre ceux qui auront troublé le plus petit huissier dans les fonctions de son emploi ; le service du Roy me semble devoir être le même partout, l'uniformité dans toute ses parties en fait de solidité.

Mais, par un bouleversement déplorable il est arrivé, qu'au lieu de maintenir ces mêmes personnes dans une considération proportionnée à l'objet de leurs fonctions (et qu'il eut peut-être été avantageux d'augmenter encore avec certaines conditions) on a souffert, en France même, que toutes les règles du service, soit de la bienséance fussent violées impunément à leur égard ; elle n'ont pu manquer de tomber dans un avilissement, si j'ose me servir de ce terme, qui les a réduits à la nécessité de se relâcher dans des occasions où il eut été important qu'elles eussent osé montrer de la fermeté ; mais si l'on a vu en France, sous les yeux de la Cour,

réguer un désordre aussi déplorable, a-t-on pu se flatter qu'il ne gagnerait pas jusques dans les colonies, et surtout dans celle-ci, où la longue durée des guerres et la constitution des choses ont, non seulement fait parvenir le militaire au comble du despotisme, mais encore où le crédit de l'Intendant a été entièrement ruiné par les désagréments dont il a été accablé publiquement dans ses derniers temps ! Il y a sans doute, bien pénétré ce désordre, pour y produire ses plus fâcheux effets : de là se sont nécessairement ensuivies les dépenses énormes occasionnées, d'un côté, par la faculté qu'avaient les officiers détachés de faire, en paraissant remuer un peu de terre &c., des fortunes aussi considérables que rapides, et de l'autre par les fausses consommations de toute espèce, et particulièrement en vivres, auxquelles il n'a plus été permis à cet Intendant de tenter seulement de mettre un frein ; il a des preuves écrites des écarts que M. de Montcalm a eu vis-à-vis de lui cette année ; ce général y oubliait et ce qu'il devait au service et ce qu'il devait à cet Intendant et ce qu'il se devait à lui-même ; et comme il n'était dans ces pièces question que de choses assez indifférentes et mêmes abjectes, elles peuvent servir à faire connaître toute l'étendue de l'injuste passion qui tourmentait M. de Montcalm.

Il serait superflu que fisse ici de nouvelles réflexions sur ce qu'il devait résulter d'un gouvernement aussi convulsif ; j'ai tâché malgré la précipitation avec laquelle j'ai été obligé de crayonner ce tableau, d'y mettre les choses dans un ordre assez clair pour qu'en les rapprochant de tout ce qui a été dit et écrit par le passé sur ces matières, les personnes à qui je prends la liberté de l'adresser fussent en état de porter leur jugement.

LETTRE de M. Bigot au Ministre.—Montréal, 25  
Octobre, 1759.

MONSIEUR,

Vous aurez été informé, avant la réception de celle-ci de la perte que nous avons faite de Québec, dans un tems où nous nous comptions en sûreté. M<sup>rs</sup> les Marquis de Vaudreuil et Montcalm

avaient pris, dès le commencement de la campagne, toutes les mesures possibles pour faire échouer les projets des ennemis sur cette place, et ils devaient se flatter d'y réussir, notre armée étant plus forte que celle des Anglais. Nous avions 13,000 hommes et mille à 1,200 Sauvages, sans compter 2,000 hommes de garnison dans la ville; d'ailleurs, notre armée était retranchée depuis l'entrée de la Rivière St. Charles jusqu'au Sault Montmorency. Vous recevrez sans doute, Monseigneur, le plan de nos campemens.

J'avais fait construire suivant la décision du conseil de guerre, avec une diligence extraordinaire 6 chaloupes, portant un canon de 24; 12 bateaux plats ayant un canon de 8 et une batterie flottante de 12 pièces de 24, 12 et 18 pour défendre la descente.

Les Anglais ayant descendu le 30 Juin, à la Pointe de Lévy établirent des batteries de mortiers et de canons de 32 vis-à-vis Québec, de l'autre côté de la rivière. Ces batteries jointes aux carcasses et pot-à-feux qu'ils ont jetés ont démoli et incendié les trois quarts des maisons de la ville.

Ils firent passer le 17 Juillet, huit vaisseaux pendant la nuit audessus de Québec, avec 1,000 hommes de débarquement. Ils tentèrent de descendre à 8, 10 et 14 lieues audessus de cette ville, mais ils furent partout repoussés; M. de Bougainville avait été envoyé dans cette partie, avec un gros corps.

M. Wolfe, qui avait descendu avec 3,000 hommes au commencement de Juillet de l'autre côté du Sault de Montmorency, attaqua le 31 du dit mois, avec le restant de son armée, les retranchemens qui bordaient le Sault de notre côté et que M. le Chev. de Levis commandait; les ennemis furent vivement repoussés; le général anglais abandonna quelques jours après sa position au Sault qui avait fort incommodé pendant plus d'un mois le camp de M. le Chev. de Levis.

Au commencement de Septembre, les ennemis firent passer encore audessus de Québec, 12 bâtimens pour se joindre à ceux qui y étaient déjà; ce qui en faisait 20, et ils firent défilé par la côte du Sud 3,000 hommes qui s'embarquèrent dessus. On renforça, pour lors, le corps de M. de Bougainville qui avait ordre de suivre les mouvemens de ces vaisseaux. Ils étaient ordinairement mouillés au Cap Rouge à 3 lieues audessus de Québec; M. de

Bougainville y était campé avec un fort détachement de son corps. Cet officier suivait les vaisseaux quand ils montaient ou descendaient.

Enfin la nuit du 12 au 13, les ennemis s'embarquèrent dans des berges qui étaient abord de leurs vaisseaux, et passèrent devant les postes que nous avions depuis celui de M. de Bougainville, à la ville ; quatre différentes sentinelles se contentèrent de leur crier : " qui vive ? " ils répondirent : " France," on les laissa passer sans reconnaître.

Les officiers qui commandaient ses postes le firent dans la persuasion où ils étaient que c'étaient des bateaux plats chargés de nos vivres, que le commandant de la place avait ordonné le soir même de laisser passer et qui n'eurent pas lieu ; ils devaient partir du Cap Rouge. Les anglais étant parvenus devant une côte escarpée, à trois quarts de lieue de la ville et qu'ils avaient sans doute reconnue pour n'être point gardée, y montèrent et firent attaquer par les derrières un de nos postes qui gardait une rampe qui conduisait jusques au bord de l'eau. L'officier de ce poste (Vergor) reçut plusieurs blessures, mais il fut fait prisonnier avec son détachement. Les ennemis pour lors, aplanirent la rampe et firent descendre leur armée qui attendait dans des berges la réussite de leur avant garde. Les vaisseaux descendaient néanmoins pour venir soutenir leurs berges. M. de Bougainville ne les suivit pas, comptant qu'ils remonteraient à la marée comme ils faisaient ordinairement.

Nous fûmes instruits, au jour, au camp, que quelques uns de nos postes au-dessus de Québec, avaient été attaqués. M. le Marquis de Montcalm qui ne comptait pas la chose si sérieuse, n'envoya d'abord à leur secours que quelques piquets, en se faisant suivre par une grande partie de notre armée ; elle avait diminuée en bonté et en nombre par 3.000 hommes ou environ qui étaient aux ordres de M. de Bougainville ; ils étaient tous d'élite puisqu'ils étaient composés de grenadiers et de volontaires de l'armée, tant en troupes qu'en Canadiens. M. le Marquis de Montcalm fut bien surpris, lorsqu'il fut monté sur la hauteur derrière la ville, de voir l'armée anglaise qui se formait dans la plaine. Il donna ordre de hâter la marche des corps qui venaient le joindre, et à peine furent-ils arrivés, à lui, qu'il marcha à l'ennemi et l'attaqua. Ces

différens corps, dont les bataillons de la Sarre, Royal Roussillon, Languedoc, Guienne et Béarn étaient, ne formaient que 3,500 hommes on environ. Il y en avaient qui venaient d'une lieue et demie, ils n'avaient pas eu le tems de prendre haleine. Cette petite armée fit deux décharges sur celle des Anglais, qui n'était pareillement que de 3 à 4 mille hommes, mais la nôtre prit malheureusement la fuite à la première décharge des ennemis, et elle aurait été entièrement détruite si 8 à 900 Canadiens ne se fussent jettés dans un petit bois qui est près de la Porte St. Jean, d'où ils firent un feu si nourri sur l'ennemi qu'il fut obligé de s'arrêter pour lui répondre. Cette fusillade dura une bonne demie heure, ce qui donna le tems aux troupes et aux Canadiens fuyards de regagner le pont que nous avions sur la Rivière St. Charles pour communiquer à notre camp.

C'est dans cette retraite, que M. de Montcalm reçut une balle dans les reins comme il était prêt d'entrer en ville par la Porte St. Louis. Je sçay toutes les particularités de cette descente par des officiers anglais de ma connaissance qui me l'ont fait dire, en ajoutant que M. Wolfe n'avait pas compté réussir ; qu'il n'avait tenté que de descendre audessus de Québec, et qu'il ne devait sacrifier que son avant garde qui était de 200 hommes ; que si on eut tiré dessus, ils se rembarquaient tous ; que les gros canons et les mortiers vis-à-vis la ville avaient été remarqués, et que les troupes devaient s'en retourner et partir le 20 Septembre.

Nous essayâmes, dans la même matinée, deux malheurs auxquels nous ne nous serions jamais attendus ; 1<sup>o</sup> la surprise d'un de nos postes qui se croyait en sûreté, étant gardé par plusieurs qui étaient plus près de l'ennemi. 2<sup>o</sup> la perte d'un combat.

On prétend que si M. de Montcalm avait voulu attendre M. de Bougainville, ou renforcer son armée, soit de la ville ou du camp de Beauport, les Anglais étaient perdus, parcequ'il n'avaient pas de retraite ; mais, son ardeur et d'autres raisons peut-être que nous ne sçavons pas, l'emportèrent et l'engagèrent à donner contre des troupes réglées, bien disciplinées et à nombre égal. Je suis persuadé qu'il avait eu de bonnes raisons pour ne pas attendre plus longtemps.

M. le Marquis de Vaudreuil après cette bataille perdue, fit assembler le Conseil de guerre pour voir quel parti il convenait de

prendre. Il pensait qu'on pouvait attaquer le lendemain à la pointe du jour, en rassemblant toutes nos forces, tant celles de M. de Bougainville, qui étaient les meilleures, et qui n'avaient point donné, qu'une partie de celles de la ville et celles de notre camp. J'étais aussi de cet avis, mais tous les officiers du Conseil insistèrent sur la retraite à faire à Jacques Cartier. M. le Marquis de Vaudreuil voyant ces messieurs persister dans leurs sentimens, craignit de compromettre la Colonie et ordonna la retraite pour 10 heures du soir. Nous abandonnions cependant une grande partie des tentes et équipages de l'armée, et 10 jours de vivres que j'avais bien eu de la peine à faire venir en charrettes, parcequ'ils ne pouvaient nous parvenir par eau qu'avec beaucoup de risques. Je ne pus faire passer à Québec de tous ces vivres qu'une cinquantaine de quarts de farine faute de voitures ; et les vivres de cette ville qui étaient dans un faubourg à côté des fours, à cause des incendies, avaient été pillés le matin par les ennemis ; d'ailleurs, l'armée allait dans un quartier où il y avait peu de maisons, et la saison commençant à avancer, elle s'exposait à souffrir beaucoup de froid et de misère ; je le représentai inutilement au Conseil.

Le lendemain de notre arrivée à Jacques Cartier, M. le Chevalier de Lévis y arriva, il blâma hautement notre retraite ; il me demanda s'il y aurait moyen d'avoir des vivres pour Québec, je promis qu'il n'en manquerait pas, pourvu qu'on fournît les escortes nécessaires. Il convint dès le moment avec M. le Marquis de Vaudreuil de marcher au secours de cette ville et d'en informer M. de Ramezay, commandant de la place. En conséquence, M. de Vaudreuil lui envoya ordre de ne point se rendre ; qu'il ne manquerait pas de vivres et que l'armée marchait à son secours. En effet, M. de La Roche Beaucourt introduisit dans la ville, dès le lendemain au soir, 120 quintaux de biscuit et annonça à M. de Ramezay pour la nuit suivante deux convois que j'avais ordonnés, dont un de 80 charrettes chargées de farine et l'autre que j'avais risqué en bateaux par eau.

M. de Ramezay avait marqué à M. de Vaudreuil qu'il ne se rendrait pas ; cependant, il capitula le lendemain de l'entrée du biscuit et le même soir les convois que M. La Roche Beaucourt avaient annoncés arrivèrent ; ils furent heureusement avertis comme ils étaient sur le point d'entrer en ville, et nous ne les

perdîmes pas. M. La Roche Beaucourt a servi avec distinction pendant cette campagne, et c'est un des officiers qui ait rendu le plus de services au Roy. Il commandait les cavaliers, dont M. de Vaudreuil avait formé deux compagnies. Ils ont été très utiles, et ont vu souvent le feu.

L'armée était cependant partie de Jacques Cartier pour aller secourir Québec ; nous étions à St. Augustin, à 4 lieues de cette ville, lorsque nous apprîmes qu'elle s'était rendue. Nos généraux en furent d'autant plus touchés que cette place n'était pas investie, et qu'on entraît et sortait tout ce qu'on voulait. L'armée anglaise n'était pas assez nombreuse pour s'y opposer, puisqu'elle ne consistait qu'en 6 ou 7 mille hommes. Je n'entre point, Monseigneur, dans les raisons de M. de Ramezay ; elles sont sans doutes fondées.

Après avoir reçu cette nouvelle, M. le Marquis de Vaudreuil ramena l'armée à Jacques Cartier où elle est encore, sous les ordres de M. le Chevalier de Levis jusqu'au premier Novembre, et on y bâtit un fort qui contiendra pendant l'hiver une garnison de mille hommes.

Ce n'a pas été, Monseigneur, sans des peines infinies que j'avais réussi à faire subsister notre armée de Québec, qui consommait chaque jour au moins 20 mille rations, y compris les familles des Sauvages. Je fournissais, en outre, à 4 ou 5 mille femmes et enfans du peuple de la ville un quarteron de pain. J'avais d'ailleurs à faire vivre notre armée du Lac Champlain et celle des rapides. Ces trois armées formaient plus de 30,000 bouches, et nous n'avions reçu de France que pour 20,000 rations par jour pendant trois mois, en la retranchant d'un quart. Je prévoyais que la Colonie serait épuisée à la fin de Juillet de toutes sortes de comestibles et surtout de blé ; il me vint en idée de faire ramasser tout l'or et l'argent monnoyé qui était dans le pays pour des lettres de change du Roy ; on les refusa, mais on accepta les miennes et cela me réussit ; l'habitant avide des espèces monnoyées me vendit sa subsistance et ne vécut que d'herbage, pendant deux mois, jusqu'à la récolte. J'ai soutenu par ce moyen nos trois armées et je ne sçai de quoi nous serions devenus si cela n'eut pas réussi.

Sans la surprise de nos postes audessus de Québec, cette ville était sauvée. Le Roy aurait conservé le Canada pour ainsi dire en entier. On avait dépeint son état trop misérable, on ne connaissait pas sans doute parfaitement ses ressources, elles sont maintenant bien épuisées, mais avec un peu de secours de France en vivres et en augmentations de bataillons on aurait sauvé Québec, et les forts du Lac Champlain ou Niagara. J'avais chargé M. Bernier, Commissaire des guerres, de l'hôpital de l'armée de Québec, tant pour les troupes que pour les Canadiens. Il a rempli au mieux ce détail pendant toute la campagne, et comme il s'est trouvé commissaire de cet hôpital à la reddition de la place, il a resté conformément au cartel, sans être prisonnier. Il y sert encore très-utilement et à notre satisfaction. Nos généraux ainsi que moi s'adressent à lui pour tout ce dont nous avons besoin auprès du général anglais. Ce Commissaire continue de veiller à la conservation et subsistance de nos blessés et malades à cet hôpital.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

Monseigneur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

BIGOT.

Je ne peux, Monseigneur, avoir l'honneur de vous marquer notre situation, n'ayant point de chiffre ; vous le saurez par celle de M. le Chevalier de Levis.

*Fin de la première partie.*



## MÉMOIRE DU SIEUR DE RAMEZAY.

---

MÉMOIRE du Sieur de Ramezay, Chevalier de l'ordre Royal et Militaire de St. Louis, ci-devant Lieutenant pour le Roy commandant à Québec, au sujet de la Reddition de cette ville, qui a été suivie de la Capitulation du 18 7bre 1759.

La plus légère apparence de mécontentement de la part du Prince ou des Ministres qui le représentent, allarme un sujet fidel. Son premier mouvement est un retour sur lui-même ; il jette un coup d'œil sur toute sa conduite passée ; il examine avec soin, si son zèle ne se serait pas démenti en quelque occasion ; et lorsqu'après une discussion scrupuleuse de toutes ses démarches, il trouve qu'il n'a aucun reproche à se faire, il conclut avec raison qu'on l'a desservy. Mais, le public qui n'est point informé de la vérité, porte un jugement tout différent : A ses yeux pour l'ordinaire, une disgrâce suppose quelque juste sujet de mécontentement ; il n'en cherche point d'autres preuves, il se persuade, il décide que la personne sur qui elle tombe, n'a pas toujours suivy fidèlement les routes du devoir. Les plus modérés sont ceux qui veulent bien s'en tenir sur son compte à de simples soupçons.

Un homme né avec des sentiments, ne peut soutenir un instant l'idée d'une pareille tache à sa réputation. C'est peu pour luy de pouvoir se rendre justice à luy-même. Il se croit obligé à forcer

m

ses concitoyens à la lui rendre également, en mettant sous leurs yeux la justification de sa conduite ; son honneur est blessé s'il ne lui reste que ce seul moyen de le rétablir ; il doit nécessairement l'employer. Telle est la position fâcheuse où je me trouve, la triste nécessité où me jette, et où pouvoit seule me jeter la malignité de mes ennemis.

Dans l'arrangement de la cour vient de prendre pour le traitement des officiers du Canada, le mien n'est point à beaucoup près proportionné au rang que j'y tenois. On y voit quelques uns de mes subalternes aussi bien partagés que moy. On en voit d'autres encore plus favorablement traittés. On voit une égale disproportion, entre le traitement que l'on m'a fait, et celui qu'ont obtenu les Lieutenants du Roy des autres Colonies. La retraite qu'on leur a accordé va de 1500 à 2000, et celle que l'on me donne n'est que de 800.

On n'a pas lieu sans doute d'être pleinement satisfait de mes services ; c'est la conclusion que vont tirer de là tous ceux qui seront informés de la modicité de ma retraite. Je les pris instamment de vouloir bien suspendre leur jugement, et je me flatte de les convaincre que, depuis quarante ans que je sers le Roy, mon zèle pour mon service, ne s'est pas démenti un seul instant ; qu'on ne doit par conséquent attribuer la modicité de mon traitement, qu'aux préventions qu'on a eu le talent de nourrir contre moy.

Je commencerai par le détail de mes services depuis 1720 que le Roy me donna une commission d'Enseigne, jusques en l'année 1759, que les Anglois formèrent le siège de Québec. Je donnerai ensuite un mémoire exact et fidèle de la conduite irréprochable que j'ai tenue pendant le siège de cette place, qu'une combinaison de circonstances malheureuse me força de remettre à l'ennemy après en avoir obtenu une capitulation plus honorable, que je ne devois m'y attendre.

Ces deux objets formeront deux articles, à la suite desquels on trouvera différentes pièces qui ne contribueront pas peu à mettre la vérité dans tout son jour.

---

## ARTICLE PREMIER.

## DETAIL DE MES SERVICES DEPUIS 1720 JUSQU'EN 1759.

Nous étions quatre frères qui, dès notre enfance, fûmes tous destinés au service ; mon père qui vint en Canada Capitaine d'une compagnie détachée de la marine, qui toute sa vie avait fait ses délices des fatigues et des dangers inséparables de cet état, ne crut pas devoir en faire embrasser d'autres à ses enfants ; il pensa même que les témoignages flatteurs que Sa Majesté lui avoit donnés dans tous les tems de sa satisfaction lui en faisoient un devoir, et que c'était ce qu'il pouvoit faire de mieux pour lui donner des preuves de sa reconnaissance. Le Roy l'avoit nommé d'abord au gouvernement des Trois-Rivières ; informé du zèle avec lequel mon père avait rempli cette place pendant dix ans, Sa Majesté luy accorda celui de Montréal où il a continué de servir avec distinction pendant l'espace de vingt années, et où il est mort dans l'exercice de ses fonctions.

Mais trois frères sont morts au service: L'aîné qui étoit dans la marine fut tué à la bataille de Rio Janeiro ; le second a été tué par les Charaquis ; le troisième qui étoit déjà Capitaine a péri dans le vaisseau du Roy le Chameau.

Je fus fait enseigne dans les troupes de la Colonie en 1720. J'ai servi dans la garnison de Montréal jusqu'en 1726, que je fus nommé Lieutenant et envoyé à Niagara avec d'autres officiers, pour y établir un fort qui servi de barrière aux entreprises des Anglois qui venoient s'établir à Chouaguen.

En 1728 je fis la campagne des Renards sous les ordres de M. de Lignery.

En 1731, on m'envoya à la pointe de Chagamigou pour y maintenir les sauvages dans l'obéissance du Roy, et dissiper une conjuration qui se formoit contre nous, entre-eux et les Anglois ; ceux-cy leur avoient envoyé un collier pour les engager à se joindre à toutes les nations, et à égorger tous les François qui étoient dans les différents postes dont nous étions en possession. Je réussis dans ma négociation ; je me fis remettre par les sauvages le

collier qu'ils avoient reçu, et je l'envoyai à M. le Marquis de Beauharnois, alors gouverneur général.

En 1734 je fus nommé Capitaine.

En 1745 on me confia le commandement du poste de Nepigon, place très délicate par sa proximité du fort Rupert qu'occupent les Anglois dans la Baye d'Hudson, et par la difficulté qu'il y avoit à contenir les sauvages.

En 1746, je fus envoyé à l'Accadie, à la tête de 1800 hommes Canadiens et sauvages, pour y attendre l'escadre françoise commandée par M. le Duc d'Anville. On peut consulter l'état de mes services, certifié et signé de M. le Marquis de Vaudreuil, dont copie est à la suite de ce mémoire sous le Numéro (1).

On y verra les preuves du zèle et l'intelligence, que je donnai pendant quatorze mois que je restai à l'Acadie.

J'eus l'honneur, au mois de mars 1747, de rendre compte à M. le comte de Maurepas, alors Ministre de la Marine, de toutes mes opérations dans le cours de cette campagne. Il eut la bonté d'en rendre compte lui-même au Roy qui en fut très satisfait. Aussi, je ne fus pas longtems sans recevoir de nouvelles marques de sa satisfaction.

En 1749, Sa Majesté, qui m'avoit décoré l'année précédente de la Croix de St. Louis, me nomma Major de Québec. Pendant neuf ans que j'ai occupé cette place, qui n'ouvre pas à la vérité une carrière à des actions bien éclatantes, mais dont les détails sont immenses, surtout dans le tems de la guerre, je crois que, ma conduite a été exempte de tous reproches, et que ce fut mon exactitude et ma vigilance à remplir tous mes devoirs, qui m'attira la nouvelle marque de confiance que le Roy me donna en 1758, en me nommant lieutenant de Roy de la même ville de Québec. Le Prince n'a pas coutume d'avancer dans le service un officier dont il n'a pas lieu d'être content. Aussi, je me bornerai icy à faire remarquer, que jusqu'en 1758, Sa Majesté a toujours été sans contredit pleinement satisfaite de mes services, puisque depuis 1720 j'ai éprouvé successivement de nouvelles marques de sa bonté, et que je suis parvenu aux premières places auxquelles on pouvoit aspirer en Canada dans le militaire. Je supprime toutes les autres réflexions que je pourrois faire la dessus à mon avantage. Je passe à l'objet essentiel, à l'exposition fidèle de la conduite

irréprochable que j'ay tenue dans la deffense et la reddition de Québec. C'est sans doute sur cette partie de mes services qu'on a travaillé, et trop bien réussi à donner de moy à la cour des idées désavantageuses, et à jeter des soupçons sur la constance de mon zèle.

---

## ARTICLE DEUXIÈME.

---

**MÉMOIRE** de la conduite que j'ay tenue pendant le siège de Québec, et dans la reddition de cette place.

Pour prouver que la conduite que j'ay tenue, dans des circonstances aussi délicates, est exempte de tous reproches, il me suffira d'exposer simplement comment les choses se sont passées ; aussi, je n'employerai pour ma justification d'autres armes que la vérité ; je ne l'appuierai que sur des faits constants et connus de tous les habitants du Canada, et sur des pièces que j'ay entre les mains, et dont on trouvera copies à la fin de ce mémoire.

Le mauvais état de la place, le plan général de deffense pour toute la Colonie qu'avoient dès le printems pris nos généraux, les ordres que je regus de M. le Marquis de Vaudreuil au moment où il crut devoir abandonner le camp de Beauport le 13 7bre au soir, avec les lettres dont il les accompagna, ou qui les suivirent, la requeste qui me fut présentée le lendemain par les citoyens de Québec ; le résultat du conseil de guerre que je tins en conséquence ; Enfin, la combinaison des circonstances cruelles où je me trouvai dans les derniers jours du siège, et qui ne me laissèrent d'autre parti à prendre que celui de capituler le 17 7bre au soir, après avoir différé plus longtems qu'on ne devait s'y attendre ; plus de vivres, point de munitions de guerre, point de soldats, un découragement général dans les milices porté au dernier excès, nulle espérance d'un prompt secours de l'armée ; la vue d'un assaut prochain auquel mes ordres me défendoient de m'exposer ; voilà

le précis des raisons dont je vois faire un exposé fidèle, et auxquelles je crois qu'il serait difficile à mes ennemis de répliquer.

Le mauvais état de la place de Québec n'a jamais été mis en problème ; tous ceux qui connaissent la colonie savent que cette ville n'étoit point fortifiée, ou du moins que ses fortifications ne la rendoient point susceptible de défense. Quelques batteries sur le fleuve paroissoient en défendre l'entrée de ce côté là ; mais de simples batteries ne mettent point à l'abri des surprises. D'ailleurs, il étoit très facile à l'ennemi, par le feu de ses vaisseaux et des batteries qu'il avoit établi, avec l'avantage du terrain de l'autre côté du fleuve de démonter les nôtres ; aussi c'est sur ces batteries que nous avons perdu le plus de monde. Enfin, ces batteries n'étoient plus tenables sur la fin du siège, étant remplies de débris des maisons qui avoient été renversées dans le bombardement. Du côté de la campagne, il y avoit un mur qui régnoit depuis la citadelle jusqu'au dessus du Palais, mais il n'y avoit sur les remparts de ce mur aucune batterie en état de jouer par leur construction irrégulière ; il n'y avoit d'ailleurs aucun ouvrage en dehors. Tout le quartier du Palais, et l'espace qui est entre la citadelle et le chateau offroit une entrée libre à l'ennemy. Lorsqu'on eut avis au printemps 1759, de la prochaine arrivée de l'armée Angloise, on travailla précipitamment à former dans ces deux endroits, une simple pallissade, mal flanquée, dont la majeure partie fut détruite dans le cours de l'été par les incendies, et ne put être réparée faute de matériaux ; une place ainsi ouverte de toutes parts pouvoit-elle soutenir un siège ?

Aussi, aucun de nos officiers généraux ne crut devoir y rester ; On a eu soin même de retirer de la place toutes les munitions de guerre et de bouche ; on nous en envoyait de Beauport pour la consommation journalière ; on ne me laissa pour garnison que le rebut de milices, huit à dix officiers, quelques canoniers bombardiers, mais les moins bons ; point d'ingénieur, ceci paraîtra fort singulier. Il ne resta aucun ingénieur dans la place : j'en demandai après la déroute du 13 7bre, on ne m'en envoya point. Cela seul, ne devoit-il pas me mettre à l'abri de tous reproches ? Peut-on sans ingénieur soutenir un siège ? Si on m'a refusé un secours aussi essentiel, c'est qu'on étoit convaincu que la place étoit hors d'état de tenir ; qu'il n'y avoit aucunes ressources. Cela d'ailleurs

etroit dans le plan général de deffense pour la Colonie qu'avoient, dès le printemps, pris nos généraux, et qu'ils n'avoient pris qu'en conséquence du mauvais état de la place. Car, Québec étant la clef du Canada, c'étoit à sa deffenses qu'il falloit s'attacher si elle en eut été susceptible.

Or, voicy quel étoit le plan. Je ne crois pas que sur ce point nos généraux puissent me contredire ; ce plan n'a été malheureusement que trop exécuté de point en point. On établissoit à Beauport, à environ une lieue de Québec, le camp général. C'étoit là, que l'on réunissoit tout ce qu'il y avoit de plus précieux dans la Colonie en officiers, en ingénieurs, en artilleurs, en troupes, en milice, en munitions de toute espèce ; aussi, étoit-ce à fortifier ce camp qu'on s'étoit attaché, au cas d'une défaite à cet endroit, où l'on prétendoit que l'ennemi feroit sa descente. On s'étoit ménagé une retraite au Cap Rouge, à trois lieues de Québec, et delà à la Rivière Jacques-Quartier, à 11 ou 12 lieues. On abandonnoit la ville à elle-même, ou plutôt, on l'abandonnoit à l'ennemy ; car la capitulation que devoit faire en ce cas le commandant de la ville étoit dès lors dressée ; j'en eus communication, et M. de Montcalm luy même, me fit prendre la précaution d'en tirer une copie que j'ay encore ; elle est conforme à celle qui me fut envoyé le 13 7bre au soir, par M. le Marquis de Vaudreuil. On ne doutait point alors, que l'armée s'étant retirée, la ville devenoit nécessairement la proie de l'ennemy ; aussi envoya-t-on des ordres en conséquence le 13 7bre au soir. On trouvera à la fin de ce mémoire ces ordres, sous le numéro (2).

Les Anglois, après avoir demeuré devant Québec près de trois mois, sans autres succès que celui d'avoir mis la ville en poudre, par le bombardement le plus vif et le mieux soutenu pendant plus de soixante jours, se déterminèrent à une dernière tentative. Ils abandonnèrent leur camp général qu'ils avoient établi sur la côte de Beaupré, auprès de notre armée, dont ils n'étoient séparés que par le Sault Montmorency ; ils firent pendant quelques jours plusieurs marches simulées. Enfin, au moment qu'on paroissoit toujours les attendre à Beauport qui est au dessous de Québec, ils firent dans la nuit du 12 au 13 7bre leur descente générale audessus de cette ville. Ils la firent assez tranquillement n'ayant point trouvé de fortes oppositions sur leurs passages ; à cinq heures

du matin ils étoient maîtres de la campagne, et sur les six heures, ils étoient en bataille sous les murs de Québec.

Nos généraux qui étoient à Beauport, c'est-à-dire, à plus d'une lieue de là, ne purent pas être avertis assez tôt pour arrêter l'ennemy dans sa marche. M. de Montcalm fit avancer, aussitôt qu'il en eut avis, ses troupes vers Québec et vint se placer à leur tête, sur les huit heures, entre les murs de la ville et l'armée angloise ; la bataille fut livrée entre neuf et dix heures du matin ; dès la première décharge notre armée fut mise en déroute, et M. de Montcalm qui reçut plusieurs blessures fut apporté à Québec, où il mourut la nuit suivante. Les débris de notre armée retournèrent en désordre à Beauport ; ce fut là, je crois pouvoir le dire, que se décida le sort de Québec dans le conseil de guerre que tint M. le Marquis de Vaudreuil sur le parti qu'il y avoit à prendre. Dans une circonstance aussi fâcheuse, j'avois osé me flatter que le résultat du conseil de guerre seroit de travailler dès la nuit même, ou au moins le lendemain, à faire abandonner à l'ennemy le poste avantageux qu'il occupoit : c'étoit là le moment favorable ; ses retranchemens n'étoient point encore faits, son artillerie n'étoit point encore rendue. Le résultat fut tout opposé à mon attente. Ai-je pu depuis me flatter que notre armée, qui n'avoit pas osé attaquer l'ennemi avant qu'il se fut retranché, se déterminât réellement à le faire cinq à six jours après, lorsque son camp fut entouré d'un fort retranchement, et qu'il y eut fait transporter une artillerie formidable. Dira-t-on que le 13e toutes nos troupes n'étoient pas rassemblées ; que M. de Bougainville étoit à trois lieues de là, avec deux mille hommes d'élite ? mais, étoit-il donc si difficile de le faire revenir ? il eut certainement pu être rendu à Beauport dans l'après-dîné ; mais cela n'entraîna point dans le premier plan.

Le résultat du conseil de guerre que tint M. le Marquis de Vaudreuil fut donc, que l'armée abandonneroit dès la nuit même le camp de Beauport. Je ne sçais si on y décida qu'on laisseroit les tentes toutes dressées pour en imposer à l'ennemy ; mais, ce qu'il y a de certain, c'est que le 14 au matin nous vîmes toutes les tentes dans la même position ; ce qui fit croire dans la ville que notre armée étoit toujours à Beauport. Je sçavais malheureusement le contraire : les lettres que je reçus du Marquis



de Vaudreuil le 13 au soir, avec ses ordres, m'avoient instruit du départ précipité de notre armée, et que je n'avois plus de secours à en attendre.

Après avoir écrit dans l'après-dîné du 13e plusieurs lettres à M. le Marquis de Vaudreuil où je lui rappellois le malheureux état de la place et lui demandois des secours en hommes, et vivres et en munitions de guerre, trois articles qui me manquoient absolument ; où je le priois enfin de me faire passer ses dernier ordres je les reçus, accompagné d'une lettre écrite à six heures du soir, et que l'on trouvera sous le No. (3). J'en reçus une autre, écrite encore plus tard, qui sera sous le No. (4) ; celle-cy n'est qu'une répétition de la première, à cela près, qu'il me recommande de ne plus luy écrire dès le soir même, et m'annonce qu'il part dans le moment.

Quel coup pour moi de me voir abandonner si vite par notre armée qui, seule pouvoit défendre la ville ; de ne voir entrer dans la place aucun secours en troupes, ny en munitions de guerre et de bouche ; on y avoit fait entrer, le matin, un piquet de 120 hommes de troupes de terre ; Voila précisément à quoi se reduisoit ma garnison ; car, je ne pouvois faire (comme je ne l'ai que trop éprouvé depuis) aucun fonds sur les mauvaises milices de Québec, tous artisans qui n'avoient jamais sortis ; la plupart, gens mariés et sur l'âge, extenués d'ailleurs par le jeûne rigoureux qu'on leur faisoit observer depuis longtems. On voudra peut-être compter pour quelque chose, une centaine de matelots, qu'on avoit mis sur les batteries. Mais on doit sçavoir qu'ils avoient été la plupart plus occupés pendant le siège, à piller les voutes des particuliers qu'à faire leur service. Gens sans discipline, et qu'on n'avoit pu y former, y ayant aussi peu d'officiers dans la ville. Pour les munitions de bouche, et de guerre, il est facile de calculer ce qui pouvoit m'en rester, n'en tirant que du camp depuis très longtems, et que pour la consommation journalière ; pas un ingénieur pour aller au moins reconnaître les ouvrages de l'ennemy ; tandis, qu'à l'armée, on en avoit sept à huit. Quelle plus triste position pour le commandant d'une place. Je tâchai cependant, de prendre sur moi pour ne point allarmer les citoyens de la ville ; je les laissai même dans l'idée où ils étoient d'abord que l'armée étoit toujours à Beauport, jusques à ce qu'ils se fussent convaincus

par eux-mêmes qu'elle s'étoit repliée ; ce qu'ils ne purent se persuader qu'avec peine ; mais, lorsqu'ils ne virent dans le camp aucun mouvement pendant toute la journée du 14, l'ordre que donna Mr. de Vaudreuil à M. Barrot, Capitaine au Régiment de Bearn, de se retirer de la ville avec tout ce qu'il y avoit de meilleurs soldats de la garnison, je vis qu'il n'y avoit plus moyen de le dissimuler. Alors, la désolation fut entière, le découragement universel et porté à l'excès ; les plaintes et les murmures contre l'armée qui nous abandonnoit devinrent un cri public ; je ne pus dans un moment aussi critique empêcher les Négocians, tous officiers des milices de la ville, de s'assembler chez Mr. Daine, Lieutenant général de police et Maire de ville ; là, ils prirent le parti de capituler et me présentèrent en conséquence une requête, signée du dit Sr. Daine, et de tous les principaux citoyens. On verra dans cette requête, mise sous le No. (5), quelles étoient les dispositions des officiers de milices, et par conséquent de tous ceux qu'ils commandoient.

A la vë de cette Requête qui me faisoit voir évidemment que je ne pouvois plus compter sur mes milices, et que ma garnison se reduisoit à cent vingt hommes de troupes, pour deffendre une ville d'une étendue si considérable que six à sept mille hommes eussent à peine pu y suffire, une ville d'ailleurs ouverte de toutes parts, je pris le 15 le parti de tenir mon conseil de guerre, dont on trouvera le résultat sous le No. (6).

Je montrai les ordres que j'avois reçu de M. le Marquis de Vaudreuil ; on y vit ce qu'il m'y prescrivait, c'est-à-dire : de ne point attendre l'assaut, mais de demander à capituler sitôt que je manquerois de vivres, suivant le modèle de la capitulation que je devois faire et que j'ai fait plus honorablement qu'il ne l'exigeoit.

Vû ces ordres et le deffaut actuel de vivres qui fut constaté par les états que me donnèrent les commis du munitionnaire, et le rapport que me firent les personnes que j'avois chargé de faire des recherches chez les particuliers, il furent décidé dans le conseil de guerre, qu'il n'y avoit plus d'autre parti à prendre que celui d'obtenir, au plutôt, une capitulation honorable, ce qui deviendrait très difficile en attendant plus longtems.

Malgré celà, je crus devoir prendre sur moi de tenir encoire ; quoique j'eusse pû et peut-être dû arborer dans le moment le

drapeau blanc, et envoyer, suivant mes ordres, un officier de ma garnison pour s'aboucher avec le commandant Anglois. C'est même la seule chose que je puisse avoir à me reprocher, car alors, on n'eut trouvé aucun moyen de me desservir en cour.

Ce fut surtout une lettre que je reçus de M. le Marquis de Vaudreuil, où il m'annonçoit qu'il allait me faire passer des vivres qui ranima mes espérances ; mais ces vivres, qu'on se proposoit de me faire parvenir par le fleuve, ne vinrent point. Cela ne m'empêcha pas d'attendre encore jusqu'au 17 au soir ; dans cet intervalle j'avois envoyé au camp de Beauport abandonné, pour voir si on n'y trouveroit pas quelques vivres dans les magasins. L'armée y en avait effectivement laissé, mais ils avoient été aussitôt pillés, on trouva les quarts de farine enfoncés, et tout dans le plus grand désordre : J'envoyai Mr. de St. Laurent, Ayde-Major, pour faire abattre les tentes de notre armée et enlever cette gloire à l'ennemy, (ce Monsieur est à Paris.) J'avois aussi pris la précaution d'envoyer M. de Joannés, Ayde-Major au régiment de Languedoc, et M. Magnan, Ayde-Major de Milice à l'armée françoise, pour savoir au juste qu'elle étoit sa situation présente, et si je pouvois me flatter qu'elle revint à la charge. Ils me rapportèrent qu'il régnoit dans toute cette armée si peu de discipline, et au contraire un si grand désordre qu'il n'y avoit point du tout à se flatter de la voir venir chasser l'ennemi de son poste du côté de la ville. Le découragement croissoit de moment à autre ; toutes les nuits et même en plein jour il désertoit beaucoup de monde, dont une partie alloit rejoindre l'armée françoise, une autre gagnoit les campagnes ; quelques uns passaient au camp de l'ennemi qui pouvait par là estre instruit de ma situation. Un sergent, entre autres, qui gardoit une des parties foibles de la ville déserta, et porta au commandant Anglois les clefs d'une porte. Il ne m'étoit plus possible de faire garder surement aucun poste. Les batteries étoient abandonnées, les endroits foibles n'étoient plus gardés. Je n'avois point assez d'officiers de troupes pour faire exécuter mes ordres, je ne pouvois plus compter sur les officiers de Milice depuis la requête qu'ils m'avaient présenté. Je ne l'éprouvai que trop le 17, sur les six heures du soir ; il y eut une alerte ; on vint m'annoncer qu'un détachement Anglois venait dans de berges pour mettre pied à terre à la Basse-Ville ; nous vîmes en même

tems tous les vaisseaux de guerre qui metoient à la voile pour s'en approcher, et un gros d'Anglois, qui s'avançoit en colonne du côté du Palais qui lui offroit une entrée libre. Je fis battre la générale ; je donnai mes ordres pour que chacun se rendit à son poste ; j'étois sur la place avec quelques officiers ; un Ayde-Major que j'avois envoyé pour faire exécuter les ordres que je venois de donner, vint me dire qu'aucun des miliciens ne vouloit combattre. Au même instant, les officiers des Milices vinrent me trouver et me déclarèrent qu'ils n'étoient point d'humeur à soutenir un assaut ; qu'ils sçavoient même que j'avois des ordres contraires, et qu'ils alloient reporter leurs armes au magasin, afin que l'ennemy qui alloit entrer les trouvant sans armes, ne les passa pas au fil de l'épée ; que dans ce moment-cy ils ne se regardoient plus comme soldats, mais comme bourgeois ; que si l'armée ne les avoit pas abandonnés, ils auroient continué à donner les témoignages du zèle qu'ils s'étoient fait un devoir de montrer pendant tout le siège ; mais que, ne voyant plus aucunes ressources, ils ne se croient point obligés à se faire massacrer envain, puisque le sacrifice qu'ils feroient de leur vie ne retarderoit pas d'une heure la prise de la ville. L'ennemy s'avançoit toujours. Je me trouvai dans une cruel embaras : Je pris le sentiment de quelques officiers qui étoient auprès de moy, et en particulier de Mr. le Chr. de Bernetz qu'on m'avoit donné pour Lieutenant, et de leur avis j'arborai le drapeau, suivant mes ordres, et j'envoyai au camp ennemy M. de Joannés, Ayde-Major, avec la capitulation que m'avait adressé le Marquis de Vaudreuil.

Avois je d'autre parti à prendre dans un moment aussi critique ? pouvois-je raisonnablement obliger ces citoyens à soutenir un assaut ? leurs plaintes contre l'armée n'étoient-elles pas justes et leurs raisons solides ? Etoit-il d'ailleurs en mon pouvoir de forcer ces gens là à combattre ? dans de pareilles circonstances, la subordination ne règne plus, même dans des troupes réglées. Que pouvois-je faire seul vis-à-vis d'une milice uniquement composée de citoyens et de bourgeois qui, comme on sçait, ne servoit que par zèle et volontairement ? Enfin ne m'étoit-il pas expressément deffendu de les exposer à un assaut ; je fis donc, dans ce moment, ce que je devois faire.

M. de Joannés qui partit aussitôt pour se rendre au camp ennemy, revint sur les dix heures du soir avec un étage Anglois, comme il est d'usage en pareilles circonstances. Le général Anglois avoit accepté les articles, avec quelques modifications, auxquelles je ne pouvois pas raisonnablement refuser de souscrire, étant beaucoup moins désavantageuses que je ne pouvois l'espérer, et que celles auxquelles M. de Vaudreuil me marquoit dans son Instruction que je devois me soumettre. L'ennemi, ne me donnoit que jusqu'à onze heures pour me déterminer, menaçoit de donner l'assaut et de ne plus écouter aucune position, si je ne signois les articles dans le tems prescrit. Voilà ce qui me fit prendre le parti de signer la capitulation, et de faire repartir M. de Joannés qui ne revint que le dix-huit au matin. Ce fut après ce second départ que j'eus quelque avis, non pas par écrit, car je ne reçus aucune lettre de qui que ce soit, je crois devoir le faire observer; ce fut, dis-je depuis ce second départ de M. de Joannés que j'eus quelques avis qu'on alloit faire entrer un secours de vivres dans la ville, et que l'armée se disposoit à revenir; mais après avoir vu jusques alors toutes mes espérances frustrées, pouvois-je faire encore quelques fonds sur des avis aussi vagues? non, je crois pouvoir l'assurer, je n'en avois aucuns à faire. L'armée étoit à dix et douze lieues de Québec. Cette armée n'étoit point encore trop bien revenuë de ses alarmes. Elle n'avoit pas osé faire face à l'ennemy avant qu'il se fut retranché! devois-je espérer qu'elle viendrait l'attaquer dans un camp fortifié, et où il y avoit déjà une artillerie formidable? il étoit aussi facile à notre armée de forcer l'ennemy dans la ville lorsqu'il en fut maître, qu'il l'eut été de le forcer dans son camp même. Nos généraux n'ont pas fait cette seconde tentative; ils n'eussent pas fait la première. Aussi, j'ay su qu'on n'avoit pas été fâché d'apprendre à l'armée, que j'avois capitulé; pouvois-je faire plus de fonds sur les secours de vivres qu'on m'annonçoit? L'ennemy étoit maître de tous les environs de la place; on ne pouvoit donc y faire entrer que de petits convois et à l'échappée. Aussi quel fut ce secours de vivres que l'on me promettoit, et que peut être on a fait tant sonner en cour? dix-huit à vingt sacs de biscuit, tous mouillés, que des cavaliers portoient avec eux sur leurs chevaux, et qui n'entrèrent dans la ville qu'après l'affaire de la capitulation consommée?

Cela étoit-il suffisant pour toutes les bouches qui étoient dans la place, hommes, femmes et enfans ? un aussi foible secours, étoit-il capable de ranimer les courages abattus et de faire reprendre les armes aux citoyens.

Enfin, je suppose que j'eusse encore pû me flatter de voir entrer dans la ville des secours de vivres suffisants, et de voir notre armée revenir effectivement à la charge ; ces avis m'étoient parvenus un peu trop tard. M. de Joannés étoit déjà reparti avec les articles acceptées et signées de moy ; un second officier que j'aurois envoyé pour contremander M. de Joannés auroit trouvé l'affaire consommée ; la capitulation fut signée dans le moment par le général Anglois, et dans des termes beaucoup plus honorables que ne l'exigeoit M. de Vaudreuil, comme on le verra en comparant les ordres qu'il m'envoya le 13<sup>e</sup> au soir, sous le No. (2) avec la capitulation que j'obtins, et que l'on trouvera sous le No. (7).

Et quel est l'homme d'honneur et jaloux de sa parole qui osera me soutenir que je pouvois alors rétracter la mienne, et revenir sur ma signature, supposé même que j'en eusse encore eu le tems ? quel prétexte pouvois-je trouver pour le faire décevement ? la capitulation étoit des plus honorables, beaucoup plus que ne l'exigeoit mon supérieur—qu'on la compare avec celle qui a été faite en 1760 à Montréal pour toute la Colonie, et qu'on en pese les différences ; que l'on compare aussi, si l'on veut, ma défense avec celle de Montréal, je ne crains pas de parallèle ; qu'on la compare encore avec celle des autres Colonies. Je crois pouvoir me flatter que je ne suis pas le commandant qui se soit tiré de son malheur avec le moins de gloire.

Aussi, lorsque les ennemis furent entrés le lendemain dans la ville, ils ne purent dissimuler la surprise où ils étoient que j'eusse tenu jusqu'au 17 au soir dans une place aussi démantelée, avec une aussi modique garnison, et dans un dénuement aussi général de toute espèce de munitions ; ils ne purent dissimuler le regret qu'ils avoient de m'avoir accordé une capitulation aussi honorable, et de n'avoir pas plutôt tenté l'assaut qu'ils étoient enfin déterminés à donner ; dès ce jour là même, il furent obligés de nous donner des vivres, comme on le verra par le certificat de Mr. Perthuis sous le No. (8). Nous étions réduits à la dernière extré-

mité; l'on pourra se le confirmer encore par une lettre que m'écrivit le 21 7bre, Mr. Bernier, commissaire des guerres, et que l'on trouverra sous le No. (9).

D'après ce détail exact et fidèle des circonstances fâcheuses où je me suis trouvé, et qui ne m'ont laissé d'autre parti à prendre que celui d'obtenir une capitulation honorable, qu'on ne m'auroit pas accordé, si j'avois encore seulement différé d'une demie heure, je crois qu'on se persuadera enfin que toute ma conduite est sans reproche, et que si on ne m'a pas accordé une retraite aussi considérable que celle à laquelle je devois m'attendre, ce n'est que parceque mes ennemis m'ont desservi en cour. Je n'ignore pas qu'ils ont dit, qu'on n'auroit rien à me reprocher si j'avois capitulé aussitôt que j'appris la retraite de notre armée, mais qu'ayant attendu jusqu'au 17 au soir, je pouvois encore attendre ! Quoi donc on veut me faire un crime de mon zèle ? ne doit-on pas conclure au contraire que si, pouvant capituler dès le 13 7bre au soir, j'ay attendu jusqu'au 17, j'aurois attendu davantage si je l'avois pû, et qu'il n'y a que la combinaison des circonstances malheureuses, où je me trouvai à cet instant, qui m'y déterminèrent de l'avis des officiers qu'on m'avoit donnés : toutes les apparences d'un assaut prochain, dans une ville ouverte de toutes part; les dispositions des milices qui ne vouloient plus combattre; le défaut total de vivres, le petit nombre d'officiers que j'avois sous mes ordres, cent vingt hommes de troupes seulement dans une ville où six à sept mill hommes n'auroient pas suffi pour garder tous les postes; pas un ingénieur, la désertion qui augmentoit à tout instants; la crainte trop bien fondée où j'étois que l'ennemy ne connut enfin, par les déserteurs, ma vraie situation; les raisons trop fortes que j'avois pour ne plus espérer ny des secours de vivres, ny le retour de l'armée; enfin, la deffense qu'on m'avoit faite de m'exposer à un assaut : En voila trop pour justifier le parti que je pris, sur les sept heures du soir, d'envoyer un officier pour entrer en proposition avec l'ennemi, et celui que je pris sur les onze heures de signer les articles tels que les proposoit le commandant Anglais. Je n'ai jamais su ce que c'étoit que de manquer à ma parole où de tergiverser; aussi, lorsque j'eus une fois donné ma signature, je crus que ce n'étoit plus là le moment de reculer. D'ailleurs, la chose n'étoit plus possible; M. de

Joannés étoit de retour au camp ennemi, et la négociation étoit desja consommée ; quant elle ne l'auroit pas encore été, et que j'eusse encore été à tems de reculer ; quand même j'aurois pû le faire honnêtement et sans manquer au droit des gens, le pouvois-je faire prudemment ayant d'aussi foibles rayons d'espérances, sur des secours de vivres, et sur le retour de l'armée françoise ? n'aurois-je pas été en faute, si, dans la nuit même, l'ennemy fut entré dans la ville, ou si, en attendant encore, je me fus mis dans le cas d'obtenir une capitulation moins honorable, n'aurois-je pas été précisément contre mes ordres ? c'est alors qu'on auroit eu des reproches à me faire.

---

(NUMÉRO 1.)

---

COPIE du Mémoire des services du S<sup>r</sup> de Ramezay, signé par M. le M<sup>quis</sup> de Vaudreuil,—côté dans le mémoire cy-devant sous le No. 1.

---

ÉTAT DES SERVICES DE RAMEZAY, CY-DEVANT LIEUTENANT POUR LE ROY À QUÉBEC.

Permettez à de Ramezay de remettre sous les yeux de Votre Grandeur, que son père s'est distingué dix ans dans le gouvernement des Trois-Rivières, et vingt ans dans celui de Montréal.

Que ses trois frères sont morts au service, l'aîné dans la marine, tué à la bataille de Rio Janeiro ; le deuxième, Lieutenant aussi i tue par les Charaquis, dans l'invitation des nations sauvages et à la destruction des Renards ; et le troisième, a péri Capitaine dans le vaisseau du Roy le Chameau.

Que luy, fait Enseigne en 1720, à servi dans la garnison de Montréal jusqu'en 1726, où il fut fait Lieutenant ; il fut du nombre des officiers envoyés à Niagara pour prendre ce poste, et



Établir une maison d'opposition aux Anglois qui venoient en nombre à Chouaguen faire la traitte avec les sauvages.

Qu'en 1728, il fit la campagne des Renards sous les ordres de M. de Lignerie.

Qu'en 1731, il fut envoyé à la pointe de Chagouamigon pour y maintenir, sous l'obéissance du Roy, les sauvages conjurés ; il leur retira, et remis à M. le Marquis de Beauharnois son général, un collier que les Anglois leur avoient donné pour qu'ils se joignissent à toutes les autres nations, et égorgeassent tous les françois des postes des pays dont nous étions en possession.

Qu'en 1742, il fut envoyé au poste Nipigon, voisin du fort Rupert, à la Baye d'Hudson, possédé par les Anglois, pour y commander et contenir les sauvages.

Qu'en 1747, il fut envoyé à l'Accadie, pour y commander un détachement de 1800 Canadiens et sauvages pour y attendre M. le Duc d'Anville. Il apprit par le travers de Gaspé, que les Anglois s'étoient emparés du Fort la Joye, en l'Isle St. Jean, où ils les guettoient au passage avec une fregatte de 36 à 40 pièces de canon, et deux autres vaisseaux de moindre force. Il entra dans la Baye de Gaspé, envoya une chaloupe bien armée à la Baye Verte chercher des pilottes Accadiens qui gabottoient, par une route inconnue aux nôtres, fit sonder et examiner ce nouveau passage, (par là devenu utile pour aller à la Baye Verte) pour assurer ses six ou sept batimens, dont le plus fort étoit de 300 tonneaux ; ordonna le départ, se rendit le lendemain à la Baye Verte, lieu de sa destination, fit un détachement de Canadiens et sauvages des plus ingambes, qu'il envoya avec quelques officiers et cadets, et M. de Montesson à la tête, contre les Anglois embusqués, dont la garde qui étoit à terre fut prise et le reste tué.

De là, se rendit aux mines pour être à portée de deux vaisseaux du Roy, arrivés au port de Chibouctou, et commandés par M. Davigneau qui, n'ayant aucune nouvelle de l'escadre, le chargea de plus de soixante prisonniers, et revint en France. De Ramezay donna avis de cette relâche à M. de Beauharnois, son général, dont il reçut ordre, au cas de deffaut de nouvelles de l'escadre de M. le Duc d'Anville, de s'en retourner à la fin d'Aoust, à Québec, avec la majeure partie de son monde, et de ne laisser, pour maintenir dans ce pays qu'un foible détachement, dont à son départ il

laissa le commandement à M. de Coulon de Villiers ; mais à quelques lieues, un esquif envoyé exprès, lui ayant appris l'arrivée de l'escadre de Chibouctou, il retourna aux mines, et donna avis à M. de Jonquière commandant alors l'escadre, et luy demanda ses ordres qui furent d'aller bloquer le Port Royal pour faciliter le débarquement ; il s'y rendit, sans être aperçu de l'ennemy, s'assura de tous les postes convenables, et avec trois ou quatre cents hommes, dont partie des sauvages, il les conserva, se rendit impénétrable et soutint les efforts de seize à dix sept cents hommes qui étoient tant dans la place, que dans divers batimens, et cela pendant vingt deux jours ; tems où M. de la Jonquière ayant relâché luy ordonna de se retirer au lieu le plus sur de l'Accadie, pourquoi il choisit Beaubassin.

Au commencement de Janvier 1748, ayant appris que trois à quatre cents Anglois s'étant emparés des mines, comptoient à l'avenir nous chasser de Beaubassin, il voulu les prévenir ; mais indisposé d'une chute et ne pouvant y aller en personne, il forma un détachement de ses officiers, et de 350 Canadiens et sauvages dont il donna le commandement à M. Coulon, avec la marche, l'ordre de la bataille et la façon dont il fallait les attaquer. M. de Coulon ainsi instruit, partit, se rendit en trois ou quatre jours près des ennemis sans être aperçu, fit la distribution de son monde pour attaquer tous ensemble, suivant le plan à luy donné ; aussi, les ennemis furent battus partout ; dix maisons qui étoient autant de corps de gardes furent prises ; ensuite les ennemis ralliés, demandèrent à capituler ; ce qui leur fut accordé, parcequ'ils étoient encore plus nombreux que nous ; ils passèrent devant notre détachement, se rendirent au Port Royal, et par ce moyen nous laissèrent paisibles possesseur de ce pays.

De Ramezay, par un petit bâtiment qu'il fit partir au mois de Mars, et qui se rendit heureusement en France a eu l'honneur d'en rendre compte à M. le Comte de Maurepas, alors Ministre de la Marine, qui en rendit compte au Roy qui en fut très satisfait.

En exécution des ordres de M. de Beauharnois et forcé par le deffaut de toute subsistance, il retourna à Québec au commencement de Juin, laissant Monsieur ds Repentigny avec un foible détachement, pour donner des nouvelles de l'Europe au cas qu'il en vint.

Par ces soins et vigilance à prévenir l'ennemy en tout et par-tout, il ne lui a laissé aucune prise sur luy pendant quatorze mois de séjour qu'il a fait dans ce pays.

En 1749, fait Major de Québec; son exactitude à remplir tous ses devoirs est exempte du moindre reproche.

En 1758 fait Lieutenant du Roy à Québec; il y a soutenu, en 1759, un siège de 66 jours, une ville écrasée par les bombes et canons de l'ennemy jusqu'à la capitulation, forcé par le daffaut de subsistance et d'hommes; le peu qui lui restoit étant entièrement découragés et de mauvaise volonté, épouvantés par les menaces de l'assaut, joint à ce que la place étoit ouverte de toutes parts et susceptible d'insulte au premier coup de main, ce qui, avec les raisons dont il a rendu compte à la cour, donnant occasion à un conseil de guerre pour délibérer sur un parti convenable aux circonstances, dont le résultat fut d'avoir la meilleure capitulation possible.

D'après ce compte exacte et fidèle, de Ramezay, non compris dans la capitulation de la reddition du Canada, libre et en état de continuer ses services en France avant la fixation, a mérité des appointements des officiers forcés à ne plus servir pendant la guerre; espère que la cour luy accordera la continuation de ses premiers appointemens, ou, au moins, n'en fera pas la réduction antérieure à celle des autres officiers; se flattant de ne pas mériter un plus mauvais traitement qu'eux. Signé: de Ramezay, et audessous est écrit; Nous grand-croix de l'ordre Royal et Militaire de St. Louis, Certifions que le Sr. de Ramezay ci-devant Lieutenant de Roy de Québec, est dans son mémoire conforme à la vérité; qu'il a donné en tout tems et lieux des preuves évidentes de sa valeur, sagacité, prudence, soins, exactitude, vigilance et capacité. En foy de quoy nous luy avons donné le présent, pour lui servir et valoir ce que de raison. A Paris, ce sixième jour de May mil sept cent soixante un.

(Signé,) DE VAUDREUIL.

Pour copie collationnée, conforme à l'original.

(Signé,) DE RAMEZAY.

---

## (NUMÉRO 2.)

COPIE du Mémoire de M. le Marquis de Vaudreuil,  
pour servir d'instruction à M. de Ramezay,  
commandant à Québec, écrite au quartier général  
le 13 7bre 1759.

La position que l'ennemy occupe audessus de Québec, malgré les puissants efforts que nous venons de faire pour l'en déposter, devenant de moment en moment encore plus inaccessible par les retranchemens qu'il a fait, ce qui joint à l'échec que nous avons eu, et au deffaut de subsistances dont nous manquerons totalement, nous met dans l'absolue nécessité de faire notre retraite, n'ayant pas d'autre parti à prendre pour nous maintenir dans la Colonie.

Nous prévenons M. de Ramezay qu'il ne doit pas attendre que l'ennemi l'emporte d'assaut; ainsi, sitôt qu'il manquera de vivres, il arborera le drapeau blanc, et enverra l'officier de sa garnison le, plus capable et le plus intelligent, pour proposer la capitulations conformément aux articles cy-après que nous appuyons de nos observations en marge.

ART. 1<sup>ER</sup>.

Demander les honneurs de la guerre pour sa garnison, et qu'elle soit ramenée à l'armée en sureté par le chemin le plus court.

Nota. Ce n'est pas le cas d'insister; il faut consentir à être prisonniers de guerre pour être transportés, officiers, soldats et matelots en France, à la charge de n'y pas servir jusqu'à ce qu'ils soient échangés.

## ART. 2.

Que les habitants soient conservés dans la possession de leurs maisons, biens, effets et privilèges.

**ART. 3.**

Que les dits habitants ne pour- Si l'ennemi fait quelques diffi-  
ront être recherchés pour avoir culté, consentir qu'il ajoute au  
porté les armes à la deffense de premier article, jusqu'à ce que la  
la ville, attendu qu'il y ont été possession du Canada soit déter-  
forcés, et que les habitants des minée par un traité de paix, et lui  
colonies des deux couronnes y faire entendre, que c'est l'intérêt  
servent également comme mi- de sa M. B. dans le cas où elle  
lices. voudrait le garder. Si le général  
demande le désarmement des  
habitants et qu'ils prometteront  
de ne plus servir contre S. M. B.  
y consentir.

**ART. 4.**

Qu'il ne sera pas touché aux Doit être accordé.  
effets des officiers et habitants  
absents.

**ART. 5.**

Que les dits habitants ne se- Doit être accordé.  
ront point transféré, ny tenus de  
quitter leurs maisons jusqu'à ce  
qu'un traité définitif entre S. M.  
T. C. et S. M. B. ayant réglé  
leur état.

**ART. 6.**

Que l'exercice de la Religion Prouver que, c'est l'intérêt  
Catholique, Apostolique et Ro- de S. M. B. dans le cas où le  
maine sera conservé, et que l'on Canada luy resteroit, et qu'en  
donnera des sauvegardes aux Europe toutes les conquêtes  
maisons des Ecolésiastiques, Re- que font les divers souverains,  
ligieux et Religieuses, particu- ils ne changent point l'exercice  
lièrement à M. L'Evesque de de religion qu'autant que ces  
Québec, qui, remplit de zèle pour conquêtes leur restent.  
la religion et de charité pour le  
peuple de son diocèse, désire y  
rester constamment, exercer li-

brement et avec la déoence que son état et les sacrés mistères de la Religion Catholique Apostolique et Romaine exigent, son autorité épiscopale dans la ville de Québec, lorsqu'il le jugera à propos, jusqu'à ce que la possession du Canada ait été décidée par un traité entre S. M. T. C. et S. M. B.

## ART. 7.

Que l'artillerie et les munitions de guerre seront remises de bonne foy, et qu'il en sera fait et dressé un inventaire. Si l'ennemy refuse l'invention de guerre, article à ne pas disputer.

## ART. 8.

Qu'il en sera usé pour les malades, blessés, commissaires, aumoniars, médecins, chirurgiens, apoticaire et autres personnes employées au service des hôpitaux, conformément au traité d'échange du 6 Février 1759, convenu entre leurs M. T. C. et B. Article nécessaire, et insister quand même la garnison se rendroit prisonnière de guerre.

## ART. 9.

Qu'avant de livrer la porte et l'entrée de la ville aux troupes Angloises, leur général vandra bien remettre quelques soldats pour être mis en sauvegardes aux Eglises, Couvents et principales habitations.

## ART. 10.

Qu'il sera permis au Lieutenant de Roy commandant dans

la ville de Québec, d'envoyer informer le Mquis. de Vaudreuil, Gouverneur Général, de la reddition de la place, comme aussi, que ce Général pourra écrire au Ministre de France pour l'en informer.

**ART. 11.**

Que la présente Capitulation Le général Anglois traittera sera exécutée suivant sa forme peut-être cet article d'inutile. et teneur, sans qu'elle puisse Il faut lui répondre modeste- être sujette à inexécution sous ment, qu'il est d'une précaution prétexte de représailles, ou d'une convenable pour obvier à toute inexécution de quelque capitula- difficulté ; au reste, s'il y en tion précédente. apporte, ce n'est pas un article à s'opiniâtrer.

Fait à notre quartier général, le 13, 7bre 1759.

(Signé,) DE VAUDREUIL.

Pour copie collationnée, conforme à l'original.

(Signé,) DE RAMEZAY.

---

**(NUMÉRO 3.)**

---

**COPIE de la lettre de Mr. le Marquis de Vaudreuil, écrite au quartier général le 13<sup>e</sup> 7bre 1759 à 6 heures du soir, à M. de Ramezay.**

J'ai reçu Monsieur, les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, par lesquelles je vois v<sup>otre</sup> attention à observer la position de l'ennemy ; elle lui devient d'instant en instant plus avantageuse, ce qui, joint à d'autres motifs me met dans la néces-

sité de faire ma retraite. Ces motifs sont détaillés dans l'instruction que vous trouverez, cy-joint, à laquelle je vous prie de vous conformer, avec tout le zèle que je vous ai toujours connu pour le service du Roy, lorsque les circonstances l'exigeront. Du reste, je ne puis que m'en rapporter à vous, et à votre amour pour la patrie ; je vous donnerai de mes nouvelles demain.

Vous connaissez l'attachement sincère avec lequel j'ay l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

(Signé,) VAUDREUIL.

Pour copie collationnée, conforme à l'original.

(Signé,) DE RAMEZAY

---

(NUMÉRO 4.)

---

COPIE d'une autre lettre de M. le Marquis de Vaudreuil, écrite le 13 7bre à M. de Ramezay.

J'ay reçu, Monsieur, toutes vos lettres ; vous avez vu par celle que j'ai eu l'honneur de vous écrire, et l'instruction qui y étoit jointe, le parti que je suis obligé de prendre, eu égard aux circonstances, ainsi, je ne puis que m'en rapporter à tout ce que je vous ait marqué. Comme je pars dans le moment, je vous prie de ne plus m'écrire dès ce soir. Je vous donnerai de mes nouvelles demain. Je vous souhaite le bon soir.

(Signé,) DE VAUDREUIL.

Pour copie collationnée, conforme à l'original.

(Signé,) DE RAMEZAY.

---



## (NUMÉRO 5.)

**COPIE de la Requête des Bourgeois de Québec,  
présentée au commandant et officiers majors de  
la ville de Québec.**

**A MESSIEURS LES COMMANDANT ET OFFICIERS MAJORS  
DE LA VILLE DE QUÉBEC.**

Le Lieutenant Général civil et criminel de cette ville et le Maire d'icelle ; Jean Claude Panet, Notaire Royal et Procureur du Roy, commis de la dite ville ; Jean Tachet, négociant et syndic des négociants de la dite ville, et autres bourgeois et citoyens d'icelle et marchands forains soussignés, ont l'honneur de vous représenter Messieurs, qu'il falloit un événement aussi fâcheux et décisif que celui du treize, pour intimider les citoyens de cette ville, et leur donner lieu à penser à leur conservation et à celle de leurs biens jusqu'à ce fatal jour. Un bombardement de soixante trois jours ne les avoit point intimidés ; les veilles, et un service fatigant ne les avoit point rebatés ; si des vivres médiocres avoient affoiblit leurs forces, le courage et l'épreuve de triompher de l'ennemi le relevoit, enfin, la perte actuelle de leurs biens même ne les touchoit point ; ils étoient insensibles à tout, si ce n'étoit au désir de conserver la ville : Cette flatteuse espérance étoit soutenuë par une armée qui les couvroit, qui leur laissoit le passage libre et qui leur assuroit la communication des vivres ; mais malheureusement pour eux, elle ne subsiste plus, et ils ne voyent qu'avec la peine la plus sensible, que les trois quarts de leur sang répandu n'empêcheroit point l'autre quart de tomber sous le joug de l'ennemy pour devenir les victimes de leur fureur.

Quel spectacle pour cette petite portion de voir leurs femmes et leurs enfans immolés à leur rage ! ces habitants infortunés n'ont d'autre ressource que de rendre leur joug le moins dur qu'il leur sera possible : ce qu'ils vont avoir l'honneur, Messieurs, de vous prouver par des raisons aussi simples que solides.

## PREMIÈRE RAISON.

—

Vous n'ignorez point Messieurs, que nous n'avons de vivres dans cette ville, à fournir à mi-ration, pour huit jours ; le compte exact que vous vous en êtes fait rendre nous l'assure.

— — —

## DEUXIÈME RAISON.

—

La communication des vivres, qui pouvoient être destinés en partie pour la subsistance des citoyens de cette ville, nous est interdite et ne peut être utile qu'au reste de l'armée qui ne nous couvre plus ; quelle dure condition de tomber sous le joug de l'ennemy en luy demandant à manger le jour de sa soumission, dans le tems qu'il est lui-même peut-être réduit à se retrancher.

— — —

## TROISIÈME RAISON.

—

Le peu de troupes réglées et de citoyens extenués qui restent dans cette ville, la majeure partie en ayant déserté depuis le jour du Treize, pour se retirer dans les campagnes, n'est point suffisant pour en garder surement l'enceinte, avec d'autant plus de raison que nous avons deux parties de la ville à découvert : celle le long du Cap aux Diamants, qui n'est fermé que par des pieux, parti voisine du terrain où est retranché l'ennemi ; celle du Palais dont il est le maître des dehors ; ny a-t-il donc pas tout lieu de craindre, à tout moment, que l'ennemy puissant en nombre, soit par force ou par ruse ne se trouve dans le cœur de la ville, le fer à la main, immoler sans distinction de qualité, d'âge et de sexe tout ce qui se présentera sous ses coups.

Enfin, le tems presse d'obtenir une capitulation honorable ; l'ennemy, flatté d'une espérance de continuer ses conquêtes et de pouvoir s'assurer une récolte pour nous faire vivre, eux-mêmes, rendra nôtre sort plus doux, au lieu qu'en reoulant sans espérance de pouvoir y réussir, nous ne ferons qu'augmenter sa fureur.

Jetez donc Messieurs, des yeux de compassion sur le reste ; Tachez de les conserver pour leurs femmes et leurs enfans ; conservez même ceux ou celles qui sont renfermés dans cette ville : Enfin sauvez leur le peu qui leur reste de l'incendie ; il n'est point honteux de céder quand on est dans l'impossibilité de vaincre. C'est ce que les citoyens de cette ville se flattent de vous avoir démontré, Messieurs, et ils espèrent de votre humanité que vous ne voudrez pas les exposer, aux rigueurs d'un assaut et de la famine, signé : Daine, Panet Procureur du Roy, Tachet syndico du commerce, Pr<sup>e</sup>. Jehannes, Ch. Morin, Boisseau, Voyés, Me. Riverin, Dubrenil, Chabosseau, Laroher, Cardeneau, Fornel, Moreau fils, Meyanardie, Jeune, Monnier, Gauthier, J. Lassale, L'Evesque, Fremont, Grellaux, Lée, Boissey, Jean Monnier, et Malroux.

Pour copie collationnée, conforme à l'original.

(Signé,) DE RAMEZAY.

---

(NUMÉRO 6.)

---

COPIE du conseil de guerre tenu par M. de Ramezay  
à Québec.

Aujourd'huy, quinze du mois de Septembre mil sept cent cinquante neuf, M. de Ramezay, Lieutenant pour le Roy au gouvernement de Québec, ayant jugé nécessaire d'assembler le conseil de guerre des principaux officiers qui composent sa garnison, pour délibérer sur les moyens de deffense de la place de

Québec, bombardée et canonée depuis le 12 Juillet dernier, et investie du treize du mois de Septembre, après la perte d'un combat et la retraite de l'armée qui couvrait la place ; et après avoir fait lecture des ordres de M. le Mquis. de Vaudreuil, Gouverneur Général, il a été vérifié que cette place, peu susceptible de défense, étant fermée en partie d'une simple palissade, auroit pu par son artillerie et ses munitions de guerre, résister quelques tems aux efforts de l'ennemy, si la partie des vivres n'était trouvée aussi abondante ; mais, les états produits par les commis du munitionnaire général et les recherches exactes faites chez les différents particuliers de la ville ont prouvé, qu'il ne restait en vivres de toute espèce qu'environ quinze ou seize mille rations ; les dites rations réduites à la moitié et même au quart, pour nourrir plus de six bouches, dont deux mille deux cent combattants, soldats, miliciens, ou matelots ; deux mille six cent femmes, ou enfants ; mille à douze cents hommes aux hopitaux, employés, communautés d'hommes et de femmes, ou prisonniers de guerre. D'après cet exposé, M. de Ramezay, président en sa qualité de Lieutenant pour le Roy dans la place, a requis Messieurs le Chevalier de Bernetz, Lieutenant Colonel d'infanterie, le Chevalier Doms, Delestang de Colles, Daurittan, Daubrepy, de St. Vincent, De Parfouru, de Bigart, de Marcel, Capitaine d'infanterie ; Messieurs de Fiedmont, de Luzignan, Capitaine d'artillerie, de Cerry, et de Pellegrin, Capitaine de port. M. de Joannés, Capitaine Ayde-Major au Régiment de Languedoc, Major de la place, de donner leur avis par écrit pour décider sur le parti à prendre dans la conjoncture présente, lesquels ont opinés comme il suit :

---

Vu l'exposé du conseil de guerre, et les raisons qui ont obligé M. de Ramezay de l'assembler, je ne vois point d'autre parti à prendre que de tâcher d'obtenir de l'ennemy la meilleure capitulation qu'il sera possible. A Québec, le 15 7bre 1759.

(Signé,) PELLEGRIN.

Vû le manque total de vivres ; étant sans aucune espérance de secours, mon sentiment est de remettre la place, et d'en sortir avec le plus d'honneur que nous pourrons. A Québec, ce 15 7bre 1759.

(Signé,) DAILLEBOUST CERRY.

L'investissement de la place fait, les batteries de l'ennemy au moment de jouer, sans espoir de secours ; l'armée qui nous couvroit s'étant repliée, comme nous en pouvons juger par le mémoire instructif de M. le Marquis de Vaudreuil à M. de Ramezey ; menacé de famine sous deux jours, j'opine qu'il est tems de composer avec l'ennemy pour pouvoir obtenir des conditions honorables qu'il nous refuseroit s'il étoit instruit du manque de vivres où nous nous trouvons. A Québec, le 15 7bre 1759.

(Signé,) LUSIGNAN, fils.

De réduire encore la ration, et pousser la deffence de la place jusqu'à la dernière extrémité. A Québec, le 15 7bre 1759.

(Signé,) FIEDMONT.

D'après l'exposé de M. de Ramezay, le seul article de vivres me détermine d'opiner, qu'il n'est guère possible d'attendre une plus grande extrémité pour tâcher d'obtenir de l'ennemy la capitulation la plus honorable possible : tel est mon avis. A Québec, le 15 7bre 1759.

(Signé,) MARIET.

Vû l'extrémité où la place se trouve réduite pour les vivres, mon avis est, de demander à capituler. A Québec, le 15 7bre 1759.

(Signé,) BIGART.

Vû les raisons cy-dessus exposées et prouvées, et après avoir réduit la garnison de cette place à la plus petite ration, mon avis est de capituler. A Québec, ce 15 7bre 1759.

(Signé,) PARFOURU.

Vû l'exposé qui nous assemble, le dénombrement des vivres, la quantité des bouches qui est dans cette place investie de toutes parts, je conclus qu'il est à propos d'obtenir de nos ennemis une capitulation aussi avantageuse qu'il sera possible. A Québec, le 15 7bre 1759.

(Signé,) ST. VINCENT.

Vû l'exposé et le peu de vivres, je conclus à capituler le plus honorablement qu'il sera possible. A Québec, le 15 7bre 1759.

(Signé,) DAUBREPY.

L'extrême disette des vivres où est la place, l'impossibilité d'en recevoir, et de très-mauvaises fortifications délabrées, m'oblige à opiner qu'on obtienne au plutôt une capitulation honorable aux armes du Roy, et dans laquelle les troupes réglées soient libres d'aller rejoindre leurs corps. A Québec, le 15 7bre 1759.

(Signé,) DAURILLANT.

Vû le peu de vivres qui sont dans la place, nous devons tâcher de faire une capitulation honorable. A Québec, le 15 7bre 1759.

(Signé) DE L'ESTANG DE CELLES.

Sur le compte qui a été rendu, le conseil de guerre assemblé, la disette des vivres où se trouve la place, mon avis est de faire des proposition. A Québec, ce 15 7bre 1759.

(Signé,) LE CHER. DOMS.

J'opine, attendu la disette des vivres qui nous manquent totalement, de capituler aux conditions d'obtenir du général Anglois la meilleure capitulation et la plus honorable. A Québec le 15 7bre 1759.

(Signé,) LE CHEVALIER DE BERNETZ.

Vû l'état des vivres qui prouve qu'il ne peut y avoir de vivres que pour six à sept jours dans la place en réduisant la ration au

quart, et qu'en faisant sortir même les femmes et enfants, cela ne pourroit prolonger que de peu de jours la reddition de la place, mon avis est, qu'après avoir fait sortir de la ville un détachement choisi d'environ six cent hommes, plus ou moins, pour rejoindre et renforcer l'armée, le reste pris par préférence sur les miliciens de la ville et gouvernement de Québec, capitule pour obtenir suivant les instructions de M. le Marquis de Vaudreuil les conditions les plus honorables. A Québec, le 15 7bre 1759.

(Signé,) JOANNÉS.

Vû les instructions que j'ay reçues de M. le Mquis. de Vaudreuil, et la disette des vivres prouvée par les états à moy donnés et recherches que j'ay fait faire, je conclus à tâcher d'obtenir de l'ennemy la plus honorable capitulation. A Québec, ce 15 7bre 1759.

(Signé,) DE RAMEZAY.

Pour copie collationnée, conforme à l'original.

(Signé,) DE RAMEZAY.

---

## (NUMÉRO 7.)

## ARTICLES DE CAPITULATION.

Demandée par M. de RAMEZAY, Lieutenant pour le Roi, commandant la Haute et Basse-Ville de Québec, Chef de l'ordre militaire de St. Louis, à son Excellence le Général des Troupes de Sa Majesté Britannique. — "La Capitulation de—  
" mandée de l'autre part, à été accordée par son  
" Excellence l'Amiral SAUNDERS, et son Excel-  
" lence le Général TOWNSHEND, &c. &c. &c. de  
" la manière et condition exprimée ci-dessous."

## I.

MONSIEUR de Ramezay demande les honneurs de la guerre pour sa garnison, et qu'elle soit envoyée à l'armée en sûreté par le chemin le plus court, avec armes et bagage, six pièces de canon de fonte, deux mortiers ou obusiers et douze coups à tirer par pièce.  
" La garnison de la ville, composée de troupes de terre, de marine,  
" et matelots, sortiront de la ville avec armes et bagage, tambours  
" battant, mèches allumées, deux pièces de canon de France, et  
" douze coups à tirer pour chaque pièce, et sera embarquée le plus  
" commodement qu'il sera possible, pour être mises en France au  
" premier port."

## II.

Que les habitants soient conservés dans la possession de leurs maisons, biens, effets et privilèges—" Accordé, en mettant bas les armes."



## III.

Que les habitants ne pourront être recherchés pour avoir porté les armes à la défense de la ville, attendu qu'ils y ont été forcés, et que les habitants des colonies, des deux couronnes, y servent également comme miliciens.—“ Accordé. ”

## IV.

Qu'il ne sera point touché aux effets des officiers et habitants absents.—“ Accordé. ”

## V.

Que les habitants ne seront point transférés, ni tenus de quitter leurs maisons, jusqu'à ce qu'un traité définitif entre sa Majesté très Chrétienne et sa Majesté Britannique aye réglé leur état.—“ Accordé. ”

## VI.

Que l'exercice de la Religion Catholique, Apostolique et Romaine sera conservée ; que l'on donnera des gardes aux maisons ecclésiastiques, religieux et religieuses, particulièrement à Monseigneur l'Evêque de Québec, qui, repli de zèle pour la religion, et de charité pour les peuples de son diocèse, désire y rester constamment, exercer, librement et avec la décence que son état et les sacrés ministères de la religion Romaine requerront, son autorité épiscopale dans la ville de Québec, lorsqu'il le jugera à propos, jusqu'à ce que la possession du Canada ait été décidée par un traité entre sa Majesté très Chrétienne et sa Majesté Britannique.—“ Libre exercice de la Religion Romaine, sauves “ gardes à toutes les personnes religieuses, ainsi qu'à Monseigneur l'Evêque, qui pourra venir exercer, librement et avec “ décence, les fonctions de son état, lorsqu'il jugera à propos, “ jusqu'à ce que la possession du Canada ait été décidée entre “ sa Majesté Britannique et sa Majesté très Chrétienne. ”

## VII.

Que l'artillerie et munitions de guerre seront remises de bonne foi, et qu'il en sera dressé un inventaire.—“ Accordé. ”

## VIII.

Qu'il en sera usé envers les blessés, malades, Commissaires, Aumoniers, Médecins, Chirurgiens, Apothicaires, et autres personnes employées aux service des hôpitaux, conformément au traité d'échange du 6<sup>me</sup> Février, 1759, convenus entre leur Majestés très Chrétienne et Britannique.—“ Accordé.”

## IX.

Qu'avant de livrer la porte et l'entrée de la ville aux troupes Angloises, leur Général voudra bien remettre quelques soldats pour être mis en sauve garde aux églises, couvents et principales habitations.—“ Accordé.”

## X.

Qu'il sera permis au Lieutenant du Roy, commandant dans la ville de Québec, d'envoyer informer M. le Marquis de Vaudreuil, Gouverneur-Général, de la réduction de la place, comme aussi que le Général pourra l'écrire au Ministre de France pour l'informer.—“ Accordé.”

## XI.

Que la présente Capitulation sera exécutée suivant la forme et teneur, sans qu'elle puisse être sujette à inexécution sous prétexte de représailles, ou pour inexécution de quelques capitulations précédentes.—“ Accordé.”

Arrêté double entre nous au camp devant Québec, ce 18<sup>me</sup> de Septembre, 1759.

CHARLES SAUNDERS,  
GEORGE TOWNSHEND,  
DE RAMSAY.

---

## (NUMÉRO 8.)

---

COPIE du certificat de M. Perthuis, Procureur du Roy.

Je soussigné, Procureur du Roy dans le Gouvernement de Québec, certifie avoir acheté à mon compte de M. le Gouverneur Anglois six boucaults de biscuits, pesants douze cent livres net, pour la subsistance du peuple le lendemain de la reddition de la place. A Québec, le 19 7bre 1759.

(Signé,) PERTHUIS.

Pour copie collationnée, conforme à l'original.

(Signé,) DE RAMEZAY.

---

## (NUMÉRO 9.)

---

LETTRE de M. Bernier, Commissaire des guerres, écrite à Québec, le 21 7bre 1759 à M. de Ramezay.

Je suis si touché Monsieur, de ce qui vient de se passer dans l'entretien que j'ai eu l'honneur d'avoir avec M. le Brigadier Muray, pour la subsistance de l'hôpital, que j'ai à peine la force de dictionner cette lettre.

La journée du treize, l'hôpital n'avoit que quatre quarts de farine. Ce jour là, il y entre près de trois à quatre cents blessés; depuis vous en avez fait porter six quarts; mais toutes ces provisions, en réduisant au quart, sont expirées aujourd'huy.

Depuis quatre jours, je représentois aux généraux anglois la nécessité de substantier, conformément au cartel, cet hospital tombé sous leur puissance. Après bien des remises, on m'a dit de m'adresser à M. le Brigadier Muray. Il m'a déclaré, qu'il n'avoit des vivres que pour sa garnison seule, et qu'il ne donneroit, ny pour or ny pour argent, une once de pain à qui que ce soit, et en vertu de quelque traité que ce fut ; que les habitants, les soldats, les officiers, les hopitaux françois se pourvussent de vivres, où il leur plairoit. Que si la ville s'étoit renduë par famine, il ne voudroit pas se mettre dans le cas d'en faire autant. Ces raisons politiques sont très bonnes, mais très-peu capables de satisfaire cinq cent personnes qui sont dans un hospital, et qui depuis vingt quatre heures ne mangent point. En implorant le ciel, et l'humanité naturelle aux Anglois, je l'ai un peu attendri ; il m'a donné un ordre pour avoir mille livres de farine et mille livres de biscuit, m'assurant que c'étoit tout ce que j'aurois, et me faisant donner ma parole d'honneur que je ferois mon possible pour que cela luy fut rendu en même nature, ou en grains.

Il m'a encore dit, qu'il feroit fournir tous les vivres nécessaires à nos blessés et malades, si M. Bigot vouloit les lui rendre en même nature, mais qu'il ne s'en fieroit point à sa parole ; qu'il luy falloit un officier de caractère pour ôtage auquel il juroit de faire trancher la tête, si on manquait de luy rendre ses vivres au tems qu'il serait stipulé après la moisson. En conséquence, il m'a fait donner un passeport pour aller et venir de Québec à l'armée de M. de Vaudreuil ; bien entendu que je ne sortirois point de mon caractère, et que je ne ferois rien de nuisible ou d'utile à l'un ou l'autre des partis.

Je profiterai de cette permission ; je presserai M. Bigot, mais je suis fort incertain de savoir si je réussirai, et je vois trois cent blessés et vingt-cinq officiers, peut-être dans la nécessité de périr de faim dans quatre ou cinq jours d'icy, et d'être abandonnés par tous ceux qui les veillent et qui les soignent, pour aller chercher leur subsistance dans les campagnes éloignées, à l'exemple du peuple de la ville.

J'oubliois de vous dire, que ce général m'a assuré qu'on pouvoit faire venir à cet hospital, de quelque coté qu'on voulut, même de

Montréal, tous les secours nécessaire ; que ce seroit respecté, et qu'il donneroit les passeports nécessaires.

Tout ceci est l'accomplissement de ma prophétie ; j'avois toujours insisté qu'il y eut quarante quarts de farine en avance à l'hôpital, au lieu de n'y envoyer, qu'au jour de la journée, du camp, et d'où la retraite de l'armée a laissé au pillage ce qui nous aurait fait subsister longtems, les uns et les autres.

M. le Brigadier Muray m'a encore dit, qu'il ne demanderoit rien au pays ; que les habitants pouvoient faire leur récoltes, tranquillement, et que ceux qui auroient plus de denrées qu'il leur en faudroit seroient les maîtres de les apporter à la ville où on les leur payeroit en monnoye courante d'Angleterre ; qu'il ignoroit ce que c'étoit que de nourrir le peuple ; que chacun devoit chercher sa subsistance dans son travail ; qu'à la vérité, s'il avoit plus de vivres qu'il lui en falloit pour sa garnison, il les feroit mettre sur le marché pour le soulagement du peuple. Qu'enfin, les Anglois n'étoient pas venus pour nourrir le pays, et que c'étoit une faveur de sa part, s'il n'exigeoit rien de lui à cet égard.

Voilà Monsieur, l'entretien que j'ai eu avec ce général, dont vous m'avez prié de vous rendre compte.

J'ay l'honneur d'être avec un respectueux attachement, Monsieur, Votre très humble et très obéissant serviteur.

(Signé,) BERNIER.

Pour copie collationnée, conforme à l'original.

(Signé,) DE RAMEZAY.

---

(NUMÉRO 10.)

---

COPIE de la lettre de M. le M<sup>quis</sup>. de Vaudrueil,  
écrite le 14 7bre 1759 à M. de Ramezay.

J'ay reçu, Monsieur, toutes les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec celle que le Général de l'armée

angloise m'écrivit hier. Vous trouverez cy-joint, à cachet volant ; ma réponse que je vous prie de luy faire passer, et de vous y conformer en ce qui concerne la garde angloise et la garde françoise. N'ayez aucune inquiétude des témoignages que je rendrai à la cour de vos services ; il vous seront des plus avantageux.

J'ai l'honneur de vous souhaiter le bonjour.

(Signé) DE VAUDREUIL.

Pour copie collationnée, conforme à l'original.

(Signé,) DE RAMEZAY.

---

FIN.



**UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY  
BERKELEY**

**Return to desk from which borrowed.**

**This book is DUE on the last date stamped below.**

Santa Barbara Aug 13 '52 P  
INTER-LIBRARY LOAN

LD 21-100m-7,'52 (A2528s16)476